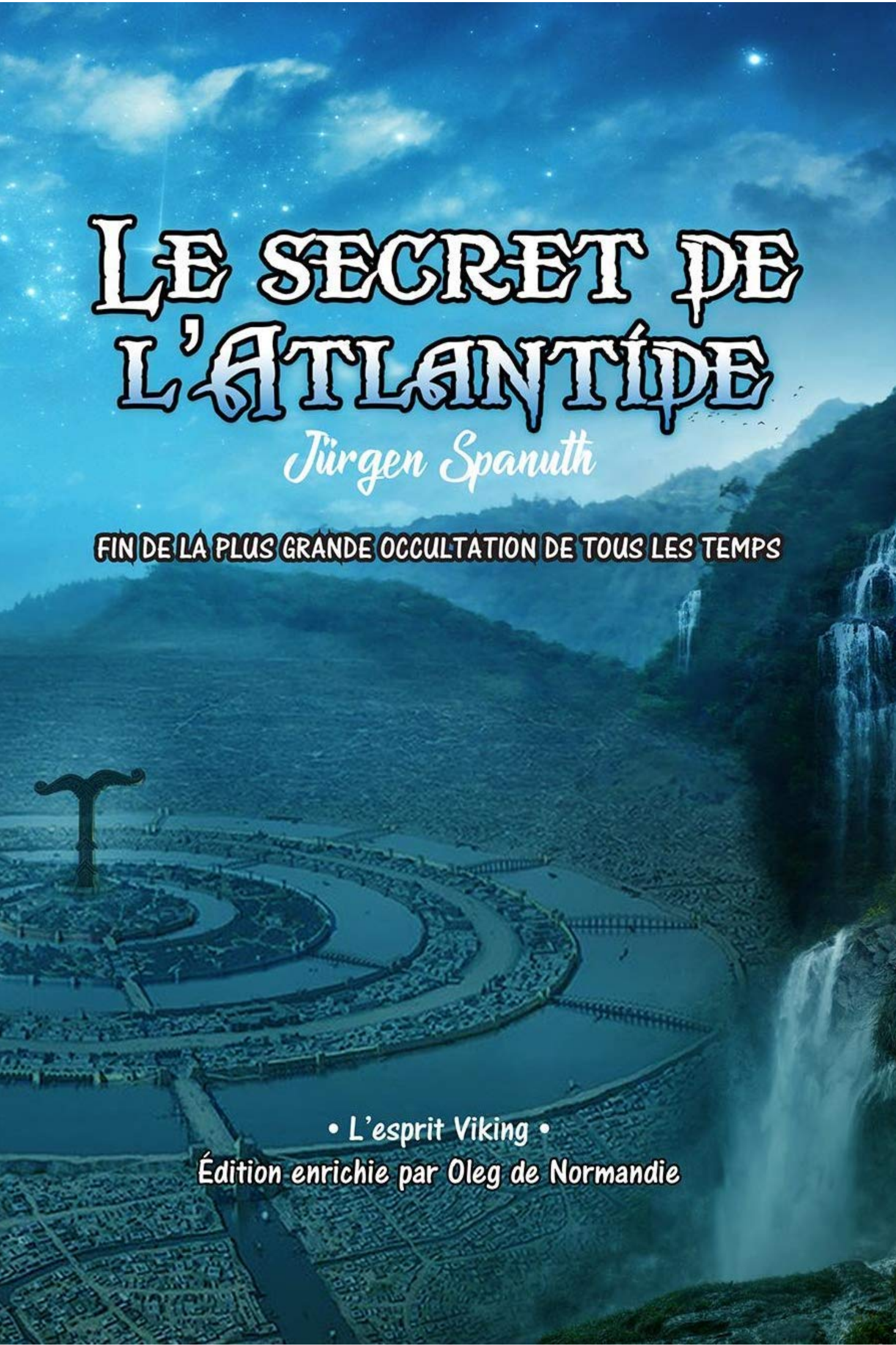

Le secret de l'Atlantide
Jürgen Spanuth
FIN DE LA PLUS GRANDE OCCULTATION DE TOUS LES TEMPS
• L'esprit Viking •
Édition enrichie par Oleg de Normandie

Jürgen Spanuth

LE SECRET DE L'ATLANTIDE

Traduction: François Ponthier



Fin de la plus grande occultation de tous les temps

Édition L'esprit viking enrichie par la pilule vherte
Préface, prologue et épilogue d'Oleg de Normandie

L'esprit Viking présente:

Jürgen SPANUTH

Le secret de l'Atlantide

Traduit de l'Allemand par François Ponthier

Fin de la plus grande occultation de tous les temps

édition l'esprit viking enrichie par la pilule vherte :
Préface, prologue et épilogue d'Oleg de Normandie

Couverture : J. R.
Édition : L'esprit Viking ©, 2019
Achevé d'imprimer en février 2019
Dépôt légal : Février 2019

Éditions L'esprit Viking ®, France.
contact : http://esprit-viking.com

ISBN : 978-2-9559781-4-6
EAN : 9782955978146

Publications précédentes :
éditions Grabert-Verlag, "Die Atlanter", 1976.
éditions Copernic, Paris, 1977.
éditions Héligoland, Pont-Authou, 2011.

Sommaire



Jürgen Spanuth

PREFACE

«Ignorer les travaux de Jürgen Spanuth c'est cacher la vérité »
« Polémique », « controverse », parfois les médias s'insurgent : « les propos de M. Dupont ont provoqué la polémique ». Les chiens de garde jettent l'opprobre sur ceux qui ne respectent pas les limites définies par le « politiquement correct ». C'est un sujet qui devient très vite tabou que d'aborder l'Atlantide de façon sérieuse car l'on finit toujours par déboucher sur ces fameux mégalithes, véritables trésors archéologiques sur lesquels repose néanmoins une véritable chape de plomb. Car s'il existe un politiquement correct pour les propos tenus publiquement il en existe également un en science historique et archéologique ! En réalité, la plupart du temps, lorsqu'un sujet historique est controversé, ou tout simplement ignoré c'est qu'il y a anguille sous roche, c'est que les autorités souhaitent masquer une évidence qui gêne. Nul besoin de rédiger un paragraphe pour expliquer que le politiquement correct est un moyen moderne de censure, de restriction de la liberté d'expression et qu'il ne repose pas sur la vertu. Se faisant généralement protecteur des minorités, gardien de la morale, il se cache des desseins tout à fait amoraux sous cette belle façade. Le politiquement correct est en réalité une arme néo-inquisitrice, fruit d'années de recherches en ingénierie sociale.
Quelle connaissance, quelle science est-elle la plus performante pour faire de l'argent ou acquérir du pouvoir ? La maîtrise des marchés financiers ? L'ingénierie de l'armement ? Non ! c'est l'ingénierie sociale, c'est à dire l'étude des comportements humains. Car bien avant l'argent, bien avant la guerre, il y avait des humains ! Et pour que l'argent ait autant de valeur, il faut des gens pour le désirer, pour que les guerres puissent avoir lieu, il faut bien des hommes pour la faire. Le pouvoir c'est le contrôle du mental de l'humain, la mot gouvernement veut dire contrôle du mental.

Application de l'ingénierie sociale
Vous envisagez de partir en voyage, vous utilisez votre GPS, celui-ci a besoin de deux informations : Votre lieu d'origine et votre destination, c'est ainsi que vous allez apprécier votre voyage,

savoir jusqu’où vous pouvez aller etc... Votre lieu d’origine est mémorisé puis c’est votre position instantanée qui évolue pendant le voyage, si votre GPS tombe en panne vous êtes perdu ! Si l’on observe maintenant à l’échelle de votre vie d’homme ou de femme, en tant qu’individu vos moyens de repère et d’orientation seront vos parents, votre environnement et votre culture. Cela se complique un peu lorsqu’il ne s’agit plus de prendre une direction pour vous seul, mais d’orienter un groupe d’individus. Prenons le cas d’un peuple ou d’une tribu, c’est une entité dont la durée de vie est beaucoup plus longue que celle d’un individu, se reposant sur les générations futures, un peuple est potentiellement immortel ! Le groupe d’individu se reproduisant grâce à l’amour (dans l’idéal), il est affranchi de la vieillesse et a donc un temps potentiellement infini devant lui pour réaliser son projet de développement. Non limité dans le temps, il est beaucoup plus puissant qu’un individu isolé. Si ce peuple décide, par exemple, de vivre heureux et que pour se faire il établit la vérité et la vertu comme valeurs premières de sa culture, il s’unit grâce à cet objectif commun, il se donne un nom et une raison d’être : c’est la naissance d’une tribu ou d’une nation. Il va donc métaphoriquement inscrire ces objectifs dans son *GPS* qui les gardera en mémoire. Il suffira à ce peuple de pérenniser le *GPS* pour faire perdurer l’état d’esprit et l’identité de la tribu à travers les générations. Sa force tout entière réside dans sa capacité à durer, et donc sa propension à ne pas oublier son passé, la transmission est son sang et la Tradition son cœur. Ce *GPS* qui permet de transmettre sans faille la mémoire à travers les générations existait autrefois, on l’appelait la Tradition.

On comprend donc aisément qu’en altérant la mémoire d’une nation, en lui portant atteinte, on agit directement sur la destinée de son peuple, mais aussi de l’individu car la nation remplit l’un des besoin fondamentaux de l’être humain : le besoin d’appartenance.

L’objectif premier de l’ingénierie sociale étant de contrôler les masses, son outil principal est le contrôle de la mémoire des peuples, la ré-écriture de l’histoire en dépit, bien évidemment, de certaines valeurs comme la vérité. C’est pourquoi avant d’être en mesure d’effectuer de pareilles actions, il y eu au préalable un long travail de sape effectué par les proto-ingénieurs sociaux qui se sont attachés à casser la transmission entre générations, c’est à dire la Tradition. Ce n’est que par l’inquisition violente et le bourrage de

crâne religieux qu'ils ont pu y mettre un terme. Une fois la chaîne de transmission brisée, tout est devenu plus facile. Ils ont ensuite pu s'attaquer aux valeurs, aux objectifs naturels de la vie qui tendent à l'harmonie et à la beauté morale, pour les remplacer par la réussite sociale. Cette réussite sociale étant totalement conditionnée par la culture, elle aussi dans les mains des ingénieurs sociaux, elle donne une souplesse confortable au pouvoir : c'est ainsi que si dans les années vingt il fallait absolument un travail pour être accepté socialement, aujourd'hui il est beaucoup plus important d'être politiquement correct. Le contrôle étant désormais prioritaire sur la productivité humaine, nos ingénieurs sociaux réfléchissent à l'élaboration du meilleur système de contrôle pour leur nouvel ordre hyper-centralisé.

Pourvoir temporel et autorité spirituelle

Les sciences, la mémoire, l'histoire et la culture sont les choses les plus importantes car elles orientent un peuple, un individu. Or, orienter un peuple c'est l'objectif du politique qui soutiendra forcément les historiens enclins à aller dans son sens ! Les scientifiques et historiens ont intérêt à aller dans le sens politique pour être promus, c'est une forme de corruption passive inhérente à ce système (et à l'abri de la loi : l'erreur étant permise en science, elle fournit un alibi à la malhonnêteté). Ce dysfonctionnement systémique a engendré la création d'une néo-science : L'ingénierie sociale, l'art de manipuler les masses. Pour éviter ce genre d'abus il faudrait séparer le pouvoir politique de l'autorité scientifique, malheureusement cela n'est plus possible dans une société basée sur l'argent roi, le pouvoir et la science étant dans une seule et même main : celle des plus riches. Ce cloisonnement était autrefois appelé pouvoir temporel et autorité spirituelle, c'était l'un des fondement de la Tradition primordiale. Une règle qui paraît évidente mais qui n'est jamais évoquée dans les débats politiques.

« Avec les pyramides, ce qui est génial c'est qu'on peut croire ce qu'on veut »

Cette phrase lâchée par un célèbre youtubeur grand public « *Squeezie* » est révélatrice de l'occultation dont font l'objet les pyramides de Gizeh et l'Atlantide. Car garder le mystère c'est laisser libre cours à la croyance, mais la croyance n'est pas la

vérité. La croyance donne toute liberté à l'ingénierie sociale pour établir ses desseins de contrôle total. Le mystère laisse la place à la religion dans son sens dogmatique, illogique, mystique et fantasmagorique.

La connaissance dissipe les croyances, elle est l'ennemie de la religiosité. Croyez mes frères ! Le mysticisme religieux a mené à des dérives autoritaires, à l'esclavage des paysans, mais aussi à la perte de nombreuses connaissances, à un abaissement intellectuel et scientifique à peine croyable. Les Mathématiques et la Géométrie étaient en effet très mal vues, Pythagore considéré comme un vulgaire païen. Lorsqu'on étudie l'histoire des moyens agraires, on se rend compte qu'aucune avancée ne fut réalisée entre l'époque Gauloise et le XIXème siècle. Bien au contraire, certaines techniques employées par les Gaulois, comme celle du chaulage, furent oubliées pendant près de deux mille ans ! Pour amender les terres trop acides, les Celtes répandaient de la chaux. Mais l'oubli de cette méthode conduisit des territoires comme le Ségala (englobant une partie non négligeable du département de l'Aveyron), à une grande pauvreté. Ce n'est en effet qu'au XIXème siècle que les agriculteurs de ces régions redécouvrirent l'emploi de la chaux et purent, ainsi, mettre fin à des famines répétées ! Que l'on ne se trompe pas d'objectif, je ne ferai pas de procès à la religion, je souligne simplement tous les dangers de la croyance et surtout je souhaite mettre en lumière le fait qu'il y a bien une très forte volonté institutionnelle de maintenir le mystère sur le sujet des pyramides, de l'Atlantide et des Hyperboréens.

Masquer notre histoire, c'est propager l'ignorance, mentir par omi-ssion pour laisser place à de véritables mensonges. Cette liberté qui est offerte est du pain béni pour les manipulateurs, les gourous new age ou religieux. Là il ne s'agit plus d'institutions étatiques mais d'indépendants qui profitent du vide pour prendre la place. L'obscurantisme aboutit à la création de multiples sectes, tout le monde y va de sa petite histoire, il y en a pour tous les goûts.

La vérité sur l'Atlantide dérange donc à la fois :

-Les indépendants qui occupent le terrain pour faire de l'argent.

-Les ingénieurs sociaux d'Etat, dont le but suprême semble la mise en place d'une dictature totale d'un genre nouveau, à partir d'un corpus de nouvelles croyances.

PROLOGUE

C'est dans *Timée* et *Critias* que Platon nous rapporte un maximum d'informations sur l'Atlantide. Ses connaissances lui proviennent de l'antique Tradition qui lui fût transmise par Critias qui lui raconte comment elle fût un jour merveilleusement complétée par un recueil de Solon, l'un des sept sages de la Grèce. C'est au cours de son voyage en Égypte que Solon recueillit des informations capitales qui avaient été soigneusement gardées par les prêtres égyptiens. Solon nous raconte sa conversation avec les intellectuels égyptiens :

« Solon, Solon, vous autres Grecs êtes toujours des enfants : vieux un Grec ne peut l'être. »
Solon répondit : *« Que veux-tu dire par là ? »*
« *Jeunes, vous l'êtes tous par l'âme car vous n'avez en elle aucune vieille opinion transmise depuis l'antiquité de bouche à oreille ni aucun savoir blanchi par le temps.*
Voici pourquoi : Il y a eu souvent et il y aura encore souvent des destructions d'hommes causées de diverses manières, les plus grandes par le feu et par l'eau, et d'autres moindres par mille autres choses. Par exemple, ce qu'on raconte aussi chez vous : Un jour Phaéton, fils du Soleil, attela le char de son père mais comme il n'était pas capable de conduire en suivant la route de son père, il mit le feu à tout ce qui se trouvait à la surface de la terre et périt lui-même foudroyé. Ce récit n'est pas qu'un mythe : la vérité la voici. Les corps qui, dans le ciel, accomplissent une révolution autour de la terre sont soumis à une variation, qui se reproduit à de longs intervalles; ce qui se trouve à la surface de la terre est alors détruit par un excès de feu. A ces moments-là, tous les êtres humains qui sont établis sur des montagnes et en des lieux élevés ou secs périssent en plus grand nombre que ceux qui habitent au bord des fleuves ou près de la mer. Nous, c'est le Nil, notre sauveur en d'autres circonstances qui, en cette situation difficile aussi, nous sauve par sa crue. Quand, en revanche, les dieux, pour purifier la terre, provoquent un déluge, ce sont les habitants des montagnes qui sont épargnés, bouviers et pâtres, tandis que ceux qui, chez vous, habitent dans des cités sont entraînés vers la mer

par les fleuves. Mais, dans notre pays, pas plus à ce moment-là qu'à aucun autre, ce n'est d'en haut que sur nos sillons ruisselle l'eau; bien au contraire c'est d'en bas que toujours elle sourd naturellement. De là vient et par là s'explique, dit-on, que les événements dont le souvenir est ici conservé remontent à la plus haute antiquité. Effectivement, dans tous les lieux où ni un froid excessif ni une chaleur brûlante ne l'empêche, on trouve toujours des êtres humains, en plus ou moins grand nombre. Aussi tout ce qui est arrivé chez vous, ici ou en quelque autre lieu, et dont nous avons été informés pour en avoir entendu parler, si, pour une raison ou pour une autre, c'est quelque chose de beau, de grand ou de remarquable à quelque autre titre, tout cela a, depuis l'antiquité, été consigné par écrit dans nos temples et conservé. Mais, chez vous et ailleurs, à peine se trouve constitué ce qui touche à l'écriture et à toutes les autres choses dont les cités ont besoin, chaque fois, à intervalles réglés, revient, comme une maladie, le flot du ciel qui fond sur vous; et il n'épargne que ceux d'entre vous qui sont illettrés et étrangers aux Muses, en sorte que vous repartez du début comme si vous étiez redevenus jeunes, ignorant tout de ce qui est arrivé chez vous et ici dans l'ancien temps. En tout cas, les généalogies concernant les gens de chez vous que tu viens, Solon, de passer en revue, diffèrent bien peu des mythes pour enfants. D'abord, vous ne gardez le souvenir que d'un seul déluge sur terre, alors que plusieurs sont survenus auparavant. En outre, la plus belle et la meilleure communauté parmi les hommes, vous ne savez pas que c'est dans votre pays qu'elle est née; c'est d'eux que vous descendez, toi et l'ensemble de la cité qui est aujourd'hui la tienne, parce que jadis un peu de semence s'en est conservée. Mais vous avez perdu le souvenir de tout cela parce que, pendant plusieurs générations, ceux qui furent épargnés, moururent sans avoir livré leur voix à l'écriture. Oui, autrefois, Solon, avant la destruction la plus importante que causèrent les eaux [...] »

Ce dernier passage (Timée 22-23), bien que d'une valeur inestimable n'est que très rarement cité lorsque l'on étudie l'Atlantide, les chercheurs se focalisent plus sur les descriptions de la cité engloutie, nous tenterons d'élucider tout cela au cours de l'épilogue.

L’Atlantide a été fondée par Poséidon qui s’unit avec une femme mortelle du nom de Clito avec laquelle il eut cinq paires de jumeaux, soit dix enfants. Ces dix demi-dieux reçurent chacun une portion du continent appartenant à l’Atlantide. Le roi le plus important était l’aîné Atlas qui reçut l’île d’Atlantis, capitale de la confédération qui fournissait la plupart des choses dont les autres royaumes atlantes avaient besoin. Les rois de l’Atlantide rendent la justice immanente, elle s’impose à eux par les décrets énoncés par Poséidon gravés sur la stèle de son temple qui trône au centre de l’île. Au centre du temple, la fameuse colonne qui soutient le ciel. Poséidon est le dieu de la mer et le père fondateur de l’alliance des royaumes atlantes. *« Ne jamais prendre les armes les uns contre les autres, s’apporter une aide mutuelle [...] et laisser l’hégémonie à la famille d’Atlas. »*
Jürgen Spanuth passe également en revue l’Odyssée d’Homère et son récit sur le séjour d’Ulysse chez les phéaciens. Il est intéressant de noter que la lignée des rois phéaciens descend également du dieu de la mer Poséidon… Mais c’est surtout les textes de Medinet Habou, les fresques, les papyrus et la traduction des hiéroglyphes qui vont réellement mettre le chercheur sur la voie. En effet, ces textes disent que les fameux peuples de la mer venaient, non pas de quelque part en méditerranée, mais bien du « neuvième cercle » comme le disaient les égyptiens de l’époque. C’est à dire d’une latitude approximativement comprise entre le 52ème et 58ème parallèle Nord, une zone dans laquelle se trouve justement un continent qui fût jadis englouti pour devenir la mer du Nord : le Dogger-land. M. Spanuth va alors faire le travail que n’ont pas fait les institutions archéologiques, ce fût pour cet homme le travail minutieux de toute une vie. Il va vous être livré en un ouvrage concis et professionnel mêlant magie mythologique, dieux, Atlantes et Hyperboréens, mais surtout sérieux scientifique, artefacts archéologiques, études géologiques, anthropologiques et culturelles.
Un vrai travail de Titan pour un homme bien trop méconnu à qui nous espérons enfin apporter la lumière qu’il mérite. Mais ce que nous souhaitons par dessus tout, c’est que la vérité éclate !

Remarques utiles

Nous précisons que le terme *Germain* n'avait jamais été utilisé avant 200 av. JC (Tacite, Germania). Cette nouvelle appellation a commencé avec la romanisation, dans le but de différencier les Celtes de l'Ouest en commerce avec l'empire Romain, de ceux de l'Est du Rhin avec qui Rome ne commerçait guère. Étymologiquement *Germain* est à mettre en rapport avec l'espagnol *hermano* (frère) et *Ermin* (un autre nom pour Irminsul, l'arbre sacré qui soutient le ciel). Les Germains sont le peuple frère des Gaulois, d'où l'expression « cousin Germain » qui désigne les cousins les plus proches qu'il soit possible d'avoir, les « cousins frères ».

On ne peut qu'ajouter à cela le fait que les Germains et les Gaulois font parti du grand ensemble des tribus Keltes. *Kelt* est le mot d'origine pour dire *Celte*, on dit *Kelt* en Breton comme en Allemand. C'est à dire que les Gaulois s'appelaient entre eux des Keltes et non des Celtes qui un mot moderne latinisé. Les ingénieurs sociaux ont toujours travaillé à diviser pour mieux régner en voulant différencier ces peuples, notamment parce-qu'ils se sont très souvent entre-aidé dans l'histoire pour faire face à l'empire Romain (Les invasions barbares ne sont en réalité qu'une attaque conjointe, un alliance Kelte entre des révoltés Gaulois et des Germains, voir le travail de Bruno Dumézil sur ce sujet) ce qui explique l'ingénierie sociale des élites d'héritage Romain pour les séparer. On retrouve des éléments de culture Kelt parmi les plus importants au Danemark comme le chaudron de Gundestrup.
(voir photos annexes pages 379-380)

Il est utile de savoir que le cygne -animal nordique- est sacré en Gaule (les casques sont souvent équipés d'ailes de cygne) mais également en Grèce avec Apollon dont le char est tiré par des cygnes. Belenos le dieu Gaulois est également associé au cygne, enfin les navires Keltes et Nordiques furent parfois équipés de proues taillées en forme de cygne.
(voir photos annexes pages : 377-378)

Oleg de Normandie

CHAPITRE I

LA CLÉ DU MYSTÈRE DE L'ATLANTIDE

Les fondements historiques

Le « mystère de l'Atlantide » en soi n'est pas la question de savoir où se serait trouvé le royaume insulaire de l'Atlantide et quand son île royale aurait été engloutie.

Il est bel et bien de fait qu'aucun des nombreux auteurs qui se sont occupés du récit de l'Atlantide n'ont vu ni même cherché la solution que ce récit nous propose dans de nombreux passages.

Constamment, plus d'une douzaine de fois, il est affirmé dans le récit de l'Atlantide que Solon « *le plus sage des Sept Sages de la Grèce » (Timée,* 20) a rapporté ce récit à Athènes d'après des inscriptions de temples égyptiens et des textes sur papyrus, à la suite de son séjour en Égypte entre 570 et 560 avant J.-C. Solon fut le grand homme d'État grec qui, après les dures lois dictatoriales de Dracon, donna aux Athéniens les premières lois démocratiques que le monde ait connues. Il obligea alors les Athéniens à administrer leur État et leur ville selon ces lois pendant dix années, sans rien y changer. Il envisageait, au cours de ces dix années, de se rendre en Égypte pour « *y étudier les enseignements des temps passés* ».

Solon n'aurait pu choisir pour ces études de pays plus indiqué que l'Égypte. Les prêtres égyptiens de cette époque, que l'on a nommée à juste titre « *une époque de restauration* » (Breasted), s'occupaient depuis quelque deux cents ans à rassembler, recopier et classer toutes les antiques inscriptions et tous les rouleaux de papyrus de leur pays. Ils disposaient ainsi de connaissances historiques étendues qu'ils lui communiquèrent volontiers. Une centaine d'années plus tard, Hérodote, le « *père de l'Histoire* » se rendit également en Égypte et en rapporta quantité de récits historiques que les prêtres égyptiens lui avaient appris. Solon n'aurait pu choisir un meilleur moment pour son voyage d'études car, en ce temps-là, le roi Ahmès (570-526 av. J.-C.) qui régnait sur l'Égypte était « *un grand ami des Grecs* » et « *appartenait totalement au*

monde hellénique » (Breasted, 1954 [1]). Il fut reçu en Égypte « *avec de grands honneurs* » (Timée, 21e). Au cours de dix années de séjour, il vit et entendit quantité de choses. Ce qui l'intéressa le plus fut ce que l'on appelait le « *récit de l'Atlantide* », parce qu'il y était question d'une action d'éclat particulière de sa patrie athénienne.

Les prêtres égyptiens parmi lesquels se trouvaient Sonchis de Thèbes et Psénophis d'Héliopolis « *qui étaient les mieux informés de ces choses* » (Timée, 22), montrèrent à Solon des inscriptions dans des temples et des rouleaux de papyrus qui parlaient d'Athènes et de l'héroïsme qu'avaient déployé ses habitants contre les hordes de guerriers du royaume insulaire de l'Atlantide venus d'Europe pour envahir la Grèce. Comme Solon ne pouvait lire les textes de l'ancienne Égypte, « *il pria les prêtres de lui raconter dans l'ordre tout ce qui concernait les citoyens athéniens de jadis* » Le prêtre aurait dit: « *Je ne te cacherai rien de ce récit, bien au contraire, je te le raconterai en l'honneur de ta patrie et de toi-même* » (Timée, 23d).

Ensuite, le prêtre aurait raconté en grec à Solon les récits de l'ancienne Égypte. « *En prenant lui-même dans ses mains, les manuscrits* » (Timée, 24a). Solon aurait pris ce récit en note et l'aurait rapporté à Athènes. Il voulait, comme il le dit un jour, composer une grande épopée sur ce thème. Mais Solon se vit malheureusement contraint d'abandonner son projet « *à cause des émeutes et autres troubles qu'il trouva lors de son retour à Athènes* » (Timée, 21c). Il mourut l'année suivante (559 av. J.-C.), de sorte que l'épopée d'Atlantis et d'Athènes ne fut jamais écrite. Critias l'Ancien, qui possédait encore le texte copié par Solon, déclara: « *A mon avis, ni Hésiode ni Homère n'auraient atteint une aussi grande renommée que lui* » (Timée, 21 d).

Lors d'un entretien entre Socrate et ses disciples Platon, rimée, Critias le Jeune et Hermocrate, un des participants devait raconter *« des faits du passé, réels et véritables »* sur les ancêtres des Athéniens et sur leur vérification dans la paix et dans la guerre.

Critias le Jeune s'offrit à le faire. Il avait hérité de son grand-père, Critias l'Ancien, les notes que Solon avait rapportées *d'Égypte et il déclara: « Ces notes se trouvaient chez mon grand-père et sont maintenant chez moi. Encore enfant, je les ai étudiées*

[1] *Se référer à la bibliographie pour toutes les références*

de façon approfondie » (Critias, 113 b). Il demanda la permission de se remémorer exactement tout le texte d'ici le prochain entretien et, le lendemain, il communiqua à Socrate et à ses condisciples le récit que Solon avait rapporté d'Égypte. Platon a repris ce récit dans ses dialogues Timée et Critias, et c'est ainsi qu'il a été transmis à la postérité.

On assure à plusieurs reprises qu'il ne s'agirait « *en aucune façon d'un conte inventé, mais d'une histoire parfaitement véridique* » (Timée, 26e) ou *« d'une histoire, certes étrange, mais vraie* » (Timée, 20d) ou encore *« d'une action héroïque* [des Athéniens] *qui n'est pas connue en général, mais qui a cependant eu lieu vraiment* » (Timée, 21a).

Le philologue viennois de l'Antiquité, W. Brandenstein, a fait une analyse exhaustive de la question du récit de l'Atlantide. Il dit, à juste titre: « *Supposer que Platon ait tout simplement inventé les déductions des Égyptiens alors qu'il venait de fournir largement la preuve de ses sources et qu'il a toujours assuré que tout était la pure vérité, est absolument insoutenable* » (1951). En résumé: le récit de l'Atlantide est une transcription d'inscriptions dans des temples et de textes sur papyrus égyptiens que Solon a rapportée d'Égypte à Athènes en 560 av. J.-C.

Il est clair ainsi que la seule solution de tous les problèmes posés par cette transcription, dont le texte n'est malheureusement pas complet, réside dans les inscriptions et les textes des papyrus qui ont servi de modèle aux prêtres égyptiens lorsqu'ils remirent à Solon le récit concernant Athènes et le royaume insulaire de l'Atlantide. Toute recherche historique exige comme un principe essentiel, de remonter « ad fontes », aux sources, aux documents originaux. Ce principe, toujours respecté et pris à cœur, on ne l'a jamais observé dans les recherches sur l'Atlantide. C'est cela, le vrai « *mystère de l'Atlantide* ». Nous ne pourrons résoudre les questions posées par la transcription de Solon qu'après avoir cherché et trouvé les inscriptions des temples et les textes des papyrus de l'Égypte antique.

Pour trouver les documents originaux qui ont servi au récit de l'Atlantide, nous devons avant tout déterminer l'époque dont ce récit nous a laissé « *une histoire parfaitement véridique* ». Ici, nous sommes menacés par un obstacle redoutable car les prêtres égyptiens ont raconté à Solon que tout ce qu'ils lui rapportaient s'était passé 8000 à 9000 ans auparavant.

Cette indication d'époque est tout-à-fait impossible parce que, 8000 ou 9000 ans avant le séjour de Solon en Égypte, toutes les choses dont parle le récit n'existaient sûrement pas encore.

Au neuvième ou au dixième millénaire avant J.-C. il n'y avait encore, en Égypte, aucun État égyptien, aucun temple avec des inscriptions et aucun texte sur papyrus. À cette époque, la vallée du Nil n'était pas encore habitée. On n'a trouvé sur les hauteurs, qui bordent la plaine du Nil, que de rares traces remontant au Ve ou Vie siècle av. J.-C. Il n'y avait pas non plus de Libyens à l'ouest de l'Égypte. Ils n'apparaissent, pour la première fois, que vers 1227 av. J.-C. dans les textes de Merenptah.

En Grèce, au IXe ou Xe siècle av. J.-C., il n'y avait encore pas de ville nommée Athènes, pas de forteresse sur l'Acropole, pas de temple d'Athéna et d'Héphaistos, pas d'enceinte. Il n'y avait ni États grecs, ni armée grecque. Il n'y avait, nulle part sur la terre, un peuple comme celui du royaume insulaire de l'Atlantide, capable de forger des armes de cuivre et de bronze et même de fer, disposant d'une grande flotte de guerre et pouvant mettre en ligne, dans une bataille, des chars de combat et des guerriers à cheval. C'est cela et bien d'autres choses qui n'existaient certainement pas encore aux IXe et Xe siècles que rapporte le récit de l'Atlantide.

Quiconque considérerait cette indication d'époque donnée par les prêtres égyptiens comme sérieuse, devrait rejeter la totalité du récit comme un « mythe historique ». Que cette indication d'époque puisse ne pas être juste, beaucoup de chercheurs traitant de l'Atlantide, l'ont admis. Ils ont tenté, de leur côté, de dater le récit et, dans cette tentative, ils ne sont parvenus qu'à des datations parfaitement fantaisistes.

Rudolf Steiner a prétendu que ce récit nous avait transmis des événements datant de « *plus de 80000 ans* » (1918, 14f) et que les Atlantes auraient, à cette époque, réussi à domestiquer « *l'énergie des semences de la vie... » « À l'époque de l'Atlantide, les plantes n'étaient pas seulement cultivées pour être utilisées comme nourriture, mais aussi pour faire servir l'énergie qui sommeillait en elles, aux transports et à l'industrie. Ainsi, les Atlantes possédaient des installations qui transformaient l'énergie nucléaire recelée par les semences végétales en énergie techniquement utilisable. C'est ainsi qu'étaient propulsés à faible altitude les véhicules volants des Atlantes ».*

Devant de tels débordements d'imagination, il est à peine nécessaire de constater qu'ils n'ont pas le moindre rapport avec le « récit de l'Atlantide » et que les fouilles archéologiques et préhistoriques n'ont pas permis de découvrir la moindre trace de l'industrie et des merveilleux appareils volants que R. Steiner attribue aux Atlantes 80000 ans avant notre ère.

Parmi les innombrables datations, le philologue hambourgeois Adolf Schulten, aujourd'hui décédé, a fourni l'une des plus récentes indications d'époque du récit de Solon. Il pense que l'histoire que nous a transmise ce récit se serait située vers 500 ans av. J.-C. La datation fournie par le philologue de Kiel, H. Diller, est analogue. Il est d'avis que le récit de l'Atlantide serait « *une fiction parallèle aux guerres médiques, projetée dans le passé et transférée sur le front opposé* ». Les guerres médiques contre la Grèce eurent lieu entre les années 500 et 449 av. J.-C.

On peut objecter à cette datation que Solon, « *le plus sage des sept sages de la Grèce* », n'aurait tout de même pas été assez sage pour décrire des événements qui commencèrent seulement 59 ans après sa mort et ne se terminèrent que 120 ans plus tard. En outre, Solon était beaucoup trop sage pour inventer une « fiction parallèle » aux guerres médiques sans disposer d'aucun autre parallèle que celui-ci, présentant en outre beaucoup de différences. Citons-en quelques-unes: la ville royale du royaume insulaire de l'Atlantide se dressait sur une île à l'embouchure de plusieurs grands fleuves, elle possédait trois ports, elle était entourée d'une campagne fertile, elle avait été fondée dans un passé lointain « *alors qu'il n'existait pas encore d'art de naviguer* » (Critias, 113e).

La capitale des Perses, Persépolis, était située dans une région à demi désertique, loin de la mer et de ports accessibles aux navires, loin de tout fleuve ou canal. Elle avait été construite par Darius (521-486 av. J.-C.) et, par conséquent, longtemps après la mort de Solon.

La capitale de l'Atlantide fut engloutie longtemps avant la mort de Solon « *dans la mer où elle disparut à tous les regards* » (Timée, 25d).

Persépolis était une grande ville florissante qui ne fut détruite qu'en 330 av. J.-C. par Alexandre le Grand. On peut encore admirer ses ruines. En 1973, des rois et des chefs d'État assistèrent aux grandes fêtes qui célébrèrent l'anniversaire de sa fondation.

Les habitants du royaume insulaire de l'Atlantide étaient de remarquables marins et ils disposaient d'une flotte de 1200 navires.
Les Perses étaient des terriens, les navires de leur flotte devaient leur être fournis par leurs alliés ou par les peuples qu'ils avaient soumis.
Les Atlantes, au cours de leur expédition, occupèrent tous les États de la Grèce et ne rencontrèrent une résistance opiniâtre qu'à Athènes, qu'ils ne purent prendre. Les Perses occupèrent Athènes sans combat car tous les Athéniens s'étaient enfuis vers le Péloponnèse.
Les Atlantes ne purent s'emparer de l'Acropole d'Athènes. Les Perses le prirent d'assaut et le détruisirent.
Les Atlantes dominèrent « *parmi les pays bordant la mer intérieure* [la Méditerranée], *la Libye jusqu'à l'Égypte et l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie* » (Timée, 25b). Les Perses n'ont jamais mis les pieds dans ces pays et ne les ont jamais dominés les Atlantes furent repoussés dans leur tentative de conquête de l'Égypte (Timée, 25c). Les Perses conquirent l'Égypte en 485 av. J.-C. et ce fut Alexandre le Grand qui, en 332 av. J.-C. abattit la domination Perse.
Il y a encore beaucoup d'autres différences entre les guerres médiques et les données du récit de l'Atlantide. Même Diller, dans sa *« fiction parallèle »* ne peut faire état d'aucune ressemblance *(Der A tian tisbericht ein platonischer Mythos,* 1953).
C'est ainsi que presque toutes les tentatives pour définir l'époque dont parle le récit de l'Atlantide ont échoué. Seul, un chercheur, Wilhelm Brandenstein, a reconnu après un long échange de lettres avec l'auteur, que « *les prêtres égyptiens avaient raconté à Solon un épisode de l'histoire ancienne de leur pays, à savoir la terrible attaque des peuples maritimes du Nord, attaque que Ramsès III (1200-1168 av. J.-C.) avait dû repousser* » (1951).
De fait, toutes les données contenues dans le récit de l'Atlantide lui-même, qui sont importantes pour le dater, prouvent qu'il nous transmet des événements des siècles qui précèdent et suivent l'an 1200 av. J.-C. Parmi celles que l'on pourrait citer ici, notons seulement les suivantes:

1. Les Athéniens, à cette époque, avaient élevé sur l'Acropole « *un mur circulaire qui entourait la forteresse, les habitations des*

guerriers, le temple d'Athéna et d'Héphaistos, comme le jardin d'une maison, car ils habitaient le côté nord... » (Critias, 112a).
Au sujet de cette première enceinte, la plus ancienne, sur l'Acropole d'Athènes, les archéologues E. Kisten et W. Kraiker écrivent: « *Dans la deuxième moitié du XIIIe siècle av. J.-C., tout le plateau rocheux fut entouré d'un puissant mur d'enceinte de 4 à 6 mètres d'épaisseur et d'au moins 10 mètres de hauteur fait de grands blocs de calcaire non dégrossis. Ce mur est construit d'après un plan unitaire et dans un appareil homogène comme celui de la forteresse de Mycène datant de la même époque. Il entourait une surface de 35 000 m^2, plus importante que celle de Mycène (30000 m^2) ou de Tirynthe (20000 m^2)* » (1956).
L'archéologue Fr. Dirlmeier a publié une étude exhaustive de cette première enceinte de l'Acropole que l'on appelle le « *mur pélagique* » ou « *le mur cyclopéen* ». Il écrit: « *Nous pouvons considérer ce mur pélagique comme le puissant ouvrage de défense d'une forteresse-refuge construit à l'instant d'un danger menaçant. Les Américains pensent à un premier échelon des migrations doriennes* » (1940).

2. Dans le récit de l'Atlantide on trouve plus loin : « *A l'endroit où se dresse maintenant la forteresse, il existait une seule source de laquelle ne subsistent, depuis qu'elle a été comblée parles tremblements de terre, que les actuels petits ruisseaux. Mais elle coulait en grande quantité, à la même température hiver comme été, pour l'ensemble de la garnison de ce temps-là » (Critias, 112d).*
Cette source fut retrouvée et déblayée en 1938 à l'endroit indiqué « *où se dresse maintenant la forteresse* » et « *du côté nord* ». On trouve là, dans un puits naturel du rocher calcaire, un escalier de fontaine construit de la main de l'homme et qui conduisait « *dans le côté nord* » de l'Acropole, à l'intérieur du « *mur pélagique* », à une source qui jaillissait à une profondeur de 40 m. La partie supérieure de cet escalier de puits était accessible jusqu'à notre époque. « *La partie inférieure était comblée par des gravats et on l'avait déjà oubliée à l'époque classique* » (O. Broneer, 1948; A. Franke, 1972). Au fond de ce puits, à la fin de l'époque mycénienne on avait creusé une grande citerne dans laquelle s'accumulait l'eau de la source.
L'archéologue Fr. Matz a résumé comme suit les résultats

des fouilles: « *Selon Broneer, l'escalier de la fontaine fut construit sur la pente nord de l'Acropole à cette époque (fin du XIIIe siècle av. J.-C.). Les poteries qui, d'après leur état lors de leur trouvaille, sont de la même époque que la construction, datent de la transition du mycénien IIIb à IIIc. D'après l'estimation des archéologues, l'escalier n'a été utilisé que durant 20 à 25 ans. Les céramiques trouvées dans, les gravats appartiennent à la même période... L'escalier est donc indirectement mais naturellement en rapport avec l'ensemble des catastrophes que l'on a pu constater à la même époque dans le Péloponnèse* » (1958).
Broneer pense que de violents tremblements de terre auraient comblé de gravats cette installation de fontaine et l'auraient ainsi rendue inaccessible jusqu'aux temps modernes. Quelques indices parlent en faveur de cette supposition. Lors des fouilles, on a trouvé dans la partie inférieure du puits de la fontaine un crâne d'enfant et des restes de squelette de femme. De là à imaginer qu'une femme et un enfant puisaient de l'eau au moment où se produisit le séisme qui combla le puits de gravats, il n'y a qu'un pas. On a trouvé partout des signes indiquant que, vers la fin du XIIIe siècle av. J.-C., de violentes secousses sismiques détruisirent les constructions édifiées sur l'Acropole. C'est ainsi que l'on trouva à proximité immédiate de l'entrée de la fontaine des maisons effondrées qui n'avaient été ni pillées ni incendiées. La fuite des habitants avait dû se produire si soudainement qu'ils n'avaient pas pu emporter les ustensiles de ménage que l'on retrouve sur place encore intacts. « On découvrit même une marmite sur un trépied placé sur le foyer. Visiblement, les habitants, pris d'une terreur panique, s'étaient enfuis de leurs maisons qui s'effondrèrent derrière eux » (O. Broneer, 1948).
De très nombreuses maisons, forteresses et palais dans le secteur oriental de la Méditerranée qui, à la même époque, « à *la fin du XIIIe siècle av. J.-C.* » (Kehnscherper, 1963), furent sans aucun doute détruits par de très violents tremblements de terre, présentent le même aspect.
On peut donc présumer que l'indication du récit de l'Atlantide selon laquelle cette source « *fut comblée de gravats par un tremblement de terre* », est historiquement exacte.

3. Les autres données du récit concernant « *la ville d'Athènes en ce temps-là* » (Critias, 111f) sont sans aucun doute exactes elles

aussi. A. Franke a consacré à ces données un examen approfondi qui l'a amené aux conclusions suivantes : « *Si nous comparons cette description avec les résultats des recherches sur l'Athènes mycénienne entreprises par divers instituts grecs, américains et allemands au début et au milieu du XXe siècle, nous constatons des coïncidences étonnantes* » (A. Franke, 1972).

4. Une autre donnée aide à la datation des données du récit de l'Atlantide : c'est que dans ces catastrophes « *seuls survécurent ceux qui ne savaient pas écrire et les non instruits* ». Mais tous ceux qui savaient écrire perdirent la vie (Timée, 23a-b).
Jusqu'à il y a quelques dizaines d'années, on avait supposé que les habitants de la Grèce à l'époque mycénienne étaient analphabètes et que l'art de l'écriture n'avait été connu en Grèce qu'aux environs du Ville siècle av. J.-C.
Puis A. Evans trouva, dans les ruines du palais de Knossos, de nombreuses tablettes d'argiles avec beaucoup de signes d'écriture une époque antérieure à la destruction de ce palais vers 1200 av. J.-C. Entre temps, on découvrit des tablettes écrites analogues à Pylos, Mycènes, Orchomène, Thèbes, Eleusis, Tirynthe, Milo, Santorin, Kydonia et Dendra-Midea.
On a nommé ces signes d'écriture, l'écriture « *linéaire B* ». Depuis que l'on s'est intéressé à ces tablettes ou aux poteries portant cette écriture., on en a trouvé dans presque toutes les fouilles qui mettent à jour des couches de terrain de l'époque mycénienne.
Les tablettes écrites avec l'écriture « linéaire B » que l’on a trouvées à Pylos et à Knossos, de l'avis de J. Chadwick qui les a déchiffrées avec M. Ventris en 1956, ont été gravées dans l'argile par trente ou quarante scribes différents.
Le grand nombre de découvertes de cette écriture montre qu'au XIIIe siècle av. J.-C., c'est-à-dire l'époque dont on peut dater les tablettes, l'écriture était connue dans toute la Grèce et pratiquée par de nombreuses personnes.
L'écriture linéaire B devait avoir été employée en Grèce depuis fort longtemps. Cependant, toutes les tablettes qui nous sont parvenues, datent de la même époque.
Il y a une raison tout-à-fait précise à cela. A l'origine, cette écriture était gravée sur des tablettes d'argile molle et non cuite, dont la durée d'existence était naturellement courte. Toutes les

tablettes écrites qui nous sont parvenues furent cuites par les terribles incendies qui détruisirent les palais mycéniens et crétois ; les bâtiments s'effondrèrent dans les séismes et recouvrirent les tablettes d'épaisses couches de gravats imperméables à l'air et à l'eau.

C'est ainsi que ces tablettes furent préservées jusqu'à nos jours. Chadwick ajoute toute une liste de preuves subsidiaires démontrant « *qu'il est certain que toutes ces tablettes ont été écrites à peu près à la même époque* » (1958).

Lorsque, vers la fin du XIIIe siècle av. J.-C., tous les palais de la Grèce continentale et de la Crète s'effondrèrent dans une formidable catastrophe naturelle, visiblement, tous les gens qui savaient écrire moururent et seuls restèrent ceux qui ne savaient pas. L'écriture linéaire B cesse brusquement d'être pratiquée en Grèce et en Crète et ne réapparaîtra jamais. Ce n'est qu'au VIIIe siècle av. J.-C. que l'on voit naître en Grèce une écriture entièrement nouvelle qui n'a rien de commun avec l'écriture linéaire B.

Dans les « sombres siècles » postérieurs à 1200 av. J.-C., il n'y eut aucune écriture en Grèce. Ce furent des siècles de privations et de grande pauvreté. Ces siècles ont été également dépeints avec exactitude par les prêtres égyptiens. « *Durant de nombreuses générations, ils souffrirent de la plus grande misère et orientèrent leur esprit sur tout ce qui leur manquait. Ils en firent l'objet de toutes leurs conversations sans se soucier de ce qui s'était passé avant eux dans les temps anciens* » (Critias, 110a). Voici la description de cette époque par Kahl-Furthmann : *« A quoi ressemblaient ces sombres siècles? La culture égéenne était anéantie, ses héritiers, mêlés aux conquérants* [c'est-à-dire aux Atlantes], *avaient oublié l'écriture. Ils ne savaient plus ni lire ni écrire. Ils oublièrent aussi de petites choses utiles, comme par exemple les lampes* » (1967).

De fait, on ne trouve plus de lampes dans les fouilles des terrains postmycéniens alors qu'elles sont nombreuses dans les couches antérieures. Ce n'est pas que les nouveaux habitants de la Grèce aient oublié l'usage des lampes à huile, mais c'est que, dans leur ancienne patrie, ils n'utilisaient que des torches résineuses et qu'ils ne connaissaient absolument pas les lampes à huile. Le récit de l'Atlantide nous a transmis sur ce point des renseignements historiquement exacts. Vers 1200 av. J.-C.,

l'écriture linéaire B s'arrête brusquement. À. Franke constate que « *au temps de Solon et même à celui de Platon, il n'existait plus aucun souvenir de l'écriture linéaire B et l'on ne trouvait plus d'inscriptions dans ces caractères sur les monuments* » (1972).
De qui Solon et Platon auraient-ils appris ce fait historiquement exact, sinon des Égyptiens. Eux seuls écrivaient pendant les « *sombres siècles* ». En Grèce, au contraire, ainsi que le relate Solon, « *pendant plusieurs générations les survivants sont morts sans confier leur voix à la langue écrite* » (Timée, 23c). Solon a donc fort justement déclaré aux prêtres égyptiens « *que ni lui ni aucun autre Hellène ne savait rien de ces choses* » (Timée, 22a).

L'ancienne année égyptienne était Lunaire

Il y a beaucoup d'indications dans le récit de l'Atlantide qui prouvent qu'il nous a relaté des événements du XIIe siècle av. J.-C. Les données sur les catastrophes naturelles qui ont dévasté le monde dans la deuxième moitié du XIIIe siècle en font partie, de même celles concernant le changement de climat qui se produisit alors, les informations sur la grande expédition guerrière des Atlantes jusqu'aux frontières de l'Égypte, la résistance héroïque et victorieuse des Athéniens, sur le fait que les Atlantes disposaient déjà d'armes en fer. Les premières armes en fer apparaissent « *pour la première fois avec l'invasion des peuples maritimes du Nord qui, vers la fin du XIIIe siècle av. J.-C. ont pénétré comme un ouragan en Méditerranée* », comme le constate le spécialiste de la métallurgie préhistorique W. Witter dans une enquête exhaustive (1941 et 1942). La mention répétée de la Libye et des Libyens apparaît pour la première fois dans les textes égyptiens dans les inscriptions datant de l'époque de Merenptah vers 1227 av. J.-C. Les guerres des Égyptiens contre les Libyens et les peuples maritimes du Nord, mentionnées dans le récit de l'Atlantide, eurent lieu vers 1200 av. J.-C. De même, les guerriers à cheval qu'auraient eus les Atlantes apparaissent pour la première fois vers 1200 av. J.-C. dans le bassin méditerranéen (Wiesner, 1943).
Même l'information des prêtres égyptiens selon laquelle tous ces événements se seraient produits 8000 ou 9000 ans auparavant, prouve que cette nouvelle vient bien d'Égypte et qu'en fait c'est bien de l'époque du XIIIe siècle av. J.-C. qu'il s'agit.
Ceci pour la raison suivante: les prêtres égyptiens ont égale-

ment fourni des datations analogues, tout aussi invraisemblables, à Hérodote, lors de son séjour en Égypte et à l'historien grec Manéthon (IIIe siècle av. J.-C.). Nous lisons dans Hérodote que des prêtres égyptiens lui auraient dit, par exemple, que depuis l'Héraclès égyptien, dieu-roi de l'antiquité égyptienne, « *jusqu'au règne d'Ahmès (mort en 526 av J.-C) 17000 ans se seraient écoulés »* (II, 43). Ils disaient aussi : « *Pendant 11340 années, seuls des rois humains et non pas des dieux à forme humaine ont régné sur l'Égypte* » (II, 143).

Hérodote raconte également: « *Les prêtres égyptiens m'ont prouvé qu'entre le premier roi d'Égypte et le dernier nommé, des prêtres d'Héphaistos, 341 générations se sont succédé* », ou bien : *« Ils comptent entre Dionysos et Ahmès 15000 années* » (II, 145).

On pourrait remplir plusieurs pages avec les datations impossibles que les prêtres égyptiens ont fournies à Hérodote et à Manéthon. Les historiens grecs ont très vite su que toutes ces datations égyptiennes étaient invraisemblables. C'est pourquoi Eudoxe de Cnide (vers 370 av. J.-C.) et Plutarque (46 à 120 après J.-C.) ont déjà déclaré que « *les Égyptiens comptent un mois pour une année ».*

Diodore de Sicile écrivait à leur sujet: « *Dans les temps anciens, quand les mouvements du soleil n'étaient pas encore connus, on comptait l'année d'après la course de la lune. En conséquence, l'année se composait de 28 jours »* (I, 25). Dans ses mémoires, à notre époque, le roi détrôné Farouk écrit: « *Notre calendrier compte le temps d'après la lune et non, comme le calendrier grégorien de la plupart des pays occidentaux, en années de 365 jours. Notre année est plus courte »* (Stern, 1952, Nr. 47).

Si l'on transforme les 8000 à 9000 « années » en mois lunaires du calcul égyptien du temps (Breasted, 1954) - une année compte 13 mois lunaires - on remonte dans le temps à une époque située entre 1252 et 1175 av. J.-C., époque à laquelle se produisirent véritablement les événements que les prêtres égyptiens racontèrent à Solon.

Il est certain que toutes les données du récit de l'Atlantide que nous pouvons dater prouvent que les événements qu'il contient se sont produits entre les décennies précédant et suivant l'an 1200 av. J.-C.

Les inscriptions dans les temples et les textes sur papyrus égyptiens du XIIe siècle av. J.-C.

C'est justement de 1200 av. J.-C. que datent les inscriptions et les textes sur papyrus égyptiens les plus longs dont nous ayons hérité et, parmi les inscriptions des temples, en dehors de celles de l'époque de Merenptah, ce sont surtout celles du temple-palais de Ramsès III (1200-1168 av. J.-C.), de Médinet Habou.
Ramsès III monta sur le trône en 1200 av. J.-C. Il était âgé d'une quarantaine d'années. Comme tous les autres pharaons, il lui fallut entreprendre, dès sa prise de pouvoir, deux grandes constructions. Un temple et un tombeau. On travaillait à ces constructions pendant toute la durée du règne des pharaons et l'on arrêtait les travaux lors de leur mort. Le gigantesque temple et palais de Ramsès III fut mis à jour entre 1927 et 1936 par l'institut oriental de l'université de Chicago. On y trouva environ 10000 m^2 d'inscriptions encore parfaitement reconnaissables et de fresques. Toutefois, une grande partie était détruite. Les inscriptions furent traduites en anglais par les égyptologues américains J. H. Breasted, W. F. Edgerton et J. Wilson. Elles furent publiées avec des reproductions fidèles des images murales. Jusqu'à présent l'ensemble représente douze grands volumes.
Breasted dit, à propos de ces inscriptions et peintures : « *Sur le côté ouest de Thèbes, à l'endroit que l'on nomme aujourd'hui Médinet Habou, Ramsès III entreprit l'édification d'un énorme et superbe temple d'Amon qui, à mesure qu'il grandissait d'année en année, finit par devenir un gigantesque document concernant les actions guerrières du souverain. On y voit apparaître les hordes des peuples du Nord et de la mer au combat avec les mercenaires de Ramsès; la première bataille navale rapportée par l'histoire est représentée ici et nous pouvons étudier l'équipement, les vêtements, les armes et les navires de guerre de ces peuples nordiques avec l'apparition desquels l'Europe entre pour la première fois avec toute son agressivité sur la scène du monde* » (1954).
L'égyptologue allemand Fr. Bilabel qualifie ces documents de *« textes de la plus haute valeur historique* » (1927, 213), et ajoute: *« Les documents les plus intéressants qui nous soient parvenus »* (1927). Les traducteurs les donnent pour « *historiques et de la façon la plus directe qui soit* » (1954).
Outre ces textes et fresques de Médinet Habou, nous possédons

l'original du « papyrus Harris », une sorte de compte-rendu du gouvernement de Ramsès III. Il s'agit d'un rouleau de papyrus de 39 m de longueur que Breasted considère comme « *un rapport extraordinaire* » et comme le « *document le plus riche que l'Orient nous ait légué* » (1954).

De la même époque (fin du XIIIe siècle av. J.-C.) date également le « papyrus Ipuwer ». Il fut découvert à Memphis et acquis en 1828 par le Musée de Leyde en Hollande. Il y est conservé sous le numéro de catalogue « 344 Leiden ». L'égyptologue A. Ermann en a publié en 1923 une traduction en allemand. Les nombreuses concordances littérales de ce texte avec ceux de Médinet Habou ont incité les égyptologues S. Morenz, J. Leiden et C. Baux à en dater la rédaction dans la période de 1220 à 1205 av. J.-C. D'autres papyrus existent: par exemple le « papyrus Golenischeff » qui, entre autres, rapporte la construction d'une forteresse destinée à contenir les peuples nordiques maritimes qui pénétraient par le Nord. Il date de la deuxième moitié du XIIIe siècle av. J.-C. Il existe un autre papyrus dans la collection de l'archiduc Rainer à Vienne. C'est une copie d'un texte datant de 1200 av. J.-C. et rédigée au IIIe siècle av. J.-C.

Sur un sarcophage conservé jusqu'à la guerre israélo-égyptienne au musée d'Ismaïlia, on trouve le récit de la mort du pharaon qui, vers 1220 av. J.-C., se noya dans le *Jam Suf*, la mer rouge, en poursuivant le peuple d'Israël.

D'innombrables inscriptions, fresques, bas-reliefs et textes sur papyrus de l'époque à laquelle on peut dater les événements rapportés dans le récit de l'Atlantide sont parvenus jusqu'à nous. Ils nous aident à répondre à la question de savoir si Solon a effectivement reçu des Égyptiens les récits des événements du XIIe siècle av. J.-C. qu'il raconte. Il faut répondre par l'affirmative. En effet, toutes les données importantes du récit de l'Atlantide sont confirmées et complétées par les documents ci-dessus mentionnés.

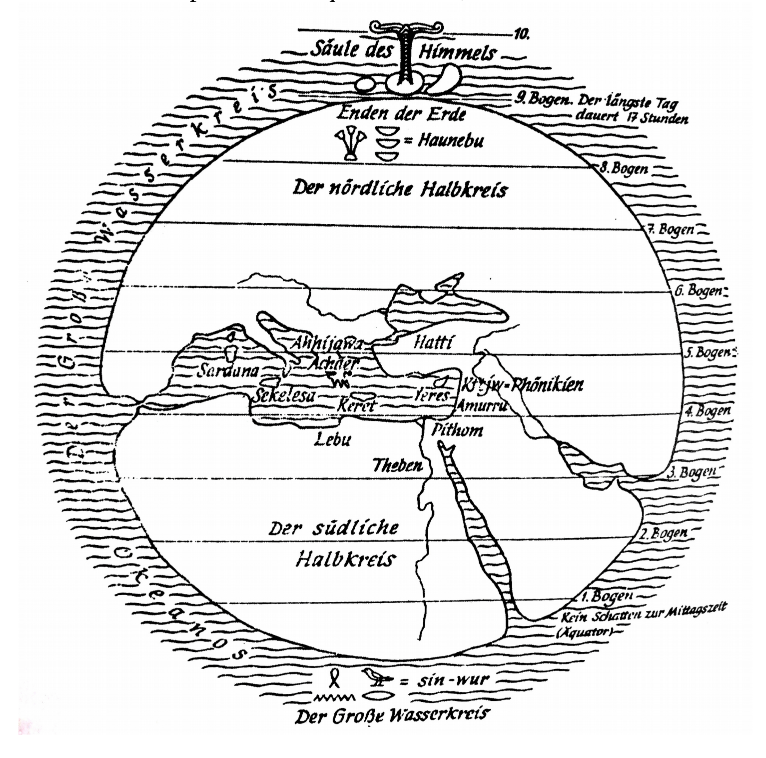
La patrie des Atlantes

Dans tout ce qui suit, nous appellerons, dans un but de simplification, les populations du royaume insulaire d'Atlantis les « Atlantes », bien que cette dénomination n'apparaisse pas dans le récit de l'Atlantide.

Dans les textes de Médinet Habou, il est dit à propos des

populations qui, vers 1200 av. J.-C. attaquèrent l'Égypte venant d'Amuru (à peu près la Palestine), par mer et alliées aux Libyens et aux Thyrrhéniens par l'Ouest, « *qu'elles étaient venues des îles et des continents de la mer mondiale aux fins fonds du Nord* ». Cela nous est également parvenu grâce au récit de l'Atlantide.

W. Helck, a fort justement écrit : « *Les îles de l'océan qui se trouvent au Nord sont désignées comme région d'origine* ». Il faut préciser que les Égyptiens, sous le vocable *sin wur*, le « *grand cercle d'eau* » ou l' « *océan* », n'ont jamais compris la Méditerranée mais bien le « *grand cercle d'eau* » ou le « *courant circulaire* » qui, selon leur conception du disque terrestre, entoure le monde.



Der Große Wasserkreis

Image approximative du monde vers 1200 av. J.-C. Le « grand cercle d'eau » coule autour de la terre, laquelle est divisée en « neuf arcs ». Le neuvième arc se trouve « à l'extrémité de la terre dans l'extrême Nord ». Là où se trouvait, selon les Grecs, la « colonne du ciel ». Et où doit être recherchée l'île des Atlantes, c'est-à-dire l'île de la « colonne d'Atlas ».

Le nom général des différentes tribus ou populations qui venaient « *des îles de l'océan qui sont situées au Nord* », employé dans les textes de Médinet Habou, est celui de « *Haunebut* » ou *« Haunebu* ». Selon R. Eisler (1928), le « *nom de ce peuple étranger est à peine égyptien* ». C'est donc, peut-être, le nom que se donnent eux-mêmes les peuples de la mer du Nord.
Les Haunebu sont cités très tôt dans les textes égyptiens de l'Antiquité. C'est des Haunebu que provient l'ambre que l'on a trouvé dans les tombeaux égyptiens datant d'environ 2400 ans av. J.-C. ou qui est mentionné dans des inscriptions. À l'époque de Thoutmès III (1 500 av. J.-C.), c'est des Haunebu, décrits comme *« tous les pays nordiques du bout de la terre* », qu'une délégation apporta 8943 livres d'ambre jaune au Pharaon. Les Haunebu sont déjà cités dans les anciens textes des pyramides.
On y trouve par exemple : « *Toi* (sin wur), *tu es grand et vert par ton nom même, grand océan vert, en vérité tu as la forme d'un cercle et tu es rond car tu es le cercle d'eau qui entoure les Haunebu. En vérité tu es rond et puissant car tu es la mer ronde et puissante* » (L. Sethe, *Pyramidentexte* 1908/09; également G. Roeder, 1919).
Sur le « *tableau des peuples* » de Edfu on voit: « *On appelle Haunebu les îles du grand cercle d'eau et les pays nordiques nourris par les eaux des fleuves* » (Bilabel, 1927). Dans l'inscription du Nouvel Empire on peut lire : « *Tous les pays des Haunebu, les pays étrangers du grand océan* » (H. Grapow; *Historische Inschriften,* II, 47d). Sur le pylône du Harernheb (1335-1310 av. J.-C.) on voit: *« Les Haunebu viennent du grand cercle d'eau du bout de la terre »* (Grapow). Dans une inscription de Philae, il est écrit: « *Le courant du grand cercle d'eau qui conduit aux Haunebu ».*
Il ne fait aucun doute que les Égyptiens situaient la patrie des Haunebu vers les îles et dans les pays du grand cercle d'eau, vers l'océan nordique et non sur la Méditerranée qui n'a jamais fait partie du grand cercle d'eau.
Le fait que sur la pierre de Rosette le mot « Haunebu.» soit traduit par « *Hellenikos* » ne contredit pas cette donnée (Eisler, 1928). La célèbre pierre de Rosette date de l'époque de Cléopâtre (69-60 av. J.-C.), laquelle est citée dans l'inscription. À cette époque, depuis plus d'un millénaire, depuis l'époque des grandes migrations, des populations maritimes nordiques Haunebu s'étaient installées en Grèce.
La dénomination « *peuples des îles et du continent sur la mer*

mondiale dans le Nord le plus lointain », a été traduite dans beaucoup de livres par « *peuples du Nord et de la mer* ». Cette traduction est imprécise, elle permet de chercher la patrie de ces peuples dans le secteur méditerranéen et de penser à deux peuples différents, les peuples du Nord et ceux de la Mer. Ce n'est pas le cas. La traduction d'Helck est exacte: « Les îles de l'océan qui sont situées au nord ». On devrait traduire cette définition par « *peuples de l'océan du Nord* » ou bien, comme nous le ferons par la suite, *« peuples de la mer du Nord ».*

Ailleurs, les peuples de la mer du Nord sont nommés « *peuples du bout de la terre ».* Nous devons comprendre également qu'il s'agit de peuples venant de l'extrême nord du cercle terrestre habité des Égyptiens. D'innombrables textes égyptiens, hébraïques, babyloniens, grecs et latins définissent les pays de l'extrême Nord comme pays « *du bout de la terre ».*

D'autres passages des textes de Médinet Habou disent à propos des peuples de la mer du Nord : « *Ils viennent des colonnes du ciel ».* Les Égyptiens croyaient, comme tous les peuples de l'Antiquité, que le ciel reposait sur une ou plusieurs colonnes et qu' pivotait sur leur sommet.

Comme l'étoile polaire semble le seul point immobile, tous ces peuples anciens croyaient que les colonnes du ciel se trouvaient sous l'étoile polaire, donc à l'extrême Nord.

Pour les Grecs, comme E. Tièche l'a prouvé par de nombreux exemples dans son ouvrage *Atlas als Personification der weltachse* (1945), Atlas, le soutien du ciel, personnifie l'axe du monde, c'est à-dire notre axe terrestre qui se dresse dans le Nord, vers le pôle du ciel.

Une autre donnée concernant la patrie des peuples de la mer du Nord indique qu'ils « viennent de la lointaine obscurité » (minuit). Les Égyptiens croyaient que, dans le Nord, régnait une éternelle nuit (Dual). Ils disaient par exemple : « A la sixième heure de la nuit (minuit), le soleil repose dans la profondeur de l'obscurité », et : « Le soleil quitte dans la douzième heure de la nuit (six heures du matin) l'obscurité rassemblée » (Sethe, 1928). Dans l'Ancien Testament, cette définition des « nordiques » (ha saponi) a été reprise et l'on peut lire: « *Ils viennent de minuit* » (Josué II, 2; 13, 3 ; 15, 5,8 ; 16,6 ; 17, 10 ; 18,5, 12, 16-19 etc.). Il n'est donc pas douteux que les textes égyptiens de cette époque situaient la patrie de ces peuples sur la mer du monde et à l'extrême Nord.

La définition des textes de Médinet Habou est encore plus exacte: « *Les peuples du neuvième arc* ».

Les Égyptiens avaient divisé le disque terrestre habité en neuf arcs qui correspondent à peu près à nos degrés de latitudes. C'est pourquoi la totalité du disque terrestre s'appelle également « *les neuf arcs* ». Les Grecs et les Romains ont repris cette division du disque terrestre. Les Grecs appelaient les « arcs » des Égyptiens, des *paralleloi,* les Romains des circuli. Pline l'ancien dit, par exemple : « *Le neuvième circulus passe par la Bretagne et le pays des Hyperboréens (la presqu'île des Cimbres); là, le jour le plus long dure dix-sept heures* » (N.H. VI, 219).

Dans *Géographie der Griechen und Romer,* F. A. Ukert a constaté que cette division du monde habité avait été héritée par les Grecs et les Romains des Égyptiens et que le « neuvième arc » correspond aux territoires situés entre le 52e et le 57e degré de latitude nord (1816-46).

Entre ces deux parallèles se trouvent l'Allemagne du Nord, le Danemark et le sud de la Scandinavie. C'est donc là qu'il faut chercher la patrie des « *peuples du neuvième arc* », la situation des *« colonnes du ciel* » et des « *îles et continents sur la mer du Monde dans l'extrême Nord ».*

Ces données correspondent à celles du récit de l'Atlantide. Il y est dit aussi que les forces guerrières des Atlantes « étaient parties de la mer atlantique » (Timée, 24e). Ce nom s'explique de la façon suivante: « Et il [Poséidon] leur donna aussi des noms et particulièrement au plus âgé et au roi, de qui toute l'île et la mer que l'on appelle atlantique reçurent leur nom parce que le nom du premier des rois de ce temps-là était Atlas » (Critias, 114a). C'est une erreur de méthode que l'on commet constamment que d'adapter les peuples de l'Antiquité à des connaissances et à des représentations géographiques modernes et de mettre sur le même plan les noms géographiques et les conceptions des Anciens avec des noms et des conceptions géographiques de notre temps.

Cette erreur de méthode est fréquemment commise dans l'interprétation du concept « *mer atlantique* » dans le récit de l'Atlantide. Dans beaucoup de livres traitant de cette question, la « *mer atlantique* » qui y est mentionnée est considérée comme l'océan atlantique de notre époque. Les peuples de l'Antiquité ne désignaient pas sous le nom de « *mer atlantique* » notre océan actuel, mais la

mer du Nord, et plus particulièrement la mer du Nord et la Baltique qu'ils croyaient former une seule mer.
Ils imaginaient que les « *colonnes du ciel » se* dressaient sous l'étoile polaire comme nous l'avons dit plus haut. Les Égyptiens appelaient Tat le dieu des colonnes du ciel, les Grecs le nommaient Atlas, les Germains Irmin, qui s'appelle Jörnum dans les Eddas. Tous ces peuples croyaient que le dieu qui soutenait le ciel se tenait dans l'extrême Nord. Les Égyptiens disaient par exemple en le faisant parler: « *Je suis Tat, le fils de Tat, né dans la lointaine obscurité* ». Les Grecs disaient d'Atlas: « *Debout devant la demeure de la nuit* (le Nord), *le fils de Japetos* (Atlas) *porte le ciel immense sur sa tête et de ses mains infatigables* » (Hésiode, Théogonie, 764f) ou bien « *Atlas est debout dans le pays des Hyperboréens »* (Apollodore, 2, 5, 11).
Par Hyperboréens, il faut entendre les peuplades habitant les rives du fleuve de l'ambre jaune Eridanos-Eider sur la presqu'île des Cimbres. Selon Euripide « *Atlas soutient le vaste ciel aux rivages de l'Eridanos où les filles d'Hélios gémissent sur le sort de Phaéton et laissent couler dans la pourpre des eaux du fleuve l'or de leurs larmes au brillant reflet d'ambre* » (Hippolyte, 732f). C'est parce que les Anciens situaient le soutien du ciel à l'extrême Nord qu'ils appelaient le pôle nord le « *pôle atlantique* » et le pôle céleste *« le pôle soutenu par Atlas* » (E. Tièche, 1945). Comme Tièche le prouve grâce à quantité de documents littéraires de l'Antiquité, Atlas est fort justement désigné comme la « *personnification de l'axe du monde* » qui se dresse au pôle céleste.
Hécatée dit: « *Le pays des Hyperboréens se trouve sur la mer atlantique en face du pays des Celtes* ». Par « *pays des Celtes* » il faut entendre les pays situés sur la côte sud de la mer du Nord.
Ce passage et de nombreux autres chez des auteurs de l'Antiquité que Tièche a cités dans sa monographie *Atlas als Personification der weltachse*, prouvent que les Anciens ont situé Atlas soutenant le ciel dans le Nord et qu'ils ont mis sur le même plan la « *mer atlantique* » et la « *mer du Nord »* (Baltique et mer du Nord).

Donc, lorsqu'il est dit dans le récit de l'Atlantide que les Atlantes venaient de la « *mer atlantique* » et que leurs rois y « *régnaient sur de nombreuses îles et territoires du continent* », ces données sont identiques à celles des textes de Médinet Habou, lesquels disent: *« Ils viennent des îles et des pays du continent au bord de la mer*

mondiale dans l'extrême Nord » ou « *ils viennent des colonnes du ciel* ».

Sous ce rapport, mentionnons que la donnée du récit des Atlantes est correcte qui dit que la mer et le pays de ces peuples s'appellent « *atlantiques* » d'après le nom d'Atlas (Critias, 114).

Dans l'Edda, nous trouvons les pays nordiques dénommés « *Atalland* ». Les navires sont désignés par des noms comme « *Atal-Tiers-Elbe* ». Gustav Neckel explique que le nom d'Atal ou Atle serait le nom d'un roi de Mer. Il semble, en ce qui concerne ce nom d'Atal ou Atle, qu'il s'agirait du roi qui dominait la mer, nommé Atlas, dans le récit de l'Atlantide : « *C'est de lui que toute l'île et la mer que l'on appelle l'Atlantique tiendraient leur nom* ».

Les noms « Atal », « Atalland », « Oatland », apparaissent fréquemment dans divers anciens registres d'état civil (codices) (Forstemann, *Altdeutsches Namenbuch).* Il s'agit là de vieux noms de terroir de divers pays de la mer du Nord.

Ces peuples, selon les données concordantes des textes du temps de Ramsès III et du récit de l'Atlantide, poussèrent jusqu'aux frontières de l'Égypte. Venaient-ils réellement des régions de l'Europe nordique ? D'après les images des fresques et des bas-reliefs de Médinet Habou, cela ne fait aucun doute.

Sur ces tableaux muraux, les artistes égyptiens ont immortalisé avec leur réalisme si particulier, plusieurs centaines de personnages des peuples de la mer du Nord. Ils portent des casques à cornes, des couronnes avec des rayons, des épées à poignée en forme de langue. Le genre de leurs navires et les caractères raciaux typiques sont ceux des peuples qui étaient alors implantés dans le nord de l'Europe.

Les seuls casques à cornes que nous connaissons datent de l'âge du bronze et ne proviennent que des régions nord-européennes. Sur d'innombrables peintures rupestres Scandinaves et sur des rasoirs de l'âge du bronze, on trouve des guerriers portant des casques à cornes. Quelques-uns de ces casques ont même été découverts au Danemark.

Lors de leur « *grande migration* », leur « *grande expédition guerrière* », comme le dit le récit de l'Atlantide, les peuples de la mer du Nord ont, entre autres, occupé Chypre comme le confirment les textes de Médinet Habou. À Chypre, ils ont construit à Enkomi Alasia une grande colonie que l'archéologue français Claude F. A. Schaeffer a mise à jour. Schaeffer a trouvé là « *des matériaux dans*

un bon état de conservation, datables avec certitude pour la recherche sur les peuples de la Mer », « parmi les trouvailles, des statuettes de bronze, des graffiti représentant des navires et des combats, des armes, des outils, des bijoux et des sceaux ». « Tout cela est absolument différent des trouvailles de la fin de l'époque mycénienne d'Enkomi que l'on a faites dans des couches de terrain solidifiées par les incendies et datant des XIIIe et XIVe siècles » (1966).

Sous ce rapport, les statuettes portant des casques à cornes sont importantes. Une statuette tient un petit bouclier rond dans la main gauche et une épée dans la droite, elle est coiffée d'un casque à cornes. Une autre statuette est en bronze massif. Elle porte une coiffure comportant de nombreux nœuds, une sorte de garniture d'astrakan d'où sortent deux cornes de taureau. Comme, dans cette couche de terrain, on a trouvé des épées germaniques à poignée en forme de langue, Schaeffer tient cette statuette pour une représentation de **« *l'Apollon paré de cornes* ». C'était le dieu que les peuples de la mer du Nord introduisirent dans le bassin méditerranéen au cours de leur grande migration.** Les coiffures garnies de nœuds que nous connaissions jusqu'alors, étaient toutes originaires du nord de l'Europe. G. Schwantes les considère comme « *une pièce du vêtement nordique des plus caractéristiques* » (1953).

Dans un travail exhaustif intitulé *Die 3500 jâhrige germanische Hutmacherkunst durch einen neuen Fund auf deutschem Boden hestätigt*, Karl Schlabow a traité de cette « *coiffure épaisse et feutrée avec une garniture d'astrakan* ». Comme ce couvre-chef se composait d'une couche de feutre d'un centimètre sur laquelle étaient cousus d'innombrables nœuds, elle était naturellement très chaude. Employé par les peuples de l'Europe du Nord, il était inconnu de ceux du bassin méditerranéen. On en trouve plusieurs exemplaires bien conservés au musée national de Copenhague.

Dans une lettre du 22 juin 1966, Claude F.A. Schaeffer a dit à l'auteur qu'il partageait sa conception d'après laquelle les « *peuples des îles et du Nord* » sont issus de la région du nord de l'Europe et lui a adressé un exemplaire de son étude *Gotter der Nord - und Inselvôlker auf Zypern* avec une chaleureuse dédicace.

A propos des statuettes de dieux portant des casques à cornes que l'on a découvertes dans l'île de Zélande et à Schonen, Schwantes écrit : « *Il est presque certain qu'il s'agit d'une représentation du*

dieu du ciel tel qu'il apparaît si fréquemment avec son casque à cornes, emblème du taureau solaire, sur les peintures rupestres de Scandinavie » (1939).

De nombreux guerriers des peuples de la mer du Nord sont représentés avec des « *couronnes à rayons* ». Ces images ont provoqué quelque confusion. R. Herbig définissait cette coiffure comme des « *couronnes de feuilles de roseaux* » parce qu'il ne connaissait que des dessins inexacts des images murales. Une analyse plus approfondie des peintures murales de Médinet Habou faite sur place, montre qu'il ne saurait aucunement s'agir de « *couronnes de feuilles de roseau ».* Les touffes qui sortent du bandeau frontal des guerriers des mers du Nord, ont exactement la même couleur jaune que leurs cheveux et, d'après leur forme, ne peuvent être constituées ni de feuilles de roseau ni de plumes.

H. Vinke écrit à ce sujet: « Les rayons, le bandeau frontal et la jugulaire, forment une unité mécanique. Les rayons ne sont pas les cheveux du guerrier... Sur ces images, les rayons sont étroitement pressés et ont une longueur qui représente un bon tiers de celle de la tête. On ne pourrait dresser de cette façon une chevelure d'homme. Il faut observer à ce sujet qu'une partie des peuples de la mer porte des casques protecteurs très solides. Il serait peu réaliste que les autres aillent au combat sans avoir la tête protégée »
(lettre à l'auteur du 1.3.74). Vinke arrive à supposer que ces « rayons » pourraient bien être des touffes de crin de cheval qui, effectivement, protégeraient efficacement la tête. « *Si l'on frappe de la main les rangées de soies d'une brosse à habit, on peut constater la résistance et l'élasticité que la brosse oppose au coup ».*

A. Fichtel a longuement réfléchi à l'origine de ces longues brosses jaunes sur les « *couronnes à rayons* ». Son point de départ est la découverte, au cours de la dernière guerre, dans les fjords de Norvège, d'une race de chevaux que l'on croyait disparue.

Il s'agit du « *cheval des fjords norvégiens* ». Fichtel écrit à son sujet : « *Lors de mes recherches sur les chevaux des fjords, j'ai été frappé par le grand âge de cette race. Elle s'est maintenue presque sans croisements de mémoire d'hommes dans la Norvège occidentale* ». Cette race de chevaux se distingue par « *une crinière qui se tient très droite et dressée vers le haut* », elle a une forme de tête très caractéristique, un corps très robuste et trapu. Ces chevaux sont très sobres, coriaces et endurants. Les chevaux des fjords de race pure sont jaunes et leur « *crinière dressée* » est de la même

couleur. Fichtel appelle ces chevaux « *les chevaux de l'extrême Nord* » et il constate qu'ils ne sont apparus pour la première fois en Grèce qu'avec les migrations des peuples de la mer du Nord. Alors que les fresques de l'époque mycénienne montrent toujours le *« cheval de race Kiliki* » avec sa membrure fine et sa longue crinière, sur les vases à dessins géométriques (et le style géométrique est né de l'influence des peuples de la mer du Nord) c'est le « *cheval de l'extrême Nord à crinière dressée* » qui est représenté. De même, sur les frises du Parthénon, ne sont représentés que des « *chevaux à crinière dressée à l'exclusion de tous autres ».*

Les peintures murales de Médinet Habou, outre les chevaux à crinière longue, montrent également des « *chevaux norvégiens des fjords* » avec leur crinière typique. Il s'agit de chevaux capturés pendant les combats avec les peuples de la mer du Nord.

Il est curieux de constater que cette race de chevaux a été dénommée « mulets » dans les textes égyptiens, hébraïques et grecs (Baranski, 1903).

Nous verrons plus loin qu'Homère désigne également les chevaux des Atlantes sous le nom de mulets.

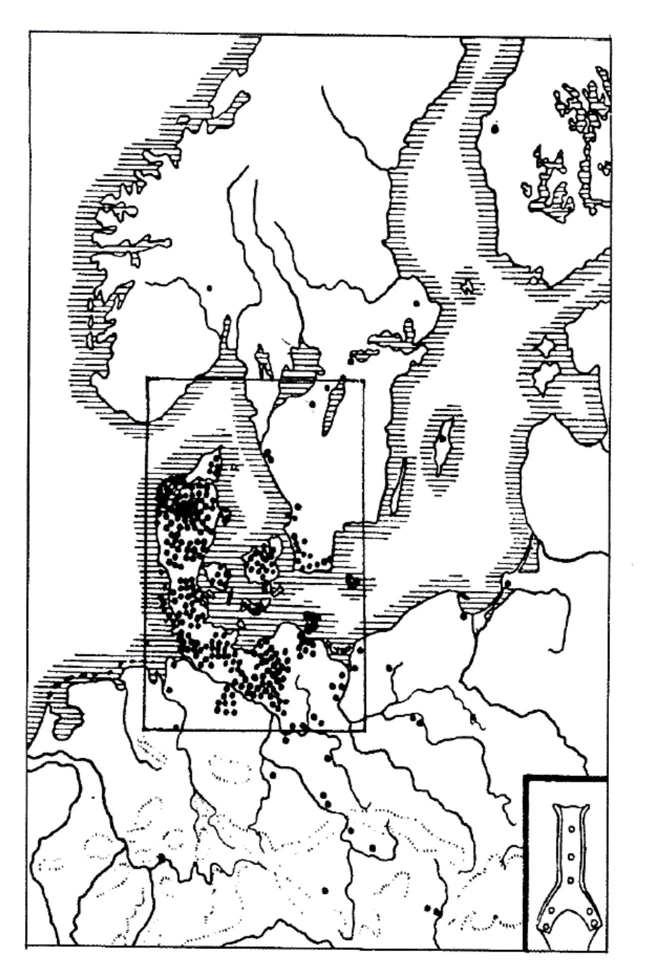
Ce « *cheval norvégien des fjords* » fut également très prisé par la suite. Ceci apparaît clairement quand on sait qu'Alexandre le Grand paya la somme incroyable de 100000 talents un « *cheval à la crinière dressée* », le célèbre Bucéphale. Des auteurs contemporains rapportent qu'Alexandre monté sur Bucéphale poursuivit Darius au galop pendant toute une nuit. Il trouva alors le camp de Darius abandonné et couvrit encore une centaine de kilomètres sans interruption avant de découvrir le roi des Perses qui venait d'être assassiné par ses compagnons sur les rivages de la mer Caspienne (Jean Lartéguy, 1964). Il n'est pas étonnant que des chevaux aussi endurants aient été très appréciés.

Fichtel écrit à propos des crinières des « *couronnes de rayons » : « Seuls les chevaux des fjords ont une crinière utilisable techniquement à cette fin. Les cheveux humains sont beaucoup trop mous pour former des touffes dressées de cette façon. Ces crinières passent pour être la plus belle parure de cette antique race de chevaux et elles attirent tellement le regard que l'on peut facilement imaginer de les fixer sur un casque. Les crinières ont également une courbure naturelle qui s'y adapte bien* » (lettre du 8.5.1969).

On trouve très fréquemment des guerriers avec des « *couronnes de rayons* » représentés sur les dessins rupestres Scandinaves, sur des rasoirs de l'âge de bronze. Un peigne trouvé dans une tombe d'homme de l'âge de bronze montre un visage avec les yeux et le nez, au-dessus desquels se dresse une « *couronne de rayons* ». Ce couvre-chef semble avoir été longtemps en usage.
Une unité germaine de l'armée romaine la portait. Sur une pierre gravée franque de Niederollendorf (VIIe siècle après J. -C.) un guerrier en est coiffé. Une monnaie de Conrad II montre l'effigie de l'empereur portant cette parure. La série des transformations de la *« couronne de rayons* » à la couronne royale germanique se poursuit sans faille.
Sur les fresques de Médinet Habou, d'innombrables guerriers des peuples de la mer du Nord sont représentés avec une épée semblable à « *l'épée germanique avec poignée en forme de langue du XIIe siècle av. J.-C.* » (Sprockhoff, 1936). Sprockhoff, que Schwantes appelle le « *meilleur expert de ces épées* » (1939), a consacré à ces armes « *une étude particulière et approfondie »*
(Schwantes) sous le titre *Die germanischen Griffzungenschwerter.* Dans cet ouvrage, Sprockhoff arrive à la conclusion que « *la diffusion de ces épées peut servir à prouver l'importance des territoires occupés parles Germains* ». Il parle de « *l'énorme quantité d'épées trouvées dans le Nord »* et des moules de fonderie que l'on a exhumé dans le nord de l'Europe. Sprockhoff pense que c'est là la preuve « *que l'on devrait donc considérer la fabrication de ces épées dans la région nordique comme allant de soi* » et il publie une carte qui porte comme légende: « *Diffusion de l'épée germanique commune à poignée en forme de langue vers 1200 av. J.-C. »*.
M. Burckhardt a écrit une étude sur cinq épées germaniques trouvées en Égypte. L'une d'elle est garnie du cartouche de Séti II (mort peu avant 1200 av. J.-C.). Burckhardt écrit à son sujet : *« Cette épée est certainement d'origine nord européenne* » (1912).

Le chercheur danois H. C. Broholm dit de cette même épée: *« Sous sa forme, elle est si proche des épées nordiques qu'elle aurait pu être trouvée au Jütland* » (1944). De nombreux autres archéologues, parmi lesquels C. Schuchhardt, Fr. Behn, G. Schwantes, ont confirmé que ces épées trouvées en Égypte venaient de l'Europe du Nord.

Au cours de leur « *grande migration* », les peuples de la mer du Nord enterraient leurs morts avec leurs épées. Ils en perdaient également au cours des combats. Ceci permet de suivre à la trace les voies de cette migration depuis le nord de l'Europe jusqu'à la frontière de l'Égypte. Ainsi, ces « *épées germaniques à poignée en forme de langue* » ne sont-elles pas seulement « *un témoignage de l'importance des territoires germaniques* » de ce temps, mais aussi la marque des routes qu'ils avaient choisies pour leur grande migration.
Particulièrement typiques sont aussi les navires avec lesquels la flotte des guerriers de la mer du Nord livrent, sur les sculptures murales de Médinet Habou, une bataille navale contre la flotte égyptienne.
Ces navires ont une étrave verticale à la proue et à la poupe. Ces étraves sont ornées d'une tête de cygne. Ce genre d'embarcation se retrouve très fréquemment dans l'Europe du Nord, dans des peintures rupestres de l'âge du bronze, sur des boucliers, des marmites, des rasoirs et des lames d'épées de bronze.



Diffusion de l'épée à poignée en forme de langue, vers 1200 av. J.-C. Le rectangle indique la zone de peuplement germanique à la même époque. (Sprockhoff, « Die germanischen Griffzungenschwerter »).

R. Herbig considère ces navires nordiques sur les murs de Médinet Habou comme « *une apparition étrangère au bassin méditerranéen oriental, quelque chose apporté d'ailleurs* » et il décrit « *le genre de construction, non point méditerranéen mais plutôt nordique des navires des peuples de la mer du Nord* » (1940 ; 1941).

Les fouilles de « *navires tombeaux* » de l'époque du bronze en Suède et au Danemark ont révélé les mêmes formes de navires avec une étrave verticale à l'avant et à l'arrière qu'à Médinet Habou.

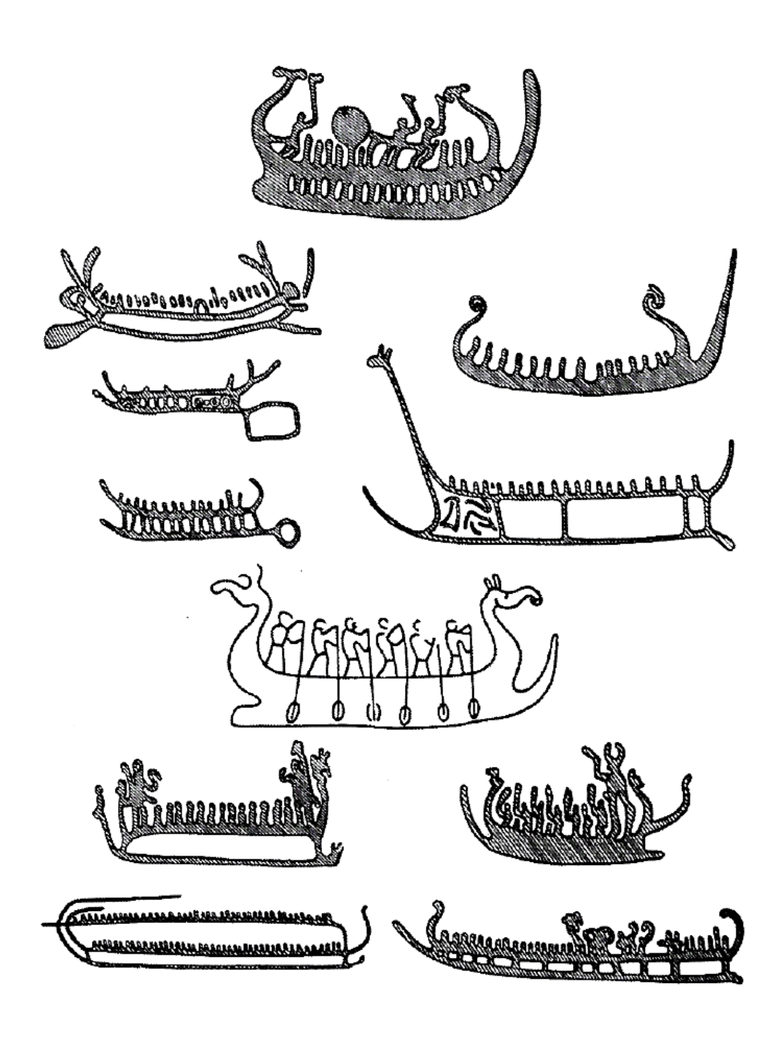
L'archéologue français J. G. Février a publié une étude sur la navigation et la construction navale des Phéniciens. Il constate que vers 1200 av. J.-C., sur la côte syrienne, commence « *une révolution absolument incompréhensible dans la construction navale ».* Les modèles en argile de même que les dessins représentant le nouveau type de navire en Phénicie « *rappellent les navires vikings d'une époque postérieure* » (1949/50).

Dimitri Baramki, conservateur du musée archéologique de Beyrouth, a constaté que les Chananéens qui, au cours du XIIe siècle, émigrèrent de l'intérieur de l'Arabie vers la côte syrienne *« manquaient totalement du fonds de connaissances nautiques et techniques sans lequel la navigation hauturière est tout simplement impossible ».*

Cette science aurait été apportée par les « *mystérieux envahisseurs qui, vers 1200 av. J.-C., pénétrèrent dans les pays du Proche-Orient, les peuples de la mer»* (G. Herm, 1973). « *Les peuples de la mer* [nos peuples de la mer du Nord, les Atlantes] *qui dominèrent des parties du Liban se seraient mêlés plus tard aux Chananéens et se seraient laissés absorber par eux. C'est de ce processus de fusion dans lequel les premiers auraient apporté leurs capacités maritimes, que serait née la nation phénicienne ».*

Baramki tient ce constat pour « *une conclusion d'une logique presque indiscutable* ». Il fait ressortir que beaucoup de ses collègues sont d'accord avec lui ou auraient eux-mêmes professé des théories analogues (Herm, 1973).

Les boucliers ronds que les guerriers des peuples de la Iner du Nord portent sur les murs de Médinet Habou sont représentés en grande quantité sur les peintures rupestres de l'âge du bronze de Scandinavie.



Représentation de navires sur des peintures rupestres Scandinaves de l'âge du bronze. (Reinerth, « Vorgeschichte der deutschen Stäme »).

Quelques boucliers ronds en bronze ont été découverts dans le nord de l'Europe. Les Achéens de l'époque mycénienne utilisaient alors le grand bouclier en forme de huit, les Hittites sont représentés en Égypte avec un petit bouclier du même genre. Sur les murs de Médinet Habou, les guerriers de la mer du Nord portent des boucliers ronds sur lesquels on trouve exactement les mêmes motifs décoratifs arrondis que sur les boucliers représentés dans le nord de l'Europe.

En ce qui concerne les caractères raciaux des guerriers de la mer du Nord sur les murs de Médinet Habou, l'archéologue viennois Fr. Schachermeyr écrit: « *Ce que nous savons sur les caractéristiques corporelles des Philistins* [la principale tribu des peuples de la mer du Nord], *d'après les bas-reliefs égyptiens et l'Ancien Testament, fait penser à un type européen, voire nordique* » (1929). Les archéologues R. Herbig et J. Wiesner ont exprimé des opinions analogues.

On a trouvé sur le long trajet des migrations nordiques, quantité d'épées à poignée en forme de langue, des « bosses » de bouclier rond - les pièces de bois ou de cuir des navires ont disparu - des pointes de lance, des broches d'origine nord-européenne. Cela prouve également l'origine de ces peuples d'Europe du Nord.

Nous posions plus haut la question de savoir si les guerriers de la mer du Nord du texte de Ramsès III que nous avons assimilés aux Atlantes du récit de l'Atlantide peuvent venir de l'Europe du Nord. Nous pouvons répondre par l'affirmative grâce aux textes de l'ancienne Égypte, aux sculptures murales de Médinet Habou et à un impressionnant fonds de fouilles archéologiques.

D'après tout ce que nous savons d'elles, ces peuplades venaient effectivement du nord de l'Europe, du « *neuvième arc* », des *« colonnes du ciel* », du « *bout du monde », « des îles et du continent sur la mer du monde à l'extrême nord ».*

L'île Royale

S'il est certain maintenant que les peuples de la mer du Nord, alias les Atlantes, viennent de l'Europe du Nord, la situation de leur île Royale est facile à déterminer.

Dans les textes de Médinet Habou il n'est pas question de la situation de l'île Royale de ces peuples. Ces coordonnées auraient pu éventuellement se trouver dans les papyrus perdus ou dans les

parties détruites des inscriptions de Médinet Habou. De nos jours, on ne reconnaît qu'une phrase: « *La principale de leurs villes a été engloutie dans la mer ».*

Les prêtres égyptiens ont donné à Solon des indications exactes qui sont si pertinentes que l'on peut supposer qu'elles proviennent de déclarations faites par des guerriers faits prisonniers.

Nous disposons, grâce au récit de l'Atlantide, des données suivantes :

1. L'île Royale, nommée également Basileia (la royale) « se *trouvait à l'embouchure de grands fleuves* » (Critias, 118d).
2. Directement devant l'île Royale se trouvait « *une falaise qui se dressait très haut au-dessus de la mer, comme si elle avait été tranchée au couteau » (Critias, 118a). « Cette falaise était faite d'une roche rouge, blanche et noire » (Critias, 116a).*
3. Sur cette falaise « grâce à des mines, on extrayait des métaux durs et pouvant être fondus » (Critias, 114c) que, dans un autre passage (Critias, 116b) on nomme chalkos, c'est-à-dire du minerai de cuivre.
4. Derrière la falaise « *en direction du continent proche s'étendait une plaine d'une beauté et d'une fertilité sans pareilles* » (Critias, 113c).
5. Dans cette plaine se trouvait, au centre de l'île qui était circulaire, « à cinquante stades de la mer [9,2 km] une colline généralement assez basse » (Critias, 113c). « Sur cette éminence se dressaient le principal château et le plus saint sanctuaire des Atlantes, c'est pourquoi l'île se nommait également “nesos hiera”, l'île sainte » (Critias, 115b).
6. Sur cette île « en de nombreux endroits, on tirait de la terre de l'orichalque (oreikhalkon), une matière dont, de nos jours, on ne connaît que le nom, mais qui était prisée par les hommes de ce temps à l'égal de l'or » (Critias, 114e).
7. Après l'engloutissement de Basileia, tout le territoire dans lequel elle se trouvait fut transformé en une infranchissable mer de vase. Littéralement, cela est décrit comme suit: *« Lorsque, plus tard, de puissants tremblements de terre et des raz-de-marées se produisirent, au cours d'un jour funeste et d'une funeste nuit, toute l'armée des*

Atlantes fut engloutie sous la terre, et, de même, l’île *fut engloutie dans la mer et disparut à tous les yeux.C'est pourquoi de nos jours encore, la mer est infranchissable et insondable à cause de la vase laissée par l'île au moment de son engloutissement et qui est tout près de la surface* » (Timée, 25d).

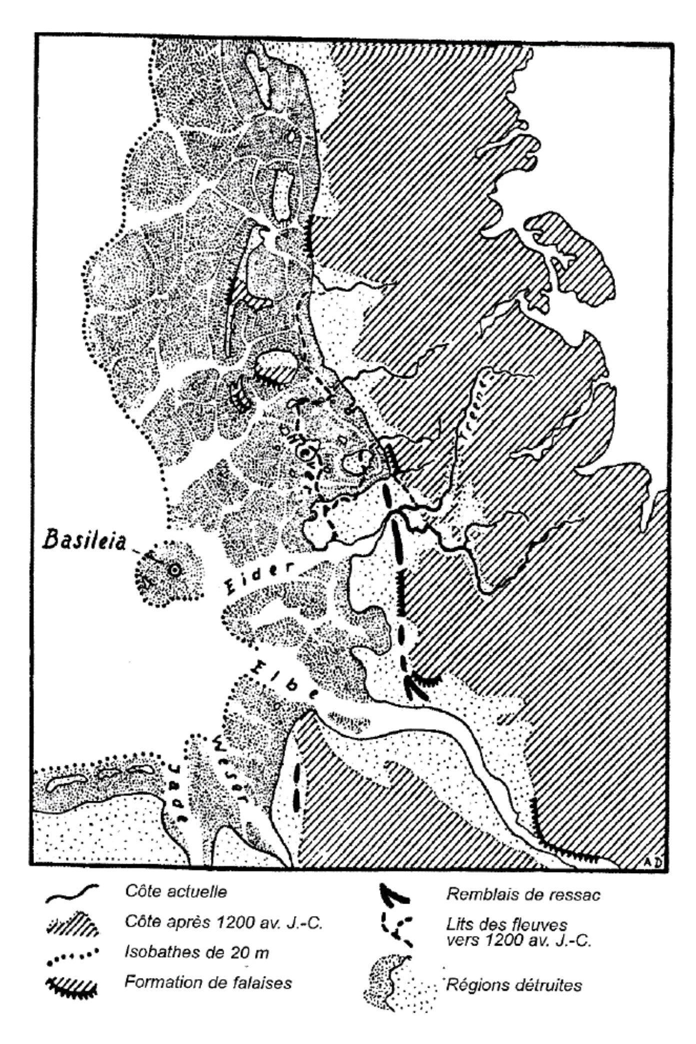
8. *« Aujourd'hui encore, après que l'île ait disparu dans le tremblement de terre, ceux qui veulent lever l'ancre vers les mers de la rive opposée, rencontrent comme un obstacle (kôlytèn), un bas fond vaseux infranchissable de sorte qu'ils ne peuvent pas traverser* » (Critias, 108e).

Dans l'Europe du Nord et d’ailleurs sur toute la planète, il n’existe aucune autre région qui corresponde mieux à ces indications que celle située entre Héligoland et le continent (l'Eiderstedt)[2].

Situation de l’île Royale

Les grands cours d'eau qui se jetaient dans la mer à proximité de Basileia sont: la Weser, l'Elbe, l'Eider et la Hever. Cette dernière est aujourd'hui engloutie dans la mer et, d'après les recherches d'Andréas Busch (1936), après un cours sud-nord, elle se jetait dans l'Eider à 20 km environ à l'est d'Héligoland.
Selon les études exhaustives de nombreux géologues, autrefois, le « marais de l'âge de la pierre et de l'âge du bronze » s'étendait profondément dans la mer du Nord.
A cette époque, les fleuves cités ci-dessus se jetaient dans la mer du Nord en une sorte d'estuaire commun en forme d'entonnoir.

2 *Eiderstedt: presqu'île de la Frise du Nord, correspondant à la partie la plus avancée en mer du Nord des côtes occidentales du Schleswig-Holstein. Reconquise en grande partie sur les eaux, cette région est protégée par des digues escarpées; on en a recensé 134 construites depuis le Moyen Age jusqu'à nos jours. L'Eiderstedt est très réputée pour ses grandes maisons paysannes (« Haubarge »), la qualité de ses herbages et de son bétail, ainsi que la pureté de son air et la beauté de ses paysages. Pendant la seconde guerre mondiale, un grand nombre de soldats blessés y furent envoyés pour leur convalescence. Il s'y trouve encore aujourd'hui de nombreux centres de cure et de plein air. Les principales villes sont Tonning, Garding et la station balnéaire de St. Peter Ording.*



Conséquences de la catastrophe survenue en 1200 av. J.-C. La mer a englouti la partie du continent et des îles située entre l'actuelle ligne des 20 m de profondeur et la « dorsale centrale » du Schleswig Holstein, créant des remblais de ressac et des falaises.

Ces fleuves avaient creusé leur lit si profondément dans le sous-sol que leur cours et leur estuaire commun sont encore reconnaissables, de nos jours, sur toutes les cartes marines.
Directement à l'est d'Héligoland, à l'abri de ses falaises, se trouvait une île qui, submergée vers 1220 av. J.-C., réapparut en partie à l'âge du fer, lorsque la mer recula (cf. le récit de Marcellus p.43). Selon les recherches des meilleurs connaisseurs dans les domaines de la géologie, des sciences de la mer et de l'archéologie et le témoignage des documents contemporains, elle existait encore aux XIe, XIIe et XIIIe siècles après J.-C. et ne fut engloutie à nouveau définitivement qu'au cours des raz-de-marées catastrophiques des XIIIe et XIVe siècles de notre ère.

Les rochers rouges

La falaise qui se trouvait devant l'île et « *se dressait très haut au-dessus de la mer comme si elle avait été tranchée au couteau* » est le massif rocheux d'Héligoland. O. Pratje indique que la surface, actuellement de 0,35 km^2 devait être autrefois de 18 km^2.
Au cours d'observations qui ont duré des années, on a déterminé que la mer du Nord détruit environ 10 m de falaise en cent ans. Il y a 3 000 ans, le massif devait donc mesurer 300 m de plus sur chacune de ses faces. Ce massif est constitué par des roches rouges, blanches et noires. La roche rouge (du grès rouge) existe encore. La roche blanche était constituée de gypse et de craie[3]. En 1639, elle était « *aussi élevée que le haut pays* » (carte de Johannes Mejer, 1639) et elle était localisée dans la région de l'actuelle Düne dont le socle est fait de gypse et de craie. Le nom de « Wittes Kliff » (falaise blanche) que porte encore aujourd'hui cette Düne rappelle les roches blanches dont la « *rayonnante blancheur* » fut célébrée par des auteurs du XVIe siècle.
Les roches noires existent encore sous la forme de récifs de plusieurs kilomètres de longueur au nord de la Düne. Elles sont constituées par du grès très richement imprégné d'oxyde de cuivre, ce qui leur a donné une couleur allant du bleu noir au noir (Bolton, 1891). Ce récif se dressait autrefois au-dessus du niveau de la mer.

3 *La « Düne » est un petit îlot accolé à l'île principale de Héligoland. Un aéroport de tourisme et un terrain de camping s'y trouvent actuellement. Les visiteurs venus en avion accèdent ensuite à l'île proprement dite par une navette de bateaux.*

Minerai de cuivre sur Basileia

Le minerai de cuivre qui, selon le récit de l'Atlantide, était extrait *« à l'aide de mines »* sur ce rocher, se trouve dans une couche minéralisée entre deux couches de grès coloré un peu plus sombre. La pente de cette couche est de 20 à 23 degrés, montant d'Est en Ouest. De nos jours, elle apparaît à environ 8 à 10 m au-dessus de l'arête supérieure du massif. Il est facile de calculer que, lorsque la côte ouest se trouvait trois cents mètres plus loin, il y a 3 000 ans, la couche cuprifère affleurait sur le terrain supérieur et pouvait être facilement exploitée.

Des études du minerai de cuivre d'Héligoland ont été faites par des experts allemands, autrichiens, suisses et français par analyse spectrale et sur le plan de la chimie et de la technique de fonderie. Elles ont prouvé que ce minerai était déjà extrait à la fin de l'âge de la pierre, travaillé et exporté, ainsi que l'ambre.

Cette couche « *qui attire aussitôt le regard* » (Bolton), a certainement attiré l'attention des hommes de l'âge de pierre dont on trouve quantité de vestiges à Héligoland. Ils ont dû, à l'origine, jeter dans leur feu de camp des morceaux de cuivre vierge provenant de cette couche et ils ont constaté que ce cuivre fondait dans les feux de charbon de bois. C'est ainsi qu'à cette époque reculée, naquit la fonte de ce minerai de cuivre. « *Le cuivre primitif du Nord* », on peut donc le prouver, a été fabriqué à partir du minerai de cuivre d'Héligoland.

Ce minerai était déjà fondu à Héligoland à l'âge du bronze. Les fouilles du spécialiste de la préhistoire O. Olshausen, de Kiel, le prouvent. Lors de recherches dans un tumulus funéraire de l'âge du bronze, il a constaté la présence de petits morceaux de charbon de bois et de scories de fonderie « *jusqu'au tuf*» (Olshausen, 1893). Des plaques de cuivre, que l'on appelle aussi des « *bruts* », trouvées par des plongeurs sur les fonds marins d'Héligoland ont été, comme l'ont prouvé les analyses spectrales, fondues avec ce même minerai. Dans une des plaques, le cuivre a été coulé autour d'un coquillage et l'on voit également des coquillages sur sa surface (Hundt et Weber). On voit ainsi que le cuivre fondu était coulé et refroidi dans du sable de mer.

Un arrière-pays fertile

La plaine décrite comme particulièrement fertile qui s'étendait en arrière du rocher et qui entourait la colline du château, était le marais de l'époque de la pierre et du bronze. En quelques endroits de la côte ouest, comme par exemple derrière la digue de Lunden, ce marais existe encore sur plusieurs mètres d'épaisseur. Il y a une quinzaine d'années, les agriculteurs trouvaient encore avantageux d'en extraire de la terre qu'ils répandaient sur leurs champs, surtout parce que cette terre, riche en chaux, est plus fertile que le « *jeune marais* » qui a été gagné sur la mer au cours des sept à huit derniers siècles.

L'île sainte

L'île Basileia, cercle d'un rayon de 50 stades (9,2 km), donc un diamètre de 100 stades (18,4 km), s'adapte exactement au territoire situé entre le massif rocheux d'Héligoland et l'ancien lit de la rivière Hever. La « *colline généralement assez basse* » se trouve effectivement « *au milieu de l'île, à cinquante stades de la mer* » et elle présente un « *fond de caillou* ». C'est sur cette colline que devait s'élever le plus grand château et plus saint sanctuaire des Atlantes.
En 1934, l'historien Peter Wiepert, membre honoraire de l'université de Kiel et décoré de la médaille rarement attribuée de cette université, a constaté avec l'aide de plongeurs de la marine de guerre, l'existence de « *vestiges d'un château royal germanique » au* sujet duquel il a adressé un rapport complet à l'auteur du présent ouvrage.
Lors de cinq plongées entreprises sous la direction de l'auteur depuis 1953, sur le « *fond de caillou* », les plongeurs découvrirent également des vestiges d'habitations et, entre autres, des murs, des pierres taillées et des dalles de silex. Selon les études de différents archéologues, minéralogistes et géologues, ces dalles ont été travaillées par la main de l'homme. Les plongeurs constatèrent qu'elles étaient posées « *en piles* », la face plate travaillée vers le haut et la face brute vers le bas, horizontalement sur le « *fond de caillou* ». Ces dalles de silex proviennent, comme une étude minéralogique l'a montré (Prof. H. Rose, expertise du 10.7.1953), d'une carrière qui était déjà exploitée à la fin de l'âge de la pierre dans

une colline boisée près d'Alborg (dans le fjord de Lim) et qui fut abandonnée vers la fin de l'âge du bronze. L'archéologue danois Johannes Brôndsted écrit au sujet de cette carrière de silex: « *On trouva dans cette colline des puits de 5 fi de profondeur avec les galeries attenantes ainsi que les endroits où le silex était travaillé. Us prouvent clairement qu'il existait là une exploitation de silex taillés destinés à l'exportation à l'époque des épées, c'est-à-dire vers 1800 à 1500 av. J.-C.* » (Brôndsted, 1960). Des plongeurs du laboratoire de biologie maritime d'Héligoland ont également découvert sur le « *fond de caillou* » des dalles qu'ils ont appelées « *pierres de l'Atlantide* » (P. Lippens, *Husumer Nachrichten,* 10.9.1974). O. Olshausen et von Aschen ont constaté l'existence de dalles de la même sorte dans une tombe de l'âge du bronze dans la partie haute d'Héligoland [4] (1893). K. Kersten a trouvé des pavements de dalles de silex dans plusieurs tombes de l'âge du bronze sur l'île de Sylt (Kersten, *Zur älteren nordischen Bronzezeit).* Le professeur H. Rose a constaté, après examens minéralogiques, que « *les Atlantes ont dû faire venir les dalles du Danemark »,* c'est-à-dire de 400 km par terre et par mer, distance qui sépare l'exploitation préhistorique de silex au nord d'Alborg de Héligoland.

Cette île, qui était abritée par le massif rocheux d'Héligoland, fut submergée lors de la catastrophe naturelle de la fin de l'âge du bronze. Il émergea de nouveau partiellement lors du retrait des eaux de la mer du Nord à l'âge du fer. C'est un phénomène souvent constaté sur la côte occidentale du Schleswig Holstein. Le géographe grec Marcellus, se référant aux « *historiens les plus anciens »* qui lui auraient communiqué l'histoire de l'événement, écrit à ce sujet : « *Les habitants de ces îles avaient conservé le souvenir de l'Atlantide qui leur avait été transmis par leurs ancêtres.C'était une grande île qui avait existé jadis dans cette région et qui, au cours de nombreux siècles, aurait dominé toutes les autres îles de la mer extérieure et aurait été vouée à Poséïdon. Cette île, Atlantis, aurait été submergée et détruite parles eaux. Là où elle se trouvait jadis, il reste actuellement sept petites îles et trois plus grandes, dont la plus grande est également vouée à Poséïdon »* (Marcellus, *Aïthiopica).*

4 *En raison du relief et des falaises particulièrement abruptes, les maisons d'habitation sont ainsi réparties sur deux niveaux. On accède de la partie basse (Unterland), où se trouve le port, à la partie haute (Oberland) par un escalier et par un ascenseur.*

Les missionnaires Wulfram en 689, Willibrord en 690 et Liudger de 780 à 785, ont prêché l'évangile dans cette île et, comme le plus grand sanctuaire du dieu frison Fosite s'y dressait, ils l'avaient nommée Fositesland. Alcuin, le professeur de Charlemagne, écrit dans la vie de Willibrord (Chap. 10): « *Au cours de ce voyage, il* [Willibrord] *atteignit la frontière entre les Frisons et les Danois, une île nommée Fositesland, d'après le nom du dieu païen Fosite parce que c'est là que sont édifiés les temples de ce dieu. Cette île était tenue en si grand respect que sur son sol aucun d'entre eux n'aurait osé toucher à l'un des animaux qui y paissaient ou à aucune des autres choses qui s'y trouvaient et, de la source qui y jaillit, on ne pouvait puiser l'eau qu'en silence ».*

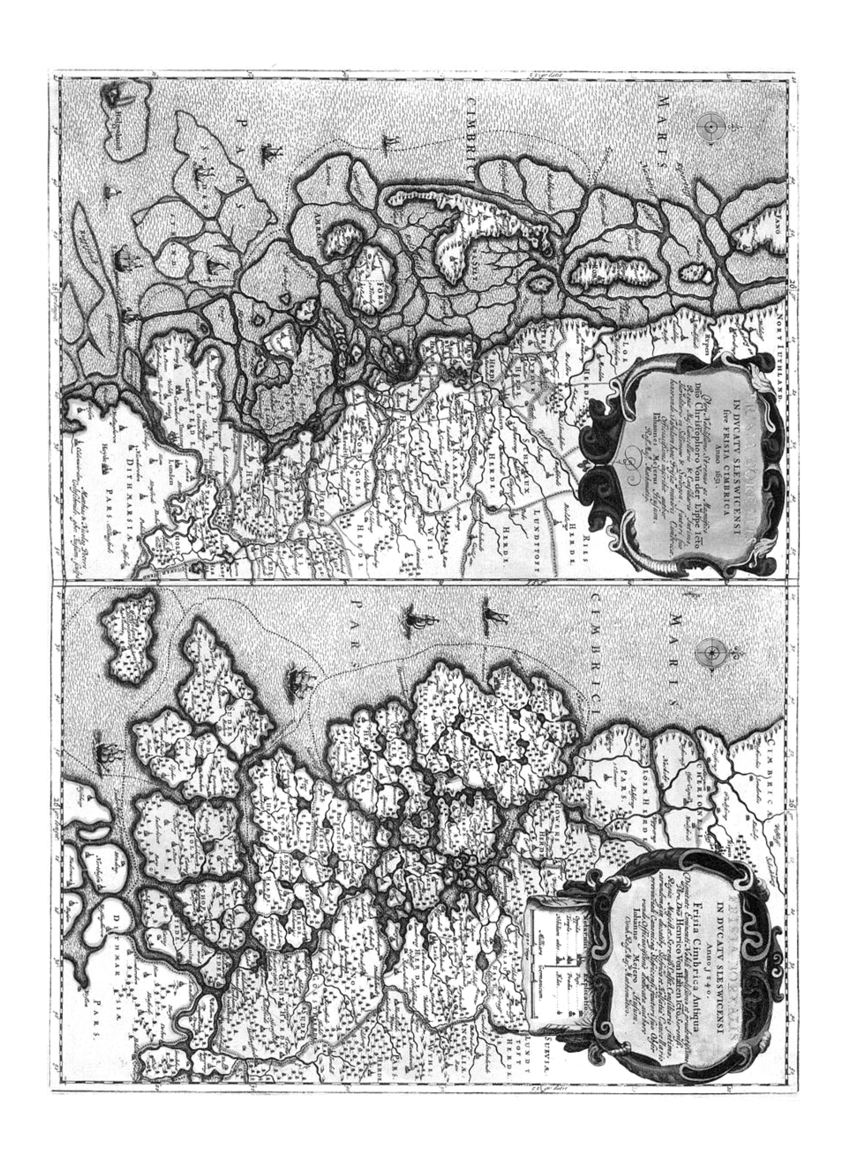
La situation de cette île de Fositesland est décrite avec exactitude par Adam de Brême: « *L'archevêque* [Adalbert de Brême] *ordonna parmi ses clercs au Schleswig, Ratolf, en Seeland, Wilhelm à Fünen, Eibert, un marin, qui, selon ce que l'on raconte, était un pirate repenti. Il fut le premier à visiter l'île de Farria qui se trouve à une grande distance de l'embouchure de l'Elbe. Il y construisit un monastère et il y habita. Cette île se trouve en face du pays de Hadeln. Sa longueur est de huit milles et sa largeur de quatre. Les habitants se chauffent avec de la paille et les épaves des navires... Cette île est d'une fertilité sans pareille, elle est riche d'oiseaux et de grasses prairies pour le bétail. Elle possède une colline, pas d'arbre, elle est entourée de falaises abruptes et il n'y a pas le moindre port. Il y a aussi de l'eau douce. Cet endroit est réputé saint pour tous les navigateurs. C'est pourquoi il a reçu le nom de Heiligland* [5]*. Il est cité dans la Vita Willibrordi sous le nom de Fositesland et il se dresse aux confins de la Frise et du Danemark* » (Adam de Brême).

Nous apprenons également dans ce texte que cette île portait divers noms: Fositesland, Heiligland et Farria, un nom que beaucoup d'auteurs estiment être l'ancienne dénomination du taureau « Farre » et que d'autres croient venir du mot frison *teer* qui signifie infertile, sec. Cette dernière étymologie serait alors en contradiction avec le renseignement d'Adam de Brême: « *Cette île est d'une fertilité sans pareille etc.* », de sorte que nous opterons pour la traduction de Farria par « *île du Taureau* ».

Comme Adam de Brême calcule les distances en milles romains

[5] *Heiligland : le pays saint.*

(1,481 km), de son temps l'île devait mesurer 11,8 km par 8,8 km. Un scholiaste (auteur d'annotations savantes) a ajouté au XIIe siècle la remarque suivante au texte d'Adam de Brême: « *L'île Farria ou Heiligland se trouve à deux ou trois journées de voyage de l'Angleterre, dans le voisinage de la Frise et de notre Wirrahe (la Weser). Elle est visible depuis une île de l'embouchure de l'Eider. Elle se trouve à... jours de mer de l'île de Utholm* ».
Il ressort de toutes ces données qu'avec Fositesland, Heiligland, Farria, il ne saurait s'agir en aucun cas du massif rocheux d'Héligoland qu'Adam de Brême décrit fort justement comme « des falaises abruptes ». Au temps d'Adam de Brême, ce massif rocheux ne pouvait assurément pas mesurer 11,8 par 8,8 km. Il n'avait jamais été « d'une fertilité sans pareille » et, comme l'absence de trouvailles de fouilles datées entre 1200 av. J.-C. et 1200 après J.-C. le prouve, il était inhabité, ne possédait aucun sanctuaire païen (omnia fana, Vita Liudgerî). Liudger n'aurait jamais pu baptiser de nombreux milliers de Frisons (multa milia FresonunT). Il n'y avait aucun sanctuaire païen ni aucun monastère chrétien sur l'actuel rocher d'Héligoland. Au sujet des sanctuaires païens, il est raconté que Liudger aurait détruit multa fana, de nombreux temples. Le monastère avait été construit par Eilbert. On devrait encore pouvoir trouver des traces des temples païens, du monastère et de la présence de nombreux habitants si tout cela avait existé sur le rocher d'Héligoland. Mais ce n'est pas le cas.
Les nombreuses sépultures (13 au total) et tous les vestiges découverts, datent de la fin de l'âge de la pierre (1800 à 1550 av. J.-C.) et de la première moitié de l'âge du bronze (1550 à 1300 av. J.-C.). « *Ils prouvent un peuplement appréciable d'Héligoland jusque vers le XIIIe siècle av. J.-C.* » Au milieu ou vers la fin de ce XIIIe siècle av. J.-C., on ne trouve plus rien et ce n'est que vers le XIIe siècle après J.-C. qu'apparaissent les premières traces d'un. repeuplement du massif rocheux.
Le chroniqueur frison Antonius Heimreich a traité de nombreux documents et manuscrits dans *Nordfresischen chronik* (1666). Il s très probablement raison quand il écrit: « *C'est pourquoi, outre la plus grande partie du rivage sud de l'Eiderstedt, le Heiligland, qui, en l'an 1030 possédait encore neuf paroisses, fut également ravagé par les raz-de-marées de l'an 1216, qu'en l'an 1300 il n'y restait plus que deux églises* ».



Les estuaires de la Frise du Nord. Cartes de Johannes Mejer établies en 1651. À gauche, les côtes en 1240. À droite, en 1651.

L'orichalque était de l'ambre

L'orichalque qui, selon les prêtres égyptiens était « *extrait de la terre* » sur l'île de Basileia, a provoqué beaucoup de confusions. *Oreikhalkon* était le nom d'un alliage artificiel d'or, d'argent et de cuivre et, comme tel, ne pouvait donc être « *extrait de la terre* ».
Le prêtre égyptien ne savait pas de quelle « matière » il s'agissait dans ses documents. Aussi disait-il : « *C'est une matière dont, de nos jours, on ne connaît que le nom, mais qui était appréciée par les hommes de ce temps à l'égal de l'or* » (Critias, 114e). Il la décrivait en ces termes : « *Elle avait un éclat flamboyant* » et les Atlantes *« l'appliquaient avec de l'huile sur les murs de leurs temples ».* La colonne sacrée au milieu du sanctuaire « *était ornée d'orichalque ».*
Toutes ces indications ne peuvent coïncider qu'avec une seule matière: l'ambre. L'ambre pouvait « *être extrait de la terre* » en de nombreux endroits de la région située entre Héligoland et l'Eiderstedt car c'est justement là que se trouve « *le pays de l'ambre de l'Antiquité* » (K. Andrée, 1937).
On a certes supposé longtemps que le pays de l'ambre dont parlent les auteurs anciens devait être recherché sur les côtes de la Baltique et surtout dans le Samland. Mais les récits de l'Antiquité contredisent cette théorie. Ils parlent notamment des « *Elektrides* » ou « *Glaesaries* », des îles de l'ambre ou de la principale île de l'ambre Basileia (Abalus). Cette dernière se trouve à l'embouchure de l'Eridanos qui, surtout au printemps, apporte de grandes quantités d'ambre sur ses rivages.
Tous les auteurs de l'antiquité rapportent également que le fleuve de l'ambre, Eridanos, se jette dans l'océan du Nord. La Baltique n'a jamais été définie comme un « océan » et il n'y a là aucune île de l'ambre.

Tout d'abord, le chercheur K. Lohmeyer a découvert en 1872 qu'il fallait chercher le pays de l'ambre de l'Antiquité sur la côte occidentale de la presqu'île des Cimbres. Ensuite, l'historien O. Olshausen, de Kiel, a prouvé de la façon la plus convaincante *« que l'ambre de l'âge du bronze provenait de la côte occidentale du Jütland »* (1890). Cela apparaissait clairement du fait que les *« routes de l'ambre* » antérieures à l'ère chrétienne conduisaient toutes à la côte de la mer du Nord et ceci sans exception (O.

Montelius, 1911 ; R. Hennig, Eridanos, 1941 ; K. Andrée, 1951, et autres).

De nos jours encore, on trouve très souvent de l'ambre apporté par les eaux sur la côte occidentale de la presqu'île cimbrienne et surtout sur la côte occidentale de l'Eiderstedt. « *On a trouvé entre autres des morceaux d'ambre (pendentifs percés, figures d'animaux, perles d'ambre) qui, visiblement travaillés à l'aide d'outils primitifs, ont probablement paré il y a de nombreux millénaires une beauté de l'âge de la pierre ou du bronze » (Husumer Nachrichten,* 30.12.65 et 4.6.1968; N. Neitzel, 1969).

Au cours des travaux de dragage dans la région de l'Eiderstedt, on met à jour régulièrement avec le contenu des godets, de grandes quantités d'ambre. En 1968, en extrayant du sable à l'aide d'une suceuse sur la côte nord de l'Eiderstedt, on trouva dans le champ de déblais d'importantes quantités d'ambre. Le Dr H. Steinert rapporte: « *C'est "l'or du Nord" que l'on ramasse par centaines de kilos sur la côte septentrionale de la presqu'île de l'Eiderstedt sur le rivage de la Hever. L'ambre était, jusqu'à l'année dernière, une rareté sur la côte allemande : maintenant, soudain, depuis la construction de la digue, c'est une véritable "ruée vers l'or"' qui vient de se déchaîner. On a trouvé des morceaux gros comme une tête d'enfant, une kyrielle de ramasseurs ont tiré 3 000 à 4 000 DM et plus de leur ambre. Le plus gros morceau, pesant près de deux kilos, a été vendu pour plus de 2 000 DM par un jeune homme du village d'OIdenswort » (Husumer Nachrichten,* 10.12.1968).

Les travaux de dragage sur la côte nord de l'Eiderstedt et plus récemment sur la côte de Pellworm, ont montré que dans les couches d'où le sable est extrait par les dragues, « *on trouve des poches ou des couches riches en ambre* » (H. Steinert). C'est ce qui explique que les pêcheurs qui lancent leurs filets entre Héligoland et l'Eiderstedt « pêchent » fréquemment de l'ambre détaché des fonds par le mouvement de la mer.

Il est donc normal que le récit de l'Atlantide rapporte que sur l'île de Basileia « *en beaucoup d'endroits on extrayait de l'ambre de la terre ».*

Il est également exact de dire que l'ambre « *était apprécié à l'égal de l'or par les hommes de ce temps* ». L'archéologue E. d'Aulaire constate que « *dans les villes de la Grèce et de la Rome antique, l'ambre valait littéralement son poids d'or* » (1975).

Pline rapporte que « *l'ambre était si cher que la plus petite statuette sculptée dans cette matière était payée plus cher qu'un homme vivant* » (cité par P. Herrmann, 1952).

Il ne devait pas en être autrement en Égypte. Ceci se voit au fait que l'ambre était mêlé à l'or pour exécuter de coûteux colliers, ce qui montre clairement « *qu'il était apprécié à l'égal de l'or* ».

C'est ainsi que, par exemple, le précieux et lourd pectoral d'or que portait le pharaon Tout Ankh Amon (1370-1335 av. J.-C.) comportait une grosse perle d'ambre (Neitzel, 1969).

Les Égyptiens savaient depuis au moins Thoutmès III (1500 av. J.-C.) que l'ambre venait de l'extrême Nord. Par une inscription funéraire de cette époque on sait « *qu'une mission des Haunebu du bout de la terre avait apporté 8943 livres d'ambre* ». Cet ambre fut, comme d'autres inscriptions nous l'apprennent, utilisé surtout pour orner des temples et des obélisques. L'utilisation de l'ambre dans les lieux saints ou sur des colonnes sacrées venait vraisemblable- ment de cette croyance: « *L'ambre est une sécrétion des yeux de Râ* [le dieu du soleil]. *Les dieux vivent dans son parfum et sa couleur est celle de l'Or* » (cité par Baranski, 1903, 64). Les Grecs croyaient également que l'ambre était « *les larmes entraînées dans les tourbillons du fleuve Eridanos et que versait le fils de Léto, Phoibos Apollon, qui en avait versé d'innombrables tandis qu'il arrivait chez le peuple sacré des Hyperboréens* » (Argonautiques, IV, 611). C'est pourquoi, en Grèce, l'ambre était utilisé dans la décoration des temples. Homère dit, par exemple, que le palais de Zeus *« resplendit d'or et d'ambre, d'ivoire et d'argent* » (Odyssée, IV,73). Dans les tombeaux souterrains de la civilisation mycénienne on a découvert « *une étonnante richesse d'ambre* » (Kossinna, 1928). Au début de l'ère minoenne (depuis 2000, av. J.-C.) on plaçait dans les tombeaux des morts, en Crête, des perles d'ambre. Une plaque d'ambre sertie d'or provenant d'un tombeau près de Knossos et datant de 1425 av. J.-C. ressemble aux « *grands disques concaves d'ambre* » que l'on a « souvent » trouvés au Schleswig-Holstein et en Angleterre (Schwantes, 1939; G. Childe, 1952). Il en est de même d'un collier d'ambre qui fut trouvé dans un tombeau de Tolos à Kakovatos en Grèce occidentale et qui ressemble à ceux de l'Europe du Nord et d'Angleterre (G. Childe, 1952). Dans une sépulture princière d'Anatolie que Bittel date de 2500 à 2000 av. J.-C., on découvrit une « *richesse inouïe* » de dons funéraires en or,

argent, ambre et cornaline (Bittel, 1945). Même sous le temple d'Assur on a trouvé dans les couches les plus anciennes des perles d'ambre (*Reallexikon der Vorgeschichte*, 1924, article Bernstein). Les Assyriens savaient que l'ambre venait de la mer du Nord. Une inscription en caractères cunéiformes conservée par le British Muséum et provenant d'Assur, parle de caravanes que l'on envoyait à « *l'île de Kaptara où l'étoile polaire est à son zénith et où l'ambre (mot-à-mot, le safran qui attire) est pêché dans la mer* ». L'ambre que l'on sculptait pour en faire des perles, de petites haches à double tranchant ou des pendentifs se retrouve fréquemment dans les sépultures de la civilisation mégalithique qui, depuis la fin de l'âge de la pierre, s'était largement répandue sur les côtes et dans les îles européennes. W. La Baume a publié dans le *Reallexikon d'Ebert* (1924) une longue liste des découvertes d'ambre dans les fouilles, liste qui devrait être complétée par les trouvailles des cinquante dernières années. W. La Baume pense qu'en raison des nombreuses trouvailles d'objets d'ambre en forme de marteau ou de hache, dans les régions d'épanouissement de la civilisation mégalithique, cette matière « *jouait un important rôle de talisman* » et qu'elle avait une « *signification magique en raison de son pouvoir magnétique* ».
Il est vraisemblable que la superstition très répandue en Basse-Saxe et au Schleswig-Holstein suivant laquelle l'ambre protégerait des maladies et des esprits malfaisants a son origine dans les formes religieuses préchrétiennes. C'est ainsi que Luther lui-même, malgré son hostilité à toute forme de superstition, portait un morceau d'ambre blanc que le duc Albrecht de Saxe lui avait envoyé « *pour que cette pierre bénéfique chasse la maléfique* » car Luther était atteint de la pierre (Neitzel, 47). K. Andrée écrit: « *Les propriétés curatives et exorcisantes qui proviennent de son pouvoir d'attirance expliquent le nom d'êlektron, de alékô - je protège – d'une maladie ou d'un malheur* » (1951).
D'autres chercheurs sont d'avis que le nom de l'ambre, *êlektron*-pierre brillante, viendrait du nom du dieu du soleil Elektor (Ukert, 1838 ; Usener, 1899 ; Andrée, 1951). C'est une opinion déjà défendue par Pline qui écrit: « *On l'appelle electrum parce que le soleil s'appelle aussi Elector, comme de nombreux écrivains le disent* » (37, 7).
Il est facile de comprendre que l'ambre, considéré comme les larmes d'Apollon ou des Héliades et aussi pour les propriétés cura-

tives et exorcisantes qui lui étaient attribuées et peut-être également pour ses remarquables propriétés « électriques », ait été hautement apprécié par les peuples de l'Antiquité et échangé contre de l'or.

Tous les spécialistes de la préhistoire sont d'accord que les *« extraordinaires quantités d'or dont disposaient les paysans nordiques à l'âge du bronze* » (Schwantes) leur venaient du commerce de l'ambre par la presqu'île cimbrienne et les îles qui se trouvent en face d'elle.

Ainsi, Neitzel écrit: « *Ce n'est pas sans raison que l'on appelle l'ambre le père du commerce cimbrien, car c'est grâce à sa valeur d'échange qu'il a permis le commerce d'exportation à l'âge du bronze. Comme l'ambre de la mer du Nord était échangé contre de l'or, qu'il était une valeur-or, c'est là qu'il faut chercher la deuxième origine de son nom or du Nord* » (1969). La première origine serait sa couleur dorée.

Grâce à la très grande quantité de sépultures particulièrement riches et contenant des objets en or et des objets importés, on a pu reconstituer une « route de l'or » de la côte ouest de la presqu'île cimbrienne vers le nord-est et vers le sud (Ahrens, 1966). Cl. Ahrens, se basant sur les fouilles préhistoriques, arrive à la conclusion que la principale île de l'ambre, Abalus, comme Pythéas nomme Basileia, se trouvait entre Héligoland et l'Eiderstedt et que *« nous pouvons accorder à cette île une place importante dans le commerce de l'ambre du début de l'âge du bronze* » (1966).

Rudolf Much, dans son ouvrage sur le dieu Balder, (1924) pense que « *un pays où l'on pouvait recueillir si facilement un produit d'une telle valeur était assurément quelque chose d'extraordinaire et l'idée d'un au-delà paradisiaque pouvait aisément s'y mêler* » (1924).

Nous verrons plus loin que Basileia, l'île où « *l'on extrayait l'ambre de la terre en de nombreux endroits* » (Critias, 114e) passait,
d'après les données du récit de l'Atlantide, depuis les temps les plus anciens pour « l'île sacrée » et le suprême lieu d'assemblée de la civilisation atlantique (mégalithique) et de la communauté religieuse, largement répandues à cette époque.

Aujourd'hui encore le rocher d'Héligoland qui dresse au-dessus de la mer ses hautes falaises rouges, exerce un étonnant attrait sur tous ceux qui le voient surgir à l'horizon.

H. Prigge dit de l'île d'Héligoland qu'elle est « *une création de la*

nature unique en son genre, merveilleuse, mystérieuse et ensorcelante dans ses couleurs comme dans ses formes ». Il y a trois mille ans et plus, outre les falaises de grès multicolore qui avaient plus de cent mètres de hauteur au moins, se dressaient dans le secteur actuel de la Düne, « *d'éclatants rochers de gypse blanc et de calcaire »,* et au nord de ce secteur, la falaise noire. Dans le grès multicolore et rouge, on extrayait le minerai de cuivre de haute valeur et sur l'île sacrée, à l'abri de ces rochers, on tirait de la terre le précieux ambre et on recueillait celui qu'apportait au rivage le fleuve Eridanos-Eider.

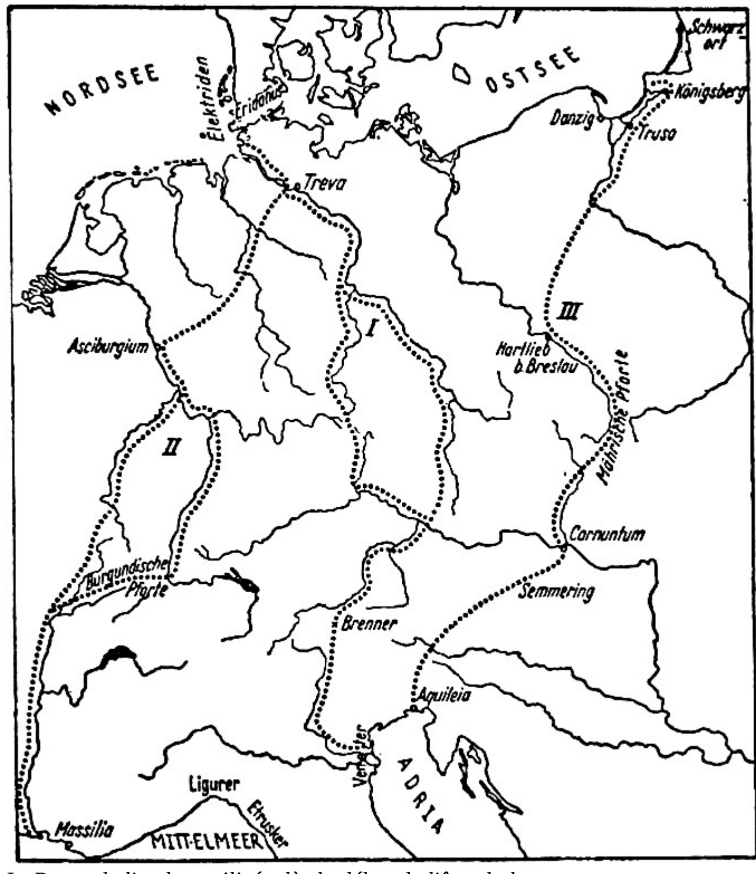
Ce territoire n'avait-il pas, de par sa situation unique, ses couleurs et ses formes étranges et les précieux trésors de son sol, une importance primordiale en ce qui concerne la religion, la puissance politique et commerciale?

La remarque faite par le prêtre égyptien à Solon au sujet de l'ambre est juste: « *C'est une matière qui, de nos jours, n'est pas connue par son nom, mais qui, chez les hommes de ce temps, était prisée à l'égal de l'or ».*

Aucune matière précieuse autre que l'ambre, connue dès l'âge de la pierre et du bronze et répandue jusqu'en Égypte, n'a disparu de façon plus soudaine et pour des siècles depuis le XIle siècle av. J.-C. L'ambre était exporté en grande quantité vers les pays méditerranéens à l'âge de la pierre et du bronze. Les « *routes de l'ambre* » le montrent. On a pu reconstituer leur tracé grâce à la découverte de très nombreux vestiges et dépôts, répartis au travers de l'Europe, jusqu'à la Méditerranée. Lors de la découverte de ces dépôts, qu'Andrée appelle des « *silos à ambre* », on a trouvé « *plus d'une fois jusqu'à douze quintaux d'ambre brut avec quelques rares morceaux travaillés* » (Andrée, 1951).

« Ces routes de l'ambre avaient leur point de départ dans les marais riches en ambre de Dith et dans la région de l'estuaire de l'Eider » (Andrée, 1951). L'une traversait la Westphalie (Helweg) vers Asciburgium-Duisburg sur le Rhin, puis elle remontait le fleuve jusqu'au pays des Burgondes, atteignait le Rhône pour aboutir à Marseille. L'autre, traversait la Basse-Saxe en remontant l'Elbe et rejoignait le Danube. Là, elle se divisait en deux branches. Une route remontait l'Inn, franchissait le Brenner vers l'Italie et atteignait l'embouchure du Pô. Une autre descendait le Danube et, par la vallée de la Morava et celle du Vardar, desservait la Grèce.

Les nombreux dépôts et trouvailles sur ces routes commerciales ainsi que les fréquentes découvertes d'ambre dans les pays



I - Route de l'ambre utilisée dès le début de l'âge du bronze.
II - Route de l'ambre utilisée depuis la seconde moitié de l'âge du bronze.
III - Route de l'ambre utilisée depuis Néron (54-68 av. J.-C.).

méditerranéens montrent qu'à l'époque du bronze, surtout, de grandes quantités d'ambre arrivaient de la côte occidentale de la presqu'île des Cimbres dans les pays du bassin méditerranéen.
L'engloutissement de l'île de l'ambre, Basileia, mit fin soudainement à ces transports d'ambre. Fr. Behn écrit: « *Cet actif trafic entre Nord et Sud se pratique pendant tout l'âge du bronze des pays du Nord pour cesser brusquement* » (1948). L'auteur de

l'article Bernstein dans la Pauly-Wissowas Realenzyklopâdie (1899) parle « *d'une interruption pendant des siècles des apports d'ambre* » dans les pays méditerranéens. L'archéologue hongrois Pal Patay dit, à propos de l'époque allant de 1200 à 500 av. J.-C. Que *«... le commerce de l'ambre très important sur le plan économique qui partait des régions de la mer du Nord et traversait la partie occidentale de la Hongrie en direction de la Grèce s'interrompit en 1200 av. J.-C.* » (in B. Thomas, 1956). S. Gutenbrunner pense que l'interruption du trafic de l'ambre entre la mer du Nord et la Méditerranée s'expliquerait « *par l'invasion des Celtes* », et il écrit: *« Cela expliquerait également, de même que le changement de climat, l'appauvrissement des Germains depuis le passage à la civilisation du fer»* (1939).
Lorsque le prêtre égyptien raconta à Solon vers 560 av. J.-C. l'histoire de l'Atlantide, il y avait plus de six cents ans qu'aucune quantité d'ambre n'était plus parvenue en Égypte.
Le prêtre ne connaissait plus cette « matière » et il ne pouvait savoir de quelle denrée précieuse parlaient les textes égyptiens qu'il racontait. Il choisit de traduire par *oreikhalkon.* Il allait au plus facile en choisissant ce mot composé de *oros* montagne et *chalkos.* Le mot *chalkos,* en grec, est un mot savant, comme R. Eisler (1928) l'a montré, dont la signification primitive est « *qui appartient au ciel »* ou « *dont l'origine est céleste ».* On appelait *chalkos,* principalement les météorites de fer et plus tard, en général, les minerais ou le bronze. Le fait que l'ambre venait du ciel et qu'il fût créé par les larmes du dieu du soleil ou par le « *suc des rayons du soleil »* (cf. Nicias chez Pline, 37, 11 et également Tacite, Germanie, 45) était une croyance générale.
Si l'on pouvait, sur l'île Royale « *extraire de la terre en de nombreux endroits ce lumineux présent des dieux venu du Ciel »* (Odyssée, 7, 132), il devenait facile de nommer ce produit mystérieux par *oreikhalkon.*
Par la suite, on confondit souvent les mots *oreikhalkon* et *êlektron* (H. Mitchel, 1955, et autres références). C'est ainsi que le philologue anglais H. Mitchel en vient à constater qu'il existerait dans le récit de l'Atlantide une confusion entre *oreikhalkon* et *êlektron* (1955). De même H. W. Pfannmüller pense que, dans le récit de l'Atlantide, il faut traduire *oreikhalkon* par ambre *(Mannus,* vol. 36, 1970, Nr. 1).
Après que l'ambre eût cessé, pendant des siècles, de parvenir

dans les pays méditerranéens, à l'époque romaine il fut de nouveau importé en très grandes quantités. La majorité de ces importations du précieux « *rayonnant présent des dieux* », venait vraisemblablement du Samland. Pline l'Ancien (mort en 79 après J.-C.) rapporte que « *l'ambre sarmate aurait été récemment découvert » (nuper percognitum,* Histoire naturelle, 37, II). Il dit également qu'à l'époque de Néron (mort en 68 après J.-C.), un chevalier romain aurait apporté à Rome tellement d'ambre « *que les filets qui protégeaient le balcon du cirque contre les animaux sauvages avaient été ornés de morceaux d'ambre »* et « *que l'arène et les civières des morts et tout l'équipement d'une seule journée étaient faits d'ambre dont le plus gros morceau apporté par ce chevalier pesait 13 livres* » (Pline, Histoire naturelle, 37, 35)! On utilisait donc à l'époque romaine impériale une route de l'ambre à l'est dont le point de départ devait se trouver en Prusse orientale (voir carte page 52).

Il n'est pas invraisemblable non plus que soit exacte la donnée du récit de l'Atlantide selon laquelle de l'ambre était fixé à l'aide d'huile sur les murailles du temple et sur la colonne sacrée au milieu du sanctuaire (Critias, 119c).

Nous avons vu plus haut que les temples et les colonnes égyptiennes étaient richement ornés d'ambre, de même, le palais de Zeus, *« brille d'or, d'ambre, d'ivoire et d'argent* » (Homère). De même, est compréhensible que le sanctuaire suprême de la communauté culturelle mégalithique (ou atlante) largement répandue soit la principale île de l'ambre de l'Antiquité.

Les légendes rapportent traditionnellement que, près d'Héligoland, un temple aux murs de glas *(gläsernen Wänden,* du germain *glas,* en latin *glaesum, Bernstein,* ambre) [6] aurait été englouti ou bien que, sur le « *fond de caillou* » se serait élevée une ville d'or (C. P. Hansen, 1865).

Quantité de contes répandus sur toutes les côtes de la mer du Nord racontent que, dans la mer du Nord, seraient engloutis un « château de *glas* », une « tour de *glas* », une « maison de *glas* », une « montagne de *glas »*.

Le nom montre qu'il s'agit là de légendes originaires des régions

6 *En allemand moderne, glas signifie verre. Il s'agit ici du vieux mot germanique glas (glae-sum en latin), qui désigne l'ambre.*

germaniques car *glas,* latinisé en *glaesum,* est le nom germain de l'ambre. Pline écrit: « *Il est certain que l'ambre provient des îles de l'océan du Nord et que les Germains l'appellent glaesum » (Histoire naturelle,* 37,35).

Dans les légendes irlandaises, le « Glasburg » devient « Glastonbury » et « Avallon » ou « Insula pomonum » (île des pommes), et il y est dit qu'il fut englouti dans la mer du Nord. O. Huth considère comme équivalents, les noms « Avallon » et « Abalus » que Pline attribue à Basileia (1955). Ces noms signifient « île des pommes » (Krause, 1891; S. Gutenbrunner 1939; O. Huth, 1955 entre autres). Ces noms nous rappellent la légende des pommes que la déesse Idun garde à Asgard [7]. « *Lorsque les Dieux mangent les pommes, quand ils vieillissent, ils redeviennent tous jeunes et ne vieillissent plus* » (Gylfaginning, 26). Assurément, ce mythe des pommes qui redonnent la jeunesse remonte à la plus haute antiquité. Euripide chante les pommes d'or du jardin gardé par les Hespérides: « *Aux rivages de l'Eridanos où les filles d'Hélios gémissent sur le sort de Phaéton et laissent couler dans le pourpre des eaux du fleuve l'or de leurs larmes au brillant reflet d'ambre* » (Hippolyte, 732).

Apollodore (IIe siècle av. J.-C.) dit expressément qu'Hercule aurait pris les pommes d'or du jardin des Hespérides non pas en Libye mais dans le pays des Hyperboréens et qu'il dut tout d'abord combattre le roi des Ligyens Cycnos (le cygne), avant de parvenir à l'Eridanos où se dresse Atlas. C'est là, chez les Hyperboréens, qu'Atlas aurait donné à Hercule les colonnes du ciel à soutenir et non pas dans l'ouest (2, 5, II).

Ces légendes semblent signifier que sur l'île de l'ambre, Abalus, Abalonia, Avallon, Insula Pomonum (selon le chroniqueur anglais Guillaume de Malmesbury) dans un temple de l'ambre, on conservait des pommes d'or auxquelles on attribuait des vertus particulières.

Il est possible que cette légende du temple de Basileia sur les murs duquel de l'ambre était fixé dans de l'huile, puisse être étayée par l'observation suivante.

On peut cuire l'ambre dans l'huile et le faire fondre aussi à des températures comprises entre 290 et 385 degrés centigrades. On obtient ainsi, soit du « *vernis d'ambre* », soit de la « *colophane*

[7] *Idun ou Yduva, déesse de l'immortalité dans la mythologie Scandinave.*

d'ambre » (Andrée, 1951). Or, sur la côte de l'Eiderstedt et dans les marais de Dith, on trouve des morceaux de colophane depuis toujours. Les habitants de la côte pensaient qu'un navire chargé de colophane avait dû un jour se perdre sur la côte. Un morceau de colophane gros comme une tête d'homme a été trouvé par un pêcheur de Büsum et analysé par le professeur K. Andrée qui a prouvé l'existence d'acide d'ambre. Andrée a constaté: « *Il s'agit sans doute de colophane d'ambre* » (expertise du 19.7.54). S'agit-il de résidus de fabrication du vernis d'ambre ? Ou bien cette colo-ohane d'ambre se produisait-elle lorsque « *les habitants de l'île d'Abalus utilisaient de l'ambre au lieu de bois pour faire du feu* », comme le rapporte Pline (Histoire naturelle, 37, 35) ?

Le fait que les Germains connaissaient la liquéfaction de l'ambre nous est prouvé, entre autres, par « *une bague d'ambre très proprement fondu* » qui se trouvait avec divers objets de bronze dans une urne découverte sur l'île de Sylt (H. Handelmann, Kiel, 1882). Tacite mentionne la liquéfaction de l'ambre par la chaleur (Germanie, 45), Pline rapporte qu'il aurait fait cuire et teinté artificiellement l'ambre dans de l'huile ou de la graisse de bouc bouillante (Runge, *Bernstein in Ostpreussen*, 67). W. Splieth qui passe pour être le « *pionnier de la recherche préhistorique au Schleswig-Holstein* » écrit dans son étude *Die Bernsteingewinnung au der schleswig-holsteinischen Küste* (Kiel, 1900): « *Les morceaux d'ambre noir ne sont pas objet de commerce mais les gens pauvres s'en servent pour allumer le feu en guise de chandelle* ».

Ainsi, l'existence de la colophane d'ambre que l'on trouve très fréquemment sur la côte ouest peut être expliquée de diverses façons. La combustion de l'ambre produit « *une senteur aromatique* » (Nietzel), c'est pourquoi, jusqu'aux temps modernes, dans l'Eiderstedt, on a utilisé l'ambre pour la fabrication de chandelles, poudres ou bâtonnets odorants (Neitzel, 1969). C'est un usage immémorial que rapporte Pline (Andrée, 1951) et c'est pourquoi les Grecs nommaient également l'ambre *thyeum* et *thyon* du verbe *thyô,* fumer. C'est probablement ce que veut dire une phrase d'un texte de l'antiquité égyptienne sur l'utilisation de l'ambre comme offrande parfumée: « *Les dieux vivent dans son parfum* ».

On attribuait surtout de grands pouvoirs à l'ambre. Une appellation grecque de cette matière l'indique: *phérénikè* (qui apporte la victoire).

Toutes ces indications peuvent aider à comprendre pourquoi

l'ambre était si prisé dès l'Antiquité et pourquoi les anciens appelaient îles paradisiaques ou îles sacrées, les îles où l'on pouvait en trouver facilement.

Il se peut également que les données du récit de l'Atlantide viennent appuyer cette thèse. Ces données sont qu'au plus profond du sanctuaire orné d'or, d'argent et d'ambre, se trouvait « un *temple dédié à Poséidon et à Clito et entouré d'une grille d'or, où ils avaient conçu et élevé la descendance des dix fils de rois* ». Un mythe transmis par Euripide est totalement indépendant de ces données. Selon ce mythe, aux rivages de l'Eridanos dans les flots duquel les Héliades « *versent le brillant éclat de l'ambre et où Atlas soutient le vaste ciel, se dresse le palais dans lequel le roi des dieux célèbre ses noces » (koitai).*

Comme on a curieusement prétendu que la région située entre Héligoland et l'Eiderstedt aurait été engloutie dans la mer depuis six mille ans, évidemment, dans ce cas l'île de l'ambre Abalus -

Basileia - Fositesland - Farria, ne s'y serait jamais trouvée (K. Glipp, 1953). Citons donc ici les résultats des recherches de tous les vrais experts en géologie et science maritime: le géologue E. Wasmund, de Kiel, a localisé l'île de l'ambre « *au large de la côte de l'Eiderstedt où l'on trouve des argiles tertiaires, recouverte de sable contenant de l'ambre et de la houille* » (1937). Les géologues W. Wolff et H. L. Reck, de Kiel, écrivent: « *On peut supposer avec quelque raison que l'ancien pays de l'ambre se trouve quelque part entre Héligoland et l'Eiderstedt... Il est également vraisemblable que c'est dans ce secteur que se situait l'île de l'ambre Abalus des anciens* » (1922).

O. Pratje, l'un des meilleurs spécialistes de la géologie d'Héligoland, dit que « *Héligoland était toutefois reliée au continent vers l'Est et se dressait comme un contrefort montagneux dans la mer. L'engloutissement ne se produisit pas de façon égale mais par l'arrière comme le prouvent les différentes terrasses de ressac sous-marines... Les hommes de l'âge de la pierre et de l'âge du bronze dont on a trouvé les restes à Héligoland, auraient dû parvenir à pied sec jusqu'à l'île et ils n'auraient guère pu traverser des bras de mer importants. Donc, l'île était, à leur époque, reliée à la terre ferme* » (1923). Chf. Delff, remarquable spécialiste de l'histoire de la Frise du Nord a écrit que « *l'île de l'ambre Abalus - Basileia se trouvait à l'est d'Héligoland, mais à 15 ou 20 km à l'ouest de St Peter* » (1936). R. Hennig, se basant sur les données

de l'Antiquité, cherche cette île « *à mi-chemin entre Héligoland et le continent* » (1941). Enfin, le préhistorien Cl. Ahrens a établi sur la base des résultats de recherches d'un grand nombre de savants spécialisés dans la géologie, l'archéologie et l'étude des mers, que *« en tout cas quelques endroits particulièrement élevés de la région côtière sud ont dû subsister et former des îles dont les vestiges sont encore reconnaissables dans le “fond de caillou”, le banc de Loreley et près d'OIdensworth - qui se trouve de nos jours dans le secteur de l'Eiderstedt en terre ferme* ». Ahrens ajoute que « *cette chaîne d'îles a dû résister encore longtemps aux assauts de la mer et, pour certaines, jusqu'à l'orée de notre ère* » (1966).

Aux conclusions de géologues, experts maritimes et archéologues qui ont situé l'île de l'ambre - Abalus - Basileia entre Héligoland et l'Eiderstedt, on pourrait ajouter celles de L. Meyn (1864), P. H. K. von Maack (1869), W. Wetzel (1939), K. Andrée (1954), G. Schwantes (1958), C. Schott (1950) et bien d'autres.

Il faut, à ce sujet, faire remarquer que nous disposons de rapports fiables et de documents qui prouvent que cette île abritée par le massif rocheux d'Héligoland fut habitée jusqu'au Moyen Age.

Après le raz-de-marée catastrophique de 1220 av. J.-C., au moment du retrait des eaux à l'âge du fer, elle réapparut et, comme nous le verrons, elle fut visitée par Pythéas de Marseille vers 350 av. J.-C. et décrite avec exactitude, notamment en ce qui concerne sa situation.

Les missionnaires chrétiens, Wulfram (vers 689), Willibrord (vers 690) et Liudger (780-785) y ont prêché ('Évangile et converti « *un grand nombre de païens* » ainsi que le roi des Frisons. Sur cette île, le pirate repenti Eilbert, mort en 1072, a bâti un monastère (Adam de Brême).

Cette île, dont Adam mentionne expressément les rochers protecteurs, mesurait à l'époque 8 milles sur 4 milles. Elle était « *très fertile en céréales et une riche terre nourricière d'oiseaux et de bétail* ». Elle portait aussi le nom de « Farria ». L'archevêque Adalbert de Hambourg nomma plus tard Eilbert évêque de Farria - Héligoland.

Farria apparaît comme évêché dans les documents pontificaux de 1065-1158 (G. Carstens, 1965). Eilbert, par exemple, y est nommé comme *Farriensis episcopus.* En l'an 1065, le pape Alexandre s'adresse aux évêques du royaume de Danemark et leur fait observer que l'archevêque Adalbert de Hambourg se serait

plaint que l'évêque Eilbertus, *Farriensis episcopus,* ne se serait pas présenté au synode depuis trois ans et se serait rendu coupable de diverses infractions. Simultanément, Adalbert s'adresse à Sven Estridson, roi des Danois, pour lui dire de s'abstenir de toute solidarité avec l'évêque Eilbert de Farria. Le roi est prié de faire le nécessaire pour que les taxes ecclésiastiques de Farria soient payées *(Diplomatarium Danicum,* 1963, Nr. 5).

L'île de Farria est mentionnée plus tard. Vers 1139, l'évêque Orm « Faraoensis » est nommé auprès de l'évêque Hermann du Schleswig (Dipl. Dan., Tome II, Nr. 77).

L'empereur Frédéric Barberousse atteste dans un document du 16 mars 1158 que les privilèges accordés à l'archevêque de Hambourg sont toujours en vigueur et que Hambourg doit rester le siège métropolitain pour Farria.

Dans les documents de ce temps, les dénominations Farria et Friesen alternent.

Laur a défendu la thèse que, par Farria, il faut entendre les Féroé (1951). Mais cela ne peut être exact. Les Féroé ne sont pas *« à l'embouchure de l'Elbe... en face du grand Hadeln »* comme le dit Adam de Brême. Aucun Frison n'a jamais habité les Féroé et elles ne se trouvent pas *« à la frontière entre les Frisons et les Danois* ». Elles ne sont pas, comme le scholiaste le prétend, « *visibles d'une île à l'embouchure du fleuve Egi (dore), Eider ».*

En outre, l'histoire des évêques aux Féroé est parfaitement connue. Leur premier évêque s'appelait Gudemund et mourut en 1116. Son successeur, Matthaus mourut en 1157. Les missionnaires Wulfram, Willibrord et Liudger n'ont jamais été aux Féroé.

Nous avons donc, dans les documents pontificaux et impériaux des XIe et XIIe siècles, confirmation que l'île de Farria – Héligoland existait toujours au XIIe siècle et qu'elle n'avait pas été engloutie par la mer 6000 ans auparavant.

Dans *Nordfresische Chronik* (1666), Heimreich utilise d’anciens documents qui ont été perdus depuis lors. Il a probablement raison quand il nous transmet le renseignement suivant lequel, sur la « rive sud » ou à Héligoland qu’il nomme également ailleurs Heiligland ou Farria Insula (1666, 119), il y avait en 1030 encore neuf paroisses dont, après les raz-de-marées de 1202 et 1216, il ne restait que deux églises non loin de Rotenburg (sur Farria Insula).

Selon Heimreich, ces deux églises ont été englouties dans la

« grande noyade » de l'an 1362. D'une indulgence du Concile de Bâle datée de 1442, il ressort que, quelques temps auparavant, sur la côte occidentale du Schleswig, soixante églises au moins auraient été englouties (*Nordfriesland,* 1929, 582). En 1362, selon les dires du chroniqueur du marais de Dith, Neocorus, qui fut prédicateur à Büsum de 1590 à 1624, « *entre Elbe et Ripe deux cent mille personnes furent noyées* » (Neocorus, 1,313).
Les cartes d'Héligoland les plus anciennes que nous possédions datent de 1570. On y voit inscrit, à l'Est: « *Ceci est le fond de pierre qui s'étendait jusqu'à un mille et demi en mer et sur lequel, en son temps, devaient se dresser sept églises. On peut encore les voir au moment des grandes marées* ». Il s'agit là du mille danois qui mesure 7,42 km. Vers 1570, on pouvait donc voir ces ruines entre 11 et 12 km à l'est d'Héligoland à marée basse. W. Stephan qui a commenté les indications de cette carte de 1570 (1930) remarque que ces sept églises à l'est d'Héligoland sont mentionnées « *chez Rantzau et d'autres écrivains du XVIe siècle* ». Caspar Danckwerth, savant médecin, maire de Hüsum, dont le *Neue Landesbeschreibung* (1652) « *est incomparable quant à sa valeur et à son importance* » (von Hedemann, 1926), confirme ces données et dit qu'à marée basse, partant d'Héligoland « *on pouvait parcourir un mille* [7,42 km] *sur le sable en direction de l'Est* » (1952).
Dans le *Erdbuch* (livre du cadastre) du roi Waldemar II de l'an 1231, on peut lire : « *Eydersteth et Lundebiarghaereth d'où le roi a coutume de partir avec l'armée pour aller au Utland* ». Le Utland, ou littoral sud entre l'Eiderstedt et Héligoland doit, vers 1231, d'après ces indications, avoir été assez étendu pour que Waldemar Il ait eu la possibilité d'y faire cantonner toute une armée.
Dans *l'Eiderstedter Chronik* qui rapporte quantité d'événements entre 1103 et 1547, on lit à l'année 1338 : « *Alors le Utland commença de se briser en deux et toutes les digues commencèrent à se rompre » (Nordfriesland,* 1929, 581).

Dans une ancienne carte qui a dû être dressée avant 1634, car on y voit encore dans toute sa taille l'île de Strand détruite en 1634, on trouve, entre l'Eiderstedt et Héligoland, l'inscription suivante: *Universa haec regio Frisica Septentrionalis olim fuit terra... in tôt partes dirupta* (toute cette région de la Frise du Nord

fut jadis une seule terre et fut divisée en autant de parties par des raz-de-marées).

Johannes Petre jus « *dont les mémoires sont parfaitement justifiés par des documents conservés aux archives royales de Copenhague* » (A. Panten, 1976), rapporte à propos de l'année 1597 que, dans un ancien missel de l'église de St Peter, la région
située entre l'Eiderstedt et Héligoland « *s'appelait le Süderstrand* [le rivage sud] *mais qu'elle aurait disparu* ». Ces renseignements ainsi que beaucoup d'autres prouvent qu'au début du Moyen Age il existait encore entre l'Eiderstedt et Héligoland une île ou un chapelet d'îles « *laquelle partie est également nommée ci-devant Utland ou Süderstrand parce qu'elle s'étendait jadis jusqu'à Héligoland* » (Heimreich, 1660, 80).

Beaucoup d'historiens et de géologues qui ont étudié cette région située entre l'Eiderstedt et Héligolalld ont établi qu'il existait encore là, au début du Moyen Age, une île ou un chapelet d'îles dont faisait partie Basileia-Abalus, l'île de l'ambre dont parle Pythéas.

Les derniers restes de ces îles ont dû disparaître au cours de la « grande noyade » de l'an 1362 que rapportent, non seulement Neocorus mais aussi *l'Eiderstedter Chronik: « L'an 1362, vers la douzième heure de la nuit, en pleine obscurité, il y eut la plus grande noyade jamais vue, Alors la quasi totalité de la population de l'Utland mourut noyée » (Nordfriesland*, 1929, 581).

Gripp prétend que « *la région entourant Héligoland s'est lentement enfoncée dans la mer vers 5000 av. J.-C. Les objets datant de l'âge de la pierre découverts à Héligoland sont purement et simplement des objets de chasse car cette région n'a été visitée à cette époque que lors de chasses occasionnelles. On ne peut prouver qu'Héligoland a été habitée à l'âge du bronze* » (déclaration faite au journaliste Hannes Auer à Kiel, en septembre 1953). Cela prouve son ignorance totale de ces renseignements historiques et de beaucoup d'autres ainsi que des résultats des recherches géologiques.

Je me réfère aux nombreux objets de l'âge du bronze et aux treize tumuli funéraires « *qui démontrent qu'Héligoland possédait une population appréciable jusque vers 1550-1300 av. J.-C.* » (Zylmann, 1952; Cl. Ahrens, 1966).

Tout aussi ineptes sont les affirmations de Wetzel au sujet des terribles catastrophes dues aux raz-de-marée lorsqu'il parle de « *la*

théorie complètement dépassée de Spanuth sur les catastrophes ». Nous avons à ce sujet, non seulement des renseignements écrits mais également de nombreuses trouvailles de fouilles provenant de forêts et de cités englouties situées sur ce pays submergé. Il se réfère à des « recherches spéciales » qui, en fait, n'existent pas et dont il n'a pu, malgré des demandes réitérées, prouver qu'elles avaient été faites. Wetzel a prétendu que « *nos découvertes géologiques montrent un processus progressant lentement et sans aucun dommage* » (1953 et répété en 1968/69).

Ces deux messieurs ne savaient rien de la situation du « fond de caillou » au sujet de laquelle il leur fallut se renseigner et rien non plus de la crête sous-marine existant entre Héligoland et l'Eiderstedt et qui portait autrefois le nom de Süderstrand (rive sud).

Wetzel a déclaré : « *Spanuth cite de préférence E. Wasmund, jeune chercheur qui, en 1937, a parlé avec quelque légèreté d'un seuil qui se serait étendu depuis l'Eiderstedt en direction d'Héligoland* » (1953 et répété en 1968/69), Or, ce « jeune chercheur » était à l'époque professeur de géologie et d'océanologie à l'université de Kiel !

Ce seuil sous-marin entre l'Eiderstedt et Héligoland, dont le professeur Wasmund parlait « *avec quelque légèreté* » n'en est pas moins « *clairement visible de nos jours sur la carte des isobathes de cette région maritime* » (Cl. Ahrens, 1966).

De nombreux véritables connaisseurs de cet endroit, en dehors de E. Wasmund, ont écrit à ce sujet, comme les géologues P. Schmidt-Thomé (1919), O. Pratje (1948; 1952), H. Heck (1936) et l'archéologue Cl. Ahrens (1966).

On a rarement vu de telles contre-vérités proférées au cours d'une conférence devant une assistance profane avec une pareille assurance apodictique en se référant à « *des recherches spéciales et approfondies* » qui n'existent pas! On a rarement vu la vérité déformée de façon aussi flagrante que lors des « discussions » de Kiel au cours desquelles je n'eus jamais la possibilité de porter la contradiction ou de « discuter ». A cette époque, Gripp et Wetzel prétendaient que la région en question « *avait été lentement submergée par la mer vers 5 000 av. J.-C.* ».

Mais, contrairement à cette affirmation, ils ont tous deux parlé d'une île dans cette région. Pour finir, Gripp écrivit (1964): « *Il faut ajouter que l'île ci-dessus, disparue dans l'embouchure de la*

Hever (!) avait des épaulements en direction de l'Est », Ces épaulements, comme le prouvent de nombreux objets de fouilles, se formèrent vers la fin de l'âge du bronze (Becksmann, 1933).

Dans son ouvrage intitulé *Miozäner Bernstein im Westbaltikum* (1939), Wetzel s'est déclaré d'accord avec les déductions des géologues Heck et Wasmund qui ont localisé l'île Abalus-Basileia entre Héligoland et l'Eiderstedt: « E. *Wasmund s'accorde avec Heck en 1936 et il ajoute à cela qu'il suppose que l'île de l'ambre, Abalus, pourrait bien être l'île disparue de Südstrand. Les fouilles à l'intérieur de la presqu'île* [arrêtées par Wetzel] *correspondent à cette situation à l'ouest de la Nordmark* ». H. Hennig a, de ce fait, écrit à juste titre : « *Wetzel et Wasmund ont montré que Südstrand, île aujourd'hui disparue dans la mer entre Héligoland et la presqu'île de l'Eiderstedt pourrait bien avoir été l'île de l'ambre de l'Antiquité* » (in *Die Heimat*, 1949, Nr. 12).

Les géologues W. Wolff et H, L, Heck écrivent: « *On a quelques raisons de supposer que l'ancien pays de l'ambre se trouve quelque part entre l'Eiderstedt et Héligoland. Ainsi, il est également vraisemblable que l'île de l'ambre, Abalus, de l'Antiquité* [autre nom de Basileia, Pline, *Histoire naturelle*, 37, 55] *ait été située à cet emplacement* » (1922).

Les morceaux d'ambre travaillés (perles percées, images d'animaux) que la mer rejette sur les côtes de l'Eiderstedt prouvent que, non seulement on trouvait de l'ambre entre l'Eiderstedt et Héligoland, mais encore qu'on le travaillait.

Le polisseur et marchand d'ambre Horst Jons de St Peter a trouvé de telles pièces « *visiblement travaillées avec des outils primitifs et qui ont dû, il y a des millénaires, parer d'un collier de perles une belle de l'époque du bronze » (Husumer Nachrichten* du 30.12,65 et du 4.6.1968), En juin 1968, une figurine d'ambre représentant un ours fut apportée par les eaux sur la côte de l'Eiderstedt, Elle aussi montre que l'ambre était travaillé sur la fameuse île.

Il y avait là un temple dont les murs - comme il est dit dans le récit de l'Atlantide - étaient richement ornés d'ambre. La légende, qui souvent nous rapporte fidèlement des faits historiques, selon laquelle, à Héligoland, un temple aux parois d'ambre aurait été englouti ou bien qu'il y « *aurait eu une "ville dorée" sur le « fond de caillou* », serait donc confirmée.

La mer de vase

Après l'engloutissement de Basileia, il subsista « *jusqu'à aujourd'hui* » un haut-fond de vase qui formait un obstacle infranchissable pour ceux qui voulaient naviguer sur cette mer. Il faut insister sur le fait que « *jusqu'à aujourd'hui* » s'étend à l'époque où le prêtre égyptien raconta cette histoire à Solon.

Il est facile de reconnaître dans cette mer de vase de faible profondeur avec ses « *hauts fonds de vase* », les bancs des estuaires de la côte ouest du Schleswig-Holstein. Ces estuaires seraient *« encore infranchissables à notre époque* » s'il n'existait pas environ 600 feux et 80 bouées et amers et de nombreux phares sur les îles et les Halligen [8] pour jalonner les chenaux de navigation. Comme les bancs de vase et de sable se déplacent constamment, ce qui modifie le tracé des chenaux, il faut constamment déplacer les bouées.

Le cartographe de Hüsum, Johannes Meyer, a établi un nouveau levé de l'estuaire et il en a publié une carte en 165 1 où l'on peut voir que, de son temps, il existait à l'est d'Héligoland une vaste zone de hauts fonds.

Caspar Dankwerth, homme d'une grande érudition qui, en 1633, avait été nommé docteur à Bâle, a publié dans sa *Neuen Landesbeschreibung* de 1652, les cartes de Meyer, Dans le texte d'accompagnement, il écrit entre autres que, par les marées basses d'équinoxe, de son temps, on pouvait couvrir en s'éloignant

8 *Les Halligen sont de petits, voire de minuscules îlots situés au large de la Frise du Nord, entre les plus grandes îles de Fbhr etAmrum et la presqu'île de l'Eiderstedt. Il en existe dix actuellement: Langeness, Hooge, Grode-Apelland, Nordstrandischmoor, Habel, Norderoog, Süderoog, Südfall, Oland et la Hamburger Hallig. A l'exception de Langeness, Oland et Nordstrandischmoor, qui sont reliés au continent par des digues artificielles, les Halligen sont complètement isolés les uns des autres. Ils comprennent pour la plupart un ou plusieurs tertres surmontés chacun d'une maison. Il n'est pas rare que ces îlots soient entièrement recouverts par les eaux; seuls émergent alors les tertres avec leurs maisons! Mais pour rien au monde, malgré le caractère précaire de l'habitat, les habitants des Halligen n'émigreraient sur le « continent » (la plupart des maisons sont d'ailleurs pourvues d'un émetteur-récepteur de radio et peuvent être ravitaillées, en cas de nécessité, par hélicoptères). En Frise du Nord, les Halligen sont à la fois célèbres et réputés pour leur beauté, et pour les traditions populaires qui y sont restées très vivantes. Sur les Halligen, cf. Theodor Moller, Die Weit der Halligen (Karl Wachholtz, Neumünster, 1931), et Frido Becker, Daheim auf Inseln Halligen (Christian Wolff, Flensburg, 1974).*

d’Héligoland « encore un mille de chemin sur le sable » (1652). Comme on calculait alors les distances en milles danois de 7,42 km, il y avait donc, en 1652, à l’est d’Héligoland, une zone de hauts fonds de cette importance.

Von der Decken rapporte qu’en 1809 divers habitants d’Héligoland qui ne connaissaient aucune description de leur île, à l’époque des marées d’équinoxe savaient désigner « *aussi loin que portait le regard dans les environs de* l’île, *les endroits où, jadis, s’étaient élevés des temples païens, des couvents, des églises et des châteaux ».*

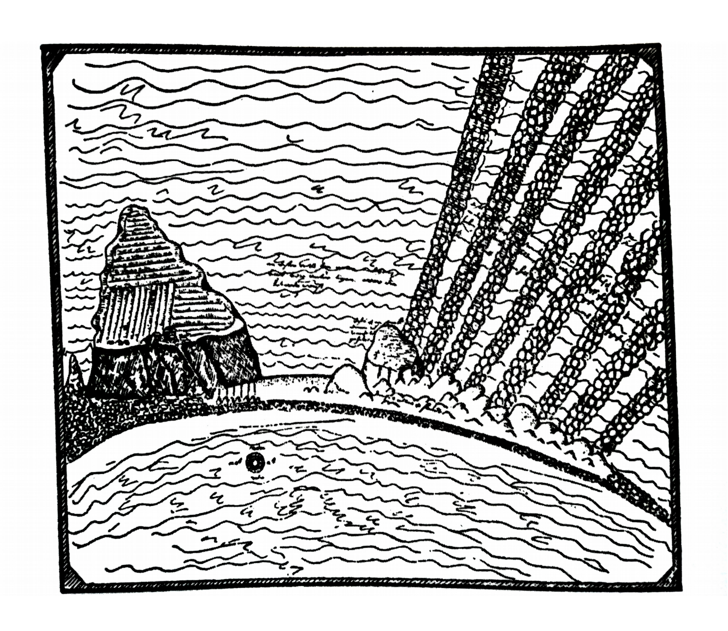
Friedrich Oetker écrit dans son livre sur Héligoland paru en 1855, que des habitants de l’île lui auraient raconté qu’au nord-est du massif rocheux, il y aurait eu une île de sable avec un bosquet où les habitants se seraient rendus pour prier.

Il n’est pas douteux que des hauts fonds aient existé au XVIIe siècle à l’est d’Héligoland, Dans cette zone de hauts fonds, aux grandes marées basses, on pouvait encore voir les ruines de sept importants bâtiments. Sur la carte la plus ancienne qui date de 1570, ces ruines sont inscrites comme « églises » et la carte porte la mention « *peuvent être vues encore lors d’une grande marée* » (Stephan, 1930). Le chroniqueur frison Antonius Heimreich rapporte que dans cet endroit, qui de son temps (1666) était encore une zone de hauts fonds, se dressaient, à l’époque païenne, des temples et des châteaux qui avaient été « *la résidence et la cour des premiers rois du pays »,*

Cette « île sacrée Elektris » ressurgit, comme nous l’avons vu plus haut, lorsque se produisit le retrait de la mer du Nord à l’âge de fer. On évalue cette baisse de niveau à environ 3 m. Toutefois, les experts discutent encore pour savoir si le niveau de l’eau avait baissé de trois mètres ou si, au contraire, le sol avait remonté d’autant, Que nous soyons partisans de l’abaissement de la mer ou de la montée du sol, importe peu dans notre affaire. Ce qui est décisif, c’est que « l’île sacrée Elektris » ou Basileia réapparut à l’âge du fer, ce qui est confirmé par tous ceux qui connaissent vraiment la zone en question.

Pythéas de Marseille revint vers 350 av. J.-C. de son célèbre voyage d’exploration dans la mer du Nord. Il avait pu pénétrer dans l’île de Basileia et décrire exactement son emplacement. Il a raconté que la zone des hauts fonds « *n’est constituée ni de terre, ni de mer, ni d’air, mais d’un mélange de tout cela, qu’elle*

ressemble à une méduse et que l'on n'y peut, ni marcher, ni naviguer ».
Cette mer qui ressemble à une méduse, Pythéas l'a « *vue lui-même* » (cité par Strabon, II, 4, 1). Les renseignements concernant cette mer de vase à l'extrême Nord apparaissent fréquemment dans les récits grecs et romains.
Dans *l'Argonautica orphica* qui date du Vie siècle av. J.-C., on raconte que les Argonautes, lorsqu'ils arrivèrent devant la côte du pays des Cimmériens, qui « *se trouve sous le char du pôle dans les eaux les plus lointaines de Thétis* » pour se rendre à île sacrée Elektris « *sautèrent par-dessus le banc de boue de la mer devenue visqueuse* » (cité par li. Müller, 1844)



Représentation d'Héligoland d'après une carte de 1570

Les légendes du pays des Hyperboréens sont parmi les plus anciennes de la Grèce. On y dit que, sur leurs côtes, la mer « *ne peut être franchie ni à pied ni en bateau* » (Pindare, *Pythiques,* 10,42).

C'est pourquoi « l'océan hyperboréen » portait le nom de *pepègya thalatta* ou *ôkeanos pepègos, mare amalchium, mare concrenjm,* ce qui signifie mer visqueuse ou boueuse.

On l'appelle aussi *aestuarium* (estuaire), *limus* (mer de boue) ou *mare pigrnm* (mer visqueuse ou mer calme), On trouve également *ckeanos nekros, mare morltrum, marimamsa* (en celte), c'est-à-dire mer des morts, nom rappelant probablement les nombreux morts du raz-de-marée catastrophique de 1220 av. J.-C.

Lorsque Drusus Germanicus voulut, en 12 av. J.-C. Reconnaître les « *colonnes d'Hercule* » dans la mer du Nord (Tacite, *Germanie,*chap. 34), la flotte s'échoua dans une boue épaisse *(sidéré lima),* dans des « eaux visqueuses » *(pigrae undae).* Albinovanus Pedo,un officier romain qui participait à l'expédition en termine le récit par ses vers: *« La divinité crie: Arrière! Contempler les limites de la terre est formellement interdit à l'œil de l'homme. Pourquoi nos avirons troubleraient-ils les mers étranges, le flot sacré, le silencieux séjour des Dieux? »* (Sénèque le Père, *Oraliones suasoriae,* I, 15)

Le navire de Wulfram, le premier missionnaire de la Frise du Nord, s'échoua dans la vase alors qu'il faisait voile vers Fositesland où il rencontra Willibrord. Son navire ne se dégagea qu'à marée haute *(Vila Wulframni,* chap. 8). Il semble que Fositesland ne disposait que d'un chenal difficile à franchir à travers le haut fond de l'époque. Cela correspond aux indications d'Adam de Brême : « *L'île de Fositesland n'a qu'un seul accès* ». Cette indication ne saurait s'appliquer au massif rocheux d'Héligoland. En effet, jusqu'à la destruction des falaises de gypse et de craie dans la région de l'actuelle Düne, il y avait entre ce massif et la falaise rouge de grès, le *Nordhafen* (port du nord) et le *Südhafen* (port du sud) qui avaient des chenaux accessibles à n'importe quelle heure de la marée.

Un passage entre les deux mers

L’engloutissement de Basileia provoqua un « *haut fond infranchissable et vaseux qui empêche ceux qui veulent lever l’ancre de gagner la mer, de l’autre côté* ». Cette donnée correspond exactement à la situation locale.

A l’époque préhistorique et au début de l’ère historique, on pouvait, par le cours de l’Eider et de la Schlei, passer de la mer du Nord « à la mer de l’autre côté », la Baltique. Cette voie de navigation était activement utilisée à l’âge du bronze comme le prouvent les innombrables découvertes faites lors des fouilles sur les rives des deux fleuves, notamment dans les tombes.

La question reste posée de savoir si, entre les deux cours d’eau, il existait une liaison directe à l’époque du bronze ou s’ils étaient déjà séparés par une étroite langue de terre. Le géographe de Kiel, von Maack, est persuadé que cette liaison existait et que « *l’Eider de la mer occidentale était rattaché à la Schlei de la mer orientale* ». Il rappelle que « *le sol de l’isthme à travers lequel on fit passer le « Kowerk* » (un profond fossé plein d’eau avec un mur) est encore qualifié de « *sans fond* » et qu’il y a « *une soixantaine d’années il y poussait encore des plantes de marais* » (1869).

D’autres auteurs pensent que la liaison entre Eider et Schlei « *par laquelle durant des millénaires les masses liquides de la Baltique s’écoulaient dans la mer du Nord* » n’existait plus à cette époque.

Trancher la question n’est pas nécessaire. Les images rupestres Scandinaves nous apprennent qu’à l’âge du bronze on tirait les navires avec des chevaux à travers la terre ferme. Il se pourrait donc que l’étroite et basse langue de terre entre l’Eider et la Schlei ait été franchie de cette façon.

Les Vikings la traversaient par un « *canal de rouleaux entre la mer du Nord et la Baltique* » (P. Herrmann, 1925), A l’âge du bronze, ce système viking de rouleaux et de glissières n’existait pas encore. On aura tiré les navires avec des chevaux sur l’étroite bande de partage des eaux entre l’Eider et la Schlei.

Mais lorsque la catastrophe naturelle de 1220 av. J.-C. eut accu mulé à travers l’ancienne dépression de l’Eider un remblai de près de 25 km de longueur, cette route maritime fut rendue infranchissable par ce puissant obstacle. Le géologue C. Schott, de Kiel, écrit: « *Par la “Lundener Nehrung”* [langue de terre de Lunden, nom actuel du brise-lames] *et le mur du rivage nord qui la rejoint,*

la grande baie de l'Eider fut transformée en polder et ceci créa les difficultés qu'ont à combattre, encore aujourd'hui, les cultivateurs de cette région. Derrière ces remblais s'accumulèrent de grands marais couverts de roseaux et des tourbières » (1950).

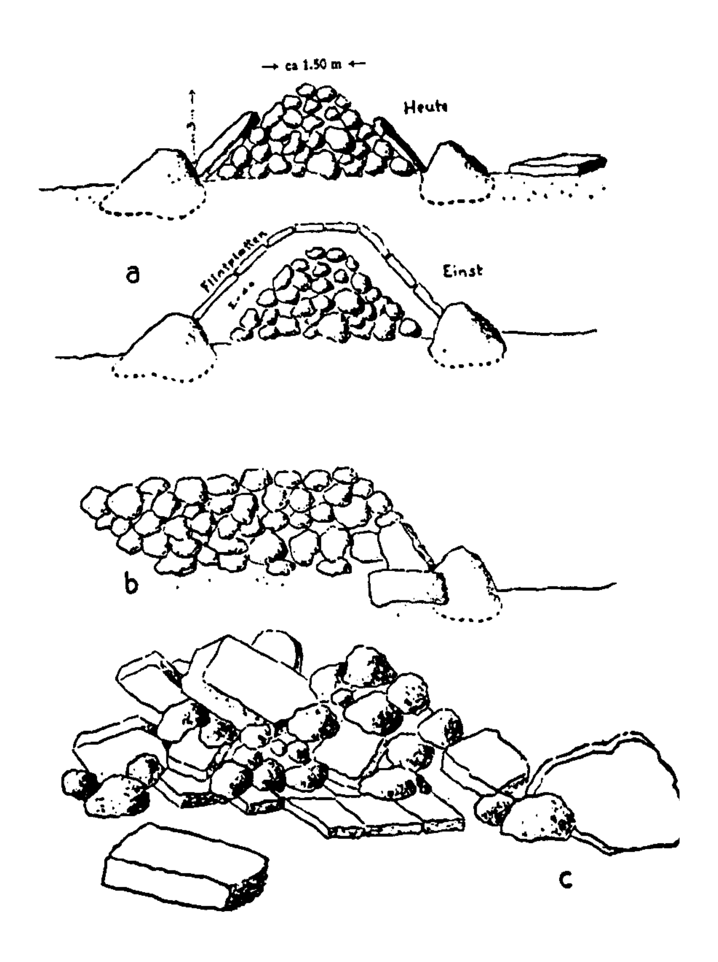
De nombreux siècles plus tard, la date n'est pas certaine, l'Eider a rompu le remblai du ressac et tenté de rejoindre son ancien lit.

En résumé, on peut dire que les huit indications que nous possédons pour localiser l'île de l'ambre, Basileia, coïncident avec la plus grande exactitude avec la zone située entre Héligoland et le continent. Il n'y a sur notre planète, aucune autre région dont on puisse en dire autant.

Les seules données d'après lesquelles on trouvait du minerai de cuivre et de l'ambre sur l'île de Basileia prouvent clairement que l'île Royale des Atlantes, peuple de la mer du Nord, se trouvait dans cette région. En effet, sur notre terre, le seul endroit où l'on trouve associés le minerai de cuivre et l'ambre, est situé entre Héligoland et l'Eiderstedt.

De même, les indications étonnamment justes sur la position de l'île Royale montrent également qu'elles émanent de gens qui connaissaient très exactement les conditions locales. Cela n'aurait pu naître de la simple imagination d'un prêtre égyptien, de Solon ou même de Platon. Nous pouvons donc supposer que ces données géographiques précises et exactes sont, dues au x déclarations de guerriers nordiques faits prisonniers.

Cette supposition s'appuie sur le fait que « *les Égyptiens qui recueillirent les indications du récit de l'Atlantide pour la première fois, durent les traduire dans leur langue » (Critias,* 113a), Ce qui signifie que le récit original exista d'abord dans une langue autre que l'égyptien, celle des Atlantes, peuple de la mer du Nord.



Mur de pierres et vestiges découverts sur le « Steingrund » « (fond de caillou ») (dessin réalisé par le plongeur Eberhardt Fried).
a) Le mur de pierres aujourd'hui et autrefois (reconstitution).
b) Début du mur près du chenal (vu de côté).
c) Ruines du pavage de plaques.

CHAPITRE II

L'ÂGE D'OR

En Grèce et dans l'Europe du Nord

Le récit de l'Atlantide nous parle d'une période de climat particulièrement favorable qui prit fin à la suite de terribles catastrophes naturelles *(Critias,* 109-112).

Avant ces cataclysmes, la Grèce aurait été riche et fertile: « *En temps-la, la terre produisait de tout en quantité » (Critias,* 111 a). Dans le pays *encore intact, les montagnes apparaissaient collines de terre, les fonds des vallées que l'on nomme aujourd'hui phelleus (sol de pierre ressemblant à du liège), étaient recouvertes de terre grasse et les montagnes étaient couronnées d'épaisses forêts dont on peut encore voir les vestiges. Car, maintenant, les montagnes n'offrent plus guère de pitance qu'aux abeilles. Il n'y a pas si longtemps, s'y dressaient encore des couverts intacts de grands arbres propres aux travaux de charpente et qui ont été abattus pour construire de grands édifices. Le sol portait beaucoup d'arbres fruitiers et offrait aux troupeaux des prairies fertiles. Surtout, au cours des années, l'eau envoyée par Zeus lui donnait la fertilité car elle ne se perdait pas dans la mer comme maintenant en s'écoulant sur le sol dénudé, Mais, comme il y avait beaucoup de terre, elle y pénétrait et se répartissait dans une couche d'argile protectrice, Le sol restituait ensuite cette eau venue des hauteurs dans les vallées et assurait partout une abondante irrigation par les rivières et les puits dont subsistent encore, aux anciennes sources, des signes sacrés afin que soit cru ce que l'on raconte aujourd'hui » (Critias,* 111 b-e).

« Une population nombreuse jouissait d'un sol florissant, d'une irrigation copieuse et du plus agréable changement des saisons » (Critias, 111e).

Ces indications correspondent aux conditions du temps de la prospérité de la culture mycénienne que les Grecs appelaient « l'âge d'or ».

La fertilité, la richesse forestière, le bien-être et la haute culture de la Grèce nous sont connus à travers les épopées d'Homère et les innombrables découvertes archéologiques. Hésiode chante également « *l'âge d'or* » et dit, entre autres: « *Le sol était riche de troupeaux », « la terre nourricière produisait d'elle-même quantité de fruits » (Les travaux et les jours).*

En ce temps-là, en Grèce continentale, en Crète et sur les nombreuses îles de la mer Égée et de la mer ionienne, s'épanouissaient de nombreuses villes et villages très peuplés, d'innombrables palais et forteresses s'y dressaient. Dans la « liste des navires » du deuxième chant de *l'Iliade,* Homère nomme de nombreuses cités qui envoyèrent au-delà des mers pour la guerre de Troie, 1 200 navires portant d'innombrables guerriers.

Viktor Burr, dans son intéressant ouvrage *Néon Katalogos,* a montré de façon convaincante que cette « liste des navires » aux temps prospères de la culture mycénienne, décrit avec exactitude les conditions de vie en Grèce vers 1300 av. J.-C.

Le philologue anglais H. D. F. Kitto reproduit les vers du récit de l'Atlantide cités plus haut et constate : « *Cela explique sans difficulté l'extraordinaire différence entre la nourriture des temps homériques et celle des temps classiques. Chez Homère, tous les deux ou trois cents vers, on dévore un bœuf. Manger du poisson est un signe d'extrême misère. À l'époque classique, le poisson est un luxe et le bœuf est pour ainsi dire inconnu* » (1957).

Les épopées d'Homère témoignent également de la richesse des forêts grecques. Lorsque Homère parle du Parnasse, d'Ithaque, de Zakinthos, de la Crète et du mont Ida, il dit: « *Tous ces pays de la Grèce étaient riches de forêts, entourés de forêts, plantés de forêts* ». D'après Homère, le Parnasse a « *des pentes boisées* » et des « *vallées boisées ». À* propos d'Ithaque, il dit: « *Il y a des forêts de toutes sortes* ». Le mont Nèriton à Ithaque est *« entouré d'une épaisse forêt* », etc. Les inscriptions sur les tablettes de l'écriture linéaire B mentionnent également fréquemment « des bûcherons » et des « brûleurs de feu » qui, selon Chadwick, devaient être des « charbonniers » (1958) de sorte qu'il conclut: « *La Grèce mycénienne était assurément beaucoup plus boisée que celle d'aujourd'hui ».*

H. D. F. Kitto constate: « *Aujourd'hui, les quatre cinquièmes de a Grèce sont désertiques. Jadis, les pentes étaient boisées, il y*

avait une riche réserve, tant de bois de construction que de gros et petit gibier » (1957).

Là encore, les données du récit de l'Atlantide correspondent aux faits. Les fouilles pratiquées dans des constructions mycéniennes ont révélé, à la surprise des archéologues, « *que l'on utilisait de grandes quantités de bois. L'appareil de maçonnerie était renforcé car les étrésillons, un peu comme les colombages du Moyen Âge* » Chadwick, 1958).

H. Sulze a publié un travail approfondi sur « *les travaux de charpente des constructions mycéniennes de grandes forêts* », notant que « *la construction en bois y était prédominante et exemplaire* » 1958). Les nombreux navires qui furent construits à l'époque mycénienne prouvent que l'on ne manquait pas de bois.

Les conditions étaient analogues en Crète, dans les îles Ioniennes et celles de la mer Égée. Selon Homère, elles étaient boisées, fertiles et habitées par une population nombreuse et prospère. Homère décrit la Crète comme « *fertile et belle... innombrables sont les hommes qui y vivent et on y compte 90 cités* ». Dans *Iliade,* il mentionne « *les villes fortement peuplées dans la Crète aux cent châteaux* » et il dénombre les villes dont il donne les noms. Villes désertées en partie après les catastrophes naturelles (*Iliade*, II, 645).

Sur l'île de Talos, nom mycénien de Thêra-Santorin, régnait c après Homère le roi Mécistée qui envoya son fils Euryale avec ces navires et des équipages se joindre à l'expédition contre Troie (*Iliade,* II, 565). C'est la preuve que l'explosion du volcan de Santorin qui anéantit toute vie et recouvrit l'île d'une couche de cendres et de pierre ponce de 60 m d'épaisseur, n'avait pas encore eu lieu lors de la grande prospérité de la civilisation mycénienne.

Telles sont clairement décrites dans le récit de l'Atlantide les conditions de « l'âge d'or » de la civilisation mycénienne. Cela est également valable pour les données du récit de l'Atlantide sur le royaume du plus âgé des fils de Poséidon, Atlas, donc sur la patrie des Atlantes, peuples de la mer du Nord que nous situons dans l'Europe du Nord entre le 52e et le 57e degré de latitude nord.

Là, également, à l'âge du bronze, régnait un climat extrêmement favorable qui se distinguait par des pluies abondantes et une température douce produisant une grande fertilité et une grande richesse de forêts.

Les Eddas, comme nous le verrons, constituent « l*es documents*

les plus anciens connus » (Völuspa, 1) et appellent ces siècles « l'âge d'or » *(Gylfaginning, 14).*

La limite des neiges éternelles en Norvège, à l'âge du bronze, s'établissait à une altitude de 1 900 m (Schwarzbach, 1961). Depuis la dernière glaciation, elle n'a jamais été aussi haute. À l'âge du bronze, la Scandinavie était couverte de forêts caduques exigeant de la chaleur jusque sur les régions côtières septentrionales, c'est-à-dire jusqu'au cercle polaire (Oxenstierna, 1957; L. Suball, 1958; I. G. Andersson, 1914). Oxenstierna parle de « l'âge *du bronze, disparu depuis si longtemps, baigné de chaleur et de lumière, dans lequel il n'y avait pas encore de forêts de conifères, aujourd'hui si typiques de la Scandinavie, mais seulement des forêts d'arbres à feuillage caduc* » (1957). Des empreintes de pépins de raisin et de grains de blé dans des vases d'argile provenant de la vallée de Malar au nord-ouest de Stockholm, montrent que depuis le début de l'âge du bronze on plantait de la vigne et du blé. L'archéologue suédois Sten Florin dit à ce sujet: « *Ces empreintes sont probablement venues du fait que des graines de céréales et des pépins de raisin ainsi que d'autres parties de plantes, étaient pressées dans l'argile au moment où l'on façonnait les récipients »* (1943).

Lorsque le récit de l'Atlantide énumère les différentes sortes d'arbres et de fruits, cela est donc exact: « *L'île sacrée dont le climat unissait, à l'époque, la chaleur du soleil et l'humidité, produisait tout cela en quantité étonnante et en grande qualité » (Critias,* 115b).

Au cours de cet « âge d'or », favorisé par le climat de l'époque du bronze, la population de l'Europe du Nord (c'est-à-dire de ce qu'on appelle également le « *cercle de la culture nordique* ») s'était fortement multipliée. Plusieurs centaines de milliers de tumuli funéraires et d'innombrables trouvailles de fouilles, prouvent la densité de la population dans cette région.

L. Meyn parle « *d'une extrêmement forte densité des habitations à Sylt qui prouve qu'une population riche et dominatrice habitait là* » 1937). Sur le haut pays d'Héligoland, dont la surface est aujourd'hui réduite à 0,35 km^2, on a trouvé treize tumuli funéraires Cl. Ahrens, 1966), nombre qui est très important pour une si petite superficie.

Ainsi, la donnée du récit de l'Atlantide: « *Sur les montagnes et dans le reste du pays, il y avait, comme il a été dit, une grande*

quantité d'hommes » (Critias, 119a), est facile à comprendre.

Les chercheurs de la préhistoire ont prouvé l'existence d'une « route de l'or » qui allait de la côte occidentale du Schleswig-Holstein à travers le pays vers le nord-est, Cette route a été ainsi nommée parce qu'elle est caractérisée par de très grands tumuli Hjnéraires avec des tombes particulièrement riches et par des trouvailles d'objets en or et de produits importés (Ahrens, 1966).

Cl. Ahrens écrit au sujet de vestiges analogues dans les tombes de l'âge du bronze à Héligoland : « *Cela signifie que nous pouvons attribuer une place importante à l'île d'Héligoland dans le commerce de l'ambre. Bien que, comme il a été dit plus haut, l'île* [entendons le massif rocheux] *ne fût elle-même l'endroit où l'on trouvait l'objet de ce fructueux commerce. Mais nous devons considérer qu'en ce temps-là, selon toute vraisemblance, il existait tout un chapelet d'îles entre Héligoland et la presqu'île de l'Eiderstedt.*

Parmi celles-ci se trouvait la célèbre Abalus de Pythéas, A mon sens, cette supposition ne serait aucunement erronée, Surtout si on tient compte d'un trafic maritime intense complétant la circulation par voie de terre et d'une certaine importance religieuse de l'île. C'est sous ce rapport que s'expliquerait peut-être le phénomène mentionné plus haut des nombreuses et importantes sépultures découvertes sur l'île » (Cl. Ahrens, 1966).

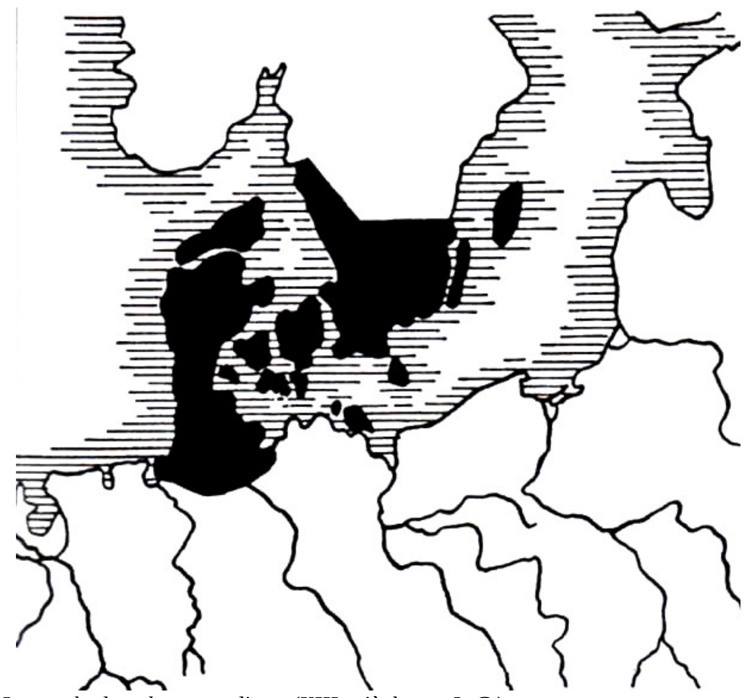
Ainsi, la recherche préhistorique rend tout-à-fait vraisemblable qu'Héligoland, ou plutôt l'île de l'ambre, Basileia-Abalus, ait eu une place importante dans le commerce de l'ambre à l'âge du bronze.

Si nous considérons en outre que la recherche préhistorique a montré qu'à l'âge du bronze, il existait un important trafic maritime vers l'Angleterre et les côtes occidentales de l'Europe à partir de notre côte ouest, on ne peut plus considérer comme erronées les données suivantes du récit de l'Atlantide concernant Basileia: « *Les arsenaux maritimes étaient remplis de trirèmes et de tout l'accastillage qu'il leur fallait. Lorsque l'on avait franchi les trois ports qui existaient et qui étaient en direction de l'extérieur, on trouvait un mur qui, partant de la mer, les entourait partout, éloigné de 50 stades de la plus grande enceinte et du port et rejoignait la mer à l'embouchure du chenal. Tout cela était entouré de maisons serrées les unes contre les autres. Les bassins et le plus grand port grouillaient de navires et de marchands qui*

venaient de toutes les parties du monde et dont la foule provoquait, de jour comme de nuit, des cris, du tumulte et des bruits de toutes sortes » (Critias, 117 d à e).
Les chercheurs de la préhistoire ont démontré à diverses reprises que les Atlantes disposaient de flottes importantes et savaient naviguer en haute mer.
H. W. Brogger, le directeur du Musée norvégien d'Oslo, tient même pour possible que ces navigateurs Scandinaves aient découvert, dès l'âge du bronze, la route maritime de l'Amérique du Nord *« car à cette époque,* écrit-il, *la navigation était à son apogée »* (1934). A. Kaster dit que les peuples de la mer du Nord qui, vers 1200, pénétrèrent dans le delta du Nil, étaient « *les marins les plus expérimentés de leur temps* » (1923).

L'organisation dans le cercle de la culture nordique et dans le royaume des atlantes

La région du cercle de culture nordique de l'âge du bronze était bien organisée, comme l'ont montré les chercheurs de l'histoire du droit.
Tout le pays était partagé en lots de terre. Cent lots formaient un district sous l'autorité d'un chef. Le nom de ces districts de cent lots était *hundari* en suédois, *haeret* en danois et harde en frison.
On a cru longtemps que l'articulation des armées de la Germanie des origines en *« centaines »* indiquait qu'un hundari, donc cent lots de terre, devait fournir cent hommes à l'armée. Des recherches plus approfondies ont montré que cette théorie n'était pas défendable.
Ces recherches ont montré que les *hundari* (*haeret* ou *harden*) n'étaient pas des mesures militaires mais économiques. La dénomination *hundari* ne veut pas dire que le district doit fournir cent hommes à l'armée, mais qu'il se compose de cent fermes. Un *hundari* ne devait fournir que 20 hommes au service militaire. Six *hundari* ensemble forment une sorte d'unité militaire et mobilisent cent vingt hommes.
C'est ce que l'on a souvent appelé *« la grande centurie germanique ».* Les historiens Scandinaves ont abondamment prouvé qu' *« une centurie était une unité de cent vingt hommes »* (Rietschel, 1907; Chr. L. F. Stemann, 1871; J. C. H. R. Steenstrup, 1974; H. Matzen, 1893).



Le cercle de culture nordique (XIIIe siècle av. J.-C.).

Les historiens Siegfried Rietschel et Claudius von Schwerin dans *Untersuchungen zur Geschichte der germanischen Hundertschaft* (Weimar, 1907) et *Die altgermanische Hundertschaft* (Breslau, 1907), ont présenté des preuves nombreuses que cette division des terres et l'articulation de l'armée « *devaient remonter au temps du peuplement* » (Rietschel, 1907).
Rietschel résume ses recherches en ces mots : « *Pour toutes ces raisons, je voudrais résumer mes conclusions comme suit: si nous pouvons réellement parler chez un peuple d'une répartition politique qui présente tous les signes de l'authenticité originelle et qui montre clairement ses sources les plus anciennes, c'est bien le cas des hundari ».*

Rietschel constate ensuite « *qu'il y a unanimité* » sur les origines et l'ancienneté de cette organisation administrative (1907). L'historien Claudius von Schwerin confirme et complète les conclusions de Rietschel et appelle cette répartition des terres et

cette articulation de l'armée « *un produit du peuplement germanique* ».

L'époque de ce peuplement qui permet de prouver l'organisation du pays et de l'armée est, en Suède, l'âge du bronze et, au Danemark et au Schleswig-Holstein, la fin de l'âge de la pierre.

Après ce que nous avons appris concernant la fiabilité des données historiques et géographiques du récit de l'Atlantide, ne soyons pas étonnés qu'il décrive l'organisation du pays et le mode de recrutement de l'armée dans le royaume des Atlantes comme semblables à ce qu'en ont démontré les historiens spécialistes du droit dans les régions de peuplement germanique à l'âge du bronze.

Dans *Critias* (119) on trouve : « *Mais en ce qui concerne le nombre des habitants, il existait une loi suivant laquelle chaque district* [nos *hundari, haeret, harde] dans la plaine devait choisir un chef parmi les hommes capables de combattre. La taille d'un district était de cent lots de terre. Le nombre total de tous les districts s'élevait à 60000. Sur les montagnes et dans le reste du pays il y avait, comme il a été dit, une grande multitude d'hommes. Mais tous dépendaient, selon leur localité ou leur hameau, d'un district et du chef qu'il concernait. Les chefs devaient, suivant les lois en vigueur, livrer pour la guerre : la sixième partie d'un char de guerre de façon que le nombre total des chars atteignît 10000, deux chevaux et deux cavaliers, puis un attelage de deux chevaux sans voiture avec un guerrier monté pourvu d'un petit bouclier et qui combattait à pied et un conducteur pour les chevaux. En outre, chaque chef devait fournir deux hommes lourdement armés, deux archers et deux frondeurs ainsi que trois lanceurs de pierre et trois lanceurs de javelots sans équipement. Enfin pour équiper les 1200 navires, chacun quatre matelots* ».

Si l'on compte le nombre de guerriers qui devaient être fournis par un chef de district, on arrive au total de 20. Six districts devaient donc fournir cent vingt hommes. C'est là l'effectif de cent vingt guerriers de la « *grande centurie germanique* » mentionnée plus haut.

Il faut mentionner aussi que l'existence de cette organisation administrative et militaire a été également prouvée en Angleterre. Rietschel a dit, à propos de ce pays : « Tous les indices indiquent que *cette unité remonte à une plus ancienne époque du peuplement et qu'elle est originelle. En faveur de cette thèse, il y a la très*

grande analogie entre la centurie scandinave et l'anglo-saxonne qui ne peut s'expliquer par des emprunts réciproques mais uniquement p*ar les caractères propres à l'ancienne Germanie » (1907).*
Il faut également remarquer que cette organisation n'a pas pu être prouvée en Norvège et en Islande. Ces régions, selon la conception des préhistoriens, n'appartenaient pas au cercle de culture nordique de l'âge du bronze.
Le cercle de la culture nordique de l'âge du bronze ne se délimite donc pas par une organisation du pays et de l'armée qui remonterait aux origines, mais par une unité des armes, des bijoux, des céramiques et des formes des sépultures. Les préhistoriens définissent ce cercle de culture comme le *« territoire germanique de l'âge du bronze ».*
L'arme typique de ce territoire est « l'épée germaine commune à *poignée en forme de langue ».* Le qualificatif *« germaine commune »* vient du fait que cette arme est celle de toutes les tribus germaines de ce territoire.
Sprockhoff parle, comme nous l'avons vu plus haut, de *« l'énorme quantité des épées trouvées dans le Nord »* et il dit que la *« diffusion des épées germaines à poignée en forme de langue peut faire office de témoignage de l'importance du territoire germanique » (1936).*
En 1931, Sprockhoff a publié une carte de cette diffusion des épées germaniques vers 1200 av. J.-C. On y constate que ce type d'arme était répandu surtout dans la Suède méridionale, le Danemark, le Schleswig-Holstein, le Mecklembourg jusqu'à l'Oder, la Basse Saxe jusqu'à la Weser. Ce territoire englobe le « *cercle de la culture nordique* » ou le « *territoire germanique de l'âge du bronze »* entre les 52e et 57e degrés de latitude nord, donc le « neuvième arc » de la carte égyptienne du monde (voir plus haut p. 38).
Les dimensions de cet empire sont les suivantes : « *Sur l'un des côtés, il avait une longueur de 3000 stades* (555 *km) et sur l'autre, 2000 stades (370 km) » (Critias,* 118a).
Cela correspond exactement à la superficie de la zone de peuplement germanique de l'âge du bronze. 3000 stades ou 555 km correspondent à la distance entre le 52e et le 57e degré de latitude nord, 2000 stades ou 370 km est la distance entre l'embouchure de la Weser et celle de l'Oder ou entre la côte

occidentale du Jütland et la ligne estuaire de l'Oder, pointe sud du Vatternsee qui formait la limite orientale du territoire germain de l'âge du bronze.

Cet empire de 3000 sur 2000 stades est décrit comme une plaine où il existe toutefois des « montagnes » car il est dit que le canal creusé sur l'île de Basileia « *recevait les cours d'eau qui descendaient des montagnes* » et que c'est « *par cette voie qu'ils amenaient dans la ville le bois des montagnes* » *(Critias,* 118e).

La description du territoire en question comme une « plaine » est justifiée car les « montagnes » de cette région ont rarement plus de 100 à 200 m d'altitude.

Cette plaine était protégée des vents du Nord « *par des montagnes dont le nombre, la beauté et la hauteur surpassaient tout ce qui existe ailleurs* » *(Critias,* 118b). On peut penser ici aux hautes montagnes de la Norvège, qui correspondent à cette description. Les découvertes isolées d'épées germaniques sur la côte norvégienne montrent que des navigateurs venant du territoire de peuplement germanique sont passés par là.

Sur ce point on remarquera que, dans les dialogues *Timée* et *Critias,* le nom de l'Atlantide désigne trois territoires différents:

1. L'île Royale Basileia qui avait un rayon de 50 stades (9,2 km) *(Critias,* 113 c).
2. L'empire d'Atlas qui mesurait 3000 sur 2000 stades *(Critias,* 118a).
3. L'ensemble du domaine de la civilisation, donc les territoires dominés par les autres frères d'Atlas.

Ceci a été confirmé par tous les chercheurs qui se sont sérieusement occupés de ces dialogues. Je citerai parmi eux A. Schulten, P. Borchhardt, A. Herrmann, W. Brandenstein, J. W. Mavor Jr., J. V. Luce et A. Franke.

A. Franke écrit: « *Platon emploie la dénomination Atlantis de la même façon que nous disons Rome. Nous pouvons dire par exemple: Rome est sur le Tibre et Rome agrandit ses frontières jusqu'au Danube, et dans les constructions des Sassanides on reconnaît l'influence de Rome. Rome signifie ici: 1. la ville, 2. l'empire, 3. la civilisation* » *(A.* Franke, 1974).

Lorsque l'on parle de l'engloutissement de l'Atlantide, il n'est question que de l'île Royale sur laquelle s'était développée comme il a été dit « *une grande et étonnante puissance royale* » *(Timée,*

25a). Il ne s’agit pas là de l’empire sur lequel régnait Atlas et qui s’étendait « *sur de nombreuses autres îles et sur des parties du continent* ». De même, tout le domaine de culture de l’Atlantide n’a pas disparu. Ce domaine de civilisation auquel appartenaient « *la Libye jusqu’à l’Égypte et l’Europe jusqu’à la Tyrrhénie »* et de nombreux territoires « *à l’extérieur des colonnes d’Hercule était plus grand que la Libye et l’Asie (Asie mineure) » (Critias,* 108e). Il était sous la domination des rois de l’île Atlantide. « *Ce grand domaine n’a pas disparu: il s’appelle par exemple l’empire de Gadiros, le frère cadet d’Atlas et il est encore nommé ainsi dans cette région » (Critias,* 114b).

La royauté chez les Germains

Les renseignements écrits les plus anciens que nous possédions sur la royauté chez les Germains, sont les textes de l’historien romain Tacite (vers 55-120 après J.-C.).
Dans sa *Germanie,* il rapporte : « *Les rois, chez les Germains, n’ont pas un pouvoir illimité et arbitraire. Leur domination repose plus sur l’exemple qu’ils donnent que sur le pouvoir dont ils disposent* » (chap. 7). Nous apprenons fréquemment qu’à une époque plus récente, les rois germains étaient responsables devant un tribunal, le Thing. Dans la *Heimskringla,* le juriste Thorngnyr dit au roi Olaf, fils d’Erik: « Si *tu t’opposes à notre volonté, nous te tuerons car nous ne souffrirons aucune rupture de la paix et aucune illégalité. Nos ancêtres ont toujours agi ainsi. Ils ont noyé cinq rois dans une seule et même source sur le jugement du Thing de Mora ».*
Les rois germains n’étaient donc pas des dieux rois ni des monarques absolus. Ils ne jouissaient d’aucun honneur divin et ils étaient soumis à la loi. Ils devaient se rendre régulièrement dans l’île alternativement tous les cinq et six ans pour répondre de leurs actes devant un Thing.
Nous n’avons, sur la royauté germanique, aucun renseignement de l’époque antérieure à la *Germanie* de Tacite. Mais il semble que cette position du roi chez les Germains remonte à l’âge du bronze. Dans le récit de l’Atlantide, il est dit, à ce sujet: « *Leur domination sur la communauté, qui leur était soumise était réglée par les com-*

mandements de Poséidon. Ils leur avaient été transmis par la loi et les inscriptions gravées par leurs ancêtres sur une colonne d'orichalque (ambre), Elle se trouvait au milieu de l'île dans le sanctuaire de Poséidon. Là, les cinq paires de jumeaux royaux se rassemblaient alternativement tous les cinq et six ans pour ne pas avantager les nombres impairs au détriment des nombres pairs. Ils tenaient conseil, en contact personnel, sur leurs affaires communes. Ils enquêtaient pour savoir si l'un d'eux s'était rendu coupable d'un abus et siégeaient en tribunal pour délibérer. S'ils étaient en mesure de rendre un jugement, ils se donnaient les uns aux autres le gage suivant » (ici suit la description du sacrifice du taureau dont il sera question plus bas). « *Ensuite, ils mettaient tous un manteau bleu sombre d'une merveilleuse beauté et, ainsi vêtus, ils s'asseyaient sur le sol autour du foyer du sacrifice après avoir éteint tous les feux autour du sanctuaire. Au cours de la nuit, ils laissaient le droit suivre son cours entre juge et justiciable lorsque l'un d'entre eux en accusait un autre de quelque abus. Le verdict qu'ils rendaient était inscrit dès le lever du jour sur une tablette d'or qu'ils accrochaient aux murs comme une plaque commémorative avec les draperies. Il y avait encore quantité d'autres lois concernant les droits honorifiques des rois. La loi la plus importante était surtout qu'ils ne devaient jamais prendre les armes les uns contre les autres et qu'ils devaient assistance aux autres si quelqu'un, dans un des états, voulait anéantir la dynastie. En outre, ils devaient, tous ensemble, comme leurs ancêtres, se consulter sur la guerre et les autres entreprises et en laisser la direction suprême à la descendance d'Atlas. Cependant, le roi n'avait pas le droit de condamner l'un de ses parents si six au moins des dix n'avaient pas donné leur accord » (Critias,* 119c-120d).

Commençons par noter que Ramsès III, dans les textes de Médinet Habou, parle des « dix » qui auraient commandé les peuples de la mer du Nord (Breasted, *Ancient Records of Egypt, 1906-1907).*

Poséidon, le père d'Atlas et ancêtre des jumeaux rois, appartient *« aux divinités apportées en Grèce, de la patrie d'origine nordique »*, comme le savant suédois Martin P. Nilsson l'a démontré (1938). Il est, par son nom et sa nature, identique au principal dieu

des Frisons, Fosite, qui a donné son nom à l'île sacrée, « Fosites-Land », près d'Héligoland.
Il était d'usage, chez les rois germaniques, de faire remonter leur arbre généalogique à un dieu, comme on nous le raconte dans le récit de l'Atlantide à propos des Dix Rois.
Nous apprendrons plus loin, grâce au papyrus *Wen Amun* (XIe siècle av. J.-C.), qu'une tribu des peuples du Nord, après la « grande migration » s'était fixée sur la côte de l'actuel Liban. C'était la tribu des Sakars. Le roi des Sakars n'était pas, lui non plus, un dieu roi au pouvoir absolu comme les rois égyptiens et achéens. Il lui fallait tenir conseil avec les grands de son royaume et s'incliner devant leurs décisions. Chez les Doriens, qui étaient apparentés par les origines et le sang avec les Sakars et les Philistins des textes, les rois étaient également soumis à la loi et à Apella, le Thing des grands. Chez eux aussi, Poséidon était l'ancêtre de la dynastie royale.
Le culte des jumeaux était répandu dans tout le cercle de civilisation nordique. Cela est illustré par de nombreuses représenta tions de deux silhouettes parfaitement semblables que l'on considère, fort justement, comme des jumeaux et que l'on trouve sur des dessins rupestres de l'âge du bronze.
Sur un rasoir de Voel, en Scandinavie, datant de l'âge du bronze, l'image de deux jumeaux royaux coiffés d'une couronne de rayons, est particulièrement impressionnante.
Selon d'anciennes traditions grecques, les jumeaux divins viennent du pays des Hyperboréens, le pays de l'ambre. H. Lüdemann dit : « *Le culte des jumeaux des Tyndarides à Sparte, remonte peut-être aux anciens jumeaux divins nordiques* » (1939).
Les Romains honoraient les jumeaux Castor et Pollux, et Hauer remarque à ce sujet « *que ce culte remonte à la préhistoire indo-germanique* » (1940).
Tacite dit, à propos des Germains : « *Dans leurs anciens chants, ils célèbrent le dieu Tuisto, né de la terre et son fils Mannus, comme le père et le fondateur de leur peuple » (Germanie,* Chap, 2). Hauer et quelques autres ont traduit le nom de Tuisto par *zwilling* Gumeau) (1940). Il est dit dans la *Völuspá: « Les enfants des jumeaux habiteront à nouveau le vaste séjour du Vent »,* Tacite mentionne également que la tribu germanique des Naharvales révérait les jumeaux Alces (*Germanie,* Chap. 43).
On suppose généralement que la remarquable double royauté,

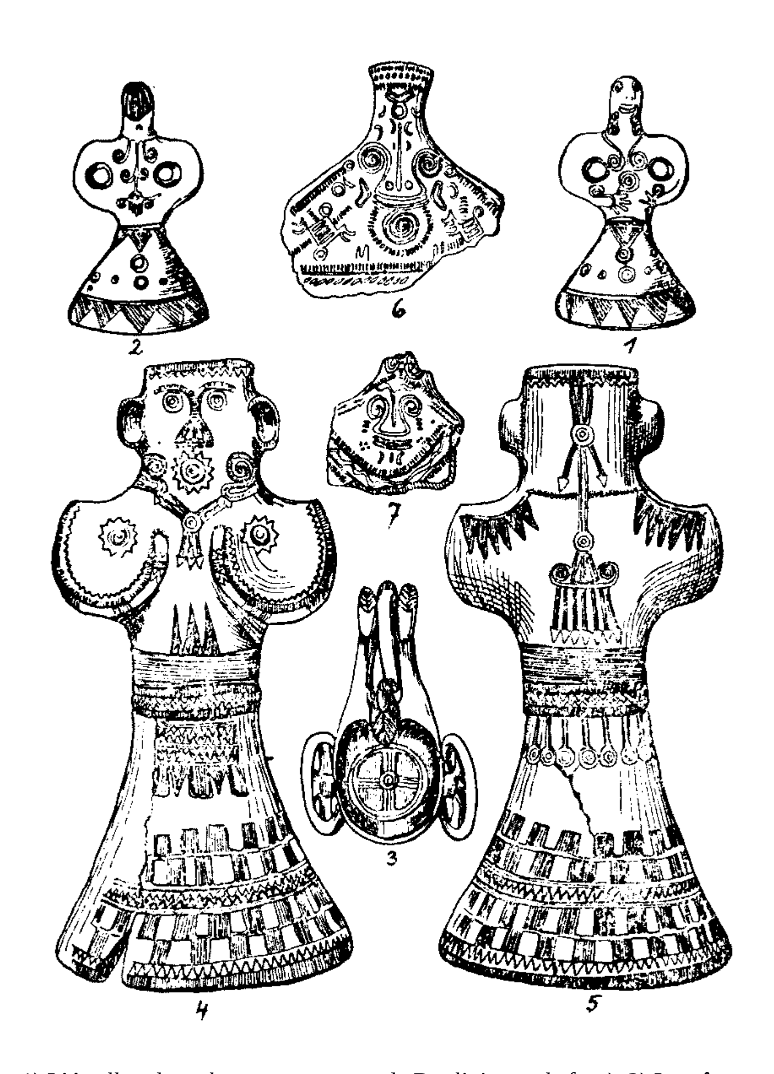
chez beaucoup de tribus indo-germaniques, remonte aux jumeaux divins, leurs ancêtres.
C'est ainsi que la mention des cinq couples de jumeaux qui se réunissaient sur l'île sacrée de Poséidon, « Fosites Land », alternativement une fois tous les cinq et six ans pour y tenir leur Thing indique qu'il existe là des renseignements historiques justifiés.
Une autre indication de la justesse de ces données est la mention du « *manteau bleu sombre d'une merveilleuse beauté* » que les couples de jumeaux portaient lors de ce Thing. Dans le texte grec on lit *kallistèn kyanèn stolèn.* Schleiermacher a traduit *stolè* par « draperie », *Stolè* était un long manteau à plis, une sorte de cape qui était surtout portée par les rois.
Un hasard curieux fait que l'on a retrouvé un de ces manteaux royaux dans un ancien sanctuaire nordique dans le Thorsberger Moor, au Schleswig-Holstein. Ce manteau est toutefois plus récent et date du IIe siècle après J.-C.
Le spécialiste du tissage et des textiles préhistoriques K. Schlabow a étudié ce manteau et lui a consacré un travail approfondi. Il démontre que le « miracle technique » de ce manteau ne réside pas tellement dans sa longueur originelle (2,36 m) mais plutôt dans le fait que, lors de sa confection, on a employé deux façons de tissage différentes dont l'exécution exigeait un « métier à tisser très perfectionné ».
Schlabow a pu prouver que le métier à tisser à contrepoids, très perfectionné techniquement, sur lequel le « manteau d'apparat de Thorsberg » a été fabriqué « était déjà utilisé dans le Nord, à l'âge du bronze, c'est-à-dire il y a 3500 ans ».
La couleur était un bleu dégradé. Des photographies aux infrarouges ont montré « que les fils ayant servi au tissage du drap n'ont pas une teinte uniforme, mais que le bleu montre un dégradé allant du sombre au moyen puis au clair... Ainsi, nous n'avons pas affaire à un manteau ordinaire, mais la surface bleue est divisée en jolis zarrés, constatation qui confirme la qualification de manteau d'apzarat ». Schlabow ajoute « *que ce manteau a toujours été considéré. dans les siècles qui suivirent, par sa coupe et sa couleur comme un manteau royal traditionnel* » (1951).
Le coûteux « manteau étoilé » de l'empereur Henri II (mort en 1024) est célèbre. Il est conservé au Musée diocésain de Bamberg, l'appelle « manteau étoilé » parce que son tissu de soie bleue est

garni de broderies d'or représentant le soleil, la lune et les étoiles ainsi que d'autres motifs symboliques.

G. Hofmann, directeur général du Bayrischen Staatlichen Bibliotheken, écrit à ce sujet: « *L'emploi de tels manteaux étoilés par les maîtres du monde* [le ciel étoilé est ici le symbole d'une puissance étendant sur toute la terre] se *retrouve jusqu'au VIe siècle av. J.-C.* 22 *et au-delà, dans l'Antiquité. Les diadoques le portèrent ainsi que Les rois de la Rome antique et les empereurs romains comme César et Auguste* » (1950).

Dans le récit de l'Atlantide, nous avons la première et la plus ancienne mention écrite de ce « *manteau bleu sombre d'une Merveilleuse beauté* » que les cinq couples de jumeaux portaient au Thing. Ce manteau d'apparat pourrait bien avoir été le prédécesseur des manteaux royaux bleus que l'on vit bien plus tard.

Les peuples de la mer du Nord, lors de la grande migration qui, vers 1200 av. J.-C. les mena jusqu'aux frontières de l'Égypte, ont laissé sur leur chemin de nombreux tombeaux et des dépôts d'objets. Une de ces tombes se trouve à Klicevac (Yougoslavie). On y a découvert des statuettes d'argile représentant « l'Apollon hyperboréen » sur un char tiré par des cygnes, Le dieu porte au cou et des deux côtés de la poitrine des dessins du soleil et des étoiles de couleur jaune et il est coiffé d'une « couronne à rayons » avec un bandeau frontal comportant un motif en zigzags.



1) L'Apollon du « char aux cygnes » de Dupljaja, vu de face). 2) Le même, vu de dos. 3) Le char de Klicevac, vu d'en haut. 4) L'Apollon du char de Klicevac, vu de face. 5) Le même, vu de dos. 6) Fragment d'une idole d'argile d'Orsova. 7) Fragment d'une idole d'argile de Kovin. (Georg Kossack, « Studien zum Symbolgut der Umenfelder – und Hallstattzeit Mitteleuropas »).

Son long manteau traînant jusqu'à terre est bleu, comme le montrent des restes de couleur, avec beaucoup d'ornements jaunes. Un char rituel analogue et de la même époque, trouvé à Dupljaja près de Belgrade, représente le même dieu sur un char tiré par des cygnes. « *Il* [Apollon] *roule visiblement vers le point de départ du mouvement qui l'a amené chez les Grecs* » (Sprockhoff, 1954).
La statue sur le char aux cygnes porte un collier et des bracelets dont les extrémités forment des spirales opposées « *qui doivent être attribuées à notre période nordique IV* » (Sprockhoff). La statue est vêtue d'un long manteau descendant jusqu'au sol comme celle de Klicevac.
Sprockhoff rappelle, en reproduisant cette statuette, un passage tiré d'un fragment du poète grec Alcée (vers 600 av. J.-C.) où ce dernier raconte la naissance d'Apollon dans le pays des Hyperboréens : « *Lorsque Apollon fut né, Zeus le para d'un collier d'or et lui donna une lyre. Puis il lui donna un char mais le char était formé de cygnes et il l'envoya à Delphes* ».
Sprockhoff ajoute : « *Il semble impossible de décrire avec plus d'exactitude le char de Dupljaja* » (Sprockhoff, 1954). Nous avons ici la représentation la plus ancienne de l'Apollon hyperboréen avec le long manteau bleu et elle date de 1200 av. J.-C.
Ceci semble indiquer que la donnée du récit de l'Atlantide concernant le « *manteau bleu sombre d'une merveilleuse beauté* » que portaient les rois de l'Atlantide pourrait être historiquement exacte. On notera, du reste, que le principal de tous les dieux nordiques, Odin, porte également le manteau bleu céleste (Hauer, 1940).
Dans le récit de l'Atlantide on voit que les cinq couples de jumeaux royaux tenaient les assises de leur tribunal « *pendant la nuit* ». Cette indication semble bien confirmée par Tacite qui remarque que, chez les Germains, les affaires importantes sont toujours discutées de nuit « *car ils ne comptent pas d'après les jours, comme nous le faisons, mais d'après les nuits; c'est ainsi que sont fixés les délais et les rendez-vous » (Germanie,* Chap. II).
Cette façon de compter le temps par les nuits est une survivance du calendrier lunaire, Des expressions comme *Fastnacht*, *Weihnacht,* les douze *nuits* saintes, le rappellent tout comme en anglais *a sunnight* et *a fort-night.*
Les tablettes d'or dont il est question dans le récit de l'Atlantide ne sont vraisemblablement pas non plus une invention des conteurs.

Evhémère de Messine (vers 300 av. J.-C.) rapporte dans son livre *Inscriptions sacrées (hiera anagraphè)* que dans l'océan du Nord se dressait sur une île un ancien sanctuaire où l'on conservait des tablettes d'or sur lesquelles étaient inscrits les faits historiques des rois de cette région des temps les plus anciens, Les rois se nommaient Ouranos, Cronos et Zeus (S. Wide, 1910). Eschine, élève de Socrate (vers 400 av. J.-C.), raconte que les vierges hyperboréennes Argè et Opis auraient apporté à Delos « *des tablettes de bronze avec les inscriptions du souvenir* » où elles auraient été conservées (Axiochos, 371). Selon Hérodote, « *Argè et Opis seraient venues du pays des Hyperboréens avec les dieux Apollon et Artémis* [qui sont considérés comme des jumeaux] », elles seraient mortes à Délos et y auraient été enterrées, « *le tombeau se trouve derrière le sanctuaire d'Artémis, du côté est, tout près de l'auberge des Keiens* » (IV, 35), où on le montre encore aujourd'hui.Dans la *Völuspa* qui, comme nous le verrons, rapporte des faits *relatifs à « l'âge d'or », il est dit qu'après la terrible catastrophe* naturelle appelée Ragnarök, la terre ressurgit de la mer. *« Les dieux, là où se trouvait Asgard, retrouveront les miraculeuses tablettes d'or qui étaient leur propriété au commencement des jours » (Völuspa*, 61).

Dans la *Gylfaginning* on lit que les dieux, après Ragnarök, « se *réunissent et s'entretiennent, ils se rappellent leurs runes et parlent des événements des anciens jours, du serpent Midgard et du loup Fenrir, Ils retrouvent dans l'herbe les tablettes d'or que les Ases utilisaient au commencement des jours ».*

Ici, nous avons affaire à une tradition germanique qui ne dépend pas du récit de l'Atlantide et des textes transmis par des auteurs grecs, et qui parle des tablettes d'or utilisées par les dieux.

Une écriture runique existait-elle à l'âge du bronze ?

Il est beaucoup plus difficile de résoudre le problème de savoir si ces données du récit de l'Atlantide : « *Ils inscrivaient le verdict sur une tablette d'or* », peuvent être exactes ou non. Savoir si, au XIIIe siècle av. J.-C. il existait une écriture dans le cercle de civilisation nordique.

D'après les Eddas, « *les dieux se rappelèrent leurs runes* » qu'ils connaissaient avant Ragnarök. Y avait-il, avant Ragnarök et

l’engloutissement d’Asgard, une écriture runique dans les régions nordiques?
La réponse est, en général, presque toujours négative. On tient les Germains de l’âge du bronze pour des analphabètes. Tout comme, jusque récemment, les Achéens mycéniens, puis on a découvert plusieurs milliers de tablettes couvertes de signes d’écriture linéaire que l’on a déchiffrés...
Il y a en tout cas quelques indices qui plaident contre l’analphabétisme des Germains de cette époque.
F. Altheim et E. Trautmann, dans leur ouvrage *Vom Ursprung der Runen,* ont publié des dessins rupestres de l’âge du bronze de Fossum, Bohuslân, et les tiennent pour des signes analogues aux runes.
Lors de leur migration vers le Sud qui passait par le Brenner et le pas de Tonale, les peuples de la mer du Nord arrivèrent dans le Val Camonica où ils laissèrent des milliers de dessins rupestres. On trouve parmi eux « *des signes graphiques préruniques d’origine nordique* » que les deux chercheurs comparent aux signes analogues de Scandinavie, « *Les signes graphiques des Germains du Nord, il n’y a plus aucun doute là-dessus, se retrouvent sur les rochers du Val Camonica. Cette conclusion n’a rien de surprenant. Nous avons, dès le début, essayé de montrer que l’art rupestre de la vallée des Alpes n’est compréhensible que si on le fait descendre de l’art Scandinave. La répétition des formes et des motifs est surprenante. Ils pourraient aussi bien venir directement des régions du culte du soleil et des saisons. C’est ici que l’on voit le mieux les coïncidences avec les signes graphiques » (1941). « Au Val Camonica, nous avons trouvé à côté de l’alphabet du nord de Italie sous ses différentes formes selon les époques, une écriture par signes symboliques, plus ancienne. Elle offre une nette parenté avec l’écriture symbolique prérunique du Nord germanique dont elle est issue » (1941)?*
Les deux auteurs supposent donc qu’une écriture symbolique prérunique était connue à l’âge du bronze en Europe du Nord.
III existe une analogie frappante entre les signes runiques et ceux des alphabets grec et italien. C’est pourquoi les chercheurs spécialisés ont souvent parlé d’un rapport direct entre ces deux systèmes. Ils sont d’avis que l’alphabet grec emprunté aux Phéniciens apparaît dans les signes italiens et dans les signes runiques nordiques sous une forme modifiée. Ils peuvent, ce

faisant, se référer à une remarque d'Hérodote: « Par leur installation en Béotie, les Phéniciens ont apporté en Grèce de nombreuses sciences et arts, comme par exemple l'alphabet que les Héllènes, à ce que je crois, ne connaissaient pas jusqu'alors ».

Qui étaient les Phéniciens ?

Cette question n'a été résolue que tout récemment. Vers 1200 av. J.-C., les peuples de la mer du Nord occupèrent la côte occidentale de la Syrie et de la Palestine.

Ils trouvèrent là un territoire que les catastrophes naturelles de la deuxième moitié du XIIIe siècle avaient complètement ravagé et dépeuplé. Ils fondèrent alors des royaumes au Liban, celui des Sakars et, sur le littoral palestinien, celui des Philistins.

Le papyrus *Wen Amun* du début du XIe siècle av. J.-C. parle de ces royaumes, de même que différents textes de l'Ancien Testament.

Vers le Xe ou XIe siècle, arriva du continent un peuple qui se faisait appeler « chananéen ». Ces Chananéens se mêlèrent aux peuples de la mer du Nord, donc aux Sakars du Liban et, de ce croisement, naquirent les Phéniciens (voir plus haut).

Il est alors vraisemblable que les Chananéens qui, jusqu'alors, n'avaient pas d'écriture, aient appris des peuples de la mer du Nord, non seulement la construction navale et la navigation en haute mer, mais peut-être aussi l'écriture runique. On pourrait expliquer ainsi les analogies frappantes entre les écritures phéni-_ ciennes, grecques, italiennes et les signes, runiques nordiques.

Les peuples de la mer du Nord et, dans ce cas précis, les Sakars de la région libanaise ont-ils possédé une écriture? Le papyrus *Wen Amun* ne connaît que les Sakars, leurs princes et leurs navires au Liban, et ne sait encore rien des Phéniciens ou des Chananéens dans ce pays. Il y est dit que le roi des Sakars fait apporter les « journaux » de son père et de son grand-père dans lesquels sont inscrites les quantités de bois de cèdre vendues par ces derniers à l'Égypte. En d'autres termes, au XIIe siècle av. J.-C., le père et le grand-père du prince des Sakars connaissaient l'écriture et la comptabilité. Nous ne savons toutefois pas de quelle écriture ils se servaient.

L'écriture hittite, comme l'écriture linéaire B des Mycéniens, avait disparu dans les cataclysmes du XIIIe siècle av. J.-C.

Il est peu probable qu'ils aient appris l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens. Les Sakars et les Philistins qui s'étaient installés depuis le XIIe siècle av. J.-C. dans ces régions, ne faisaient pas partie des peuples de la mer du Nord capturés, par les Égyptiens et prisonniers dans les camps de travail. L'écriture cunéiforme était utilisée au XIIIe siècle av. J.-C. à Ougarit et en Assyrie. Mais le grand-père du roi ne pouvait guère l'avoir apprise car, d'une part Ougarit avait été complètement détruite par les catastrophes du XIIIe siècle et, d'autre part, parce que les peuples de la mer du Nord n'avaient jamais pénétré en Assyrie.
La question de savoir quelle écriture utilisait un prince des Sakars au XIIe siècle av. J.-C. reste donc posée.
Mais il n'est pas exclu qu'il se soit servi des signes runiques qui seraient ainsi à l'origine, vers le Xe siècle av. J.-C., de « l'écriture phénicienne ». Il n'est donc pas impossible que les rois de l'Atlantide aient pu « *écrire leur verdict sur une tablette d'or* ».
L'opinion d'Hérodote que les Phéniciens auraient inventé l'écriture et l'auraient apportée en Grèce, était déjà contestée dans l'Antiquité. Diodore de Sicile, qui puisait son savoir dans des sources très anciennes, dit que l'écriture alphabétique du poète Thrace Linos et de son disciple Orphée, aurait été apportée du nord en Grèce et adaptée à la langue grecque. Elle s'appelait « phénicienne » à cause de la légende de Cadmos qui l'aurait importée de Phénicie en Grèce, mais d'après la tradition crétoise, les Phéniciens ne l'auraient pas inventée mais simplement ils en auraient changé les formes (Diodore de Sicile, III, 67 et V, 74). Tacite s'est probablement approché de la vérité. Il conteste également l'invention de l'écriture alphabétique par les Phéniciens et dit: *« Les Phéniciens ont prétendu avoir inventé cette écriture qu'ils ont seulement reçue* » (Annales, XI, 14).

Behn fait remarquer à ce sujet que « *les trouvailles les plus importantes de documents graphiques de la culture de l'ère glaciaire proviennent de la grotte du Mas-d'Azil en France. Ce sont plusieurs centaines de silex qui portent des signes peints en rouge. Ici on ne reconnaît déjà plus une image de la nature* [si tant est qu'il y en ait eu une], *ce sont des signes purement conventionnels... qui présentent une étonnante analogie avec les lettres grecques et latines d'une époque plus récente. On a donc, d'un cœur léger, imaginé une ligne de développement continue de l'ère glaciaire*

jusqu'à l'époque historique primitive et célébré les silex du Mas-d'Azil comme étant les plus lointains ancêtres connus de notre écriture. La quantité importante de ces silex a conduit à la théorie audacieuse que cette grotte aurait été une école où on enseignait à lire et à écrire aux enfants des chasseurs de l'ère glaciaire » (1949).

« Lorsqu'on arrive à l'échelon de la culture du début de l'âge de la pierre, on trouve sur les parois des constructions mégalithiques des signes tout-à-fait analogues, qui ont une si grande ressemblance avec ceux du diluvium que l'on peut admettre sans hésitation qu'ils peuvent et doivent en découler. La plupart sont en Bretagne, quelques autres dans d'autres parties de la France et de l'Allemagne de l'Ouest » (Behn, 1948). On a également trouvé dans des tombes mégalithiques du Portugal « *des offrandes de pierres plus petites qui portent des inscriptions de plusieurs lignes »* (Kossinna, 1933) qui présentent avec les runes germaniques « *les analogies les plus frappantes ».*

Aux îles Canaries « *où nous sommes en présence, dans une certaine mesure, des derniers vestiges de la civilisation mégalithique nordique de l'Europe occidentale* » (Huth, 1939), on a découvert des inscriptions qui, selon D. Wolfel, montrent quatre types d'écritures différentes, « *héritage mégalithique ».* Wolfel parle « *de la parenté de l'ancien alphabet libyen* [c'est ainsi qu'il appelle les signes graphiques canariens] *avec l'alphabet ibérique et celui du Sinaï et peut-être aussi avec les runes* » (1941 -1942).

Nous verrons plus loin que les peuples qui habitaient les îles et les côtes de la mer du Nord et de la Baltique disposaient, dès la fin de l'âge de la pierre, de connaissances astronomiques et mathématiques extraordinaires ainsi que l'ont prouvé de nombreuses études récentes.

Le professeur R. Müller écrit: « *Les savants* [de l'âge de la pierre et de l'âge du bronze] se *transmettaient leur savoir d'une génération à l'autre* [et cela n'est pas valable seulement pour Stonehenge]. *Comment tenaient-ils leurs "registres d'observations"? Nous ne le savons pas. Mais il me paraît certain que, concernant des observations célestes s'étendant sur des années et des décennies, on avait besoin de notes aide-mémoire que l'on ne pouvait transmettre par la seule voie orale aux générations suivantes. S'il s'agissait de notes inscrites sur du bois ou des os, toute trace en a disparu au*

cours de millénaires » (1970). R. Müller parle de « *signes inscrits dans la pierre dont nous ne pouvons malheureusement que soupçonner le sens* » et qui se trouvaient dans les sites historiques (1970).

CHAPITRE III

CROYANCES DE L'ATLANTIDE

Un labyrinthe en Atlantide [9]

Les gigantesques cercles de pierres levées que l'on trouve sur les côtes et dans les îles en Europe du Nord et de l'Ouest, aux îles Canaries et en Afrique du Nord, font partie de l'héritage mégalithique.

Ces cercles de pierres qui se présentent souvent en plusieurs anneaux concentriques ou sous une forme de spirale ont été appelés *Trojaburg* ou *Walburg* et, de l'avis unanime des archéologues, représentent de très anciens sanctuaires du soleil.

En ce qui concerne ces labyrinthes *(Trojaburgen)* des légendes racontent souvent qu'une jeune fille y est gardée captive. À l'origine de ces légendes, il y a un ancien mythe solaire. On pense que la jeune fille incarne le soleil. Les cercles concentriques et, dans une époque plus récente, spiralés, représentent le parcours couvert par le soleil. Lequel, sous les traits d'une jeune fille enfermée dans ces cercles ou ces spirales, est contraint de conserver sa course bénéfique.

Le nom de *Trojaburg* (en anglais *Troytown,* en suédois *Trojeborg* et *Trelleborg)* remonte au vocable *draja* (vieil-allemand), *thruaian*

[9] En langue allemande, le mot pour « labyrinthe » est Trojaburg, littéralement « château de Troie » : allusion à l'origine « troyenne » légendaire de ce motif architectural et symbolique. Le thème du labyrinthe a été étudié par de nombreux auteurs. On y a reconnu un très vieux motif païen, lié au double thème du héros solaire, qui poursuit dans le ciel une course « labyrinthique », et de la « belle au bois dormant », finalement délivrée par le héros. Ce thème a survécu, de pair avec la représentation du labyrinthe, dans tout le légendaire indo-européen (récit de Thésée et d'Ariane en Grèce, de Siegfried et de Brünnhilde en Germanie, etc.). S'y rattachent, non seulement des contes populaires nombreux, mais aussi des gravures rupestres, des sites protohistoriques, des représentations graphiques (vases, monnaies...), des ornementations architecturales et florales, des danses et des chants, etc. Le livre de référence en la matière est celui d'Ernst Krause, Die Trojaburgen Nordeuropas. Ihr Zusammenhang mit der indogermanischen Trojasage (Cari Flemming, Glogau, 1893).

(gothique), *troian* (celtique), *throwen* (moyen-anglais), qui signifie « tourner » ou « se tourner », définition qui doit exprimer les nombreux tours ou détours de ces cercles et spirales.

Dans toutes les régions où l'on trouve des labyrinthes, on conserve le souvenir de danses ou rondes qui se rapportent à ces antiques constructions. Elles représentent la course du soleil et, peut-être même, devaient-elles l'influencer. C'est ainsi que la *Trojatanz* pratiquée autour des *Trojaburgen* suédois, danois, allemands (du Nord) et anglais, nous est parvenue par les légendes et les coutumes. Cette danse était pratiquée par les Romains de même que la « danse du labyrinthe » en Crète et à Délos.

L'une de ces constructions les plus célèbres est celle de Stonehenge en Angleterre méridionale. Cet énorme alignement, comme les recherches archéologiques l'ont montré, a été construit en trois phases distinctes.

Dans la première, seul un bastion circulaire fut édifié.

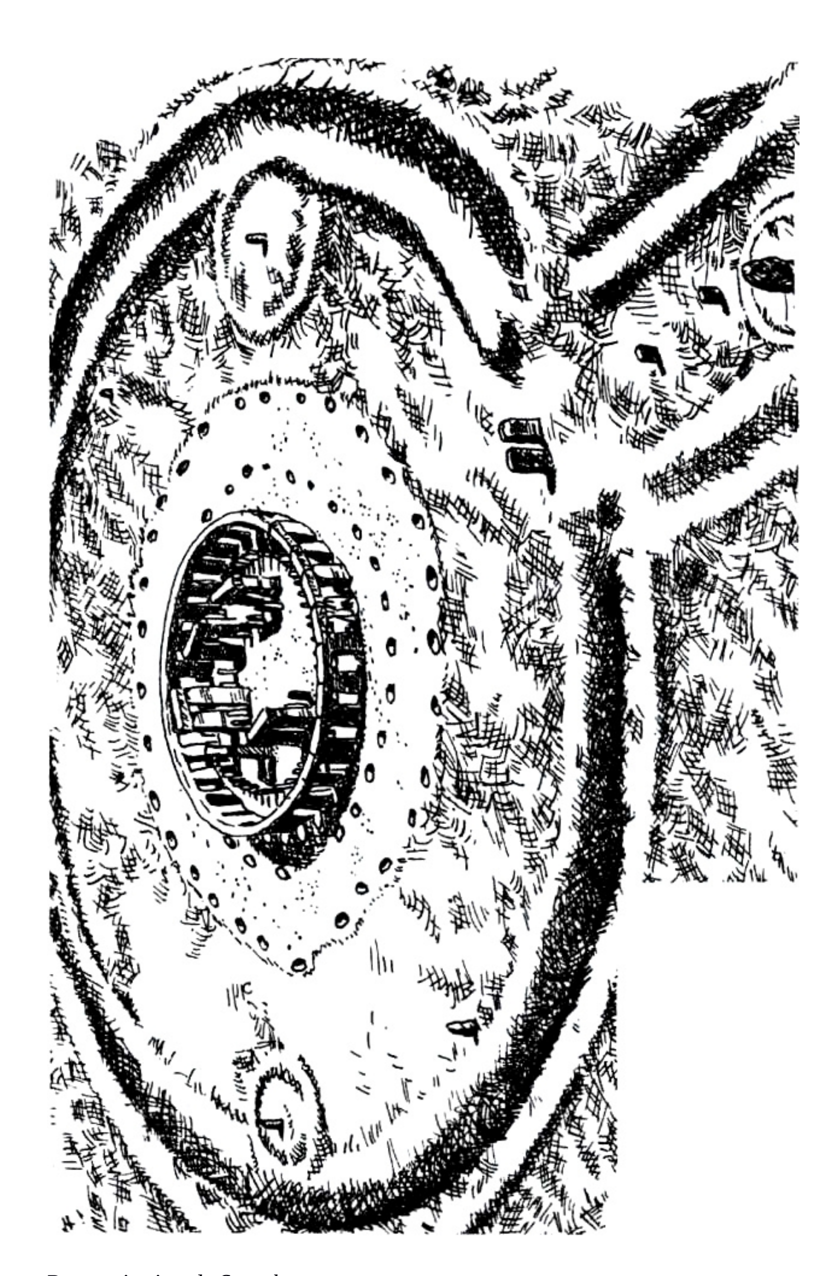
Dans la seconde, deux cercles concentriques de blocs de granit surmontés de linteaux. Les trouvailles de fouilles prouvent que ces travaux furent exécutés par des hommes de la « civilisation nordique de la poterie ».

Dans son ouvrage *England und der Kontinent in vor - und fruhgeschichtlicher Zeit*, Rudolf Strëbel a fourni des preuves nombreuses qu'à l'époque de cette deuxième phase de travaux, r Angleterre avait été occupée en grande partie par « des envahisseurs venus du Jütland ». Les formes des haches, les dagues de silex lancéolées, les formes des céramiques, la façon d'enterrer les morts et les nombreuses offrandes d'ambre de cette époque viennent du Jütland.

« Les objets de bronze germaniques, spécialement les épées, étaient très prisés en Angleterre. Tout concourt à faire penser qu'à cette époque déjà, les "Vikings" venaient en Angleterre » (1940).

Strôbel prouve également l'étroite parenté entre la région mégalithique nordique avec les cercles de pierres levées qui s'y trouvent et les constructions mégalithiques d'Angleterre parmi lesquelles celle de Stonehenge.

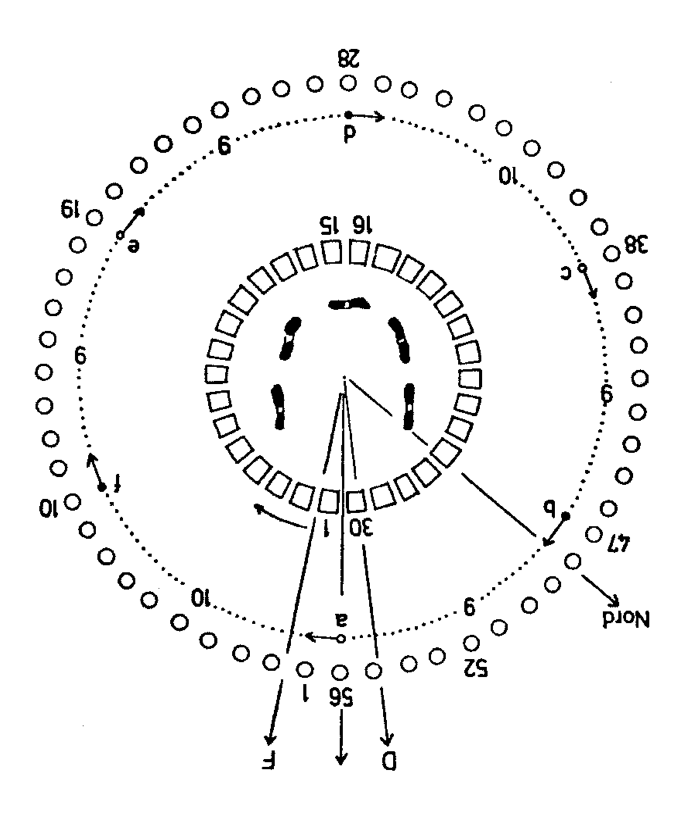
La troisième phase de la construction de Stonehenge est également l'œuvre des « *envahisseurs du Jütland* » ou de leurs descendants.



Reconstitution de Stonehenge

Au cours de cette phase que l'on date vers 1500 av. J.-C., les *« riches et puissants seigneurs des peuples du Jütland »* firent complètement transformer Stonehenge II.
Tout d'abord, les pierres de granit bleu furent enlevées. À partir du centre de la construction actuelle, dans laquelle on a trouvé une sépulture, on traça un cercle de 29,50 m de rayon et l'on dressa sur son tracé trente piliers de pierres. Les trous destinés à les recevoir furent creusés de façon que l'arête supérieure des piliers de longueurs diverses se trouvât partout au même niveau. Autour des piliers on tassa dans le sol et on dama de nombreuses pierres plus petites pour assurer la solidité. « *Durant ce temps, d'autres tailleurs de pierre sculptaient la forme légèrement courbée des linteaux. Chacun d'eux avait 3,25 m de longueur, 1 m de largeur et 0,75 m d'épaisseur. Il était pourvu d'un tenon et d'une mortaise de façon à s'emboîter avec ses voisins* » (Maisel, 1961). Ces linteaux furent ensuite posés au sommet des piliers de façon à former un cercle parfait.
Ensuite, les blocs de granit bleu furent dressés dans l'ordre où on les voit encore aujourd'hui : en cercle à l'intérieur de la colonnade de pierre et en fer à cheval à l'intérieur d'un groupe de cinq trilithes de grès, également disposés en fer à cheval. À l'intérieur de ces deux constructions, on plaça un, autel fait d'une pierre de cinq mètres de longueur.
On suppose que, cette dernière phase de la construction fut achevée au XVe siècle avant J.-C.
Les cinq trilithes qui se dressent en fer à cheval autour de l'autel montrent le même « *symbole des jumeaux* » que celui qui apparaît sur les dessins rupestres Scandinaves ainsi qu'en Grèce comme symbole des Dioscures (Castor et Pollux). Il est très vraisemblable que ces cinq « trilithes » symbolisent effectivement cinq couples de jumeaux.
À l'extérieur d'un talus circulaire se dresse une pierre levée que l'on appelle *Heel Stone*, à partir de laquelle une large avenue mène jusqu'au centre de tout l'ensemble.
Des calculs, astronomiques ont montré que, vu de la pierre-autel, le soleil se levait au-dessus du *Heel Stone* le jour le plus long de l'année (vers 1800 av. J.-C.). À cette époque donc, la deuxième phase de la construction devait avoir été édifiée par les « envahisseurs *du Jütland* ».
La première phase de la construction n'était qu »un enclos à bétail

que les aborigènes : du Dorchester avaient édifié. Ils n’avaient pas encore le culte du soleil et ils ne savaient pas encore transporter, tailler et dresser ces pierres géantes dont le poids moyen atteint 26600 kg pour les trente piliers du cercle intérieur.
Le professeur Gerald S. Hawkins s’est servi de la Inachine à traiter les datations de l’observatoire d’astrophysique de l’université



La « machine à calculer » de Stonehenge, basée sur le cercle des 56 trous d’Aubrey (88m de diamètre).

américaine de Harvard pour étudier les cercles mégalithiques anglais. Il a prouvé, surtout en ce qui concerne Stonehenge, que les hommes de l'époque mégalithique avaient construit là « *un centre de calcul en pierre* ». Cette installation leur permettait de prévoir avec précision les éclipses de la lune et du soleil ainsi que d'autres dates astronomiques.

Parmi les 32 lignes de visée astronomiques importantes, il y a celles qui montraient « l'année métonienne » *(étos holon),* c'est-à-dire une durée de 19 années qui s'écoulent avant que la pleine lune retombe à la même date. Ce cycle ne comporte 19 années que deux fois de suite, le troisième ne comptant que 18 années. Pour trois cycles de l'année métonienne il faut calculer 56 ans. À Stonehenge, selon Hawkins, ces 56 années étaient matérialisées par 56 trous que l'on a retrouvés grâce aux fouilles et dans lesquels devaient être plantés des poteaux ou des colonnes de pierre.

C'est grâce à ces repères que l'on pouvait calculer les 56 années de trois cycles métoniens.

Hawkins a calculé, grâce à son ordinateur, que les chances d'une coïncidence due au seul hasard des lignes de Stonehenge avec ces importants points astronomiques ne dépasseraient pas la proportion de 1 pour dix millions.

Des préhistoriens et des astronomes ont contrôlé les recherches de Hawkins. Ils ont recalculé au moyen d'ordinateurs et ont confirmé ces résultats qu'ils ont en outre complétés en partie.

Ainsi, Stonehenge semble bien avoir été un « *ordinateur mégalithique* », un « *centre de calcul de pierre* » avec lequel on pouvait calculer et prédire de nombreuses dates astronomiques importantes.

Le pays des Hyperboréens

Des chercheurs anglais pensent que Stonehenge aurait pu être le sanctuaire des Hyperboréens au sujet duquel Hécatée rapporte ce qui suit (VIe siècle av. J.-C.) :

« De l'autre côté du pays des Celtes, il y a, dans l'océan, une île :qui n'est pas plus petite que la Sicile. Elle s'étend vers le Nord et elle est habitée par les Hyperboréens. On les nomme ainsi parce qu'ils habitent au-delà du pays où souffle Borée, le vent du Nord.

L'île a un *bon sol et elle est très fertile. Le climat y est si favorable que l'on peut y faire deux récoltes par an. Léto est, dit-on, née sur cette île, c'est pourquoi Apollon, fils de Léto, est le dieu le plus honoré. Les habitants peuvent être considérés, comme des prêtres d'Apollon car ce dieu est, jour après jour, loué par des cantiques et exceptionnellement honoré. Il y a également un superbe bois sacré d'Apollon ainsi qu'un sanctuaire réputé orné de nombreuses offrandes et instruit sur le modèle d'une sphère (sphairoeide to schemati). Il y a encore une ville consacrée à ce dieu. La plupart de ses habitants sont des joueurs de cithare. Ils se tiennent dans les sanctuaires où ils chantent et jouent de la lyre pour louer le dieu et célébrer ses hauts faits. Ces Hyperboréens doivent avoir une langue particulière et ils seraient très amicaux, surtout à l'égard des Athéniens et des Déliens. Cette bienveillance remonterait à des temps très anciens. Quelques Hellènes seraient également venus dans le pays et y auraient laissé des offrandes avec des inscriptions helléniques. De même, dans des temps anciens, un Hyperboréen du nom d'Abaris serait venu en Grèce et il y aurait renouvelé l'amitié et la parenté avec les Déliens. De cette île, la lune apparaîtrait à faible distance de la terre et elle montrerait des montagnes clairement visibles comme sur la terre. Tous les dix-neuf ans, le dieu doit revenir visiter l'île ; au bout de ce temps, les étoiles reviennent à leur position primitive, c'est pourquoi chez les Hellènes aussi, on appelle un espace de temps de dix-neuf années, une année de Méton »* (Hécatée, cité par Diodore de Sicile, II, 47)[10].

L'expression *sphairoeide to schemati* (en forme de sphère) a souvent été faussement traduite par « rond comme une boule ». Ce n'est pas la bonne signification. Cette expression s'explique par les conceptions astronomiques primitives.

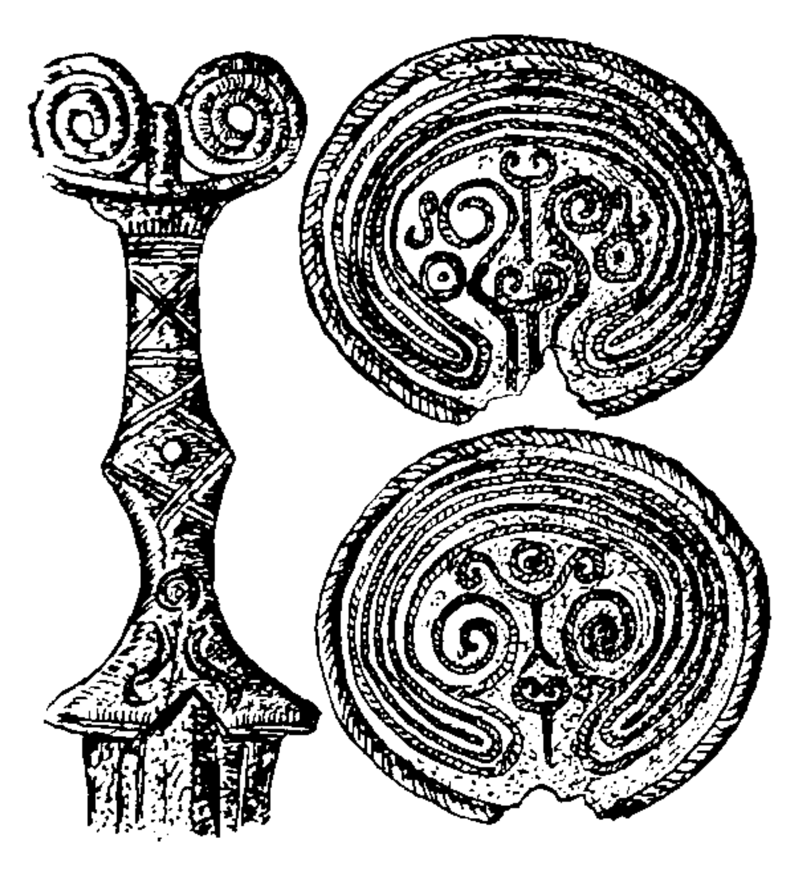
À mesure que progressaient les observations célestes, on reconnut de plus en plus les mouvements propres des planètes. Cela exigeait impérativement une explication. On essaya d'en trouver une de la façon suivante: on pensa que l'espace compris entre la terre et le

10 *Méton astronome athénien du Ve siècle av. J.-C. Il imagina le cycle « métonien » (ou métonique ») qui comprend 235 lunaisons. Le cycle métonien fut adopté en Grèce, en 432 av. J.-C.*

ciel se composait de plusieurs coquilles ou sphères dont chacune aurait son mouvement propre. Outre les coquilles ou sphères auxquelles étaient accrochés le soleil et la lune, on supposa qu'il en existait d'autres pour les différentes planètes et pour les étoiles fixes.
Comme l'observation montrait que les astres revenaient chaque jour à leur place, on supposa que ces coquilles ou sphères se prolongeaient au-dessous du disque terrestre. On représenta schématiquement ces coquilles ou sphères comme des cercles de grandeurs différentes.
« Sur le modèle d'une sphère » ne signifie donc pas que le temple des Hyperboréens était « *rond comme une boule* » mais qu'autour de lui le dessin des sphères célestes était représenté par des cercles de grandeurs diverses.
Il s'agit donc d'une construction que nous avons décrite plus haut comme un *Trojaburg* (labyrinthe) ou *Walburg.* Sous ce rapport, il faut signaler que dans les Eddas, le principal sanctuaire « *Asgard était aussi appelé Troja » (Asgardr, that Kalium ver Troja* ; cité par O. S. Reuter, 1921). Les sanctuaires à Basileia et Asgard étaient donc construits sur le modèle des *Trojaburgen* ou labyrinthes.
Le sanctuaire représenté ici ne saurait être considéré comme celui de Stonehenge, comme on l'a souvent fait. Il est précisé qu'il se dressait dans le pays des Hyperboréens, que les Hyperboréens y habitent et que l'Hyperboréen Abaris en serait venu lors de son voyage en Grèce.
Le pays des Hyperboréens n'est pas semblable à l'Angleterre mais à la presqu'île cimbrienne ou, comme on l'appelle de nos jours, le Jütland. Les renseignements les plus anciens que nous possédons sur le pays des Hyperboréens le relient toujours avec le fleuve de l'ambre Eridanos, avec « l'île *sacrée Elektris »* avec Apollon et Phaéton, lequel serait tombé dans l'embouchure du fleuve Eridanos.

La tradition la plus ancienne veut que, sur les côtes du pays des Hyperboréens, s'étende une mer de boue. L'île sacrée Elektris, que d'autres auteurs grecs nomment Helixoia se trouvait dans l'embouchure de l'Eridanos. Pline dit expressément: « *Le neuvième cercle (circulus) passe à travers la Bretagne et le pays des Hyperboréens. Là le jour le plus long dure dix-sept heures »*

(Histoire naturelle, VI,219) Pline distingue donc nettement la Bretagne du pays des Hyperboréens.
Il y a à Stonehenge, ni fleuve de l'ambre, ni présence de cette matière. Ce sanctuaire n'est pas non plus situé à l'embouchure d'un fleuve. Le jour le plus long dure, à la hauteur du 51e parallèle 16 heures et non 17. Stonehenge ne saurait donc être confondu avec le sanctuaire des Hyperboréens décrit par Hécatée.



Épée à poignée plein (Bildschon) et plaques de fibules (Vegstrop).

La grande analogie entre le sanctuaire décrit par Hécatée et celui décrit dans le récit de l'Atlantide a déjà été remarquée par Knötel (1893). Ces analogies sont faciles à expliquer.

Les deuxième et troisième phases de la construction de Stonehenge sont dues aux « *envahisseurs venus du Jütland* ». Ils auront construit Stonehenge sur le modèle de leur propre patrie.

Les nombreux labyrinthes et cercles de pierres levées que l'on a découverts dans le cercle de la culture nordique prouvent que ces modèles y existaient. Il y a également de nombreuses représentations sur des pierres rituelles, et des bronzes qui datent de la fin de l'âge de la pierre ou du début de l'âge du bronze de l'Europe du Nord qui « *non seulement présentent une frappante analogie avec ces constructions, mais leur sont même parfaitement identiques* » (Schwantes, 1939). « *Il y a également quelques dessins rupestres Scandinaves qui semblent bien avoir été prévus pour être les plans de ces sanctuaires et de ces lieux de danse rituelle* » (Schwantes, 1939, 547).

Sous ce rapport, on remarquera surtout deux images sur une plaque d'agrafe datant de l'époque du bronze, trouvée à Vegstorp (Bohuslan). On voit sur cette plaque les colonnes du monde ou du ciel au milieu d'un *Trojaburg* (labyrinthe) représenté par cinq cercles concentriques.

Il a été prouvé par des fouilles tout récemment, sur l'île de Seeland, qu'il existait de très grandes constructions de ce genre dans le cercle de civilisation nordique.

Des photographies aériennes faites en 1967 près de Birkendegaard à environ 8 km à l'est de Kalundborg ont montré les traces de trois anciens grands cercles de pierres levées. Les colonnes de pierre qui se dressaient en cet endroit n'existent plus. Mais on peut reconnaître clairement sur la photographie que, sur ce champ, il y eut trois cercles concentriques au milieu desquels il y avait une sépulture. Comme à Stonehenge, ces colonnes de pierre étaient enfoncées dans des trous d'un diamètre d'environ 1,40 m. Afin d'assurer la stabilité, un grand nombre de pierres plus petites avaient été tassées dans les trous.

Sur la photographie aérienne on peut clairement distinguer les taches sombres des trous et celles plus claires des pierres de consolidation. Ces tâches n'étaient discernables que parce que la photographie avait été prise peu de temps après une forte averse. La terre séchait plus vite sur les bourrages de pierres qui existent

toujours que sur les trous, ce qui entraînait une différence de teinte. Le cercle extérieur parmi les trois au centre desquels se dressaient jadis les colonnes de pierre avait un diamètre de 320 m. Il était donc beaucoup plus grand que le cercle extérieur de Stonehenge qui n'a que 30 m de diamètre.

Le cercle extérieur de Birkengaard se rapproche pour la taille de celui d'Avebury (Angleterre méridionale) qui mesure 400 m de diamètre.

Thorrkild Ramskou, directeur du Musée national de Copenhague, qui a exécuté des fouilles d'essai à Birkengaard, constate: « *Il n'y aucun doute que les cercles de pierres levées de Birkengaard font partie du même groupe que Stonehenge et Avebury* » (1970). Comme lors de ces fouilles on a trouvé dans les bourrages de pierres un couteau de silex, Ramskou pense « *qu'il y a dans cet endroit la trace de constructions de l'âge de la pierre* ».

« La *situation remarquable du tumulus funéraire au point central des trois cercles de pierres avec sa vue étendue sur tous les points de l'horizon avait inspiré les adorateurs du soleil, ce qui les incita à construire en cet endroit un temple du soleil* » (Th. Ramskou).

On ne peut pas dire, dans l'état actuel des fouilles, si ces cercles de pierres, qui ne sont que partiellement visibles comme à Stonehenge, « *avaient un sens se rapportant au calendrier* ». Th. Ranskou conclut ainsi son rapport: « *Il reste beaucoup à faire* ».

Considérons les recherches sur les cercles de pierres levées ou labyrinthes de l'Europe du Nord et clans la zone d'expansion considérable de la civilisation mégalithique, et nous comprendrons que, comme à Birkengaard ou à Stonehenge, c'est bien, sur « l'île sacrée » du récit de l'Atlantide, un *Trojaburg* un « temple du soleil » qui nous est décrit.

Il y est dit, en effet, qu'autour de la « *colline basse sur tous ses côtés* » qui se trouvait au centre de l'île sacrée et sur laquelle se dressait le principal sanctuaire avec, au centre, la colonne d'Atlas, il y avait cinq cercles concentriques « *comme mesurés au compas* ».

Deux de ces cercles étaient faits de terre et trois d'eau. Poséidon, père du premier roi, Atlas, les aurait créés « *au commencement, alors qu'il n'y avait pas encore de navires* ». À l'origine, la colline aurait été « inaccessible aux hommes » *(Critias,* 113d). « *Le plus grand des anneaux, dans lequel on avait amené l'eau de la mer, avait une largeur de trois stades (550 m). L'anneau de terre qui*

lui faisait suite avait une largeur égale. Des deux anneaux suivants, celui empli d'eau avait une largeur de deux stades (366 m). Celui qui était sec était égal au précédent. Le cercle d'eau qui entourait l'île placée au centre avait une largeur d'un stade (183 m). Mais l'île *sur laquelle se situait le château royal avait un diamètre de cinq stades (915 m). Cette île était entourée d'une muraille de pierre et les anneaux de terre également » (Critias,* 115e à 116a).

Dès 1906 W. Pastor constate que « *Platon décrit comme étant le suprême sanctuaire des Atlantes un Walburg classique entouré de plusieurs anneaux* », et prouve également que ces *Walburgen* ou *Trojaburgen* ont été de très anciens temples du soleil. Il ajoute que les différents grands cercles concentriques doivent symboliser la course du soleil. Il pense que ces *Trojaburgen* ou *Walburgen* ne peuvent avoir existé que dans le Nord parce que c'est le seul endroit où le soleil parcourt des cercles très différents dans le ciel au cours d'une année.

Dans le magazine *Varland,* spécialisé dans la préhistoire européenne, une enquête sur les labyrinthes a paru en 1973. L'auteur arrive à cette conclusion : « *Ceci confirmerait ce que Krause avait envisagé comme seule conclusion possible, à savoir que ces étranges entrelacs auraient été créés dans le Nord* » (1973).

À propos de ce *Walburg* ou *Trojaburg* (labyrinthe) édifié sur l'île Royale, le récit de l'Atlantide rapporte ce que la tradition nous a transmis à propos de nombreux autres *Trojaburgen :* une jeune fille est gardée captive à l'intérieur de ces cercles.

Dans le récit de l'Atlantide, cette jeune fille se nomme Clito.

C'est probablement la Léto dont parle Hécatée (voir plus haut). Tous sont d'accord pour dire de Léto et Clito qu'elles sont nées sur cette île sacrée. « *Historiquement et en ce qui concerne sa signification, ces deux noms se rattachent,* écrit le germaniste H. Gehrts (lettre du 23.1.1967), à *une série de noms qui se retrouvent dans tout ce qui se rapporte à l'antiquité héligolandienne et aux chants que l'on soupçonne d'en faire partie: Hlétbjorg-Kleitoburg Ruhmburg. Dans le discours abrégé de la prophétesse, apparaît même une déesse Hlédis, qui serait la déesse de la renommée, la nymphe de la renommée, c'est-à-dire la nymphe Clito ».*

Il est à peine douteux que le labyrinthe décrit dans le récit de l'Atlantide et qui se trouvait sur l'île sacrée de Basileia soit le

même que celui *(sphairoeide ta schemati)* du pays des Hyperboréens où l'on trouvait aussi de l'ambre.

Lorsque Hécatée raconte que ce sanctuaire était construit « en forme de sphère », cela rappelle l'antique tradition suivant laquelle Atlas aurait été un grand astronome et mathématicien et qu'il aurait été le premier à concevoir la théorie des sphères *(ton sphairikon logon).*

Le grand astronome qui avait lancé cette théorie devait naturellement avoir sur son île sacrée un sanctuaire en forme de sphère.

La colonne du ciel ou du monde

Au centre des *Trojaburgen* (labyrinthes) se dressait une colonne qui représentait le soutien du monde ou du ciel. Il est vraisemblable que le tronc d'arbre dressé au centre d'une tente ou d'une maison et qui supportait la tente ou le toit a servi de modèle pour la colonne du ciel. On croyait, dans des temps extrêmement reculés, que la colonne du ciel soutenait ou portait le toit céleste comme le poteau central d'une maison en soutenait le toit.

Dans la littérature nordique, cette faîtière ou cet étançon s'appelait ass, dont le pluriel donne *aesir*. C'est de là que vient le nom « Ase » (Hauer, 1940). À propos de cette dénomination des dieux germaniques, les Ases, Hauer écrit : « Il est très remarquable que ce mot signifie également poutre, traverse, faîtière, étançon » (1940). Dans tous les ouvrages de la mythologie germanique on peut lire au sujet des dieux : « Ils s'appelaient les Ases, ce qui veut dire colonnes du monde » (Hohenocker, 1973). Ce dessin avec des bras étendus ou des extrémités rondes ou enroulées, s'appelle également volute. Le professeur Willy Wirth a publié sur ce sujet un ouvrage riche d'enseignements: *Die Volute, Symbol einer kultischen Weltordnung* (1966). Il définit la volute comme « *l'idéogramme divin d'un principe d'ordre universel sacré* », il prouve son ancienneté, mais aussi son utilisation ultérieure dans la symbolique chrétienne.

W. Wirth écrit: « *nous trouvons la volute dans de très nombreuses civilisations très éloignées les unes des autres. Son existence*

constante sous une forme toujours semblable, son rapport pour ainsi dire constant avec la religion, sa diffusion à travers les âges qui s'étend dans toutes les parties du monde, tout cela prouve que nous avons là un des symboles les plus anciens d'une précoce et religieuse représentation du monde dans le sens d'une première grande idée d'un ordre universel » (1966).

La tradition nous apprend qu'Atlas, le dieu de la colonne du monde, soutient le ciel de ses deux bras levés. Les deux volutes qui s'étendent largement vers les côtés doivent être interprétées dans ce sens. La pointe en forme de coin entre les deux bras est « *l'endroit où s'appuie le ciel* », que les Assyriens situaient « *dans le pays de l'ambre Kaptara sur la mer supérieure où l'étoile polaire est au zénith* » (R. Eisler, 1928; K. Andrée, 1951).

Chez les Germains, l'étoile polaire s'appelait l'« *étoile clou* » *(Nagelstern).* On croyait en effet qu'elle était le clou au moyen duquel la voûte céleste était fixée à son point d'appui. Des dessins d'astres apparaissent constamment sous forme de rayons, d'une étoile ou d'un soleil au-dessus de la pointe. Il s'agit là de symboles de la voûte céleste, l'étoile polaire symbolisant le ciel nocturne et le soleil le ciel diurne.

Virgile *(Enéide,* VI, 797) définit ainsi le Nord : « Là *où le porteur du ciel, Atlas, le fait tourner, semé d'étoiles autour de son axe ».*

Sophocle, au contraire, appelle la pointe de la colonne du ciel « *le lieu de repos du soleil* » (W. Wirth, 438) parce que c'est là que le soleil demeure pendant la nuit.

Les Romains nommaient également ces colonnes *metae.* Les colonnes pointues des cirques romains autour desquelles les chars de course devaient tourner, portaient le même nom.

Comme c'était par les *metae* que l'on mesurait la distance à parcourir, elles servaient également d'étalon de mesure (du latin *metiri, du grec metrein: mesurer); les metae étaient donc deux choses: des bornes pour les courses et des colonnes de mesure. La définition metae pour les colonnes du ciel montre qu'elles servaient également à mesurer la course des astres. Dans la Völuspá (7, 2) la colonne du ciel ou « arbre du monde », s'appelle miotvidr, c'est-à- dire « arbre de mesure ». C'est la même définition que celle du latin Inetae.*

Hauer dit, en conséquence : « *Avec cet étançon s'associait l'idée de la mesure rigoureuse et, par extension, de l'ordre [...] Dans le symbole de la colonne du monde s'exprime la croyance dans un*

univers où règnent la mesure et un ordre rigoureux, fidèlement soutenu par un étançon éternel » (1940).

Les colonnes du ciel (ou du monde) se dressaient au centre du sanctuaire, souvent sur un tumulus de trois marches ou sur une pierre d'autel qui était également placée au centre du temple.

Pour empêcher que le ciel ne s'effondre et que le monde s'engloutisse si la colonne du ciel se brisait ou s'abattait, il fallait l'oindre avec le sang d'animaux sacrifiés. Cette coutume se retrouvait dans de nombreux pays où le culte des colonnes du ciel était pratiqué. Les peuples anciens, croyaient qu'en frottant ou en arrosant les colonnes du ciel avec le sang des animaux sacrifiés, de préférences des taureaux, on obtenait le maintien en bon ordre du monde.

C'est pourquoi on trouve si fréquemment sur les images de colonnes du ciel, des dessins en zigzag qui apparaissent fréquemment aussi sur les vases sacrés de l'époque mégalithique.

W. Wirth dit à ce sujet: « *Sur ces vases rituels, le motif en zig-zag apparaît comme le signe de l'eau ou de tout ce qui coule ou bien comme celui du sang des victimes sacrifiées. Sur les colonnes du ciel* ce *signe peut être une allusion au « rougissement du poteau » et à la coutume de frotter les poteaux sacrés avec le sang des sacrifices ou de le faire couler sur les colonnes* » (1966).

Dans les Eddas, on retrouve le souvenir de cet usage. Dans le Hyndlalied (10, 1) on lit: « Il a construit pour moi une colonne de pierre sacrée (horg) brillante d'ambre ; il la rougit du sang frais d'un bœuf. Ottar honore les dieux ».

Ce culte antique remonte donc très loin dans l'ère mégalithique.

On comprend alors que Hauer ait été le premier à reconnaître, dans les rites décrits dans le récit de l'Atlantide « *le culte originel indo-germanique de la colonne du ciel ou du monde ».*

Dans le récit de l'Atlantide, il est dit : « *La domination et la communauté à eux soumise* [aux cinq couples de jumeaux] *étaient maintenues, selon les volontés de Poséidon dictées par la loi et les inscriptions gravées par les ancêtres, sur une colonne d'ambre qui se dressait au centre de l'île dans le temple de Poséidon* » (suivant les phrases déjà citées plus haut). Puis on lit: « *S'ils étaient sur le point de rendre un jugement, ils se donnaient les uns aux autres le gage suivant: dans le cercle sacré il y avait des taureaux voués à la divinité. Tous les dix restant seuls, ils organisaient une chasse après avoir prié le dieu afin qu'il leur permette de capturer une*

offrande de son goût, sans arme de fer, mais seulement à l'aide de masses de bois et de cordes. Ils hissaient l'un des taureaux qu'ils avaient capturé au sommet de la colonne et l'abattaient à cet endroit de façon que le sang jaillisse vers là-bas, sur l'inscription. Mais il y avait, sur la colonne, outre les lois, une formule de serment qui appelait les plus grandes malédictions contre les désobéissances. Lorsqu'ils avaient sacrifié conformément à leurs lois et donné au dieu les membres du taureau en offrande, ils jetaient dans un vase spécialement préparé à cet effet, une partie du sang pour chacun d'eux et jetaient le reste au feu après avoir nettoyé la colonne. Puis ils puisaient du sang avec leurs coupes d'or dans le vase et juraient, tout en faisant libation de leurs coupes dans le feu, de se comporter suivant les lois inscrites sur la colonne et de punir celui qui y contreviendrait. En ce qui concerne l'avenir, aucun d'entre eux ne se serait rendu coupable intentionnellement d'un manquement aux lois ou de régner autrement que selon les lois ou d'obéir à un souverain qui, dans ses lois, ne se serait pas conformé aux lois de son père » (Critias, 119c-120b).

Cette description montre bien que nous sommes en présence du culte le plus ancien qui soit. Les Dix rois n'avaient pas le droit de capturer le taureau sacrifié avec les armes en usage à l'âge du bronze, mais seulement avec des massues et des cordes, les armes les plus anciennes qu'ait possédées l'homme. Les dix devaient rester seuls pour cette chasse. Cela indique que cette religion remonte à une époque où les chefs de tribu étaient également des sacrifices et capturaient les taureaux sauvages pour les offrir aux dieux.

On suppose généralement que ceci était, à I'origine, le but principal de la capture des taureaux. Pour accomplir le sacrifice dans les règles, il fallait s'emparer de l'animal vivant. Ceci se passait longtemps avant que l'on ne commençât à prendre les animaux vivants pour en pratiquer l'élevage (E. Wahle, *Eberts Reallexikon,1924*-32, article *Wirtschaft).*

La capture rituelle du taureau date de la civilisation de la chasse. Elle émerge dans la civilisation de l'agriculture qui nous est décrite dans le récit de l'Atlantide comme les tombes mégalithiques surgissent dans notre époque. Le mot de O. Hoffers à propos de *« l'opiniâtreté inouïe avec laquelle les religions survivent aux millénaires* » est ici parfaitement justifié.

Sur deux coupes d'or, trouvées en 1888 à Vaphio près de Sparte, la capture du taureau voué au dieu à l'aide de cordes et de massues, est représentée de façon frappante. Il semble que les Spartiates, descendants directs des envahisseurs nordiques du XIIe siècle av. J.-C. aient conservé cette chasse rituelle durant quelque temps encore. Schachermeyr a noté « *la grande importance du sacrifice du taureau dans le culte de Poséidon* » (1950). Poséidon était également honoré « *sous la forme d'un taureau » (tauro*s) et habitait sous cet aspect remarquable la mer et les fleuves On pense involontairement à la légende du taureau de l'Elbe qui hante l'estuaire et qui, dans ses colères, en soulève les eaux (K. Stuhl, 1937) ou, à la légende selon laquelle l'ancêtre de la tribu des Mérovingiens serait un monstre marin en forme de taureau.
En outre, l'île sacrée de Fosistesland s appelle également Farria, que l'on peut traduire par « île du taureau ». Willibrord a abattu sur cette île 690 taureaux sacrés et s'est attiré, de ce fait, la colère du roi qui vivait là *(Vila Willibrordi,* Chap. 10).
Le taureau sacrifié au dieu était « abattu au sommet de la colonne ». Dans le texte grec on lit: *kala koryphèn. Koryphê* est la partie supérieure de la colonne, c'est donc la volute qui est appelée ainsi, il s'agit des deux bras qui s'étendent largement, à la partie supérieure. En conséquence, l'île sacrée, dans les Eddas, s'appelle Asgard. Son nom hébraïque est *kaphtor, « d'où venaient les Philistins » (Jérémie, 47,* 4; *Amos,* 9, 7), traduction littérale du nom germanique *holnlr Asgard.*
Pour que les rois et l'animal sacrifié trouvent place au sommet de la colonne, il fallait que les bras de la volute fussent très étendus. Une coupe philistine nous montre comment nous pouvons nous représenter ces soutiens du ciel. On peut la dater car elle contenait un scarabée portant le sceau de Ramsès IV (mort en 1160 av. J.-C.). On voit, au sommet de cette colonne, les bras des volutes largement déployés. L'Irminsul sur les Externsteine [11] est très analogue.
La représentation des soutiens du ciel avec les bras des volutes est plus primitive sur les vases philistins vers 1200 av. J.-C. (Hrouda, 1964) ou sur une coupe datée du XIIIe siècle av. J.-C. (Vassos Karageorghis, 1968) trouvée à Chypre, île qui fut occupée par les peuples de la mer du Nord. Sur toutes ces représentations on voit les bras en volute largement étendus.
Les Philistins qui étaient la principale tribu des peuples de la mer

du Nord étaient appelés également « peuples de la colonne » à cause des colonnes placées au centre de leurs temples, et en hébreu on les nommait « Kaphthorites », c'est-à-dire « peuples de la partie supérieure de la colonne du ciel » (Genèse, 10,14; Deutéronome, 2, 23; 1 chroniques, 1, 12). Il est souvent ordonné au peuple d'Israël : « *Vous devez détruire leurs autels et briser leurs colonnes, vous devez détruire leurs bois sacrés et brûler leurs dieux feu » (Nombres, 33,* 52; *Deutéronome,* 7, 5; 12, 3). Rudolf von Fulda rapporte dans les *Frâukischen Annalen* pour l'année 772: « *Charles* [Charlemagne] *conquit l'Eresburg, parvint à l'irminsul et détruisit le sanctuaire* ». Dans *Ubertragung des hl. Alexander,* il dit : « *Ils* [les Saxons] *honoraient comme des dieux des arbres au feuillage épais ainsi que des sources. Ils avaient dressé un tronc d'arbre d'une grande taille et ils l'adoraient en plein air. Dans leur langue maternelle, ils le nommaient Irminsul,a colonne du Tout, qui porte l'Univers ».* Le mot irmin signifie en soi *« puissant »,* il est aussi le nom du plus élevé des dieux, Irmin, lequel portait également les noms de ER ou Eor, Ear (Krause, 1891) ou

[11] *Avec celui de Stonehenge, en Grande-Bretagne, le site de l'Externstein (ou des Externsteine) constitue l'un des plus imposants et des plus célèbres sanctuaires de l'ancienne religion nordico-germanique. Cet ensemble de rochers de plus de 30 m de hauteur est situé dans la Teutoburger Wald, près de l'actuelle ville de Detmold et des sources de la Lippe, à proximité du lieu historique où les légions de Varus furent anéanties par les tribus germaniques fédérées par Herrmann (Arminius) le Chérusque, en l'an IX de notre ère. L'endroit semble avoir été fréquenté depuis la préhistoire, époque à laquelle il servait déjà d'observatoire astronomique; on y prévoyait notamment le mouvement des astres, les éclipses de lune et les dates de solstices. C'est là que se dressait l'irminsul, l'« arbre de vie » ou « arbre du monde » des anciens Saxons, gigantesque représentation sacrée qui fut abattue au cours de la campagne menée par Charlemagne contre les Saxons, dans le cadre d'une évangélisation accompagnée de massacres (Verden). Les rochers les plus importants ont été travaillés par la main de l'homme et comprennent une grotte sacrée, un sarcophage de pierre, un escalier primitif, un observatoire, des gravures rupestres, etc. Plusieurs milliers de touristes visitent chaque année l'Externstein, au sujet de la nature et de l'antiquité duquel des polémiques violentes, depuis le début du siècle, n'ont cessé d'opposer les chercheurs. Parmi la centaine de livres et d'essais qui ont été consacrés à ce site, le plus récent et le plus informé et celui de Freerk Hamkens, Der Extemsteirz Seine Geschichte und seine Bedeutung (Grabert, Tübingen, 1971 ; trad. fr. à paraître).*

Ermin. C’est ce que rappelle le nom de Eresburg où se dressait l’Irminsul, ou le nom de Erchtag pour le *Gerichtstag* en Bavière, Ertag pour *Dienstag* (mardi) dans la Styrie. Les Grecs, eux aussi, nommaient ER, Atlas, le porteur du ciel (H. Richardson, *The Myth of ER, 1926).* Schuchhardt voit dans les innombrables menhirs édifiés près des constructions mégalithiques, des colonnes d’Irmin, ou tout au moins des précurseurs de ces dernières (1934).

Wirth dit: « *Le symbole* [des volutes] *subsistera durant des millénaires avec sa signification originale. Les princes de l’Occident le porteront encore comme ceux de l'Antiquité, comme sceptre ou comme emblème sacré. Ainsi, le signe du lys français est préfiguré par des exemples hittiques, assyriens et scythes. Sa forme est exactement semblable ».*

F Seitz a publié en 1953 *Ubersicht über die Entlvicklung von Irminsul zur Libie*, d’où il ressort clairement que le lys royal « *s’est développé à partir de l’Irminsul* ». Sous ce rapport, il est significatif que sur les roses des vents anciennes, le signe du Nord est le lys royal issu de l’Irminsul.

C est là que l’on voit que presque jusque dans les temps modernes, on savait que l’Irminsul était le symbole du Nord.

A ce sujet, il faut rappeler l’image de la colonne du ciel sur les platines des broches de Vegstorp de l’âge du bronze. Voici ce qu’en dit W. Wirth : « *L’image de la colonne du monde sur ces platines, montre la colonne au milieu d’un Trojaburg »* (1966). Cette image *pourrait peut-être reproduire l’édifice décrit par le récit de l’Atlantide et* situé sur l’île royale des Atlantes.

Ces colonnes ont été connues très tôt dans le Sud, peut-être grâce au commerce de l’ambre. C’est ainsi que l’on trouve dans de nombreux textes égyptiens la tournure: « *Les colonnes du ciel qui se dressent dans le Nord* », ou bien quand il est question de la renommée du pharaon, « *qui s’étend des méridionaux pays des Nègres jusqu’aux pays des marais aux frontières de l’obscurité* [le Nord] *où se dressent les quatre colonnes du ciel ».*

Homère appelle Atlas « *celui qui connaît les sombres profondeurs de la mer et soutient seul les colonnes dressées qui séparent la terre du ciel lointain » (Iliade, I, 52).*

Euripide (Ve siècle av. J.-C.), dans sa tragédie *Hippolyte,* évoque les « *eaux pourpres du fleuve et de la mer* ». Or, à Héligoland, avant qu’au début du XXe siècle on ait construit une digue pour protéger le rivage de l’érosion marine « *la mer était*

colorée en rouge par le grès rouge jusqu'au large » (von Bülow, 1935) et on l'appelait « *la soupe au crabe* », la *rooad Weeter* (eau rouge) des habitants d'Héligoland.

Les sondages pratiqués sur la rive nord-est de l'Eider ont montré qu'à dix mètres de profondeur il existe un massif de grès rouge « *semblable à s'y tromper à la roche d'Héligoland* » (Heck, 1935 et W. Wolff, 1936). Il est donc possible que ce massif ait été autrefois érodé par l'Eider, ce qui aurait provoqué la coloration rouge des eaux.

Il faut également faire ressortir que, selon Euripide, Atlas se tient dans le pays de l'ambre où il soutient « *le vaste ciel* ». Euripide sait également que là se dresse le palais où « *le roi des dieux célèbre les noces* ». Il est dit, dans le récit de l'Atlantide, que sur l'île de l'ambre, Basileia, que l'on appelle également *Métropolis,* Poséidon aurait épousé Clito et élevé les cinq couples de jumeaux royaux *(Critias,* 113d).

Euripide sait aussi que là-bas « *la mer pourpre interdit le passage aux navires ».*

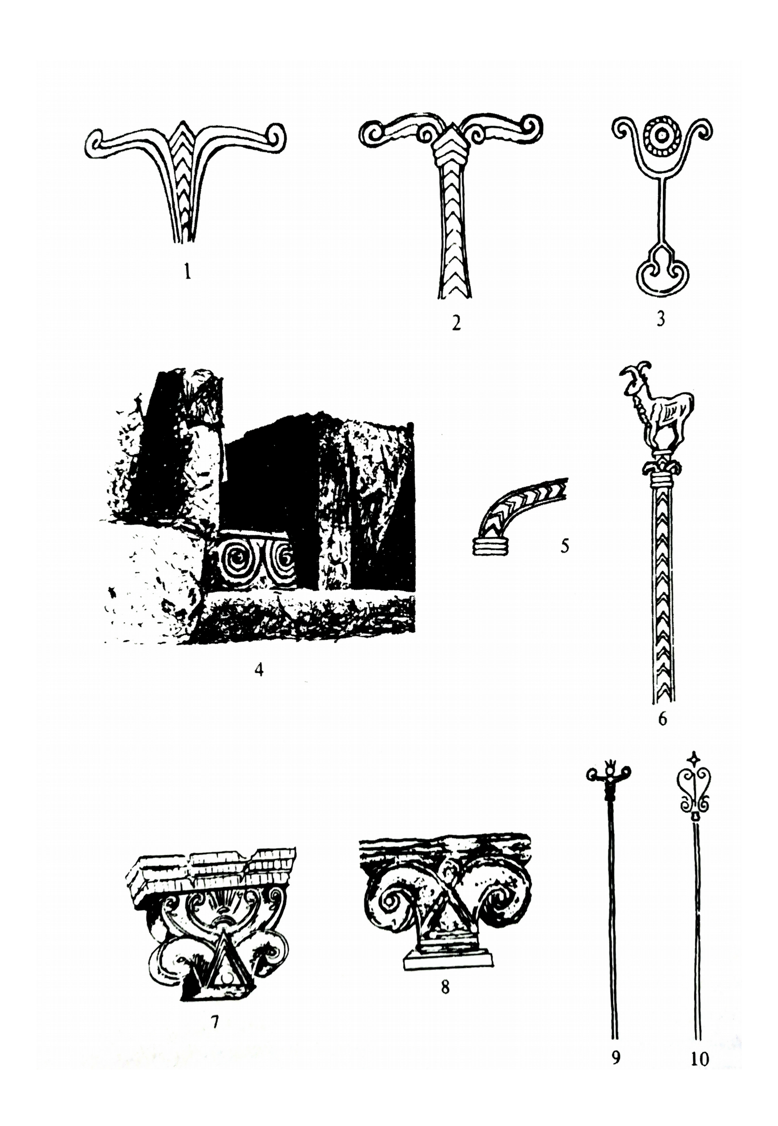
Le récit de l'Atlantide confirme l'existence du barrage infranchissable qui « s'oppose à ceux qui veulent lever l'ancre d'ici (Baliseia) pour aller dans l'autre mer (la Baltique) ».

Il s'agit, dans Hippolyte, d'une tradition millénaire bien antérieure à Euripide. En ce qui nous concerne, il est important qu'Atlas, dans le pays de l'ambre, dans le voisinage du fleuve de l'ambre, Eridanos, « soutienne le vaste ciel ».

Scymnius pense de même, qui écrit: « *A la plus lointaine extrémité de leur pays* [les Celtes] se *dresse la colonne du Nord (stèlè boreios). Elle élève sa pointe au-dessus de la mer. Les environs de la colonne sont habités parles Celtes, par les Enetes et les Istres ».*

Comme, jusqu'au IIe siècle av. J.-C., les Celtes étaient établis sur la côte de la mer du Nord jusqu'à la Wôrpe au nord-est de Brème, il est donc exact que la colonne du Nord « se *dresse à la plus lointaine extrémité de leur pays ».* Hécatée dit, lui aussi, que le sanctuaire des Hyperboréens se trouve « *sur une île au-delà du pays des Celtes dans l'océan ».*

Il faut ajouter à cela que les auteurs de l'antiquité ne pouvaient pas faire de différence entre Celtes et Germains. Orose (Ve siècle après J.-C.) décrit les Germains comme une tribu celte. Tite-Live (59 av. J.-C. et 17 après J.-C.) a, lui aussi, classé les Cimbres, les Teutons et les Ambrons comme des Celtes.



1) Coupe philistine (1160 av. J.-C.). 2) Irminsul (« arbre de vie ») de l'ancienne Saxe. 3) Fibule de l'âge du bronze (Vegstorp). 4) Motif architectural (Malte). 5) Timon du char de combat royal (Assyrie). 6) Colonne rituelle (Assyrie). 7) Chapiteau de pierre (Chypre). 8) Chapiteau de pierre (Chypre). 9) Sceptre d'Arkesilaos. 10) Sceptre de Darius. (W. Wirth, « Die Volute »).

La légende suivant laquelle « *Atlas a donné à Héraclès les colonnes du ciel à soutenir* » (Clemens Alexandrinus, I, 15,73), apparut assez tôt. C'est de là que les « colonnes du Nord » reçurent aussi le nom de « colonnes d'Hercule ».
Depuis le Vie ou le Ve siècle av. J.-C., lorsque le nord de l'Europe disparut de plus en plus du rayon d'influence des peuples méditerranéens, on appela des colonnes situées au nord du détroit de Gibraltar « les colonnes d'Hercule ». Mais Apollodore d'Athènes constate expressément qu'Atlas n'a pas donné à soutenir à Hercule ces colonnes à l'Ouest, mais bien celles du Nord, chez les Hyperboréens.
Les indications suivantes de la *Germanie* de Tacite deviennent alors compréhensibles : « *Les deux tribus* [les grands et les petits Frisons] *forment, jusqu'à l'océan, également la lisière du Rhin, et leur pays entoure en outre encore des lacs immenses qui ont été parcourus parla flotte romaine. Nous nous sommes risqués jusqu'à l'océan et la nouvelle s'est répandue que, de nos jours, les colonnes d'Hercule y existeraient encore, soit que vraiment Hercule ait visité cette mer, ou soit que cela vienne de ce que nous nous sommes habitués à rattacher à ses exploits tout ce qu'il y a de grand sur la terre. Drusus Germanicus avait lui aussi un courage sans bornes, mais l'océan s'opposa à ce que l'on pénétrât sur ses eaux et que l'on essaie de découvrir Hercule. Par la suite, personne n 'a plus osé cette tentative et il a semblé plus pieux et plus respectueux de croire aux exploits des dieux plutôt que de les connaître » Germanie, Chap. 34).*
On a souvent supposé que les « colonnes d'Hercule » dont il est question ici seraient les deux rochers rouge et blanc d'Héligoland.
Mais c'est une erreur. À l'origine, des rochers naturels n'étaient pas considérés comme les « colonnes d'Hercule ». Elles n'étaient pas non plus, comme on le dit souvent, les deux rochers du nord et du sud du détroit de Gibraltar mais deux colonnes dressées par la main de l'homme qui se dressaient devant le temple d'Hercule à Gadès, à environ 100 km au nord du détroit.
L'historien grec Posidonios (135-50 av. J.-C.) a séjourné un mois, en 90 av. J.-C. à Gadès pour y étudier les marées. Il a expressément constaté que les « colonnes d'Hercule » étaient deux colonnes dressées de main d'homme devant un temple d'Hercule a Gadès.

D’autres auteurs anciens comme Artémidore et Pline parlent des « colonnes sacrées d’Hercule à Gadès » et non des montagnes au nord et au sud de Gibraltar. Ces deux montagnes s’appelaient alors souvent de leur ancien nom, Abila et Kalpè.

Il est également question de « colonnes d’Hercule » à propos : d’autres sanctuaires du dieu. Ainsi, par exemple, parvenu au point le plus oriental de sa conquête militaire, Alexandre y érigea un autel avec des colonnes d’Hercule (Strabon, 111,5,5), et il en aurait dressé un autre dans la province perse de la Sogdiane (Pline, *Histoire naturelle,* VI, 49).

À l’origine donc, on n’appelait pas « colonnes d’Hercule » des rochers ou des montagnes naturels, mais des colonnes rituelles construites de la main de l’homme.

Nous pouvons donc comprendre que ces « colonnes d’Hercule » que Drusus Germanicus voulait découvrir, ne sont pas les rochers naturels d’Héligoland, mais des colonnes édifiées artificiellement sur l’île sacrée située près d’Héligoland. La raison pour laquelle, comme Tacite le raconte, Drusus Germanicus ne put élucider le mystère de ces colonnes, apparaît dans un fragment d’une poésie de l’officier romain Albinovamus Pedo.

Albinovamus Pedo avait servi en Germanie sous Drusus. Les vers se rapportent très probablement à l’expédition navale mentionnée par Tacite ou à une tentative analogue pour percer le mystère des colonnes d’Hercule dans la mer du Nord.

Lors de cette croisière, les navires romains furent pris dans une forte tempête avec de hautes lames, ensuite la tempête se calma soudain, les navires dérivèrent sur des bancs de vase et s’y échouèrent. Ils étaient *ad rerum metas extremaque litora mundi,* c’est-à-dire « *aux bornes des choses à l’extrémité la plus lointaine de la terre ».*

« Mais les dieux crient: Arrière! Contempler les frontières du monde est formellement interdit aux yeux des hommes ! Pourquoi nos avirons troubleraient-ils ces mers étrangères, ces eaux sacrées, silencieux séjour des Dieux? » (Sénèque le Père, *Suasoriae*, I, 15).

Ici donc, les *metae rerum,* les « *bornes des choses* » marquent le « *silencieux séjour des dieux* ». Elles sont dans l’estuaire et ses hauts fonds, dans les « *eaux sacrées » (sacras aquas).* Ces *metae* qui sont aussi des « colonnes » sont une donnée unique dans les

textes de l'Antiquité. Ces colonnes devaient encore exister en 689 car Wulfram qui, la même année, rencontra Willibrord à Fositesland y vit « *des colonnes merveilleusement ornées* ».
F. R. Schrôder a montré que ces colonnes, les *metae rerum,* étaient aussi « *le siège des dieux* » et il définit ces piliers rituels qui se trouvent à l'intérieur ou devant les temples comme « *le poteau soutenant le siège élevé des dieux* » (1929).
Dans les Eddas, la colonne ou le soutien du ciel est toujours donnée comme « *un arbre du monde* » ou un « frêne du monde » probablement à cause de ses bras ou de ses branches largement étendues. En outre, dans les Eddas, les Ases tiennent leur conseil au pied du frêne du monde.
E. Jung, R. Haupt et d'autres sont d'avis que les nombreuses colonnes de Roland que l'on trouve surtout en Allemagne du Nord sur de nombreux marchés, sont une réminiscence de la colonne du monde, de l'Irminsul. Au Moyen Âge, le siège des juges des tribunaux se tenait au pied de ces colonnes. C'est là que l'on rendait la justice, que l'on prêtait serment, comme au pied des colonnes sacrées de l'île Royale du récit de l'Atlantide.

Vases sacrés et coupes d'or

Lors de la cérémonie du sacrifice du taureau, les membres de animal étaient « *présentés au dieu* [Poséidon] *en offrande* » puis es dix rois remplissaient un vase avec le sang qui avait coulé sur a colonne et ils puisaient le mélange avec des coupes d'or, ils buvaient et versaient du sang dans le feu et juraient obéissance aux lois de Poséidon.
On a trouvé à plusieurs reprises de grands vases sacrés dans les régions de culture nordique.

Sur l'île de Fünen, on a découvert une grande marmite de bronze dans laquelle il y avait onze coupes à boire en or. Sur la paroi de la marmite, le soleil est représenté, s'avançant sur un navire dont les étraves sont ornées de têtes de cygnes. Cette image doit probablement représenter la course nocturne du soleil que des cygnes transportent dans la mer, au-dessous du monde, jusqu'au lieu de son lever. La même image décorative se retrouve sur une grande marmite de bronze venant de Siem, Jütland du

Nord, et sur deux autres, presque semblables, de Granzin, dans le Mecklembourg.
L'importance rituelle de ces marmites de bronze apparaît clairement dans celles montées sur roues que l'on a trouvées notamment dans le Mecklembourg, à Peckatel ou à Warin. Une autre marmite montée sur roues a été trouvée également à Trushoj, Zélande du Sud.
Outre les onze, mentionnées plus haut, trouvées à Fünen, on a découvert souvent des coupes d'or. Par exemple, sur l'île d'Avernako, on a exhumé deux coupes d'or terni sphériques, ornées de symboles solaires et datant du début de l'âge du bronze. Notons encore, deux coupes d'or découvertes en deux endroits différents à une génération d'intervalle sur la curieuse colline en forme de terrasse de Borgbjerg près de Boeslunde dans la région de Skelsor, deux écuelles et deux coupes d'or provenant d'un marais près de Midskov (Fünen du Nord) et sept écuelles d'or dans des fouilles de la même région (Bronsted, II, 114, 298).
Bronsted, dans son ouvrage *Bronzezeit in Danemark* (1962) note de nombreuses autres découvertes de coupes d'or du même genre.
Les huit coupes provenant des importantes fouilles d'Eberswalde et qui offrent des ornements et des symboles solaires parfaitement semblables sont célèbres de même que de nombreuses coupes venant du Danemark, du sud des marais de Dith (Hoffmann 1938; Schwantes, 1939).
Dans le Schleswig-Holstein, on a trouvé un très grand nombre de ces coupes d'or. Elles proviennent toutes de fouilles protégées. Schwantes suppose que ces objets étaient utilisés à des fins rituelles comme il est dit dans le récit de l'Atlantide.
La grande cérémonie qui, selon ce récit, se déroulait sur l'île Royale, devait probablement être du même style que le dessin rupestre contemporain de la sépulture de Kivik.
Cette sépulture date du milieu de l'âge du bronze, vers environ 1400 av. J.-C. Sur une plaque de pierre on voit une voiture sur laquelle se dresse une silhouette. Cette voiture est tirée par deux chevaux. À gauche, un dessin représente un gros poisson qui pourrait bien être un dauphin.

On peut supposer que le char solaire avec le dieu du soleil tiré par ses chevaux dans le ciel pendant le jour est représenté ici. Le grand poisson ou dauphin était, dans les temps les plus anciens, le guide

du soleil dans la mer au-dessous du monde. Plus tard, le cygne prit la place du poisson.

Sous le char solaire, on trouve deux autres chevaux dessinés. Ils doivent représenter les chevaux solaires libérés durant le trajet nocturne.

À la partie inférieure, on voit huit silhouettes portant de longs manteaux, conduites par un homme avec une épée à la ceinture. Ce sont peut-être là neuf des dix rois qui « *dans leurs manteaux d'un bleu sombre d'une merveilleuse beauté* » se dirigent vers le lieu de la cérémonie.

Sur une autre plaque de pierre, on voit au centre une grande marmite vers laquelle se dirigent quatre personnages venant de la gauche et cinq de la droite, qui vont probablement puiser le liquide du sacrifice. Au-dessus d'eux, des joueurs de lure [12] accompagnent la cérémonie du son de leurs instruments. Dans le coin supérieur gauche de cette pierre on voit deux hommes qui actionnent un appareil à percer muni de lourds poids. Il s'agit là probablement : une « cérémonie de drillage » (Schwantes), une opération qui, dans les usages populaires, devait être pratiquée par un couple de jumeaux et qui était encore accomplie au début des temps modernes (Huth, 1939; Johannes Reiskius, 1696; H. Plischke, 1957).

Le contenu du récit de l'Atlantide rappelle un usage qui était très répandu dans les tribus germaines, celui de l'extinction de l'ancien feu et de l'allumage du nouveau : *« Aussitôt que l'obscurité était venue et que le feu du sacrifice était éteint, ils mettaient tous un manteau bleu sombre d'une merveilleuse beauté et, ainsi,* assis *sur le sol près du rougeoiement du feu du sacrifice, ayant éteint tous les feux autour du sanctuaire, ils tenaient leur tribunal comme juges et comme justiciables ».*

Quand le feu du sacrifice était éteint ainsi que tous les feux à l'entour du sanctuaire, il fallait naturellement allumer un nouveau feu qui, chez les Germains, s'appelait *hnotfiur*.

Cet usage semble être un héritage de l'époque mégalithique car on le retrouve aux Canaries, aux Indes, en Grèce et chez les Latins. Dans le *Rig-Veda* il est dit que l'acte sacré de « driller » le feu devait être exécuté par un couple des jumeaux divins, les Açvin, qui sont proches des Alcis de la Germanie primitive (O. Almgren, 1934; Huth, 1939).

Les Spartiates, descendants directs des envahisseurs nordiques du

XIIe siècle av. J.-C., pratiquaient cet usage et emportaient le nouveau feu sous une tente lorsqu'ils partaient en guerre Lùdemann, 1939).
Sur l'autre pierre de Kivik on voit deux couples de chevaux (symboles gémellaires?). Un de ces dessins montre deux chevaux, l'un derrière l'autre et le second les montre se faisant face. On voit également des disques solaires, des lignes en zigzags, deux haches rituelles qui, d'après leur forme, datent du début de l'âge du bronze. Sur l'une des pierres on reconnaît au-dessus des roues solaires, deux volutes. L'habituelle pointe entre les deux bras en volute n'est pas visible en raison, probablement, du mauvais état de conservation de la plaque de pierre.
Entre les deux haches rituelles se trouve une colonne pointue.
L'ombre projetée par cette colonne permettait de mesurer la position du soleil et de calculer le temps. Le rapport de l'ombre et de la longueur de la colonne donnait la latitude d'un endroit donné. Ces colonnes correspondent aux *metae rerum*, aux « *colonnes de mesure des objets* ».

En raison de l'analogie existant entre les scènes représentées sur les plaques de pierre de Kivik et la description de la grande cérémonie sur l'île Royale d'Atlantide, nous pouvons supposer que les phases les plus importantes de la cérémonie furent gravées dans la pierre pour un roi de cette région afin qu'il puisse les emporter dans sa tombe.

La Statue de Poséidon

À propos de la statue de Poséidon, Platon dit que les Atlantes *« dressaient dans le temple les statues d'or de leurs dieux et le dieu lui-même debout sur un char, guidant six chevaux ailés. Sa taille était si grande que son crâne touchait le plafond. Autour de lui, il y avait cent Néréides chevauchant des dauphins car c'était leur nombre d'après les croyances des hommes de cette époque » (Critias,* 116d, e).
Les indications concernant la taille de la statue, les dieux d'or et le nombre des Néréides sont probablement exagérées. Les prêtres

égyptiens qui rapportèrent le récit de l'Atlantide à Solon ont sans doute enjolivé leurs paroles en s'inspirant d'exemples vus dans les temples égyptiens. Car il y existait des statues géantes des dieux qui étaient recouvertes de feuilles d'or.
Toutefois, nous apprenons, dans l'histoire de Ragnar Loddbrok, qu'il existait sur l'île de Samso, au nord du Grand Belt (le détroit du Belt. N.d.T.) une statue de dieu en bois de 40 pieds de hauteur.
Sur les peintures rupestres Scandinaves de l'âge du bronze, les silhouettes des dieux dépassent de deux à trois fois la taille des participants aux processions. On peut donc très bien admettre qu'il existait de très grandes statues de dieux.
« *Le dieu lui-même, debout sur un char, guidant six chevaux ailés » est représenté sur la pierre de Kivik ainsi qu'un dauphin. Le fait que les chevaux soit ailés doit signifier que, chevaux du soleil, ils tiraient le dieu soleil dans le ciel. Si la plaque de pierre de Kivik le représente d'une façon beaucoup plus simpliste, elle n'en montre pas moins qu'au milieu de l'âge du bronze et peut-être beaucoup plus tôt, dans le nord de l'Europe, on adorait un dieu monté sur un char tiré par des chevaux et attendu ou accompagné par un dauphin. Au total, six chevaux sont représentés sur la pierre de Kivik. Sont-ils les six chevaux dont parle le récit de l'Atlantide?*
D'après les recherches de l'archéologue suédois Martin P. Nilsson, Poséidon vient de « *la patrie originelle du Nord* ». Il semble qu'en un temps très ancien il ait été associé au char, aux che-vaux sacrés et au dauphin. Dans son ouvrage *Poséidon und die Eutschung des griechischen Gotterglaubens* (1950), Schachermeyr note les nombreux rapports de Poséidon avec les chars, les che-vaux sacrés et les dauphins des cultes grecs. À vrai dire, chez Homère déjà « *Poséidon jouait le rôle d'un orage qui s'éloigne* ». L'historien des religions W. F. Otto, dit à son sujet: « *Il a dû, autrefois être beaucoup plus puissant qu'il n'apparaît dans l'Iliade. Les poèmes homériques montrent fréquemment que sa grandeur propre appartient au passé. Ils l'opposent aux divinités plus jeunes et, chaque fois, il apparaît un peu ennuyeux et démodé à côté de la vive et claire spiritualité d'un Apollon* » (1947).

Selon l'Iliade (XXI, 445f) Poséidon *« a construit autour de la ville* [*Troie] une muraille large et puissante, défense indestructible de la ville »*. Il passa aussi longtemps pour le constructeur de Troie et

des labyrinthes (Trojaburgen), fait qui nous est transmis à propos des labyrinthes sur l'Atlantide *(Critias, 113, d).* Poséidon avait construit les murs et les défenses d'Atlantis au commencement des temps *« alors qu'il n'existait encore ni navires ni navigation » (Critias, 113e)*

Chez les Achéens « *qui étaient les Indo-Germains jadis installés de la Scandinavie méridionale et de l'Allemagne septentrionale jusqu'au-delà de la Weichsel* » (Bühler, 1947), Poséidon était déjà passé à l'arrière-plan derrière d'autres dieux. Le renouveau de son culte n'eut lieu que lors des grandes migrations des peuples de la mer du Nord. Il n'est donc pas surprenant que Poséidon et son culte aient recommencé à jouer un rôle important, justement à Sparte. La noblesse dorienne adorait Poséidon comme son ancêtre, tout comme les rois de l'Atlantide. Les Philistins qui étaient apparentés aux Doriens par le sang et les origines, adoraient Poséidon. Dans l'Ancien Testament il est nommé Dagon. H. Ilitzig a prouvé que, sous ce nom de Dagon, c'est bien Poséidon qu'il faut entendre. À Gaza et à Astod, les Philistins avaient édifié de grands temples à ce dieu. Poséidon y était représenté debout sur un char et accompagné par un gros poisson... tout comme dans la sépulture de Kivik.

Il y a donc quelques indices tendant à faire penser que les données du récit de l'Atlantide sur la statue en pied de Poséidon dans le temple de l'île Royale, pourraient bien être exactes dans l'ensemble, même si elles sont un peu exagérées.

Le temple de Poséidon, la ville d'or et la montagne d'ambre

Au milieu du grand labyrinthe *(Trojaburg)* de l'île Royale de l'Atlantide, s'élevait un temple de Poséidon. Voici ce qu'il est dit à ce sujet : « *L'île où se trouvait le château royal avait un diamètre de 5 stades (environ 920 m). La demeure royale dans l'enceinte du château était organisée de la façon suivante : au centre se trouvait un temple interdit au public entouré d'une clôture dorée (peribolos) et dédié à Clito et à Poséidon. C'est là qu'au début ils avaient conçu et élevé la lignée des dix rois. C'est là que, chaque année, on apportait à chacun de leurs descendants les offrandes venues des dix royaumes. Le temple de Poséidon avait une*

longueur d’un stade (183 m), une largeur de 3 plèthres (92,50 m) et une hauteur correspondante pour l’œil. Son aspect était barbare. Tout le temple était recouvert d’argent à l’extérieur, sauf les acrotères qui étaient recouverts d’or. En ce qui concerne l’intérieur, on pouvait voirie plafond d’ivoire orné d’or, d’argent et d’ambre (oreikhalkon). Tout le reste, murs, plafonds et sol était recouvert d’ambre » (Critias, 116c).

Ces données semblent si invraisemblables que l’on est tenté de les rejeter dans le domaine de la fable. Mais il faut se référer aux travaux de S. Pfeilstücker et O. Huth. Ils ont prouvé que la coûteuse ornementation des temples germains à l’époque antérieure au christianisme, n’est pas née de l’imagination des poètes « *mais correspond aux coutumes germaines* ». S. Pfeilstücker cite des récits « *de l’incroyable richesse de l’ornementation d’or, d’argent et d'ambre dans les temples germaniques ».*

Spécialiste du domaine nordique, Hermann Mliller écrit à propos de cette description du temple et du château de l’Atlantide: « *La description de ce château et du temple* [dans le récit de l’Atlantide] coïncide remarquablement avec celle des châteaux des dieux de la mythologie nordique. Il est dit à leur propos qu’ils brillaient d’or et d’argent, qu’ils comptaient de nombreuses chambres, qu’ils étaient recouverts de cuivre et entourés de murs et de lacs. On croit même retrouver le pont qui reliait le château royal au reste du pays dans le nordique *Bifröst* (pont) » (H. Müller, 1844).

Sur le temple du Forseti qui s’identifie assurément avec le Fosite frison, il est dit: « Sa *salle s’appelle Glastheim* [maison de l’ambre], l*es portes sont en or et la toiture en argent. C’est là que trône Forseti oendant de nombreux jours et qu’il apaise les conflits » (Grimnismal).*

Dans le *Gylfaginning* on lit à propos de la salle de l’ambre de Forseti : « *Là, les murs, les piliers et les poteaux sont d’or rouge et le toit d’argent. C’est le plus beau tribunal chez les dieux et chez les hommes » (Gylfaginning,* 17,32).

Wulfram qui prêcha en 689 à Fositesland parle d’un temple« d’une splendeur inouïe » *(Vila Wulframmi,* Chap. 10). Liudger qui, de 780 à 785, baptisa les habitants de Fositesland, détruisit tous les temples païens *(olnnia fana)* et construisit une église chrétienne, *« rapporta avec ses compagnons un grand trésor qu’ils avaient trouvé dans les sanctuaires » (Vita Liudgeri,* Chap. 7).

La légende, qui si souvent conserve à la postérité le souvenir d'événements oubliés, raconte que « sur le fond de pierre » d'Héligoland une « ville d'or » aurait été engloutie. Les habitants en auraient été si riches que, dans les temps anciens, ils auraient eu « des canaux et des tuyaux d'eau en cuivre » (Siebs et Wohlenberg, 1953).

La légende de Butjading rapporte que les habitants du pays englouti dans la mer du Nord étaient si fortunés « *qu'ils ferraient leurs chevaux avec des fers d'or et qu'ils labouraient leurs champs avec des charrues d'argent. Ils pouvaient se permettre d'atteler quatre chevaux blancs à un banneau de fumier. Les écluses de leurs canaux de drainage n'étaient ni en pierre ni en bois, mais en cuivre* » (Lübbing, 1928).

On peut tenir ces légendes pour dénuées de valeur. Mais les historiens de la préhistoire n'en font rien. Dans de très nombreux cas, les fouilles ont prouvé que les légendes populaires fournissent des renseignements exacts sur les temps lointains. Le contenu des tombes intactes de l'âge du bronze a souvent été décrit avec exactitude par la tradition populaire, ce que B. K. Kersten a fait remarquer (1925). H. Jankuhn dit, à propos d'une autre légende concernant l'île de Sylt, « *que nous pouvons assurément compter que la transmission de ces traditions orales remonte à 35 générations. Et, cependant, nous avons des souvenirs historiques qui remontent encore plus loin* » (1937).

Dans son livre *Germanische Gotterund Helden, E.* Jung a intitulé tout un chapitre « *La fidélité historique de la tradition populaire dans les mœurs, les légendes et les usages* ». On y voit d'innombrables exemples de traditions historiques sur plusieurs millénaires (1939).

On ne rejettera donc pas les légendes de la ville dorée du « fond de caillou » avec ses canalisations et ses écluses de cuivre ainsi que les inestimables richesses de ses anciens habitants. Au contraire, on y soupçonnera une pointe de vérité.

La légende de la Princesse de la montagne d'ambre ou, de la Chevauchée sur la montagne d'ambre est, selon O. Huth (1955) *« largement répandue et l'on dénombre plus de 300 versions différentes dans l'Europe de l'Ouest, du Nord et de l'Est ». « Dans une ballade danoise du Moyen Âge, Brunhilde (Brynhild) est au sommet de la montagne d'ambre où son père l'a placée et Siegried (Sigward) gravit à cheval cette montagne* » (Huth, 1955).

Beaucoup de légendes traitant de la montagne d’ambre disent qu’elle est entourée par un triple cercle d’eau et qu’elle est inaccessible aux simples mortels. Il en est de même de la colline de l’île Royale, d’Atlantis, que Poséidon, au commencement des temps, a entourée d’un triple cercle d’eau « de sorte que la colline soit inaccessible aux hommes; il n’y avait alors ni navires ni navigation » (Critias, 113d).

Heine-Geldern a démontré que ces contes et légendes sont *« les légendes mégalithiques des mystères »* et Huth est du même avis (1950).

Il ne nous est pas facile, à nous, hommes d’aujourd’hui, de découvrir le sens de ces mystères mégalithiques.

Le mariage de Poséidon avec la vierge Clito transmis par le récit de l’Atlantide *(Critias,* 113d) signifie probablement le mariage sacré *hieros gamos* par lequel se créent l’abondance et la prospérité. Il y a lieu de rappeler à ce propos les vers d’Euripide qui sait, lui aussi, qu’au pays de l’ambre « *le roi des dieux célèbre ses noces ».*

Ce mythe est largement répandu et on le connaît par exemple grâce à la légende des noces de Siegfried et Brunhilde ou par les vers de la chanson danoise *Sivard, le fils du roi de Danemark: « Sivard aun jeune cheval et il l’a rendu docile. Il s’empare fièrement de Bryniel sur la montagne d’ambre. Cela s’est passé en plein jour...»*

La difficulté de l’exploit vient de ce que la montagne est « glissante ». La Bryniel de la chanson danoise est évidemment la Brunhilde du récit allemand.

Les chercheurs sont d’accord que, dans ces légendes et contes, c’est le « mariage sacré » (en grec *hieros gamos),* qui dans les légendes mégalithiques, joue un grand rôle, qui nous est rapporté. Dans le récit de l’Atlantide, il est dit également que la colline inaccessible aux mortels était glissante car Poséidon l’avait rendue telle (*Critias,* 113d).

Les légendes de la montagne d’ambre, du mariage sacré etc., sont largement répandues dans le monde. *« Elles apparaissent presque mot pour mot en Indonésie et en Polynésie, il est prouvé qu’elles y existaient avant la découverte et la colonisation de ces régions par les Européens », comme le dit O. Huth (1950). Il arrive à la conclusion suivante: « La diffusion de ces légendes est liée à l’expansion de la civilisation mégalithique » (1950).*

L’origine et la localisation nordique de ces légendes ressort du fait

que dans beaucoup de traditions, la montagne d'ambre doit être recherchée sous l'étoile polaire. Même dans la légende indienne du mont Meru au sujet duquel on raconte la même histoire, il est dit que le Meru se dresse sous l'étoile polaire. O. Huth ajoute: « *Le nom de Meru signifie la "montagne lumineuse", l'étoile polaire est située juste au-dessus d'elle et les étoiles tournent autour de lui en cercles plus ou moins grands. Elle a trois paliers circulaires et, à son sommet, vivent les Dieux et les âmes des ancêtres* » (1955).
Tout ceci semble se rapprocher de la conclusion que, sur l'île de l'ambre d'Héligoland, au début de la civilisation mégalithique, se dressait déjà un sanctuaire élevé qui a dû, soit servir de modèle original aux légendes des mystères mégalithiques, soit être conçu d'après ces légendes.
C'est là que nous pouvons supposer que l'on célébrait rituellement les « noces sacrées » *(hieras gamos).* De nombreuses gravures rupestres Scandinaves représentent ces cérémonies (O. Almgren, 1934).
En ce qui concerne l'indication du récit de l'Atlantide selon laquelle le temple de Poséidon « avait un aspect barbare », Chr. Hohenecker dit : « Cette remarque est valable pour toutes les constructions de la civilisation mégalithique pour autant que nous les connaissions, mais elle ne saurait s'appliquer à tout ce que l'on a exhumé jusqu'à présent en Crète ou à Santonn où l'on avait pensé situer l'Atlantide » (974). Nous pensons donc imaginer le temple de Poséidon sur l'île sacrée comme une grande construction mégalithique dont le saint des saints était une chambre richement décorée d'ambre, dédiée à Clito et à Poséidon et interdite au public.

Le culte de la hache

Le culte de la hache était répandu dans toute la zone de civilisation mégalithique à la fin de l'âge de la pierre et à l'âge du bronze.
On a très souvent trouvé des haches dans les tombes, sous des colonnes de pierre ou sous d'anciennes maisons et foyers. Leur position ou leur nombre montrent clairement qu'il s'agit de haches données en offrande aux dieux.
On a souvent observé que ces haches étaient enfoncées vertica-lentement dans la terre avec le tranchant vers le haut, et qu'elles

étaient maintenues dans cette position par de petites pierres.

Des haches avec le tranchant vers le haut ont été découvertes dans a terre : deux, en silex, non aiguisées et avec le dos étroit, au bord d'une grande pierre levée à Lottorf dans le Schleswig. Quatre haches semblables sous une grande pierre près de Sôrring Skov dans la région de Ahrus. Une hache polie avec le dos mince sous un ancien foyer dans une habitation à Troldebjerg, Langeland. Trois haches de silex disposées en triangle près de Bedsted, Hassing Harde; il y avait à côté des perles d'ambre qui avaient été visible-ment ajoutées à l'offrande des haches.

En Bretagne, le chercheur français G. de Mortillet, a découvert dans six sur sept des tombes mégalithiques qu'il a explorées des haches enterrées verticalement avec le tranchant vers le haut. Au pied d'un menhir, à Men Er Hroek, il a trouvé cinq haches de pierre plus petites dans la même position. Quatre étaient en diorite et une en fibrolite. À l'intérieur de la salle mortuaire Nr. 1 de St Michel, près de Carnac, on trouva 39 haches de pierre dont dix en jadéite. Toutes étaient enterrées verticalement, le tranchant vers le haut, dans le sol de la sépulture.

Cette liste est loin d'être complète, elle devrait comporter les découvertes faites en Angleterre et en Irlande.

La position artificielle des haches prouve leur caractère d'offrande. Les historiens de la préhistoire parlent d'un « dieu-hache »ou d'une « *divinité pour qui la hache était sacrée* ».

C'est à ce dieu-hache qu'étaient certainement consacrées les innombrables haches que l'on trouve, soigneusement déposées dans les tombes, les marais ou les champs. Il s'agit fréquemment, dans ces offrandes, de haches neuves, non utilisées. Dans d'autres cas elles sont brisées et les morceaux soigneusement rangés les uns à côté des autres. On a souvent choisi pour les fabriquer un matériau rare ou précieux. C'est ainsi que l'on a trouvé à Hördum in Ty cinq grands « fers » de hache en ambre (Brondsted, 1960).

En d'autres endroits, on a trouvé des haches de cuivre, qui, dans les commencements, devaient avoir une grande valeur. Elles avaient été enterrées avec des spirales ou des plaques de cuivre ornementales, probablement comme offrandes. Sous un menhir du cromlech de Kerlescan on a trouvé une hache de cuivre qui avait été enterrée avec le tranchant vers le haut avant l'érection du menhir.

Le dieu-hache ou peut-être un adorateur de ce dieu, portant une gigantesque cognée, est représenté sur une plaque de rocher de Sirnrisham. À Schülldorf, près de Rendsburg, il existe une plaque de pierre ornée de nombreuses petites coupes ou écuelles où est gravée une hache emmanchée qui est semblable aux images analogues de Bretagne (Men Er Hroek, Mané-Kerinoed) ou d'Angleterre (Stonehenge).

Il est certain qu'à l'époque mégalithique, la divinité à la hache sacrée était tout particulièrement révérée. Ce culte datait très vraisemblablement d'une époque encore plus reculée.

Schwantes suppose que ce culte du dieu-hache est originaire du Nord car c'est là que « *l'on a trouvé les haches les plus anciennes du monde, dont dépend une nouvelle civilisation humaine* » (1938). Comme ces très anciennes haches ont été taillées dans les noyaux de rognons de silex, on les appelle aussi « haches de noyau ».

Des haches de ce genre ont été trouvées pour la première fois au Danemark dans des amas de coquillage de l'âge de la pierre. On en conserve même un exemplaire emmanché provenant de fouilles.

Les modèles précédant ces haches de noyau de silex étaient des haches faites de bois de renne ou de cerf, certaines avec un tranchant en os et certaines avec un tranchant fait d'un silex emmanché.

Les premières haches polies viennent également du Nord de l'Europe (Schwantes, 1938). C'est également dans ces régions que furent trouvées les plus anciennes « haches d'amazones » à double tranchant. Schwantes dit à ce sujet: « *C'est visiblement une arme véritablement nordique car on peut suivre l'évolution de ce type de hache depuis le modèle au tranchant à peine arqué jusqu'à la forme définitive parfaite. Ces haches de combat se sont répandues vers l'Europe occidentale jusqu'en Angleterre et en Bretagne. Elles n'y auraient cependant pas leur origine et elles auraient été fabriquées à l'incitation de peuples de nos régions* » (1938).

Schwantes date l'âge des premières haches dans le Nord au VIIe millénaire av. J.-C., datation que l'on peut faire remonter à un millénaire de plus, d'après les recherches de C. Renfrew.

Si l'on considère que les haches les plus anciennes trouvées en Bretagne et en Angleterre datent des IVe et IIIe millénaires avant

J.-C., on est d’accord avec Schwantes qui pense que le foyer de la civilisation mégalithique (où la hache était l’arme principale) et du culte du dieu-hache se situe dans le nord de l’Europe (Danemark, Schleswig-Holstein).

Quel était donc ce dieu? Les peintures rupestres vont peut-être nous aider à répondre à cette question.

Sur une plaque de pierre de Kivik il y a deux haches ou haches rituelles dressées avec le tranchant dirigé vers une colonne pointue. Visiblement, cela doit exprimer un lien étroit entre la colonne et les haches.

Les nombreuses haches déposées en offrande, trouvées au pied ou en dessous de colonnes analogues montrent le même lien. Il en va de même des représentations de haches sur de nombreuses colonnes pointues ou sur des menhirs. C'est ainsi que l’on a trouvé gravées sur une colonne de Stonehenge quatre lames de haches avec le tranchant vers le haut, assorties d’un poignard.

Devant le grand couloir de la sépulture de Men Er Hroek en Bretagne se dressait autrefois un menhir qui a été installé depuis, à l’intérieur du tombeau. À la partie supérieure du menhir, on voit quatre haches emmanchées, en dessous, un bouclier avec des lignes courbes que l’on considère comme des cornes de taureau et, à la partie inférieure, à nouveau quatre haches emmanchées. À l’intérieur de la tombe on a trouvé 102 haches de pierre et de nombreuses perles de calcédoine qui, sans aucun doute, avaient été déposées là en offrande.

Ces découvertes et dessins rupestres donnent à penser que la divinité de la hache sacrée était aussi celle de la colonne.

Dans le récit de l’Atlantide, on nous dit que la colonne d’ambre sur laquelle étaient gravées les lois de Poséidon se dressait au centre du sanctuaire de Poséidon. Visiblement, ici, Poséidon était à la fois le dieu de la colonne et celui de la hache. Cela s’accorde bien avec le fait qu‘en Grèce, aux temps les plus reculés, Poséidon était adoré sur des colonnes et qu’il portait la hache simple ou double (Schweitzer, 1922).

Par la suite, chez les Grecs, le fils aîné de Poséidon, Atlas, *(Critias,* 114a) devint le dieu de la colonne ou le soutien du ciel et Apollon fut celui de la loi et des serments. À la place de la hache

simple ou double, Poséidon reçut le trident. C'est un phénomène fréquent dans l'histoire des religions que les fils des dieux ou les hypostases de dieux prennent les fonctions de divinités plus anciennes. Sous ce rapport, il faut noter que le principal dieu des Frisons, Fosite, est apparenté à Poséidon, non seulement par ses origines nordiques, mais par son nom. Dans le récit légendaire de la Découverte du Droit par les Frisons, c'est lui qui guide vers l'île sacrée, sur la mer tempétueuse, les douze juges frisons. Là, le dieu jette sa hache sur la terre « *d'où jaillit une source, c'est pourquoi cet endroit s'appela Axens howe* [en frison, « temple de la hache »]. *Et ils touchèrent terre à Eswai et s'assirent autour de la source* ».

C'est là que le dieu enseigna le droit aux ancêtres. « C'est pourquoi ils doivent prononcer leurs jugements à Axenshowe, et à Eswai » (von Richthofen, 1882).

Ainsi, Fosite était, comme Poséidon, dieu-hache. Enseignant du droit et juge suprême, sauveur des eaux et sourcier. Ce dieu est donc probablement celui pour lequel la hache et la colonne sont sacrées. L'opinion générale est que la colonne symbolise la colonne du ciel sur laquelle repose le firmament.

O. S. Reuter a montré que cette conception du ciel reposant sur une colonne « *ne peut être née que dans le Nord, là où la colonne, même si elle s'incline légèrement vers le Nord, s'élève en quelque sorte verticalement vers le ciel. Il n'en est pas de même dans le Sud où le pôle semble s'enfoncer de plus en plus profondément vers la bordure septentrionale du ciel. Lorsque des indices de cette conception apparaissent chez des peuples méridionaux* [chez les Sumériens et les Égyptiens] *ils doivent y avoir été amenés par les migrations des populations* » (1922).

Clito, la «la magna mater»

Le nom du dieu Poséidon se rattache suivant les philologues au mot grec *Posis:* « époux » (latin, *pot-is, pot-ens,* gotique *faths)* et il indique que le dieu est l'époux de la *magna mater* (Kretschmer, *Glotta,* I, 1909; XIV, 201; XV, 1927; 187; se joignent à lui:W.

Schulze, U. von Wilamovitz-Mollendorff, O. Kern, Fr. Schachermeyr etc.).

Ceci est en accord avec le fait que, dans le récit de l'Atlantide (*Critias,* 113d-114a), Poséidon est l'époux de Clito, née sur l'île de l'ambre. Il est écrit: « *Dans la plaine s'élevait une colline éloignée d'environ 50 stades de la mer. Sur cette colline vivait un homme sorti de la terre dans les commencements, il se nommait Evénor et sa femme Leucippe. Ils eurent ensemble une fille unique, Clito. Lorsque la jeune fille atteignit l'âge nubile, son père et sa mère moururent. Mais Poséidon pris d'amour pour elle, s'unit à elle et entoura la colline où elle habitait, après l'avoir rendue glissante, d'une forte défense. Il l'entoura de grands et petits cercles d'eau de mer et de terre alternés et il y eut deux cercles de terre et trois d'eau de mer, mesurés du centre de l'île comme avec un compas, partout à intervalles égaux, de sorte que la colline devint inaccessible aux hommes car, en ce temps-là, il n'y avait encore ni navires ni navigation... Il engendra cinq couples de jumeaux et les éleva » (Critias,* 113d-e).

Nous avons cité plus haut l'emplacement du sanctuaire de Clito et Poséidon, sacré et interdit au public, où ils engendrèrent la race des dix fils de roi et qui était entouré d'une enceinte dorée *(peribolos).*

Le mot *peribolos* vient de *periballô* qui signifie jeter autour, tirer autour. Il s'agit là d'une chaîne dorée qui était tendue autour du sanctuaire. Cela paraît invraisemblable, mais cela l'est moins lorsque nous apprenons plus tard que, tout autour du plus grand sanctuaire de Suède, à Upsala, une chaîne dorée était tendue. « *Ce sanctuaire d'Upsala est entouré d'une chaîne dorée qui pend du pignon et qui brille de loin aux yeux des arrivants* » (Scholiaste à Adam de Brême, *Hamburgische Kirchengeschichte,* IV, 26 ; vers 1050). C'était aussi l'endroit « *où le roi des dieux* [Poséidon] *célèbre ses noces* » (Euripide, *Hippolyte).*

Comme Clito, la première mère, était née là et que là, elle avait mis au monde les dix fils du dieu, la ville sur l'île de Basileia s'appelait également *métropolis,* la « ville mère » *(Critias,* 115e).

La question se pose alors de savoir si nous connaissons, dans l'Europe du Nord et dans la zone d'expansion de la civilisation

mégalithique des indices du culte de la « mère originelle », de la *magna mater*. C'est certainement le cas.

À Beldorf, dans la région de Rendsburg, on a trouvé une pierre levée de la hauteur d'un homme et datant de l'époque mégalithique. La face avant est ornée de rainures en long et en large. La face arrière est creusée de nombreux petits « godets ». La tête est indiquée par une rainure circulaire et deux godets figurent les yeux.

Devant cette colonne de pierre il y avait une grande plaque de pierre où étaient creusés de nombreux « godets ». Tous les préhistoriens qui se sont occupés de cette pierre se sont référés à des colonnes de pierre et à des dessins rupestres analogues représentant la *magna mater* dans la zone d'expansion de la civilisation mégalithique. Les ressemblances et les coïncidences avec ces menhirs et ces dessins rupestres mégalithiques sont si grandes que l'on peut définir cette colonne de Beldorf comme une représentation de la *magna mater*.

On connaît des récipients qui sont décorés du « visage de chouette » ou des « yeux rayonnants » de la *magna mater* et qui proviennent de la région nord-européenne à l'époque des sculptures en forme de couloirs. Parmi ces vases, il y en a un qui offre les « yeux rayonnants » de la *magna mater,* lesquels sont presque exactement semblables à ceux d'un vase trouvé dans une sépulture en couloir de Los Millares. Le nombre et l'ordonnance des 27 rayons qui partent de chaque œil sont les mêmes. Nous reviendrons sur ces « yeux rayonnants » quand nous parlerons du haut niveau de l'astronomie des hommes du mégalithique.

Le « visage de chouette », les grands « yeux rayonnants », de même que le serpent qui apparaît constamment sur les dessins rupestres Scandinaves, sont les signes sacrés de la *magna mater*.

On connaît de nombreuses statuettes de femmes datées de l'âge du bronze d'Europe du Nord (Fardai, Fangel-Torp, Viskô, Faro, Ferreslev et Poméranie) « *qui représentent des images rituelles de la divinité féminine* » (Brondsted, 1962).

Les statuettes de Viskô (Zélande du Nord) et celles de Faro (Fünen) représentent une femme avec les mains, levées jusqu'à la poitrine. Sur la seconde, les bras sont malheureusement brisés et on

ne reconnaît plus que les deux mains sous les seins. Cette représentation correspond pleinement à celle de la *magna mater* sur les menhirs de France (Benezet, St-Sernin) et d'Espagne (Alméria, Los Millares).
Dans les régions du nord de l'Europe, on a découvert de nombreuses offrandes de bijoux féminins souvent de très grande valeur. Brëndsted écrit à ce sujet : « *Il ne peut que s'agir d'une divinité féminine qui a reçu ces offrandes* » (1962).
Il y a donc de nombreux indices montrant que la *magna mater* était adorée dans l'Europe du Nord dès la fin de l'âge de la pierre et au cours de l'âge du bronze.

Le culte de la «magna mater» et la civilisation mégalithique

Il n'est guère vraisemblable, comme beaucoup de chercheurs le supposent, que le culte de la *magna* mater soit parvenu de l'Orient par la voie maritime en passant par les îles méditerranéennes, la côte ibérique, la France et l'Angleterre jusqu'en Europe du Nord.
Il est beaucoup plus probable que le récit de l'Atlantide soit exact lorsqu'il dit que la mère originelle, Clito, « *a été engendrée sur l'île de l'ambre par un homme sorti de la terre au commencement, quand il n'y avait encore ni navires ni navigation* ».
Le culte de la *magna mater* et de son époux, si largement répandu à, l'époque mégalithique, serait donc né là où nous devons chercher « *l'ancien foyer de la civilisation mégalithique* » (Schwantes, 1939) c'est-à-dire dans le nord, de l'Europe.
Jusqu'à *présent, très peu de préhistoriens ont situé ce foyer* dans cette région. Cela était dû à l'incertitude des moyens de datation dont nous disposons jusqu'à une époque récente.
Les anciens préhistoriens s'en tenaient a priori au mot d'ordre *exoriente lux* et dataient systématiquement toutes les trouvailles de l'ouest et du nord de l'Europe de quelques siècles plus tard que les objets datables découverts en, Egypte ou en Mésopotamie.
En 1952, le naturaliste américain Willard F. Libby a indiqué dans son livre *Radicarbon Dating* (Chicago, 1952) une nouvelle méthode de datation des objets préhistoriques qui rendait possible

des datations d'objets contenant du carbone 14 (bois, tourbe, os).
Entre-temps, il s'était avéré que cette méthode était incertaine et que, souvent, elle indiquait des datations beaucoup trop récentes. La correction des datations par le carbone 14 a pu être entreprise à l'aide de la dendrochronologie ou datation par les couches de liber des arbres. Cette méthode est basée sur le fait que, chaque année, un arbre vivant s'augmente d'une couche de liber. Comme on peut compter ces couches à partir de l'année où un arbre a été coupé ou s'est abattu, il est possible de savoir en quelle année il a commencé à pousser. Comme, en outre, les couches de liber sont plus épaisses dans les bonnes années que dans les mauvaises, on peut reconnaître dans une certaine mesure le climat ou la fertilité de chaque année séparément.

Charles W. Ferguson, de l'université d'Arizona, a pu alors, en utilisant de très vieux conifères, « *établir une chronologie absolue qui remonte à plus de 8200 ans dans le passé* » (Donald A. Swan, 1971).

« Des comparaisons d'échantillons de bois qui avaient été datés parla méthode des couches de liber et parcelle du carbone 14 ont montré de grandes différences dans les résultats. Jusqu'à 1500 av. J.-C. les différences entre les résultats des deux méthodes ne sont pas considérables. Mais, à mesure que l'on remonte dans le temps, elles augmentent de plus en plus et, aux environs de 2 500 av. J.-C., elles peuvent s'élever à plus de 700 années ». « Ces datations, au moyen du carbone 14, donnent toutes des dates trop récentes » (Swan, 1971 ; C. Renfrew, 1971).

Le Dr Colin Renfrew, Américain, professeur d'archéologie, a étudié dans son article *Carbon 14 and the Prehistory of Europe* (in *Scientific American*, octobre 1971) les conséquences de ces corrections des datations au carbone 14 pour la préhistoire européenne. Il constate que « *la révision des datations au carbone 14 pour l'Europe a pour effet la destruction de la détermination traditionnelle des époques si largement répandue. Le point décisif n'est pas tellement que les dates européennes du IIIe millénaire soient toutes plus anciennes de plusieurs siècles qu'on ne le supposait, mais que les datations de l'Égypte ne changent pas... Il est maintenant évident que les constructions mégalithiques de*

Bretagne furent édifiées 4000 ans av. J.-C. c'est-à-dire un millénaire avant l'architecture funéraire monumentale de la Méditerranée orientale et 1500 ans avant les pyramides. L'origine des monuments funéraires et des usages funéraires européens ne doit donc pas être recherchée dans le Proche-Orient mais en Europe même » (1971).

La cité mégalithique de Los Millares dans le sud de l'Espagne, datée jusqu'à présent de 2350 av. J.-C. par la méthode du carbone 14, fut en réalité édifiée en 2900 av. J.-C. (Renfrew, 1971). « *La conclusion est inévitable: nous avons, dans le passé, complètement sous-estimé l'originalité et la force créatrice des Européens de la préhistoire [...] L'opinion très ancienne et largement répandue de la dépendance de l'Europe à l'égard du Proche-Orient n'est plus défendable [...] Les préhistoriens européens doivent revoir à quelle époque quelque chose se passait en Europe* » (Renfrew, 1971).

En ce qui nous concerne, cela signifie que l'opinion généralement répandue que le culte de la *magna mater serait* originaire du Proche-Orient ne pourrait se soutenir. En effet, les colonnes de pierre ornées de la *magna mater* en Bretagne et en Europe du Nord sont plus vieilles que 4000 ans av. J.-C. et donc plus anciennes que celles du Proche-Orient.

La donnée du récit de l'Atlantide selon laquelle la mère originelle, Clito, serait née sur l'île sacrée de l'ambre « *au commencement* », quand il n'y avait encore ni navires ni navigation, et ne serait donc nullement venue d'une contrée lointaine, reçoit ainsi une confirmation supplémentaire.

Les données citées plus haut par Hécatée au sujet des Hyperboréens proviennent d'une autre ligne de traditions. Il y est dit: « Sur cette île [des Hyperboréens] serait née Léto ». Il est tout-à-fait compréhensible que lors de la transmission de l'histoire des hyperboréens en langue grecque, Clito soit devenue Léto (Gehrts, 1967). Il est possible que la tradition d'Héligoland selon laquelle on aurait pu voir sur l'île l'empreinte du pied de Sainte Ursule et la dévotion spéciale que les Héligolandais portent à cette sainte soient la conséquence du souvenir de la déesse transformé à l'époque chrétienne.

Une «ville» à l’époque mégalithique ?

On a souvent mis en doute qu’en Europe septentrionale, à la fin de l’âge de la pierre, et à l’âge du bronze, il ait pu exister une ville telle que la Métropolis décrite dans le récit de l’Atlantide.

Mais Hécatée lui aussi parle d’une ville sur l’île sacrée des Hyperboréens. Diodore raconte également qu’il existait une « *ville entourée de remparts* » fondée par le premier roi des Atlantes.

La découverte d’une grande cité fortifiée datant de l’époque mégalithique près de Büdelsdorf, dans la région de Rendsburg, confirme cette existence d’une ville entourée de murs à cette époque dans le nord de l’Europe. Dans un ancien méandre de l’Eider, entourant sur trois côtés un plateau de 18 m de hauteur, on a découvert en 1969 une puissante installation défensive qui protégeait une cité mégalithique d’une superficie de 10 hectares. Alors que cette cité était défendue sur trois de ses côtés par les berges abruptes de l’Eider et par le cours du fleuve, sur le quatrième, elle était fortifiée par un triple fossé de 300 m de longueur et de 2,50 m de profondeur auquel s’ajoutait une palissade de poteaux.

Outre quantité de vestiges de céramiques et d’outils de silex de pointes de flèches, on trouva également les traces d’anciennes habitations. L’une d’elles avait 22 m de longueur. D'autres mesuraient 6 x 10 m. On trouva entre autres un four, des assiettes et des plats d’argile à poignée et quantité d’autres objets.

Ces fouilles ont montré que l’idée que l’on se faisait jusqu’à présent de la vie des populations du mégalithique était complètement fausse. Une importante cité de ce genre, que l’on peut définir du nom grec de *polis* (ville), ne peut avoir été édifiée que par une communauté à l’organisation rigide, disposant de grandes connaissances techniques et d’une direction de travaux unitaire.

La cité fortifiée de Büdelsdorf est deux fois plus importante que celle de Los Millares qui couvre 5 hectares et passait jusqu’à présent pour la plus importante des cités mégalithiques fortifiées.

La datation de la cité de Büdelsdorf la situe, selon le carbone 14, vers 2400 av. J.-C. Mais nous avons vu plus haut que cette datation par C 14 est beaucoup trop récente. La cité de Büdelsdorf devra certainement, tout comme sa contemporaine de Los Millares datée 2400 av. J.-C. par C 14), être datée de 2900 environ av. J.-C.

Les nombreuses et souvent gigantesques cités réparties dans

toute la zone d'expansion de cette civilisation auraient dû mettre en garde contre les conclusions hâtives, les préhistoriens qui ont affirmé que les constructeurs de ces villes étaient « *des paysans et des éleveurs sédentaires presque sans organisation sociale et vivant en groupes familiaux dans de petits hameaux* ».

C'est ainsi que les fouilles de Büdelsdorf qui ne sont pas encore terminées, mettent fin à tous les doutes sur l'existence d'une ville mégalithique fortifiée en Europe du Nord.

Une cité protégée par les falaises d'Héligoland devait prospérer pour devenir un port important car, à l'embouchure de l'Eider, de l'Elbe et de la Weser, les conditions étaient particulièrement favorables à la naissance d'une grande ville. Le renseignement qui nous dit que la *métropolis* avait trois ports, montre que le commerce maritime était d'une grande importance. Ce port de commerce de l'Elbe, de la Weser et de la mer du Nord, devait avoir en matière de trafic maritime la puissance que prirent plus tard Brême et Hambourg.

Le port était d'autant plus important que « *on pouvait aller de là jusque dans la mer de l'Est* » (la Baltique). Le chemin de rouleaux de l'Eider épargnait, eux navigateurs de l'ère mégalithique et de l'âge du bronze, comme plus tard aux Vikings, le long et périlleux détour par Skagen. La *métropolise* situait donc dans le territoire où, dès la fin de l'âge de la pierre, on extrayait et on travaillait le précieux minerai de cuivre d'Héligoland. Elle se dressait là « *où l'on tirait de la terre l'or du Nord* », l'ambre ou *oreikhalkon.*

À cette situation extraordinairement favorable de la *métropolis,* s'ajoutait la fertilité du marais de la Marsch qui, par sa teneur en chaux, était, à l'âge de la pierre, encore plus riche que de nos jours. La légende ici encore, nous raconte cette fertilité du pays englouti. Les Frisons racontent: « *Les paysans étaient des seigneurs libres et ils tenaient leurs propres* assises *sous le ciel bleu. Leur pays portait de l'herbe et des fruits en quantité, il était si gras que les chaussures étaient jaunies par la glèbe quand on le traversait. Si un homme oubliait sa fourche dans le trèfle, en une nuit le trèfle la recouvrait et le lendemain on ne pouvait plus la voir » (Lübbing, 1929).*

Sur un emplacement si favorable et de surcroît protégé des vagues de la mer du Nord par le massif rocheux encore plus

important d'Héligoland à cette époque, il était normal qu'une cité se développât et devînt un port riche « *où s'accumulait une quantité de richesses » (Critias,* 114d).

Les préhistoriens ont reconnu depuis déjà longtemps « *que le trafic maritime de la fin de l'âge de la pierre et du début de l'âge du bronze se faisait principalement vers l'Ouest parla mer du Nord ».* Ils attribuent « *la prospérité particulièrement élevée que montrent les côtes et les îles de la mer du Nord »* à ce trafic d'outre-mer et *« surtout à l'exploitation de l'ambre dont les gisements principaux à l'âge de la pierre et à l'âge du bronze, se trouvaient sur la côte de la presqu'île du Jütland sur le versant mer du Nord »* (Schwantes, 1939). « *Le commerce avec l'outre-mer serait à l'origine des extraordinaires trésors en or dont disposaient les paysans nordiques »* (Schwantes, 1939).

Cl. Ahrens a également, comme nous l'avons dit plus haut, reconnu « *que nous pouvons attribuer à l'île d'Héligoland un rôle prédominant dans le commerce de l'ambre à l'âge du bronze ».* Comme, pour des raisons géologiques, le rocher d'Héligoland ne saurait receler aucun gisement d'ambre, Ahrens a situé l'île de l'ambre entre Héligoland et le continent (1966).

Ainsi, la recherche préhistorique confirme les données du récit de l'Atlantide.

Des éléphants sur l'Atlantide ?

Dans les précédents chapitres, nous avons vu que les données du récit de l'Atlantide sur la situation de l'île Royale, sur les trésors du sous-sol que l'on y exploitait (minerai de cuivre, ambre), sur l'organisation du royaume, sur la constitution de l'année, sur l'importance du commerce maritime, sur la religion et sur beaucoup d'autres points, peuvent être considérées comme exactes. Ceci est valable également comme nous le verrons dans les prochains chapitres, pour les indications de ce récit concernant les catastrophes naturelles qui mirent fin à « l'âge d'or » du nord de l'Europe et qui provoquèrent la grande migration guerrière des Atlantes à travers l'Europe, l'Asie Mineure, jusqu'à la frontière

égyptienne où ils furent repoussés. Mais rien ne peut corroborer la donnée suivant laquelle *« l'espèce des éléphants y était fortement représentée » (Critias,* 114e).

Il y a plusieurs explications possibles sur la façon dont les éléphants sont arrivés dans le texte de *Critias.*

On peut supposer qu'il y a une erreur de traduction dans le texte original. Nous en avons déjà vu dans la traduction du nom de l'ambre par *oreikhalkon* et du nom égyptien du mois lunaire par *etos* qui signifie « année ».

Le dialogue de *Critias* (113a) indique clairement que le récit de l'Atlantide a été traduit deux fois: « *Comme Solon avait l'intention d'utiliser ce récit par un conte de son cru, il rechercha la signification des noms et découvrit que les Égyptiens, qui les avaient écrits pour la première fois, les avaient traduits dans leur propre langue. Solon entreprit alors de vérifier le sens de chaque nom, il le traduisit dans notre langue et l'écrivit sous cette forme » (Critias,* 113a).

On comprend ainsi que les « *noms des hommes barbares* » désignent les Atlantes et, après une traduction en égyptien, qu'ils apparaissent dans une traduction en grec. Cette double traduction conduisait facilement à des erreurs sur les « noms des barbares ».

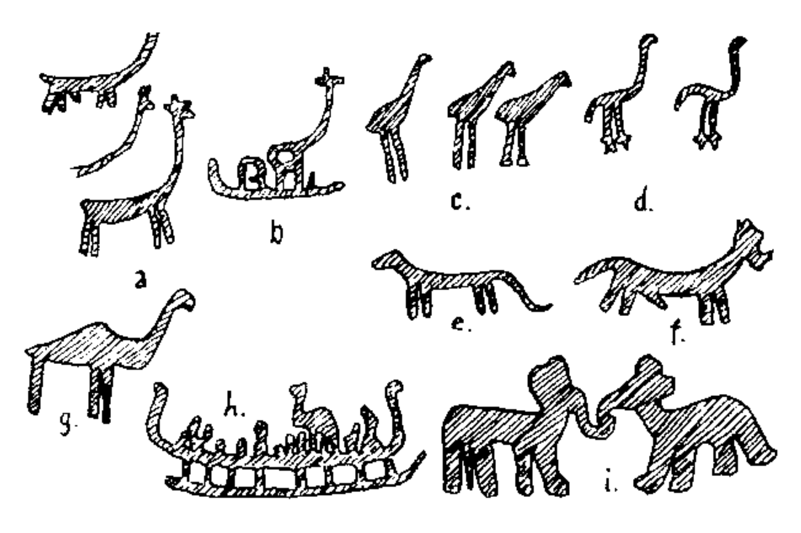
Dans un ouvrage intitulé *Der Name des Elefanten* (Vienne, 1952), Paul Kretschmer montre que le mot « éléphant » vient d'un mot commun indo-germanique d'une période ancienne de l'indo-germain. Cette opinion est confirmée par le philologue M. Buchhardt. À l'origine, le mot était *elebhant* qui est devenu *ulbandus* en gothique. Ce nom était, à l'origine, celui du taureau primitif ou auroch. Le nom hébraïque de la première lettre de l'alphabet *aleph* ou *eleph* ainsi que son nom grec *alpha,* le rappelle encore car cette lettre représente une tête de taureau : ♉ = α . Kretschmer écrit: « *Il y a probablement eu confusion entre les noms de ces grands animaux* » car ils étaient rares ou même « *inconnus* » (1952).

Il est possible qu'il ait existé un « nom barbare », c'est-à-dire indo-germanique sonnant de façon analogue à *elebhant* qui aurait été confondu avec éléphant par les Égyptiens qui furent les premiers à le traduire ou par Solon qui le retraduisit en grec.

Il y a une autre cause possible de fausse traduction. Elle s'expliquerait par le fait que le copiste du récit de Solon aurait, par erreur, lu et recopié *élephas* (éléphant) au lieu de *élaphos* (cerf).

On peut également penser que, comme le prouvent les inscriptions murales et les textes de Médinet Habou, les Libyens et les hommes de la mer du Nord furent interrogés ensemble. Il y avait alors en Libye, comme le montrent les dessins rupestres de l'âge du bronze et comme le raconte Hérodote, de très nombreux éléphants. Il est très possible que les déclarations des Libyens et des prisonniers nordiques aient été mélangées.

L'opinion suivant laquelle il y aurait eu réellement encore des éléphants dans l'Europe du Nord à l'âge du bronze est absolument indéfendable. Cette opinion vient de ce que, sur des peintures rupestres suédoises, on voit effectivement des éléphants. Dans son ouvrage intitulé *Hâllristingar Iran Bohuslan* (Goteborg, 1881-90)

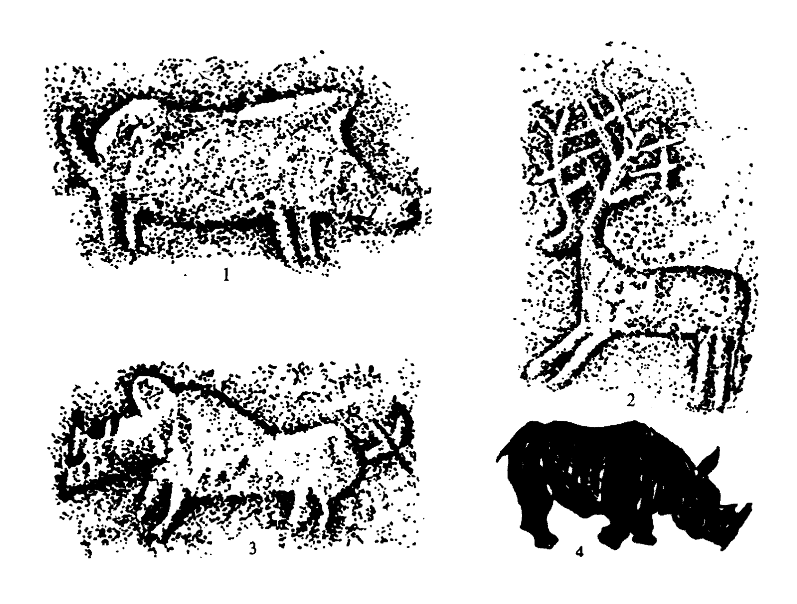


Animaux africains (?) relevés sur des peintures rupestres de l'âge du bronze (Bohusmn). a) girafes (?); b) girafe sur un navire (?); c-d) autruches (?); e) panthère; f) (?) ; g) chameau (?); h) chameau sur un navire (?); i) éléphants (?).

L. Baltzer a reproduit des images rupestres de Bohuslan représentant des éléphants. Il écrit à propos d’une de ces gravures: *« Cet animal ne peut être qu’un éléphant ».*
« Cette interprétation a soulevé une tempête de protestations et j’y prends ma part. Je suis moi-même furieux de la chose, mais je ne sais si je le suis plus du fait que ces animaux soient dessinés ou *du fait que l’on n’a pas voulu les voir parce qu’ils sont inconfortables...* » (A919).
Mentionnons à ce propos que, lors d’une expédition de plongée sous-marine, on a trouvé une défense d’éléphant. Les pêcheurs d’Héligoland racontent qu’en pêchant le homard en 1914 on trouva sur le « fond de pierre » un crâne d’éléphant encore en bon état avec ses deux défenses. On pouvait encore le voir à Héligoland avant les grands bombardements de la dernière guerre et depuis, il a disparu dans les décombres.
On ne saurait considérer les dessins rupestres d’éléphants de Bohuslan comme une preuve qu’il y ait encore eu des éléphants dans l’Europe du Nord à l’âge du bronze. Ce serait plutôt une indication que les hommes du Nord, lors de leurs voyages en Afrique du Nord, auraient vu des éléphants et, qu’après leur retour dans leur patrie, ils les auraient gravés dans la pierre.
Assurément il est difficile de résoudre le problème de la présence des éléphants dans le dialogue de *Critias.* Mais leur mention ne saurait infirmer les nombreuses preuves que le récit de l’Atlantide est une « Germania » de l’âge du bronze.
Cette évocation des éléphants a été utilisée par ceux qui localisent l’Atlantide dans la région des Açores (J. Donelly), des Canaries (D. Wolfel) en Crète (J. V. Luce) et à Santorin (A. Galanopoulos). Elle ne peut pas être considérée comme une contre-preuve, et infirmer le fait que le royaume des Atlantes s’étendait « *sur de nombreuses îles et des parties du continent », « sur la mer atlantique »* (mer du Nord) *(rimée,* 25a) et qu’il se situait dans le nord de l’Europe sous prétexte qu’il n’y existe pas d’éléphants.
Brandenstein dit, dans une étude approfondie: « *Où que nous situions l’Atlantide, il ne pouvait y exister d’éléphants... nous devons donc considérer ces pachydermes comme un embellissement de la vérité par Platon* [ou plutôt par Solon qui avait connu ces animaux grâce aux Égyptiens et l’avait raconte a son retour] » (1951).

Les dix rois de l'Atlantide

En ce qui concerne les rois de l'Atlantide et leurs successeurs, il est dit « *qu'ils régnaient non seulement sur l'île, mais sur de nombreuses autres et sur des parties du continent. En outre, ces rois dominaient parmi les pays de la mer intérieure* [la Méditerranée], *la Libye jusqu'à l'Égypte et l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie. Cette puissance concentrée et unitaire avait formé le projet de mettre sous sa domination en une seule expédition guerrière, votre pays* [la Grèce] *et la nôtre [l'Égypte] ainsi que tout le territoire situé à l'intérieur du détroit* [de Gibraltar] » *(rimée,* 25b).



Dessins rupestres de I âge du bronze (Norröping, Suède orientale). 1) Sanglier. 2) Cerf. 3) Rhinocéros (?). 4) Rhinocéros mentionné à titre de comparaison.

Dans un autre passage, il est dit qu'Atlas, l'aîné des jumeaux, aurait reçu le pays qui prit son nom et que son cadet « *reçut la partie extérieure depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au pays des Gadiriens qui porte toujours ce nom » (Critias,* 114b).

Après que le nom des cinq couples de jumeaux ait été cité, on trouve : « *Ceux-ci et leurs successeurs vécurent là de nombreuses générations, non seulement comme souverains de nombreuses autres îles de la mer, mais aussi comme on l'a fait remarquer auparavant comme seigneurs de tous ceux qui habitaient à l'intérieur* [des colonnes d'Hercule] *jusqu'à l'Égypte et la Tyrrhénie » (Critias,* 114c).

Dans *Critias,* 119c, on voit que la hiérarchie et la communauté *(archè kai koinonia)* entre les dix jumeaux et leurs successeurs était réglée par les lois de Poséidon.

Ces indications constituaient pour de nombreux « chercheurs de l'Atlantide » une raison de qualifier le récit de l'Atlantide de « conte anti-historique » ou de « roman utopique sans fondement historique ». A. Schulten dit à ce sujet: « *Tout cela plane dans les nuages et n'est que pure imagination* » (1948). On ne pouvait imaginer qu'il ait existé aux temps préhistoriques une communauté aussi étendue.

Mais les faits matériels de l'archéologie et les textes de l'époque de Ramsès III contredisent également, dans ce cas, l'opinion des sceptiques. Il y avait effectivement dans tous ces territoires, depuis le milieu de l'âge de la pierre, une communauté de civilisation « *qui montre que les peuples qui les habitaient avaient des relations très actives* » (Schwantes, 1939).

La « communauté » ou « les relations très actives » des peuples, qui habitaient les côtes et les îles du nord, de l'ouest et du sud-ouest de l'Europe ainsi que l'Afrique du Nord, sont particulièrement évidentes dans l'identité des monuments mégalithiques et des usages funéraires qui se trouvent dans ces territoires.

En Afrique du Nord, on trouve les mêmes tombes mégalithiques, les mêmes cercles de pierres levées, de menhirs, les mêmes usages funéraires et « *innovations concernant les morts* » (Schwantes, 1939), que dans tous les autres territoires de cette civilisation.

Les dessins rupestres d'Afrique du Nord montrent « *d'étonnantes*

analogies et souvent même une parfaite identité avec les dessins rupestres nordiques » (L. Frobenius, 1925). Ici comme là-bas, on voit, gravés ou creusés dans la pierre, des silhouettes avec des couronnes à rayons, des joueurs de lutte, croix celtiques, symboles solaires, labyrinthes, spirales, signes runiques, plantes de pieds et godets gravés ou creusés dans les rochers.

Le fond folklorique de légendes chez les Berbères est le même que chez les peuples du domaine de diffusion de la civilisation mégalithique. Les crânes et les squelettes que l'on a découverts dans les sépultures mégalithiques appartiennent, pour la grande majorité, à la race de Cro-Magnon, comme dans les autres territoires.

Les Tamahus, constructeurs des monuments mégalithiques d'Afrique du Nord, sont représentés sur les peintures murales égyptiennes avec des cheveux blonds et des yeux bleus. Sur ces fresques, ils sont pourvus du signe du navire comme on le voit très fréquemment sur les images rupestres scandinaves.

Les chars de combat des Libyens sur les dessins rupestres d'Afrique du Nord, sont les mêmes que ceux par exemple, de la sépulture de Kivik: le cocher ne se tient pas sur l'axe des roues mais sur le timon et dirige probablement les deux chevaux en déplaçant son poids. Wôlfel dit à ce sujet: « *Ce sont là des différences importantes avec le type de char habituel des Égyptiens »* (1942).

Ces ressemblances font dire à Wolfel qu'il y a un « lien intime » entre les peuples de « l'Afrique blanche » (comme il appelle les territoires d'Afrique du Nord habités par les Tamahus et les Libyens) et les hommes du mégalithique du sud-ouest, de l'ouest et du nord de l'Europe.

Ce « lien intime » entre Tamahus, Libyens d'une part et les peuples de la mer du Nord, est prouvé par les textes de Ramsès III. Ils rapportent l'existence d'une « confédération » entre Tamahus, Libyens et d'autres peuplades avec les peuples de la mer du Nord. Ils indiquent également que tous ces peuples étaient placés sous les ordres des peuples de la mer du Nord (Médinet Habou, tableau 46).

Les premiers archéologues qui découvrirent les étroites relations des peuples du mégalithique nord-africain avec ceux du nord de l'Europe furent les chercheurs français Férand et Latourneux. Ils étudièrent les tombes mégalithiques nord-africaines, les cromlechs,

les menhirs et les offrandes funéraires et conclurent à « *un séjour de plusieurs siècles des populations nordiques en Afrique du Nord* » (cité par Krause, 1891). Ils écrivirent entre autres: « *A Bou Merzoug, dans un cercle de deux milles, dans toute la région qui entoure les sources, les montagnes comme la plaine, sont couvertes de monuments de forme mégalithique, dolmens, demi-dolmens, cromlechs, menhirs, allées de pierres levées et tumuli funéraires (...) Les constructeurs de ceux-ci furent le peuple des dolmens, lequel, venu des confins de la Baltique, traversa /Angleterre, la France et la péninsule ibérique pour venir finalement, sous l'aspect des Libyens blonds aux yeux bleus et du peuple nordique des Tamahus, harceler les anciens Égyptiens* » (Krause, 1891).

Les Tamahus apparaissent dans les textes égyptiens « *au plus tard vers 2400 av. J.-C. Ils appartiennent à une vague de peuplades de type européen nordique* » (G. Moller, 1920-21).

Les Libyens n'apparaissent sous ce nom, pour la première fois, qu'en 1227 av. J.-C. Quelques chercheurs les tiennent pour les descendants directs des Tamahus. D'autres pensent qu'ils auraient été apparentés par leurs origines et leur race, aux Tamahus mais qu'ils représenteraient cependant une nouvelle vague d'envahisseurs nordiques.

Les Tamahus ne doivent pas être confondus avec les Tehennus, nom que les Égyptiens donnaient à un peuple à peau sombre et cheveux noirs, probablement les premiers habitants de l'Afrique. Les Tehennus sont cités dans les textes de l'antiquité égyptienne longtemps avant les Tamahus. W. Hôlscher fait remarquer les « liens étroits » entre Égyptiens et Tehennus (1937) et il confirme que les Tamahus, Libyens et Maschwesch « *sont différents des Tehennus sous tous les rapports* » et doivent être comptés au nombre des peuples nordiques (1937).

Les « liens étroits » ou la « communauté » des Tamahus ou Libyens avec les peuples de la mer du Nord ressortent également du fait que ces peuplades blanches « de type nord-européen » adorent Atlas dont ils ont donné le nom à la plus haute montagne de leur pays et Poséidon, comme le rapporte Hérodote (II, 50; IV, 180,188). Ces « liens étroits » sont prouvés par la similarité des constructions mégalithiques, des rites funéraires, des caractères raciaux, des religions, des navires et des chars de combat etc. Tout cela justifie, comme il est dit dans le récit de l'Atlantide, la « communauté » entre les habitants de l'Afrique blanche et les peuples

de la civilisation mégalithique jusqu'au nord de l'Europe.
Des liens étroits ont également existé entre ces peuples et une première vague d'invasion sur les îles Canaries. D. Wolfel écrit entre autres : « *Tout ce que l'on a découvert au cours de ces dernières années, de l'archéologie des îles Canaries, confirme que ces îles furent les avant-postes d'une haute civilisation primitive avec tous les signes caractéristiques, bien que barbarisés et provincialisés. Entre-temps, on a découvert de grandes agglomérations urbaines, d'énormes sépultures et les découvertes d'inscriptions se multiplient* » (1955). Wolfel mentionne des gravures de navires sur une plaque de rocher de, la Grande Canarie « *qui s'apparentent, sans aucun doute, aux images de navires sur les parois rocheuses Scandinaves* » et il ajoute : « *Ces hardis navigateurs de l'époque mégalithique qui établirent des liaisons culturelles entre l'Espagne méridionale, la Bretagne, les Iles Britanniques et la Scandinavie, avaient visiblement déjà atteint les Canaries* » (1955).
Les Canariens adoraient le « dieu des colonnes du monde » qu'ils appelaient « le dieu qui soutient le ciel » (O. Rossler, 1941-42). Le nom de Ataman pour le ciel incite O. Rossler à se représenter ce dieu comme « *une sorte de géant Atlas, comme un dieu des colonnes du ciel* » (1941-42). Rossler écrit: « *ce rocher sacré dont le nom signifie déjà "celui qui tient bon" n'était pas, pour les Canariens, un simple rocher qui pouvait s'effondrer et menacer les hommes. C'était plutôt le soubassement du monde, le soutien qui, pour eux, maintenait le ciel et la terre, en un mot, la colonne du monde. De même que nous la trouvons dans les croyances de diverses populations, elle passe pour être en danger. Sa chute menaçante signifierait la fin du monde et la disparition de l'humanité et il faut donc l'empêcher par les sacrifices. Il fallait donc renouveler constamment les forces de la colonne du monde en lui sacrifiant des foies* [le foie, dans de nombreuses religions est le siège de la vie] » (1941-42).
Rossler en vient à la conclusion que « *les Canariens offrent d'indiscutables liens* [dans leur race, leur civilisation de l'âge de la pierre, dans leurs croyances et leurs usages] avec les peuples de l'Europe septentrionale et même avec les lndo-Germains.
Sous ce rapport, il faut mentionner que les squelettes et les crânes découverts aux Canaries montrent que leur population appartenait au groupe ethnique de Cro-Magnon (D. Wolfel, 1942).

Les premiers conquérants espagnols des Canaries décrivent les habitants des sept îles comme blancs, blonds aux yeux bleus. Le savant espagnol Joseph de Viera y Clavija raconte avoir « *vu lui-même des momies de femmes guanches* [Guanche est le nom que portaient les autochtones des îles Canaries] *avec des cheveux blond doré en bon état de conservation* » (O. Rassler, 1941-42).

Les Canaries avaient la double royauté. Leur sanctuaire était décoré de pierres rouges, blanches et noires. Ils connaissaient le sacrifice des haches. Les gravures rupestres de chevaux et de chars montrent qu'ils connaissaient le cheval domestique, comme cela nous est rapporté dans le récit de l'Atlantide (Biedermann, 1974).

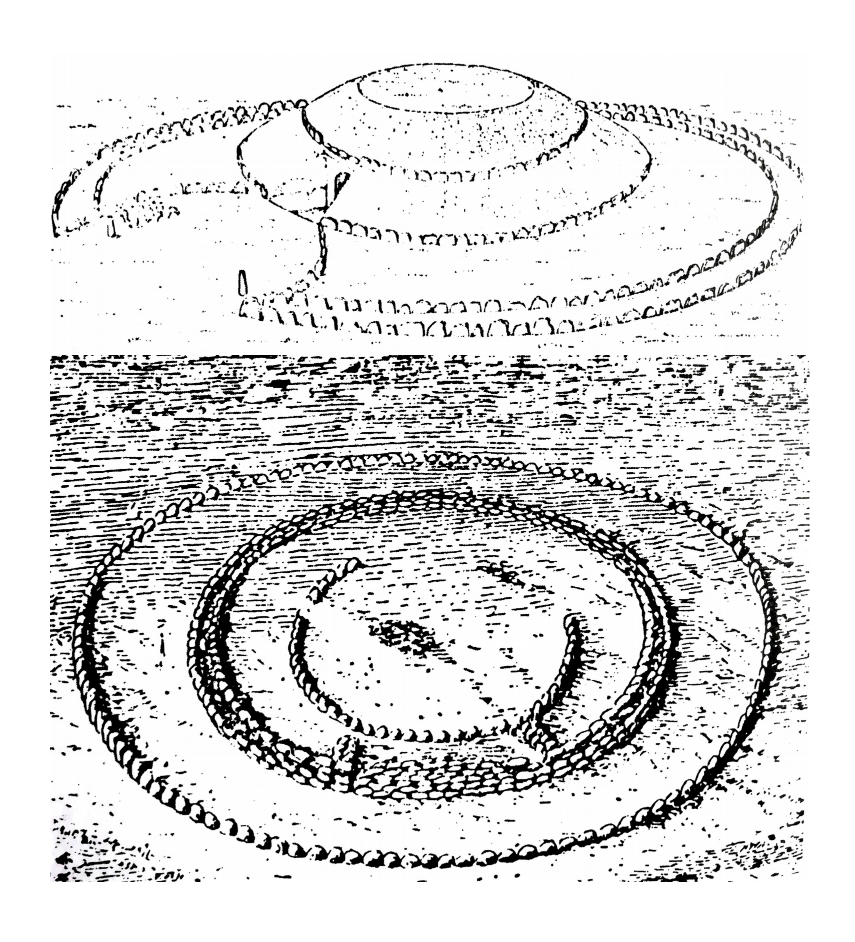
Ces détails ainsi que beaucoup d'autres concernant la civilisation des Canaries, mènent O. Ruth à la conclusion suivante: *« Nous avons là, dans une certaine mesure, les vestiges de la civilisation mégalithique ouest-européenne et nordique* » (1939).

Les Canariens connaissaient, par tradition, une effroyable catastrophe mondiale qui, il y a des millénaires, avait ravagé la terre par des séismes et des raz-de-marée. Leur patrie avait été submergée, mais leurs ancêtres avaient survécu en se réfugiant au sommet des montagnes qui émergeaient de l'eau (Braghine, 1939).

Vers 1200 av. J.-C. la Grande Canarie fut ravagée par une éruption volcanique. Après un long sommeil, le volcan de cette île reprit son activité et la recouvrit d'une épaisse couche de lave et de scories. On trouva, comme à Santorin, une palissade restée debout et un tronc de pin sous ces dépôts volcaniques. Une datation par le carbone 14 faite par le Dr H. U. Schmincke, de Bochum, leur donna un âge de 3075 années, à un siècle près. Ceci prouverait qu'une importante éruption eut lieu à la Grande Canarie entre 1000 et 1200 av. J.-C.

Nous pouvons penser que cette éruption eut lieu vers la fin du XIIIe siècle av. J.-C., date à laquelle, suivant Suball (1958) « *la dernière grande onde sismique et la dernière reprise de l'activité volcanique ravagea notre terre ».*

Ainsi donc les îles Canaries pourraient très bien être considérées comme partie de la « communauté » dont parle le récit de l'Atlantide, au même titre que l'Afrique blanche.



Cercles mégalithiques, tels qu on les trouve en Europe du Nord, en Angleterre, en Espagne et en Afrique du Nord.

Une autre partie de cette « communauté » « se *trouvait en Europe jusqu’à la Tyrrhénie* ». Sous cette dénomination, nous devons comprendre les pays riverains et les îles de la Méditerranée occidentale. Il y existe en effet une civilisation mégalithique avec de nombreuses sépultures en forme de couloirs, des cromlechs et des menhirs qui sont en tous points analogues à ceux découverts dans les autres territoires de cette civilisation.

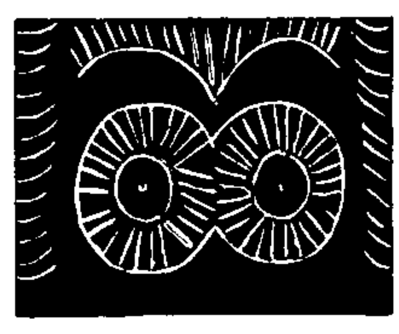
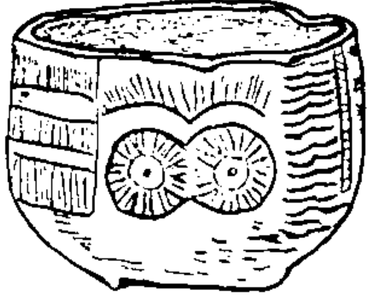
Parmi ces très nombreux édifices mégalithiques, nous devons citer principalement: la cité mégalithique de Los Millares à 14 km environ au nord d’Almeria, à proximité des riches gisements cuprifères du massif de Gador.

Dans la fertile vallée d’Anderax s’élève un plateau sur lequel, comme à Büdelsdorf, cette ville fortifiée avait été construite. Ici encore, on a trouvé les traces de murs pourvus d’une forte palissade, les restes d’un aqueduc qui apportait à la ville l’eau d’une source, des vestiges d’habitations construites en pierres sèches, etc.

Dans les environs de Los Millares, il y a une nécropole de 75 sépultures mégalithiques. Certaines d’entre elles comportent un « trou de l’âme », c’est-à-dire une ouverture généralement circulaire dans la plaque d’entrée. Les tumuli qui recouvraient les tombes mégalithiques étaient souvent entourés de plusieurs cercles de pierres comme dans d’autres régions de civilisation mégalithique. On a trouvé dans la ville des morts de Los Millares de nombreuses idoles de la *magna mater* sur lesquelles la mère originelle était représentée avec ses grands yeux rayonnants et « le visage de chouette », les mains levées vers la poitrine.

Sur une écuelle provenant d’un tombeau, la *magna mater* apparaît avec ses grands yeux d’où partent vingt-sept rayons ou cils. Cette image correspond trait pour trait à celle d’une tombe à couloir danoise (voir le dessin ci-dessus). On a trouvé fréquemment, dans les tombes, des haches déposées en offrande ainsi que des colliers avec des haches miniatures. Panni ces dernières, il y en avait une, ciselée dans l’ambre et absolument semblable à celles des sépultures du Danemark ou du Schleswig-Holstein.

Naturellement, on a trouvé, en dehors de ces offrandes funéraires typiquement mégalithiques, d’autres objets provenant d’autres territoires de civilisation. Il ne pouvait en être autrement en

A gauche: motif des yeux sur un vase danois (vers 2000 av. J.-C.).
A droite: le même motif sur une coupe de Los Millares.

raison du trafic maritime de Los Millares.
Nous avons déjà vu plus haut que la ville mégalithique de Los Millares n'a pas été créée vers 2400 av. J.-C. comme le laissait supposer jusqu'à présent la datation par le carbone 14, mais vers 2900 av. J.-C. Les constructions mégalithiques sont donc ici beaucoup plus récentes que celles de la Bretagne qui ont été édifiées « *antérieurement à l'an 4000 av. J.-C.* ». Elles sont plus anciennes que l'architecture funéraire monumentale de la Méditerranée orientale.
Elles ne sont donc aucunement une « *dégénérescence des constructions cyclopéennes de la Méditerranée orientale et de l'Orient* » (Gordon Childe, 1950 et S. von Cles-Reden, 1960), mais bien un échelon plus ancien et plus primitif de l'architecture funéraire plus récente et hautement évoluée du Proche-Orient et de l'Égypte. L'archéologue Elise Baumgartel a démontré de façon convaincante dès 1926 que les sépultures mégalithiques sont plus anciennes et qu'elles sont les prémisses des mastabas égyptiens dont sont issues les pyramides.
Il existe un autre centre mégalithique en Espagne du Sud, au nord de Malaga et au pied de la Sierra de Torcales, au bord du fertile plateau d'Antequera. Là, on a découvert de gigantesques tombes mégalithiques qui témoignent du règne d'une puissante dynastie.
Il est très probable que les populations mégalithiques d'Antequera ont, comme celles de Los Millares, exploité les richesses minières, cuivre, argent et plomb, du voisinage.
Il faut signaler particulièrement la sépulture à couloir Cueva del

Romeral avec une galerie de 23 m qui débouche dans un tombeau d’environ 4 m de hauteur. La « fausse voûte », c’est-à-dire les pierres qui surmontent cette tombe, sont des plaques de 6 m de longueur et de 0,80 m d’épaisseur. Derrière cette salle, il y en a une plus petite, la chambre du mort, pavée de plaques épaisses et couverte de même. L’ensemble de cette construction mesure 44 m de longueur. La parenté de cette tombe avec le célèbre Trésor d’Atrée, à Mycènes, est étonnante. Mais cette construction mégalithique n’est pas une « forme barbare » du tombeau des Atrides, c’en est une ébauche beaucoup plus ancienne.
La Cueva de Menga, près d’Antequera, est un autre tombeau à couloir énorme. Cette sépulture est enfouie dans le tuf calcaire d’une colline. Un couloir de 25 m de longueur mène à une chambre mortuaire dont la couverture est faite d’un seul bloc gigantesque. De puissantes colonnes de pierre d’environ trois mètres de hauteur supportent ce monolithe dont le poids atteint près de 170 tonnes. Il a été extrait, comme les autres plaques et colonnes, d’une carrière située à un kilomètre et traîné jusque là.
Sybille von Cles-Reden écrit: « *Devant les masses de pierre qui furent déplacées pour construire la Cueva de Menga, la solution du problème technique des grandes constructions mégalithiques de l’Europe occidentale semble à peine imaginable car la mécanique de ce temps était encore en culottes courtes* » (1960).
Nous verrons cependant que, pour certaines constructions mégalithiques de Bretagne plus anciennes, des masses de pierre beaucoup plus importantes ont été transportées sur des distances bien plus longues. La mécanique de cette époque n’était donc absolument pas « en culottes courtes ».
D’autres sépultures à couloir comme celle de Cueva de Viera, sont plus petites, mais cette dernière n’en possède pas moins un couloir de 21 m entièrement pavé de plaques proprement ajustées. On y accède par un « trou de l’âme ».
Sur la côte méridionale de la France, dans le Languedoc ainsi qu’en Provence, on trouve de nombreuses tombes mégalithiques semblables à celles d’Espagne. On y a découvert des épées de cuivre à poignée en forme de langue, des anneaux, des spirales de cuivre, des perles d’agathe et d’or et de très nombreuses coupes de cuivre, visiblement importées d’Espagne méridionale.
Les objets de cuivre montrent que ces tombes datent de l’âge du cuivre. Elles sont donc plus récentes que les dolmens et les

anciennes sépultures à couloir de la Bretagne et du nord de l'Europe, dans lesquelles le cuivre n'apparaît que dans l'époque la plus récente des sépultures à couloir.
On a également trouvé dans ces tombes de très nombreuses haches déposées en offrandes funéraires. De nombreux menhirs en forme de statue de femme - environ cinquante, dans le seul Languedoc - qui présentent fréquemment des « yeux rayonnants » ou des mains élevées à hauteur de la poitrine, ou même les deux simultanément, prouvent qu'ici encore, le culte de la *magna mater* était pratiqué.
Nous ne savons pas le nom que portaient autrefois les populations des côtes méridionales espagnoles et françaises. Il est possible que quelques-uns des noms de la grande « confédération » qui, sous les ordres des peuples nordiques, attaquèrent l'Égypte en 1 200 av. J.-C., désignent des peuplades de ces régions. Parmi ces peuplades que l'on ne peut situer d'une autre façon, il y aurait les Seped, les Meshwesch, Pebekh, Isi, Menesen etc. (Médinet Habou, tableaux 22, 44).
Le spécialiste français de la métallurgie préhistorique, Jean R. Maréchal, a prouvé, grâce à de nombreuses découvertes de fouilles, que l'une au moins des trois armées qui, vers la fin du XIIe siècle av. J.-C., partit du Nord, traversa l'Europe, descendit les vallées du Rhône, de la Seine, de la Loire et de la Garonne, atteignit la côte méridionale de la France.
Maréchal situe « *l'épicentre* [des peuples de la grande migration] *en Scandinavie du Sud, dans les archipels danois et dans les régions limitrophes* ». Il parle d'une « *communauté atlantique largement étendue qui se développa de la Scandinavie jusqu'à la péninsule pyrénéenne et même jusqu'à la Méditerranée* » (1959).
Dans son ouvrage *Vor - und Frühzeit der Mittelmeerländer (Berlin, 1943), J. Wiesner a prouvé que la grande migration atteignit également les côtes et les îles de la Méditerranée occidentale.*
Sur ces îles, la civilisation mégalithique s'est maintenue plus longtemps et s'est développée jusqu'à des formes plus riches et plus compliquées que, par exemple, en Europe du Nord.
W. Hülle écrit à ce sujet: « *On a pensé, non sans raison, que la grande richesse des monuments mégalithiques sur les îles méditerranéennes vient, pour une grande part, du fait que les conditions de conservation y étaient beaucoup plus favorables que sur le*

continent. Cela est encore renforcé par le fait que les hommes de la civilisation mégalithique sur les îles, ont été épargnés pendant plus longtemps que ceux du continent parles migrations et les conquêtes étrangères. En conséquence, ils ont pu édifier leurs monuments sans être troublés » (1966-67). Cette protection a conduit au fait que, sur les îles méditerranéennes, à l'époque mycénienne, on construisait encore des tombes mégalithiques. Les objets de l'époque mycénienne trouvés dans ces sépultures le prouvent.

Les habitants se sont protégés contre les conquérants étrangers car des fortifications construites selon l'appareil mégalithique. Ces fortifications s'appellent *talayot* à Majorque et Minorque et *nuraghen* en Sardaigne. Pour la seule Sardaigne, on compte environ 7000 ruines de *nuraghen* de cette sorte. La plus puissante construction défensive est celle de Barumini.

Grâce à la méthode du carbone radioactif on a pu fixer la date de construction de ces puissants châteaux forts mégalithiques en 1400 et 1200 av. J.-C. *(Logbuch,* Karawane-Verlag). C'est de cette époque que datent les célèbres « bronzes sardes » dont on a retrouvé 300 pieds dans divers *nuraghen* mais aussi dans un grand depôt du XIIIe siècle av. J.-C. Il s'agit principalement de représentations de guerriers mais aussi de bateaux votifs et, plus rarement, de figures féminines.

Parmi les statuettes de guerriers, quelques-unes sont particulièrement intéressantes car elles représentent des combattants coiffés de casques à cornes, armés du bouclier rond et de l'épée, semblables à ceux que nous connaissons par les dessins rupestres scandinaves ou par les fresques de Médinet Habou.

J. R. Maréchal dit à leur sujet: *« Les petites statuettes ex-voto qui représentent des guerriers portant le casque à cornes, la longue épée et le bouclier rond, offrent des traces d'influence Scandinave » (1959).* W. Hülle constate: *« Beaucoup de détails sont semblables dans la zone de la civilisation mégalithique de la Méditerranée orientale et de ses prolongements dans la zone atlantique » (1966-67).*

Il existait donc entre la civilisation mégalithique des îles méditerranéennes et celles des autres zones une *koinonia,* une « communauté » qui « *renseigne sur les actives relations entre les*

peuples qui y vivaient » (Schwantes, 1939).

Vers la fin du XIIIe siècle av. J.-C. l'ancienne *koinonia* fut rénovée. On trouve, aux Baléares, en Corse, en Sardaigne, en Sicile, de nombreuses preuves de l'afflux des bandes nordiques. Parmi celles-ci, des épées à poignée en forme de langue, des dagues, des fibules, des haches plates et des haches à talon, des pointes de lance, des boucles de boucliers ronds, identiques à celles que nous connaissons dans la zone nord-européenne et dans les territoires traversés par la « grande migration ».

De même, on voit se généraliser l'incinération des morts qui était une coutume de l'Europe du Nord, inconnue dans le bassin méditerranéen. On voit apparaître en Sicile, les premiers objets en fer. Les découvertes de bridons en bronze et de voitures à deux roues, montrent que, vers la fin du XIIIe siècle av. J.-C., des chevaux et des véhicules avaient été apportés dans les îles. « *Ces découvertes sont d'autant plus remarquables, que les chevaux ne sont pas un bétail autochtone de ces îles* » (J. Wiesner, 1942).

Les textes de l'époque de Ramsès III prouvent que, vers la fin du XIIIe siècle av. J.-C., les côtes et les îles de la Méditerranée occidentale appartenaient encore à la communauté des peuples de la mer du Nord. Ils rapportent en effet que la Sardana (Sardaigne), la Sekelesa (Siculi ou Sicile), la Tursa (Tyrrhénie), les « *Wasasa de la mer* » (selon E. Biollay, peut-être les habitants de la Corse) et la Lebu (Libye) combattaient aux côtés des « dix rois » des peuples de la mer du Nord.

Selon la traduction anglaise de ces textes, Ramsès III parle d'une *« confédération »* de ces peuples. Devant le mot égyptien qui se trouve là, les traducteurs américains écrit: *« Ce mot n'apparaît qu'ici... le sens est community, league »* (Edgerton, 1936).

Une autre partie de l'empire de l'un des dix fils jumeaux de l'Atlantide, celui de Gadiros, frère jumeau de l'aîné des enfants de Poséidon, Atlas, s'étendait, « *des colonnes d'Hercule jusqu'au pays des Gadiriens »* (Critias, 114b), c'est-à-dire à la côte du Portugal et de l'Espagne méridionale.

L'identité des constructions mégalithiques dans ces régions avec celles de la Bretagne, de l'Angleterre et de l'Europe du Nord, a souvent été soulignée. Ce n'est pas seulement cette identité des

constructions mégalithiques, mais aussi les nombreuses trouvailles d'ambre dans ces régions qui prouvent les étroites relations entre la civilisation mégalithique « dans le pays des Gadiriens » et l'Europe du Nord (La Baume, article *Bernstein,* in *Reallexicon der Vorgeschichte,* Berlin, 1924). En contrepartie, venaient, de ces régions, des lames de dague et des coupes, créations des Ibères du mégalithique qui, dès la fin de l'âge de la pierre et surtout dans la période 1 de l'âge du bronze nord-européen, étaient expédiées vers le Nord.

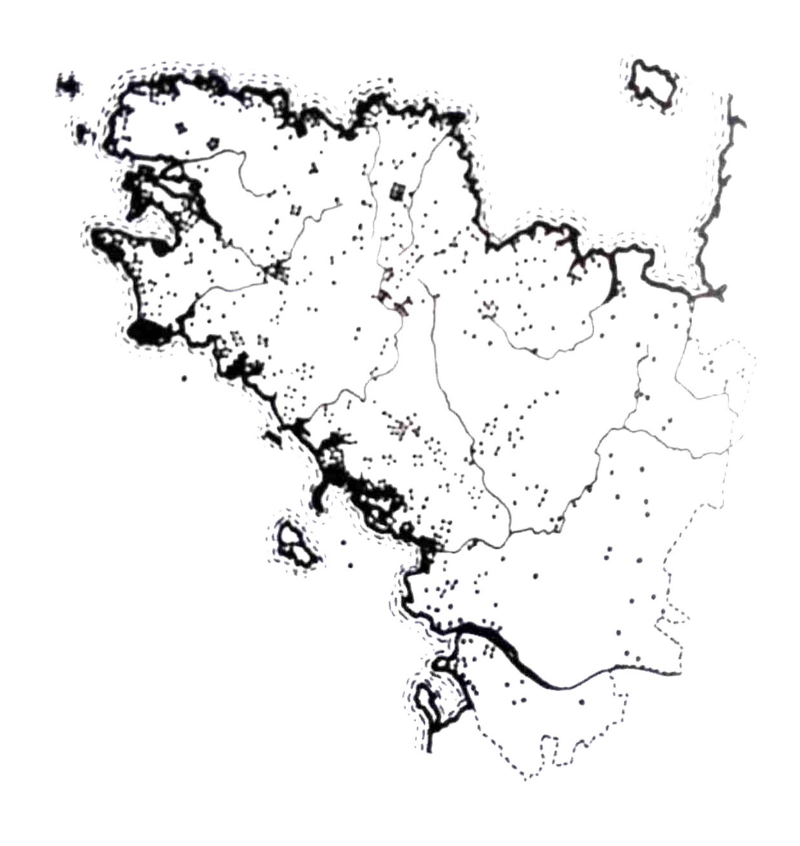
Les riches gisements de cuivre, de zinc et d'argent dans cette région ont également entraîné un grand épanouissement de la civilisation mégalithique au cours du troisième millénaire av. J.-C. Les fouilles ont montré l'importance des relations commerciales avec l'Angleterre et l'Europe du Nord, mais aussi avec l'Égypte et le Proche-Orient (Calder Ritchle, 1961).

On peut supposer, selon toute vraisemblance, que certaines populations du pays des Gadiriens ont pris part à la grande expédition guerrière des peuples du Nord contre l'Égypte. Maréchal a fait observer que, dans le port de Huelva, a l'embouchure du Guadiana, au nord-ouest de Cadix-Gadès, on a découvert un lot d'épées à poignée en forme de langue, « *qui auraient aussi bien pu venir du Danemark ou du Schleswig-Holstein* » (1959).

Panni les dix territoires qui faisaient partie de la *koinonia,* de la communauté atlantique, nous avons pu en définir quatre parce que le récit de l'Atlantide lui-même nomme les régions concernées : le noyau du pays dans le nord de l'Europe, « La Libye jusqu'à l'Égypte », la « Tyrrhénie » et le « pays des Gadiriens » sur les côtes de la péninsule ibérique. Les six autres territoires ne sont pas désignés dans le récit de l'Atlantide.

Mais nous pouvons à bon droit supposer que ces six territoires manquants font partie de ceux dans lesquels une civilisation mégalithique s'est épanouie au cours de plusieurs millénaires et qui sont parfaitement identiques aux quatre cités. En font partie: la Bretagne, la Normandie, l'Irlande, l'Angleterre et l'Écosse.

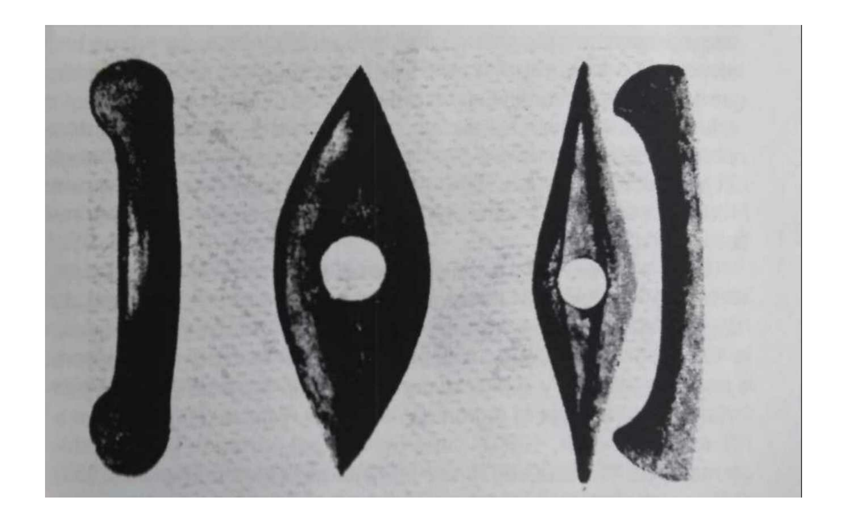
Maréchal, en raison des trouvailles préhistoriques très nombreuses dans ces régions, les compte comme faisant partie d'une



Répartition des tombes mégalithiques en Bretagne.

« communauté atlantique largement étendue » et il écrit entre autres : « *Un grand nombre d'armes caractéristiques a été découvert le long de la côte orientale de l'Écosse, dans le Firth of Forth et dans la Tamise. Les navigateurs guerriers faisaient voile le long de la côte nord de l'Écosse et atteignaient l'Irlande. Leurs colonies apparaissent dès le XVIe siècle av. J.-C. et peut-être même plus tôt dans le Wessex anglais, dans la Bretagne française et dans le sud de l'Espagne méridionale* » (1959).
R. Strobel a fait des recherches approfondies sur la conquête de

l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande « *peu après 2000 av. J.-C. par les hommes à la hache du Jütland* ». Le récit de l'Atlantide semble donc sur ce point reproduire exactement les conditions préhistoriques lorsque nous y lisons que, non seulement « *la Libye jusqu'à l'Égypte », « l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie* » et le pays des Gadiriens, mais aussi « *beaucoup d'îles dans la mer et les habitants de l'intérieur des colonnes d'Hercule* » appartenaient aux dix empires de la communauté atlantique.



À gauche : hache en forme de bateau, trouvée dans un sarcophage de Mané Meur (Quiberon). Longueur: 153 mm. À droite: hache analogue provenant d'une tombe de Boren (Schleswig). Longueur: 250 mm.

Le récit de l'Atlantide résout le « grand mystère » de la civilisation mégalithique dont Schwantes a écrit: « *Il n'y a aucun doute que le domaine de la civilisation mégalithique européenne, nord-africaine, méditerranéenne, nous révèle les actives relations entre les peuples qui s'y trouvaient. Mais le grand mystère réside dans la nature de ces relations et nous n'arriverons pas de sitôt à le résoudre* » (1939).

Les résultats des recherches d'un philologue français, A. Meillet, confirment ces constatations. Il a prouvé de façon convaincante *« que la formation des langues indo-germaniques étroitement apparentées s'explique comme celle des langues romanes à partir du latin : une langue officielle d'un empire mondial* [dans le cas présent, préhistorique et sans littérature], *une kyrielle de territoires avec des langues populaires différentes qui prédominent et, par là même, des langues provinciales différenciées. C'est la vérité historique qui se trouve derrière ce qu'il y a d'exact dans la "théorie des vagues" de Schmidt* » (1908).

Meillet considère que « l'empire mondial » est le domaine d'expansion de la culture mégalithique et il pense que les conquérants mégalithiques ont répandu leur « langue officielle » dans tous les territoires: ainsi s'expliquerait la création des langues indo-germaniques étroitement apparentées.

Meillet a trouvé beaucoup de partisans mais aussi des contradicteurs. La contradiction est venue de ceux des chercheurs qui considèrent que les hommes du mégalithique ne sont pas des Indo-Germains. Mais cette hypothèse est contestée par de nombreux philologues.

C'est surtout le spécialiste des Celtes et des Nordiques, Wolfgang Krause, de Gôttigen, qui a prouvé que les hommes de la civilisation mégalithique sont des Indo-Germains et, comme il place, lui aussi, le foyer de la civilisation mégalithique dans le nord de l'Europe, *« pour Krause, il n'y a plus aucune objection à placer l'origine des Indo-Germains dans la région de la mer du Nord et de la Baltique »* (B. von Richthofen, 1970). Cette opinion est partagée par les indo-germanistes W. Hauser (1940), H. Krahe (1951), P. Thieme (1953) et B. von Richthofen (1970).

Si les déductions de Meillet sont justifiées, il y a eu, à l'époque mégalithique, un « empire mondial » dont la « langue officielle » se superposait dans toute une série de territoires à diverses langues populaires autochtones.

De nouvelles recherches dans les domaines de l'astronomie, de la géométrie et de la topographie, viennent appuyer ces déductions de Meillet.

Dans tout le domaine d'expansion de la civilisation mégalithique, *« des Hébrides à l'Espagne et de l'Irlande à l'Allemagne orientale, on a entrepris jusqu'à présent des mesures et des études d'orientation astronomiques. On a pu découvrir que les mêmes connaissances en astronomie et en géométrie ainsi que la même unité de mesure, "l'aune mégalithique", existaient partout et que l'aune mégalithique gardera probablement sa signification universelle dans tous les pays où l'on découvrira des constructions mégalithiques. L'existence et le maintien de "l'aune mégalithique" comme unité de mesure de base dans un si grand territoire, signifie qu'il y existait une structuration presque de haute culture, au moins en ce qui concerne la géométrie, laquelle ne le cède en rien aux connaissances astronomiques* » (W. Schlosser, 1976).

On ne saurait imaginer la diffusion de ces connaissances géométriques et astronomiques et d'une unité de mesure commune à toute la zone d'expansion de la civilisation mégalithique sans une « langue officielle » et sans une communication écrite par des signes ou des idéogrammes, comme on en trouve dans de nombreux édifices mégalithiques (K. Fôldes-Papp, 1975; G. et V. Leisner, *Rom.-German. Forschungen;* S. G. Reyna, 1950 et 1970, et bien d'autres).

Lorsque le récit de l'Atlantide rapporte que les dix rois du grand empire de l'Atlantide se rassemblaient alternativement tous les cinq et six ans sur l'île de l'ambre Basileia pour y tenir conseil, ils ne pouvaient se comprendre que grâce à la « langue officielle » mise en évidence par A. Meillet.

Grandes capacités organisatrices et techniques des hommes de la civilisation mégalithique

Les constructions mégalithiques de tous ces territoires montrent que leurs auteurs disposaient de capacités techniques et organisatrices extraordinaires. Ils bâtirent des temples, des sépultures, des tumuli funéraires, des allées de pierres levées, des menhirs dont

les plans les obligèrent à entreprendre « *une transformation du paysage en supprimant et en entaillant collines, montagnes et côtes rocheuses* » (R. Müller, 1970; Hülle, 1967).

Nous avons déjà parlé de la gigantesque construction mégalithique de Stonehenge. Le transport de blocs de grès pesant entre 80000 et 25000 kg depuis les Marlborough Downs, éloignés de 30 km et où se trouvent les plus proches carrières de cette sorte de pierre, fut un véritable exploit technique. Plus étonnant encore fut le transport des 60 « pierres bleues » que l'on ne trouve que dans un seul endroit étroitement délimité du Pembrokeshire, dans les Galles du Sud, appelé Prescelly Range et situé à 250 km à vol d'oiseau de Stonehenge. On suppose que ce transport fut effectué principalement par voie d'eau (Atkinson, 1959).

Le sanctuaire d'Avebury était encore plus grand que celui de Stonehenge. Une grande partie en a été détruite au cours des siècles. On a cependant trouvé, provenant des quatre cercles de menhirs qui constituaient le sanctuaire, de nombreux blocs debout ou couchés et surtout les trous d'implantation des menhirs. Le cercle extérieur de menhirs était entouré d'un mur et d'un fossé. Sa surface était de 11,5 ha. Il se composait à l'origine de 100 monolithes de grès pesant chacun environ 60 tonnes. Trente de ces menhirs sont encore sur place. Seuls les trous d'implantation que l'on a mis à jour témoignent de l'existence des autres.

Les choses sont analogues en ce qui concerne les deux cercles de pierres à l'intérieur de l'installation. Une double rangée de menhirs mène à l'intérieur du sanctuaire; cette allée a 2,5 km de longueur. Ramskou pense que l'importance des deux cercles de pierres levées de Birkendegaard récemment découverts, n'est dépassée que par ceux d'Avebury.

Les sépultures mégalithiques de l'Europe septentrionale sont souvent d'une taille étonnante. Sépultures à couloir de 12 à 13 m de long, 2 à 3 m de large et 2 à 2,50 m de haut, entourées de puissantes pierres de bordure et couvertes d'énormes blocs. On les trouve au Danemark et en Allemagne du Nord. Près de Werlte, dans le Hümmling, il existe une chambre funéraire dont l'intérieur a 27 m de longueur. Sprockhoff en mentionne qui ont presque 30 m (1938). Les tombes à couloir ou tombes longues en Angleterre, en Irlande, Bretagne, Espagne et Portugal, sont souvent aussi importantes, sinon plus. La construction de ces sépultures exigeait le transport d'énormes masses de pierres pour les murs et les pla-

fonds. Près de Locmariaquer, en Bretagne, on peut voir la « Table des marchands », sépulture en couloir incomplète; il en subsiste 17 piliers et 3 pierres de plafond. L'une d'elles, aujourd'hui brisée, mesure 5,72 m de long, 3,95 m de large et son épaisseur moyenne est de 0,85 m. On évalue son poids à environ 50 tonnes (Hülle, 1967).

Ces sépultures étaient souvent surmontées de gigantesques collines artificielles. C'est le cas de Silbury Hill dans le sud de l'Angleterre, « *la plus importante colline artificielle préhistorique élevée de main d'homme en Europe. Elle a 168 m de largeur à la base; ses 354 000 m*^{2} *d'argile, de calcaire et de tourbe, s'élèvent en une croupe de 40 m de hauteur dont le sommet aplati a un diamètre de 30 m* » (R. Wernick, 1974).

La colline qui recouvre le « Tombeau du Prince », une sépulture à couloir près de Saint-Michel, à proximité de Carnac, a une base de 125 m de long sur 60 m de large; sa hauteur est de 10 m. Elle représente un volume de 50000 m^3 (Hülle, 1967).

Souvent de longues « allées » conduisent aux temples et aux cromlechs. Elles sont bordées de menhirs.

Au nord et à l'est de Carnac, s'étend une région parsemée de grosses collines funéraires et de grandes allées de menhirs. Presque 3000 menhirs s'étendent en grossières formations sur les landes. Dix, onze, voire treize rangées, s'alignent les unes à côté des autres et se terminent en un cercle ou un ovale de pierres levées. La plupart du temps, les menhirs de l'extrémité est sont plus petits, pour grandir peu à peu et atteindre la taille de deux hommes à l'extrémité occidentale.

Alexander Thom, professeur de technologie à Oxford, a avancé depuis peu une théorie selon laquelle ces allées de pierres levées permettaient, à l'époque préhistorique, de réaliser des observations célestes et de recueillir des connaissances astronomiques qui ne furent retrouvées qu'au XVIe siècle de l'ère chrétienne. Thom a étayé cette opinion par de nombreux calculs et mesures.

Ces menhirs sont souvent d'une taille étonnante. Un grand nombre d'entre eux sont constitués par un seul bloc de pierre de 9 à 12 m de hauteur. Le plus grand de tous est actuellement abattu et brisé en quatre morceaux près de la « Table des marchands » mentionnée plus haut. Il n'a été renversé et cassé qu'après l'époque romaine. On a trouvé sous les parties brisées des traces d'habitation datant de cette époque. À l'origine il était vertical (cela est

prouvé par son trou d'implantation). Sa hauteur était de 20, 30 m. Son poids a été estimé à 350 tonnes. La pierre dont il est constitué est un granit à gros grain que l'on ne trouve pas dans le voisinage immédiat de son lieu d'érection. Ce genre de roche ne se rencontre que sur la « côte sauvage », à l'ouest de la presqu'île de Quiberon, soit à environ 10 km à vol d'oiseau.

On suppose que ce gigantesque monolithe fut taillé dans la roche à cet endroit, placé sur un radeau et remorqué jusque dans le golfe du Morbihan, débarqué et ensuite tiré sur des rouleaux jusqu'à son emplacement actuel. On croit que l'opération aurait nécessité l'intervention d'au moins 3000 hommes.

En tous cas, ces alignements mégalithiques montrent que ceux qui les édifièrent n'étaient pas des « nomades primitifs » mais des hommes possédant une grande expérience du maniement de très lourdes charges.

Le transport de rochers pesant des centaines de tonnes, la construction de grandes chambres mortuaires, de tumuli importants et d'allées de menhirs de plusieurs kilomètres de longueur, suppose l'existence d'une autorité, d'un commandement centralisé.

On doit rappeler à ce sujet l'érection de l'obélisque de la place Saint-Pierre à Rome en 1586. L'architecte Fontana, responsable de l'opération, avait une autorité totale. Il était interdit aux ouvriers, sous peine de mort, de prononcer ne fût-ce qu'un seul mot, de façon que les ordres de Fontana puissent être entendus de tous. Mais, lorsqu'au moment où tout allait s'effondrer, un ouvrier cria: *« De l'eau sur les câbles! »*, il ne fut pas condamné car cet appel permit de sauver tout l'ouvrage.

On a beaucoup insisté sur l'importance des relations entre les civilisations mégalithiques de la Méditerranée occidentale, de l'ouest et du nord de l'Europe.

Il se pourrait donc que Diodore de Sicile, qui a utilisé de nombreux ouvrages anciens, aujourd'hui perdus, pour sa *Bibliothèque historique,* nous transmette un souvenir valable lorsqu'il écrit: « *Les Atlantes, qui habitent des pays fertiles au bord de l'océan, se distinguent par leur piété à l'égard des dieux et par leur amabilité envers les étrangers. Ils prétendent aussi que les dieux seraient nés dans leur pays.*

Le plus grand poète des Hellènes, Homère, confirme ce que l'on raconte chez eux lorsqu'il fait dire à Héra:

> *“Car je vais jusqu’à l’extrême limite de la terre fertile pour y contempler mon père l’Océan et ma mère Thétys qui m’ont élevée et protégée ensemble dans leur Palais” (Iliade, 14, 200).*

Ils [les Atlantes] *racontent qu’Uranus fut le premier roi qui ait régné chez eux et qui ait rassemblé, sous la protection d’une ville fortifiée, les hommes habitant des maisons dispersées. Il aurait déshabitué ceux qui lui étaient soumis de la vie sans loi et semblable à celle des animaux, en découvrant l’utilisation et la préparation des fruits des champs. Il aurait réussi à régner sur la plus grande partie des terres habitées et surtout sur les pays du Nord et de l’Ouest. Il aurait observé soigneusement les astres et prédit beaucoup de choses qui seraient arrivées dans le ciel. C’est ainsi qu’il aurait enseigné aux peuples à observer le déroulement de l’année d’après les mouvements du soleil et celui des mois d’après ceux de la lune, ainsi que les différentes saisons. La foule ignorante de l’ordre éternel des astres et pleine d’étonnement devant les prédictions réalisées, aurait cru que quiconque enseignait de telles choses devait être d’essence divine. Après qu’il eut quitté le monde des hommes, elle lui aurait voué un culte immortel pour ses bienfaits et pour sa science des astres » (Bibliothèque historique,* 56- 61).

Uranus désigné ici comme l’ancêtre originel des Atlantes, avait selon la mythologie grecque, engendré avec Gaia, Poséidon (Hésiode, *Théogonie,* 137) qui était le père d’Atlas *(Critias,* 114a-b).

C’est un phénomène extrêmement fréquent dans l’histoire des religions, que des familles entières de dieux soient des hypostases qui présentent les mêmes particularités et qui, sous des noms différents, ne sont qu’une seule et même divinité.

Au fond, il s’agit du même mythe: l’ancêtre originel des Atlantes s’appelle Uranus, Poséidon ou Atlas, il a fondé pour les Atlantes une ville fortifiée, il a été un savant et un professeur d’astronomie et les Atlantes « *ont régné sur les pays de l’ouest et du nord* » (vus depuis la Sicile).

Les hommes de la civilisation mégalithique et leurs connaissances en astronomie, en géométrie et en topographie

La « communauté » des hommes de la civilisation mégalithique, prédécesseurs des Atlantes dans les dix royaumes ou colonies, n'est pas seulement prouvée par la similitude de leurs sépultures, les cercles de pierre, les menhirs, le culte de la *magna mater et* de son époux, le dieu de la hache et de la colonne du ciel, leur organisation et leur connaissance de la navigation. Elle apparaît aussi par leurs étonnantes connaissances dans les domaines de l'astronomie et de la topographie.

On l'a découvert tout récemment, grâce à de nombreuses études et mesures astronomiques concernant les alignements mégalithiques.

Le professeur Rolf Müller a rassemblé les résultats de ces recherches dans un ouvrage digne d'être lu, *Der Himmel überden Menschen der Steinzeit* (1970).

R. Müller se réfère aux recherches du professeur A. Thom et à ses propres études.

A. Thom a étudié du point de vue de l'astronomie quelque 450 cercles de pierres, alignements et sépultures mégalithiques du nord de l'Écosse au Pays de Galles. Ses remarquables conclusions ont été résumées dans son livre *Megalithic Sites in Britain* (1967).

R. Müller a étudié de nombreuses constructions mégalithiques en Allemagne (dans l'île de Sylt, sur la lande de Alhorn, près de Boitin, dans le Mecklembourg, près d'Odry, en Prusse occidentale, sur le site des Externsteine de Horn, dans la partie sud du Teutoburger Wald etc.) et en Bretagne. Ses résultats concordent à tous points de vue avec ceux de A. Thom.

Dans son introduction, R. Müller commente d'abord les rapports de l'astronomie, de l'économie, du culte et de la religion. Il dit que les hommes de la civilisation mégalithique, dans leurs énormes constructions, dévoilent « non seulement leurs conceptions religieuses, mais aussi des connaissances particulières en mathématique et topographie, et avant tout en astronomie ».

Il écrit: « *Au cours de la dernière décennie, les recherches d'astronomes américains et anglais ont ouvert des sources qui doivent nous faire dresser l'oreille, car ils donnent une image toute nouvelle de l'art d'observer le ciel chez les hommes de l'âge*

de la pierre. Image qui dépasse de loin, de façon très surprenante, tout ce que nous supposions jusqu'à présent » (1970).

Ces recherches ont montré que les hommes de la civilisation mégalithique étaient des astronomes accomplis. Ils observaient, non seulement la course du soleil, de la lune et de plusieurs étoiles fixes, et la déterminaient par des lignes de visée, mais encore, ils calculaient et prévoyaient les éclipses de soleil et de lune.

On a également pu prouver, d'après leurs constructions, que ces bâtisseurs utilisaient une unité mesure unitaire, « l'aune mégalithique », de 82,9 cm. Cette unité de mesure correspond à une petite différence près, à la Vara espagnole qui fait 83,8 cm et que les Espagnols introduisirent dès l'époque de Christophe Colomb au Mexique, au Texas et au Pérou.

Par ailleurs les nombreuses constructions mégalithiques prouvent que leurs architectes connaissaient « le triangle pythagoricien », le nombre *Pi* et un cycle de 56 années.

Sous le nom de « triangle pythagoricien » on entend un triangle rectangle dont les trois côtés calculés avec une mesure unitaire appropriée (ici l'aune mégalithique) donnent un chiffre rond. Voici un exemple. Soit un triangle rectangle avec 3 côtés a, b et c: a = 3 m, b = 4 m et c = 5 m. Ce qui donne, d'après le théorème de Pythagore : $a^2 + b^2 = c^2$, soit 9 + 16 = 25. On a toujours pu prouver que ces triangles ont servi de base à la construction de très nombreux cercles de pierres mégalithiques.

R. Müller écrit: « *Dans tous les cas, l'homme de la civilisation mégalithique était comme obsédé par le désir de donner pour base à ses constructions, le plus grand nombre possible de triangles rectangles. On attachait visiblement une grande importance au fait que les trois côtés soient des multiples, en chiffres ronds, de la mesure originelle, c'est-à-dire de l'aune mégalithique* » (1970).

Le chiffre *Pi* a été « *sans aucun doute connu des géomètres de l'âge de la pierre* » (1970). On peut imaginer que le chiffre *Pi* n'aurait guère pu être connu des hommes de la civilisation mégalithique par déduction mathématique, mais qu'ils y seraient parvenus par des essais successifs.

Hécatée rapporte que les Hyperboréens connaissaient le cycle de 19 années. Il écrit: « *Tous les 19 ans, le dieu doit visiter l'île. C'est après ce laps de temps que les étoiles se retrouvent dans la même position. C'est pourquoi, chez les Hellènes, un espace de temps de 19 années s'appelle l'année métonienne ».*

Méton était un astronome grec (vers 432 av. J.-C.) qui a calculé ce cycle. Mais celui-ci était connu des Hyperboréens que sont les hommes de la civilisation mégalithique plus de 1 000 ans auparavant, comme l'ont prouvé les astronomes de notre temps mentionnés plus haut.

Le laps de temps après lequel les phases de la lune coïncident avec les positions du soleil, n'est pas exactement de 19 années, mais de 18,61 années. Pour éviter une erreur, il faut donc additionner deux cycles de 19 années et un de 18. Le total de 19 + 19 + 18 = 56 années. Stonehenge est la démonstration que ce cycle de 56 années était connu des hommes de la civilisation mégalithique (R. Müller, 1970).

D'après les recherches de l'astronome américain G. S. Hawkins, *« les 56 trous d'Aubry étaient le système de comptage d'une machine à calculer. Elle permettait aux prêtres de prévoir année par année la course de la lune et de prédire au peuple les "époques de danger" de façon qu'il ne soit pas terrorisé par l'apparition des éclipses* » (R. Müller, 1970).

Hawkins a maintenant montré comment les hommes de la civilisation mégalithique, en déplaçant les poteaux ou les pierres pour lesquels étaient prévus les trous d'Aubry, « *pouvaient prédire avec, une grande exactitude, pour environ 300 ans, tous les événements importants concernant la lune » (R. Müller, 1970).*

Le professeur R. Müller a également rendu très vraisemblable que « l*es 56 "bâtons courbes" gravés sur une des pierres pointues porteuses de la "Table des Marchands" permettent de considérer, d'après leur disposition et d'autres symboles gravés, que cette pierre pourrait être un calendrier lunaire ».* Nous retrouvons ainsi, pour la deuxième fois, le cycle lunaire de 56 années dans une construction mégalithique.

R. Müller arrive à la même conclusion en considérant les « yeux rayonnants » de la *magna mater* sur un vase provenant d'une sépulture en couloir danoise. Il écrit: « *Autour des points des yeux se groupent respectivement 27 "cils", soit le total de 56 pour les deux yeux [...] Cette trouvaille est d'autant plus intéressante qu'en suivant les chemins de la culture mégalithique, nous retrouvons le chiffre 56 en Bretagne, à Stonehenge et dans une tombe danoise de l'âge de la pierre* » (1970). On se souviendra également que, sur le vase trouvé dans une sépulture de Los Millares, on retrouve

les « yeux rayonnants » de la *magna mater* avec exactement le même nombre de « cils » que sur le vase danois.

Les professeurs A. Thom et R. Müller ont également prouvé « à quel point la géodésie et la topographie étaient développées à l'époque mégalithique » (1970). Ils mettent en valeur le fait que les nombreuses constructions de cercles de pierres levées montrent *« une connaissance simple mais cependant étonnante de la géométrie* » (1970)., R. Müller revient à plusieurs reprises sur les *« connaissances très étendues en géométrie* » des constructions des cercles mégalithiques (1970).

Le professeur A. Thom croit aussi que certains cromlechs remarquables du nord de l'Écosse auraient été des « *installations d'exercice où les savants qui transmettaient leur savoir aux générations suivantes mettaient leurs connaissances topographiques au service de l'observation astronomique* » (1970).

A. Thom suppose qu'en raison de ces étonnantes observations sur les connaissances en astronomie, géométrie et géodésie, des hommes de la civilisation mégalithique et de la diffusion de l'aune mégalithique comme mesure unitaire, il doit avoir existé un siège principal ou une « centrale » qui dispensait ces connaissances ainsi que les mesures standardisées. Il ajoute toutefois que « l*es recherches ne peuvent, jusqu'à présent, déterminer si cette centrale se trouvait sur* l'île *ou sur le continent* » (cité par R. Müller, 1970).

Les anciens textes grecs peuvent peut-être nous fournir une indication sur la région où nous pouvons chercher cette « centrale ». Nous avons vu plus haut que selon la tradition la plus ancienne, Atlas, fils aîné de Clito et de Poséidon, était né sur l'île de Basileia dont il fut le premier roi. En outre, il aurait été le grand astronome et mathématicien auquel on devrait la connaissance des sphères célestes.

C'est là peut-être une bonne raison de rechercher la « centrale » des hommes de la civilisation mégalithique pour la diffusion de leurs nombreuses connaissances, là où Atlas est né et où il a régné. C'est-à-dire sur l'île de L'ambre, Basileia, dans la métropole de la grande communauté *(koinonia)* des hommes de la civilisation mégalithique, des Atlantes.

Trois haches en rognon de silex trouvées à Héligoland prouvent

que cette île était déjà habitée dès la première moitié de l'âge de la pierre (Cl. Ahrens, *Drei kernbeile von Helgoland,* 1967). Au sujet de cette découverte, Cl. Ahrens écrit: « *Ces trois haches doivent être considérées comme la plus ancienne trace d'un peuplement humain à Héligoland. À l'époque de ce peuplement, l'île actuelle devait représenter le sommet montagneux d'un groupe d'îles ou d'une presqu'île dont l'extrémité du côté de la terre se trouvait dans l'Eiderstedt. On peut estimer avec beaucoup de vraisemblance que le peuplement d'Héligoland remonte à un très lointain passé. Néanmoins, en raison de l'exiguïté de la surface d'Héligoland encore subsistante, on peut estimer très réduites les chances de découvrir des artefacts paléolithiques ou du début du mésolithique. En effet, les sites de cette contrée qui présentaient les caractères les plus attirants pour un peuplement (eau douce, proximité de la côte) ont été depuis longtemps victimes de la mer » (1967).*

Le professeur D. W. Matthes, spécialiste de la préhistoire à l'université de Hambourg, a présenté des objets de fouilles d'Héligoland et du « fond de pierre » proche d'Héligoland. Il les considère comme des sculptures d'hommes et d'animaux (ours et mammouths) datant du paléolithique ancien et moyen (W. Matthes, *Eiszeitkunst im Nordseeraum, 1969).*

Les nombreuses découvertes et les treize tumuli funéraires que on a trouvés sur le plateau d'Héligoland, prouvent « *un peuplement considérable d'Héligoland* » dans la fin de l'âge de la pierre et à l'âge du bronze jusqu'au XIIIe siècle av. J.-C. (P. Zylmann, 1952).

Origines de la culture mégalithique

Nous avons, jusqu'à présent, une quantité d'indices qui montrent que la culture mégalithique n'est pas venue, comme on le supposait généralement, du Proche Orient ou de l'Égypte vers l'Ouest et le nord de l'Europe. Bien au contraire, elle s'est étendue à partir du Nord et de l'Ouest vers le bassin méditerranéen occidental et oriental.

Les maîtres d'œuvre des monuments mégalithiques dans le nord et l'ouest de l'Europe avaient déjà édifié leurs monuments de

pierre à l'époque où les Égyptiens bâtissaient encore avec des matériaux peu durables comme le bois et le torchis.

On ne saurait continuer à déconsidérer plus longtemps les bâtisseurs mégalithiques en les tenant pour de maladroits imitateurs des hautes civilisations du bassin méditerranéen oriental. Ils avaient créé leur culture propre, parfaitement originale et indépendante, longtemps avant qu'existassent les hautes cultures égyptiennes ou mésopotamiennes (R. Wemick, *Steineme Zeugen früherer Kulturen,* 1974).

Les sépultures à couloir de la Bretagne sont actuellement datées de 4800 environ av. J.-C. (Wemick, 1974). Les simples dolmens, constitués d'une seule pierre montée sur deux autres verticales sont les prédécesseurs encore très primitifs des sépultures à couloir et sont beaucoup plus anciens qu'elles. Schwantes dit à leur sujet : « *Si l'on considère la forme de la sépulture comme le critère de son âge* [pour l'instant on n'a guère d'autre point de repère] *les plus anciennes de toutes les formes de tombes de pierres géantes appartiennent à l'Europe du Nord. C'est également la seule région où l'on voit en quelque sorte pousser la tombe de pierres géantes à partir de formes de sépultures plus anciennes encore : la simple tombe dont l'habitacle était probablement fait en bois, cachée sous un tumulus rond ou allongé est maintenant pourvue d'une construction de pierre. La petite chambre funéraire étroite ne recevait à l'origine qu'un seul cadavre. Mais, parla suite, comme le tombeau survit au premier ensevelissement, ne pourrit plus et ne disparaît plus, on l'utilise plus tard pour recevoir les membres de la famille. Tout cela apparaît comme une évolution ininterrompue des coutumes funéraires du milieu de l'âge de la pierre » (1939).*

Sprockhoff arrive aux mêmes conclusions. Il écrit: « *La campagne la plus riche en dolmens est indiscutablement celle du Holstein. Dans ces régions, on les trouve sous toutes leurs formes, depuis le dolmen primitif jusqu'au dolmen quadrangulaire: les tombes les plus anciennes en forme de simple caisse, les dolmens plus longs, étroits, avec une pierre d'entrée basse, les dolmens élargis et ceux dont le plan comporte de nombreux angles. Nulle part ailleurs on ne saurait trouver dans un espace aussi réduit une semblable succession de formes évolutives. Il s'ensuit que le Holstein fait partie du domaine le plus ancien et le plus authentique original de la culture mégalithique* » (1938).

Sprockhoff dit ailleurs: « *Les formes les plus anciennes, les dolmens primitifs, se trouvent principalement au Schleswig-Holstein. Cette région appartient au domaine d'origine, au pays "natal'' des tombes de pierres géantes nordiques. Il ne comprend, en dehors de ses limites, que le Jütland du Sud.* À *partir du Holstein, les dolmens s'étendront sous leur forme agrandie ou polygonale vers le Sud et l'Ouest* » (1936). Ces formes très anciennes de sépultures de pierres géantes (ces dolmens simples) n'existent pas en Angleterre, en France, ni dans la péninsule ibérique.

Nous pouvons en déduire que la culture mégalithique s'est développée depuis l'Europe du Nord, « *domaine d'origine des sépultures de pierres géantes* », vers l'ouest et le sud-ouest de l'Europe en suivant les côtes.

D'autres indications font penser qu'il faut chercher l'origine de la culture mégalithique dans l'Europe septentrionale. C'est surtout le fait que les haches les plus anciennes du monde et les plus vieilles « haches d'amazones » à double tranchant ont été trouvées dans cette région (Schwantes, 1939). Dans le Nord, on voit apparaître dès la culture du milieu de l'âge de la pierre dit du « tas de coquillages », des objets en céramique. Schwantes dit: « C'est ici [en Europe du Nord] comme nous l'avons vu, que furent inventées la hache et peut-être aussi la céramique » (1939).

La croyance en une colonne sur laquelle repose le ciel « *ne peut être née que dans le Nord* », selon O. S. Reuter. De même, la haute valeur attribuée à l'ambre, et qui fut largement diffusée par les hommes de la civilisation mégalithique, ne peut venir que de ces régions. En effet, c'est là qu'à la fin de l'âge de la pierre et à l'âge du bronze, on trouvait de l'ambre. Cette région s'étendait sur la côte occidentale de la presqu'île des Cimbres, et c'est entre Héligoland et l'Eiderstedt que se trouvaient les principaux gisements. C'est également avec le minerai de cuivre d'Héligoland que les hommes de la civilisation mégalithique fabriquèrent les plus anciens objets de cuivre.

D'après les recherches de J. R. Forssander et K. Kersten, le commerce de ces objets de cuivre, très coûteux à l'origine, était aux mains des hommes de la civilisation mégalithique. À l'époque des dolmens et des sépultures en couloir, ils expédiaient déjà des haches plates, des lames d'épées, des spirales et des bracelets par voie de mer.

Il ne semble donc pas erroné d'imaginer qu'il faut chercher la

« centrale » de la culture mégalithique dont parle A. Thom là où le récit de l'Atlantide situe la métropole, la capitale de la grande communauté (koinonia) des Atlantes. C'est de là qu'étaient diffusées les connaissances astronomiques, géométriques et techniques des Atlantes. C'était le lieu de naissance du grand astronome et mathématicien Atlas dont l'île et la mer portaient le nom : c'était l'île de l'ambre, Basileia, près d'Héligoland.

Vanes et Ases

Nous ne savons pas quelles divinités autres que le porteur du ciel et son épouse, la mère originelle, adoraient les hommes de la civilisation mégalithique. Mais il est certain que Fr. Behn se trompe quand il leur attribue ainsi qu'à leurs descendants « *une conception monothéiste de la divinité* » (1948).

L'opinion de nombreux préhistoriens paraît plus vraisemblable, qui considère les Vanes, si souvent mentionnés dans les Eddas, comme les dieux des hommes de la civilisation mégalithique, et les Ases comme ceux des « *hommes de la hache de guerre* ». On trouve souvent aussi la théorie que la guerre des Vanes contre les Ases, racontée dans l'Edda de Snorri et surtout dans la *Heimskringla* (chronique du pays), est un souvenir de l'invasion des *« hommes de la hache de guerre »* dans la zone de peuplement des hommes de la civilisation mégalithique dans la presqu'île des Cimbres et les îles danoises. La *Heimskringla* raconte: « *Odin* [le chef des Ases] *partit avec une armée contre les Vanes. Mais ces derniers étaient bien armés et ils défendirent leur pays. Ainsi, tantôt l'un, tantôt l'autre, était vainqueur. Mais lorsqu'ils en eurent assez tous les deux, ils convinrent d'une rencontre pour faire la paix. Ils firent un traité et échangèrent des otages* ».

Ces hommes de la civilisation mégalithique occupaient les territoires de la mer du Nord et de la Baltique depuis le milieu de l'âge de la pierre. Vers la moitié du troisième millénaire av. J.-C., il y eut une forte poussée vers le Nord des « hommes de la hache » qui occupaient le centre de l'Allemagne et les territoires de l'Est.

L'état de quelques sépultures mégalithiques laisse supposer que ça et là, on en vint à la guerre. Mais, par la suite, les hommes de la

civilisation mégalithique et les « hommes de la hache » se sont intimement fondus en une seule communauté d'où sont issus, entre la fin de troisième millénaire et le deuxième av. J.-C., les Germains.

Toutefois le nom de « Germains » est beaucoup plus récent. Il apparaît pour la première fois dans les récits des fastes triomphaux, dans les relations des triomphes au Capitole en 222 av. J.-C. Mais dans toute la littérature, les ancêtres des Germains depuis la fusion des hommes de la civilisation mégalithique avec les « hommes de la hache » sont désignés du nom de « Germains » (Schwantes, 1952; H. Hingst, 1952; Sprockhoff, 1954; E. Meyer, 1968; J. Pokorny, 1968; P. Bosch-Gimpera, 1968; B. von Richthofen, 1970 etc.).

On a longtemps discuté la question de savoir lequel de ces deux peuples devait être classé parmi les Indo-Germains. Ces « hommes de la hache » ont été souvent considérés comme tels au contraire des hommes de la civilisation mégalithique. Dans une enquête philologique approfondie, Wolfgang Krause, de l'université de Gottingen, a montré que « *rien ne s'oppose à ce que les hommes de la civilisation mégalithique soient des Indo-Germains* » et « *que l'on pourrait plutôt incliner à croire à une parenté d'origine entre les "hommes de la hache" et les hommes de la civilisation mégalithique nordique, plutôt qu'à une invasion de ces derniers venus de l'Ouest* » (Wolfgang Krause, *Die Herkunft der Germanen,* 1941). Bolko von Richthofen est du même avis (Mannus, 1970, Nr. 1).

Après la fusion de ces deux populations apparentées à l'origine, les relations avec la culture mégalithique subsistèrent dans les Iles Britanniques, la France et la péninsule ibérique. Les très nombreuses haches de guerre trouvées dans ces anciennes colonies mégalithiques en sont la preuve.

Mais les divinités des deux peuples, les Vanes des hommes de la civilisation mégalithique et les Ases des « hommes de la hache » fusionnèrent également. Il en résulta la multiplicité et la confusion de la mythologie germanique avec ses figures parallèles telles que Fricco, Freya ou Freyr et Frija-Frigga que l'on peut à peine distinguer les unes des autres. De la religion des hommes de la civilisa-

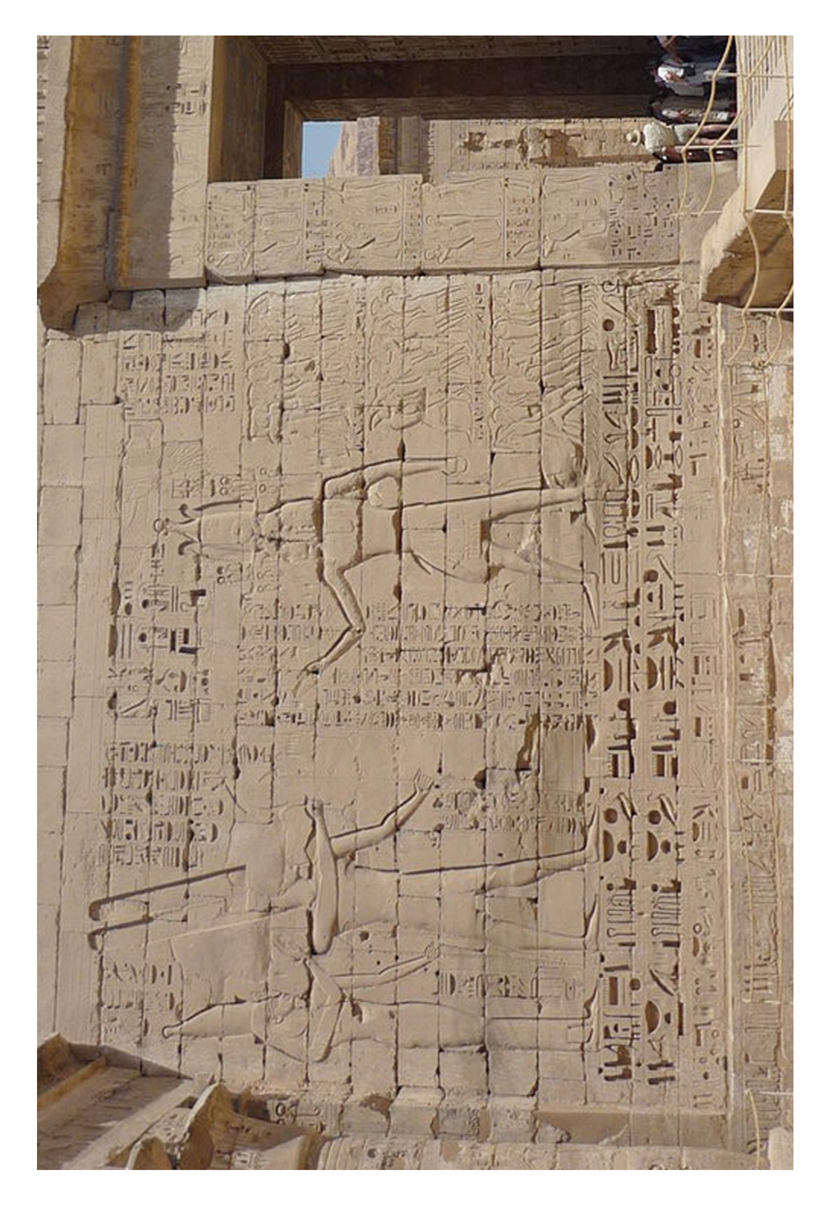
tion mégalithique subsista le culte du porteur du ciel, Ir ou Er, pour lequel la hache était sacrée, le culte de la *magna mater,* le mariage sacré, « une conception partout répandue chez les Germains » (W. Laur, *Dissertation,* 1948) et bien d'autres rites et usages.

À l'époque chrétienne, l'Irminsul devint la colonne de Roland, et la *magna mater,* Marie. Le mariage sacré devint la coutume populaire des jeux du comte et de la comtesse de Mai.

PHOTOS I



Héligoland aujourd'hui, par mer agitée.



Médinet Habou, deuxième cour à gauche. Ramsès III conduit des prisonniers nordiques devant le Dieu Amon ;



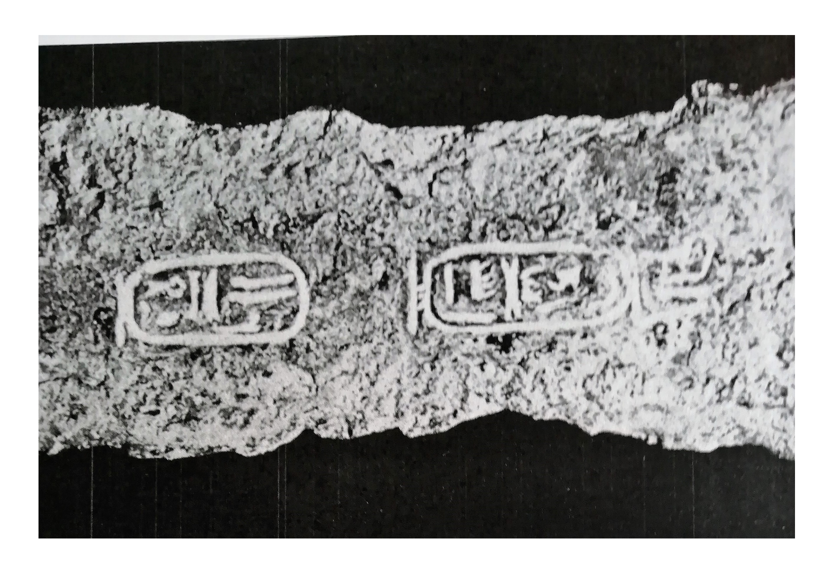
Guerriers nordiques prisonniers et enchaînés (Médinet Habou).



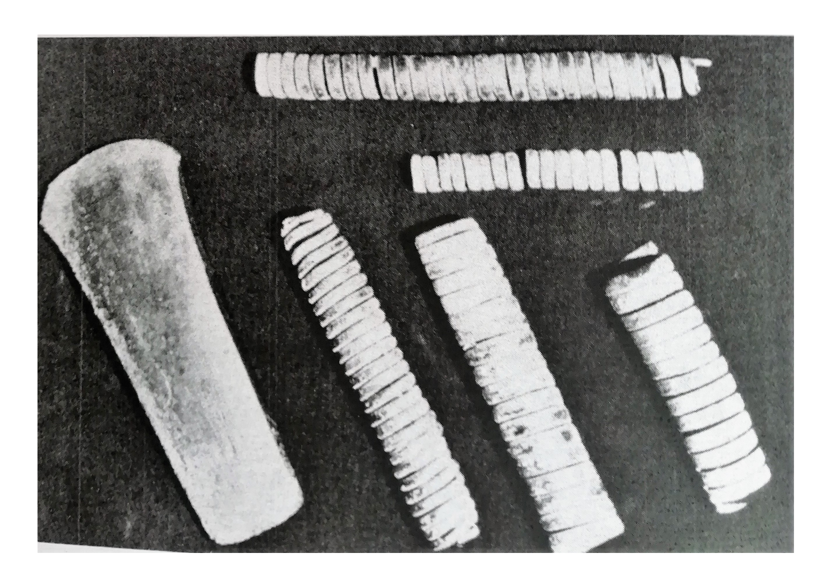
Deux hommes du Nord avec casques à cornes, à bord d'un navire (Médinet Habou).



Guerrier nordique mourant, avec couronne de rayons (Médinet Habou).



Cartouche du pharaon Séthi II sur une épée germanique à poignée en forme de langue, en cuivre d'Héligoland (photo Spanuth)



Objets fabriqués avec du cuivre d'Héligoland, à la fin de l'âge de pierre, trouvés à Riesebusch (Schleswig-Holstein). (photo Spanuth)



Dessins rupestres nordiques, tombe de Kivik (Schwantes, « Vorgeschichte Schleswig-Holsteins »).





Char de Dupljaja : Apollon sur le char aux cygnes.



Colonne du ciel sur un vase des peuples de la mer du Nord, trouvé à Chypre (fin du XIIIe siècle av. J.-C.).



Char solaire de Trundholm (Reinerth, « Vorgeschichte der deutschen Stämme »)



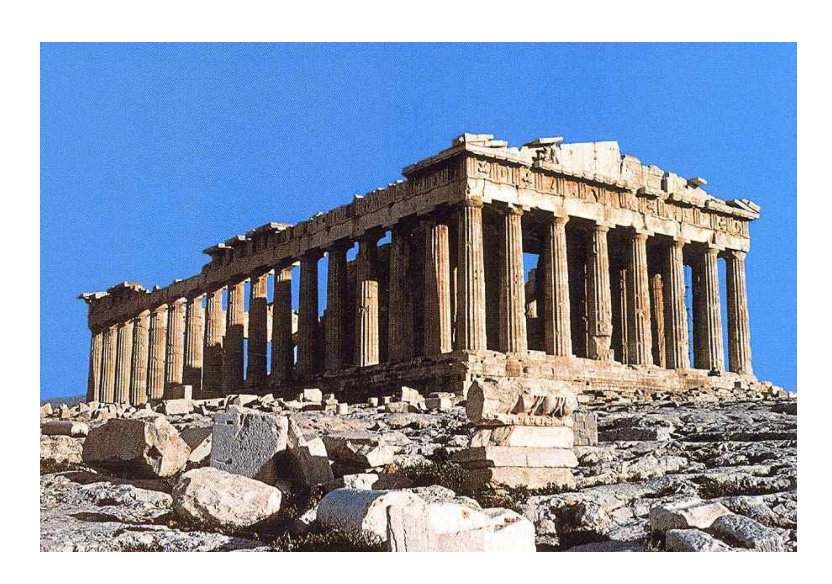
Casques de bronze, 1200 av. J.-C. (Musée national de Copenhague).



Haches de bronze trouvées au Danemark, XIVe et XIIIe siècles (Musée national de Copenhague).



Dieu des peuples de la mer du Nord, statuette de bronze trouvée à Enkomi, Chypre (CI. A-F. Schaeffer, « Götter der Nord und Inselvölker in Zypern »).



L'Acropole d'Athènes. Au premier plan, la première muraille mentionnée dans le récit de l'Atlantide (Critias, 112b)



Mycènes : enceinte fortifiée édifiée dans le dernier tiers du XIIIe siècle av. J.-C. contre les envahisseurs nordiques.



Stonehenge, « calculateurs » mégalithique édifié entre 1900 et 1600 av. J.-C. dans la plaine de Salisbury (Angleterre).



Sépulture mégalithique dans l'île de Sylt.



Sépulture mégalithique dans l'île de Minorque.



Alignements mégalithiques de Carnac.



Sépultures de Carnac.



Vue générale d’Héligoland en 1842.

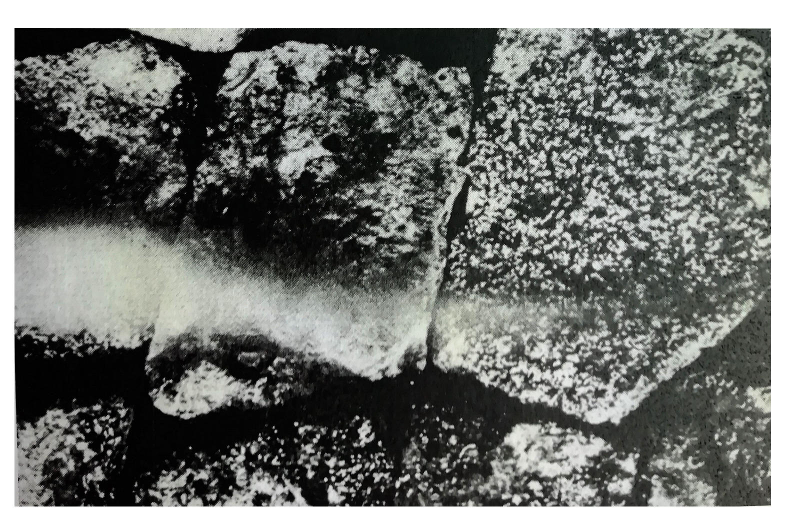


Héligoland et son port de guerre, aujourd’hui détruit, photographié avant la première guerre mondiale.



Jürgen Spanuth avec une défense d'éléphant.

Photographie sous marine d'un pavage de plaques de pierres, sur le « Steingrund » (fond de caillou) (photo Spanuth)



CHAPITRE IV

LES CATASTROPHES NATURELLES DU XIIIE SIÈCLE AVANT J.-C.

La chute de Phaéton

Selon de nombreuses traditions antiques, « l'âge d'or » se termina par une série d'effroyables catastrophes naturelles. Les chercheurs en matière de conditions climatiques caractérisent ces catastrophes comme la « grande coupure » (K. von Bülow, 1933), comme « *une catastrophe climatique d'importance mondiale* » (O. Paret, 1948), ou encore, en raison de la dernière phase de ces cataclysmes, comme « *un effondrement climatique* » (Behn, 1948; Cl. Ahrens, 1966; J. Pokorny, 1968). On trouve également *« dégradation du climat* » (S. Gutenbrunner, 1939).

Pour K. von Bülow, cette « grande coupure » est « *le plus considérable changement de climat, une véritable coupure parce qu'elle mit fin à l'âge d'or »* (1933).

Les écrivains grecs et romains nous ont transmis le souvenir de ces catastrophes, principalement dans la légende de la chute de Phaéton, c'est-à-dire le « lumineux », le « rayonnant ».

En gros, voici le thème de cette vieille légende: Phaéton, fils du dieu du soleil Hélios, demande à son père l'autorisation de conduire le char du soleil pendant une journée. En dépit des objurgations et des avertissements de son père, Phaéton maintient ses exigences.

Hélios doit les accepter car il a juré, près du Styx, de satisfaire une demande de son fils comme preuve de sa paternité. Lorsque les chevaux du soleil sentent que les rênes sont tenues par un novice, ils quittent la piste et se précipitent en direction de la terre. De terribles incendies détruisent vallées et villes. L'effroyable chaleur assèche les fleuves (parmi lesquels le Nil) ainsi que les sources. Des régions jadis fertiles comme la Libye, deviennent des

déserts. De terribles tremblements de terre secouent le monde. Le sol tremble partout, des montagnes se consument dans un feu dévorant, comme l'Etna. Des cendres et des fumées recouvrent la terre d'une obscurité profonde. La mer se retire trois fois et revient trois fois avec des raz-de-marée destructeurs.

Finalement, Zeus prend pitié de la terre menacée et arrache Phaéton à son char en lui lançant sa foudre. Phaéton tombe dans l'embouchure de l'Eridanos. Sur les rives du fleuve, ses sœurs, les Héliades, le pleurent avec des larmes de sang qui se transforment en ambre.

Parmi les nombreux auteurs anciens qui ont reproduit cette légende, il faut principalement citer Ovide. Dans ses *Métamorphoses,* il nous a transmis la légende de Phaéton de la façon la plus complète en se servant d'anciens livres mythologiques et d'ouvrages historiques malheureusement disparus (Vosseler, 1959).

Il est possible de dater les catastrophes naturelles rapportées par cette légende car il y est dit, par exemple, que « *la Libye devint un désert* » et que, parmi de nombreux autres fleuves, « *le Nil fut mis à sec* ».

Ces deux événements ne sont rapportés qu'une seule fois dans les textes de l'ancienne Égypte. Dans l'inscription de Karnak on trouve, pour la cinquième année du règne de Merenptha (1232-1222 av. J.-C.): « *La Libye est devenue un désert infertile, les Libyens viennent en Égypte pour chercher la nourriture de leur corps* » (Hôlscher, 1937).

Ramsès III rapporte, dans les textes de Médinet Habou: « *La Libye est devenue un désert, une redoutable torche lança les flammes du ciel pour détruire leurs armes et pour ravager leur pays... Leurs os brûlent et grillent dans leurs membres* ».

Il est dit également dans les textes de Médinet Habou que le Nil aurait été asséché. On y lit entre autres: « *Le Nil était asséché et le pays était livré à la sécheresse* » (tableau 105).

Les autres textes sur papyrus cités plus haut mentionnent également, pour la deuxième partie du XIIIe siècle av. J.-C., ces mêmes catastrophes. On peut donc dater la chute de Phaéton de la deuxième moitié du XIIIe siècle av. J.-C.

Le prêtre égyptien qui raconta à Solon en langue grecque les textes

de l'ancienne Égypte, lui parla également de cette légende et lui dit: « Ce *que l'on raconte chez vous, les Grecs, qu'un jour Phaéton, le fils d'Hélios, monta sur le char de son père, détruisit la surface de la terre parle feu, parce qu'il n'était pas capable de suivre la piste de son père, mais qu'il fut atteint par un éclair et trouva la mort, cela est certes raconté sous la forme d'un mythe, mais c'est la vérité, et cela s'explique par le changement de direction des astres du ciel qui tournaient autour de la terre et par la destruction, par un feu puissant, des choses qui se trouvaient sur la terre » (Timée,* 22b, c).

0. Paret, qui a écrit plusieurs ouvrages très complets sur les catastrophes naturelles du XIIIe siècle av. J.-C., mentionne également la légende de Phaéton (1948). Il dit entre autres que *« Platon a vu très exactement* » ces événements dans le *Timée* (22b) et dans les *Lois* (1948).

D'autres textes parlent également de cette comète flamboyante que les Grecs ont appelée Phaéton. Les Égyptiens l'avaient baptisée « Sekhmet », Dans les textes de Séti II (vers 1215-1210 av. J.-C.), on trouve: « *Sekhmet était une étoile qui tournait en lançant des flammes, une gerbe de feu tempétueuse* » (Breasted, *Ancient Records of Egypt, 1906-07).*

Dans une inscription de Ougarit (Ras Shamra) datée de l'époque qui précéda de peu la destruction de la ville au cours du dernier tiers du XIIIe siècle av. J.-C., on trouve: « *L'étoile Anat est tombée du ciel, elle a massacré la population, du pays syrien et elle a inverti le crépuscule ainsi que la position des étoiles* » (Bellamy, 1938).

Dans l'*Avesta,* l'Écriture sainte des Parsis indiens, qui donne de bonnes données sur cette époque, cette étoile flamboyante qui déchaîna un terrible incendie mondial et un véritable déluge, s'appelle Tistrya.

Il y a d'innombrables traditions chez de nombreux peuples qui rapportent ces catastrophes naturelles et qui, sous des noms différents, parlent de l'apparition d'une étoile flamboyante à l'époque des grands incendies mondiaux et des raz-de-marée. D'innombrables auteurs anciens, comme par exemple Lydus, Servius, Héphestion, Junctinus et Pline, racontent l'histoire de cette étoile de feu. Pline écrit: « *Une terrible comète fut observée*

par les populations d'Éthiopie et d'Égypte. Elle reçut le nom de Typhon, le roi de cette époque. Cette comète était une apparition flamboyante, formée comme une spirale et très effrayante à contempler. Ce n'était pas tellement une étoile, que plutôt, peut-être, ce que l'on aurait pu décrire comme une boule de feu » (Histoire naturelle, II, 91). Le roi d'Égypte, que Pline appelle Typhon, est mentionné sur le coffre d'El-Arish sous le nom de Taoui Thom. Il régna en Égypte pendant peu de temps après la mort de Meremptha et se noya à Sebchat-Berdawil en poursuivant le peuple d'Israël (texte sur le coffre d'El-Arish traduit par G. Gayon, 1936).
Il se pourrait donc bien que, comme le racontent beaucoup d'anciennes traditions, la boule de feu qui, dans la deuxième moitié du XIIIe siècle av. J.-C., tourna autour de la terre en une trajectoire analogue à celle du soleil, et dont divers morceaux s'abattirent sur notre globe, ait été la cause de la sécheresse, des incendies, des tremblements de terre et des raz-de-marée planétaires. Ces catastrophes sont très exactement décrites dans le récit de l'Atlantide. De nombreux résultats de recherches archéologiques et de sciences naturelles prouvent que ces événements ont été décrits avec exactitude.

Dessèchement, tarissement des fleuves et des sources, destruction des forets, famines

Le récit de l'Atlantide nous dit qu'avant ces catastrophes naturelles, la Grèce était fertile et riche, les plaines recouvertes d'une terre grasse, les montagnes couronnées d'épaisses forêts et que, partout, coulaient des rivières et des ruisseaux. « *Une population nombreuse jouissait d'un sol favorable, d'une riche irrigation et, sous le ciel, de la plus agréable alternance des saisons* ». Nous avons déjà mentionné plus haut que ces indications concernant les conditions en Grèce, à l'époque mycénienne, sont exactes.
Mais après, les fleuves et les sources se seraient taris, les forêts auraient été détruites et la fertilité anéantie.
« Comparativement au passé, il ne restait que les os d'un corps *malade après qu'eût disparu tout ce qui faisait la richesse et la fertilité du sol et l'on ne voyait plus que le corps desséché du pays… Désormais, les montagnes n'offraient plus de nourriture qu'aux abeilles* ».

Effectivement, au cours de la deuxième moitié du XIIIe siècle av. J.-C., il y eut une extraordinaire période de chaleur et de sécheresse qui ne frappa pas seulement la Grèce mais tous les pays, dans lesquels on a fait des recherches sur l'évolution climatique (Europe, Asie Mineure, Afrique du Nord). Ces recherches ont prouvé l'existence, à cette époque, d'une sécheresse catastrophique qui entraîna la disparition des forêts et de terribles famines.

Dans son ouvrage *Das neue Bild der Vorgeschichte* (Stuttgart, 1948), O. Paret parle abondamment de cette période de chaleur et de sécheresse. Il la date également de la période postérieure à 1250 av. J.-C. et il donne de nombreuses preuves de son existence.

Parmi ces preuves, il y a, par exemple, les prétendues constructions sur pilotis qui furent édifiées à cette époque dans de nombreux pays européens.

Paret prouve que les nombreux pilotis que l'on trouve souvent jusqu'à 7 m de profondeur dans beaucoup de lacs et de fleuves (Rhin, Danube), ne sont pas des pilotis qui auraient porté des habitations lacustres, mais que ces pieux faisaient partie de la charpente de huttes construites au niveau du sol sur les rives de lacs dont le niveau avait baissé ou qui étaient asséchés par les conditions climatiques de l'époque. Ces pieux des charpentes murales du rez-de-chaussée des huttes ou d'anciennes clôtures, prouvent qu'au XIIIe siècle av. J.-C. le niveau des eaux des lacs et des fleuves européens avaient baissé de près de 7 m. Il parle d'un *« retrait inouï du niveau des lacs »* et d'un « *phénomène s'étendant sur des pays entiers* » dont la cause réside « *uniquement dans une extraordinaire sécheresse du climat ».*

Paret dit à propos de cette sécheresse catastrophique : mis tous les peuples de l'ensemble de l'Europe centrale et méridionale et de l'Asie mineure en mouvement. Elle a abattu monde et créé le fondement d'un monde nouveau ».

On trouve une autre preuve de cette période de sécheresse extraordinaire du XIIIe siècle dans l'étude des couches successives des marais et des tourbières. On sait que la croissance des tourbières s'interrompt pendant les périodes sèches. Un marais desséché ou, comme on dit, mort, forme donc une couche de terrain clairement reconnaissable. Comme depuis l'époque glaciaire, beaucoup de marais ont grandi, on peut en conclure qu'il y a eu peu d'époques de sécheresse et, à l'occasion, on trouve

plusieurs couches mortes. Or, la recherche géologique a montré en analysant, par diverses méthodes, les couches successives des marais et des tourbières, que vers 1200 av. J.-C. il s'est produit une période de sécheresse extraordinaire que l'on peut maintenant dater exactement comme contemporaine de celle dont parlent les textes de Médinet Habou.

C'est alors que commença la grande migration des peuples qui faisaient des tombes en tumulus. Le bas étiage des lacs et des mers rendait habitables les terrasses asséchées ces rivages. Poussées par la soif et la faim, des populations entières arrivèrent des environs plus ou moins proches et construisirent au bord de ce qui restait des lacs, des huttes en rez-de-chaussée que l'on appela par erreur des constructions sur pilotis lorsqu'on en découvrit les vestiges.

Parmi les nombreuses preuves de l'extraordinaire sécheresse du XIIIe siècle av. J.-C. on peut ajouter ce qui suit.

Au cours des années 1947/48, sous la direction de l'océanographe suédois Hans Pettersson, une expédition de recherche sous-marine à grande profondeur eut lieu en Méditerranée. D'innombrables « carottes » furent prélevées sur le fond de la mer. Elles permirent de tester l'évolution du climat pendant plusieurs millénaires. Dans ces carottes on constata la présence de petits coquillages, appelés foraminifères, dont différentes espèces ne se développent que dans des eaux à des températures très précises. On peut donc conclure, selon la présence de diverses espèces de foraminifères, que la température de l'eau correspondait à celle nécessaire pour leur croissance à une époque déterminée. On constata alors, en étudiant les différentes couches sédimentaires, que la température de l'eau de la Méditerranée, depuis environ 5000 ans, avait augmenté lentement jusqu'à atteindre, vers 200 jusqu'à 400 av. J.-C., son maximum absolu. Ce maximum correspond à peu près à celui qui règne aujourd'hui dans la mer des Antilles. Les couches contenant des foraminifères exigeant de la chaleur, furent alors recouvertes par des couches de cendres qui provenaient d'une éruption du volcan de Santorin en Méditerranée orientale, d'une activité de l'Etna et du Vésuve en Méditerranée centrale.

Les échantillons de sol montrèrent que ces volcans avaient été en sommeil ou n'avaient eu que de faibles éruptions qui n'avaient

laissé qu’un dépôt de cendres sur le fond de la mer pendant des millénaires.
L’épaisseur de ces couches volcaniques dans les carottes prélevées, montra que les éruptions qui les avaient provoquées avaient été de loin les plus violentes des 10000 dernières années et qu’elles s’étaient produites simultanément.
Par-dessus ces couches de cendres, on trouva des couches sédimentaires contenant des foraminifères qui ne peuvent vivre que dans de l’eau froide, c’est-à-dire que, postérieurement aux éruptions volcaniques catastrophiques, il a dû régner, pendant plusieurs siècles, une température froide et que la température des eaux méditerranéennes s’est abaissée à un point que l’on n’avait pas pu observer au cours des dernières 7 000 années. L’époque de cet effondrement climatique est estimé à environ 3000 années avec une tolérance d’erreur de plus ou moins 5 %.
Les textes de l’époque de Ramsès III rendent compte très complètement des puissants tremblements de terre, des raz-de-marée et des pluies de cendres provoqués par ces éruptions volcaniques. L’Égypte était complètement dévastée lorsque Ramsès III monta sur le trône. Il n’est pas question de ces catastrophes dans les textes de l’époque de Meremptha (mort vers 1 222 av. J.-C.). Elles ont dû, par conséquent, se produire après la mort de Meremptha et avant la montée au pouvoir de Ramsès III, c’est-à-dire entre 1 222 et 1 200 av. J.-C. On a quelques raisons de penser que ces catastrophes ont atteint leur point culminant quelques années après la mort de Merempta, c’est-à-dire vers 1 200 av. J.-C.

Le feu du ciel

Le prêtre égyptien qui raconta à Solon le récit de l’Atlantide dit que la légende de Phaéton « qui détruisit la surface de la terre par le feu », était en réalité, sous la forme d’un mythe, la vérité, et qu’elle se basait sur le changement de trajectoire des astres tournant autour de la terre. Ce prêtre prenait donc parti pour la vérité de la légende qui raconte l’incendie des forêts et des villes à travers le monde entier.
Des textes contemporains très nombreux de même que d’innombrables résultats de recherches archéologiques ou géologiques, confirment que de puissants incendies dévastèrent la surface de la terre dans la deuxième moitié du XIIIe siècle av. J.-C.

Nous avons cité quelques-uns de ces textes. Nous pouvons les compléter par le récit des incendies provoqués par le feu qui tomba du ciel en Libye, en Égypte, en Syrie et aux Indes, et par les indications concernant le pays des Atlantes, contenues dans les textes de Médinet Habou : « *Leurs forêts et leurs champs sont brûlés par le feu », « la chaleur de Sekhmet a calciné leur pays », « le feu de Sekhmet a brûlé les pays du neuvième cercle », « une flamme énorme était prête à les consumer* », « ils *étaient devant une mer de flammes* » (tableau 17, 46). Ces textes contemporains prouvent que le prêtre égyptien avait raison lorsqu'il donnait pour réel le « *feu puissant produit par Phaéton ».*

A cela s'ajoutent d'innombrables constatations archéologiques et géologiques qui prouvent qu'au cours du dernier tiers du XIIIe siècle av. J.-C., d'énormes incendies ravagèrent la terre.

Mentionnons ici quelques-unes de ces conclusions dues aux archéologues.

B. Hrouda a traité des collines de ruines de la Palestine dans une enquête approfondie (1964). Sur toutes ces collines il a trouvé d'épaisses couches calcinées et prouvé que « *ces couches calcinées montrent l'existence de considérables catastrophes qui se produisirent peu de temps avant l'invasion des Philistins en Palestine, et qui détruisirent des cités et des villes comme Megiddo, Jéricho, Lachis etc* ». Il en vient à la conclusion que « *ces catastrophes ont dû se produire avant la conquête du pays par les Philistins* » (1964). Comme Hrouda date le début de cette conquête pendant ou peu avant 1 200 av. J.-C., on voit donc la date des catastrophes.

Il existe en outre une quantité de traditions et de prophéties ainsi que de légendes du peuple d'Israël qui racontent qu'avant l'invasion des gens du Nord, dont la principale tribu était les Philistins, le feu du ciel s'était abattu sur tout le pays et l'avait dévasté.

A Ougarite, l'ancienne capitale de la Syrie à cette époque, les fouilles archéologiques ont montré que la ville avait été détruite vers la fin du XIIIe siècle av. J.-C. par de violents séismes et des incendies. Cette catastrophe peut être datée parce que, sous la couche des terrains concernés, on a trouvé une longue épée portant le sceau de Meremptah (mort en 1 222 av. J.-C.) et, au-dessus,

des « céramiques philistines » (Cl. F. A. Schaeffer, *Ugaritica;* du même, 1948; Schachermeyr, 1957; W. Kimmig, 1964). La *destruction finale* [13] a donc dû se produire entre 1 222 et 1 200 av. J.-C.

Il y avait là, dans un four de potier, une tablette d'argile qui devait être cuite, mais la ville fut détruite avant par le séisme et le feu. Cette tablette est intéressante parce que l'on y trouve un texte du dernier roi d'Ougarit, Amurapi, adressé au roi d'Alasia (Chypre). Il est question de l'arrivée de sept navires ennemis. « *Mon père ne sait-il pas,* ajoute la lettre, *que toutes mes troupes sont stationnées dans le pays des Hittites et que tous mes navires se trouvent dans le pays de Lukka ? [...] On devrait le prévenir le plus rapidement possible si de nouveaux navires ennemis étaient aperçus* » (H. Otten, 1963).

Mais avant que la tablette ait pu être expédiée, la catastrophe destructrice s'abattit sur Ougarit. Elle se produisit donc très peu de temps avant la conquête du pays par les Philistins et les autres peuples du Nord, leurs alliés.

Rappelons à ce sujet l'inscription d'Ougarit évoquée plus haut: *« L'étoile Anat est tombée du ciel. Elle a assassiné la population de la Syrie...* » L'existence de la « *couche de terrain relative à la catastrophe* » a été constatée dans toutes les autres villes et cités de la Syrie qui ont donné lieu à des fouilles.

Les fouilles à Assur, où les peuples du Nord ne sont jamais allés, prouvent que ces incendies n'ont pas été allumés par les conquérants. Cette dernière ville a été, elle aussi, complètement détruite par un gigantesque incendie vers la fin du XIIIe siècle av. J.-C. « *Nul ne saurait expliquer d'où vint l'extraordinaire chaleur qui enflamma et fit fondre des centaines de couches de tuiles cuites et toute la structure intérieure de la tour et les murs de briques d'argile qui furent cuites et vitrifiées » (E. Zehren, 1961).*

Toutes les villes d'Asie mineure furent ainsi détruites. On a souvent pensé que cette destruction par le feu avait été faite par des hommes parce que l'on ne connaissait pas les textes égyptiens et syriens rapportant les incendies provoqués par la comète Sekhmet ou Anat. »

[13] *En français dans le texte.*

Un récit chinois daté de l'époque située entre 1300 et 1 200 av. J.-C. et contemporain de l'événement parle « *d'une grande étoile dont les flammes dévorèrent le ciel » (Frankfurter Allgemeine Zeitung,* 9.12.1970).
Les traces de ces incendies gigantesques ont été retrouvées partout en Europe, dans tous les châteaux et cités, dans les marais et dans les forêts. On remplirait des pages entières avec la liste des régions dévastées.
Mais ces incendies, en cuisant les tablettes d'argile couvertes de textes en écriture linéaire B, ont permis de les conserver durant des millénaires.
Ces derniers temps, on est venu à penser que la comète Phaéton serait semblable à la comète Halley (Zanot, 1976). La comète Halley porte le nom de l'astronome anglais Edmond Halley (1656-1742) collaborateur et ami de Newton et astronome à l'Observatoire de Greenwich.
Halley avait constaté que les trois corps célestes apparus en 1531, 1607 et 1682 avaient apparemment la même orbite. Il fit les calculs nécessaires et fut alors convaincu que ces trois apparitions étaient celles d'un seul et même corps céleste qui apparaissait dans le ciel à intervalles d'environ 76 ans et disparaissait de nouveau. Aujourd'hui encore, les astronomes considèrent la comète Halley comme l'une des plus grandes de notre système solaire. *« Sa tête est gigantesque et sa queue a environ 30 millions de km de longueur* » (Zanot, 1976). Durant son cycle, elle décrit une course autour du soleil et s'éloigne ensuite jusqu'à la planète Neptune. Vue de la Terre elle paraît sortir du soleil. C'est pourquoi, chez les peuples de l'Antiquité, on la tenait pour le fils du dieu Soleil (Ovide, etc.).
Halley avait calculé que cette comète atteindrait son périhélie, c'est-à-dire le point de son orbite le plus proche du soleil, à la mi-avril 1759. Effectivement, elle apparut à nouveau et passa à son périhélie presque à la date prévue, le 12 mars 1759. Il en fut de même en automne 1835 et le 20 mai 1910. Les astronomes prévoient son prochain passage en 1986.
Avant son apparition en 1910, l'astronome Max Wolf, de Heidelberg, avait calculé que, dans sa course autour du soleil, la Terre passerait à travers la queue de la comète Halley et qu'elle en croiserait le noyau de sa tête. Les conséquences pour la terre seraient effroyables : « *A quatre heures vingt-cinq du matin, notre*

planète sera entouré par le mortel nuage de gaz empoisonnés et de poussières cosmiques que forme la queue de la comète Halley: hydrogène, acide carbonique, azote, acide cyanhydrique, cyanure de potassium, changeront le globe en une gigantesque chambre à gaz. Personne n'en réchappera, sauf peut-être quelques heureux habitants des territoires proches des calottes polaires qui pourraient, semble-t-il, être épargnés par ce cataclysme venu du fin fond de l'univers » (cité par Zanot, 1976).

L'astronome berlinois Wilhehn Meyer n'était pas moins pessimiste.

On ne sait si ces savants astronomes avaient lu dans Ovide la description de la catastrophe provoquée par Phaéton ou s'ils avaient théoriquement escompté les conséquences de l'approche de la comète Halley. Ce qui est certain; c'est que l'humanité fut prise d'une panique décrite par M. Zanot (1976).

Heureusement, les astronomes s'étaient trompés dans leurs calculs. Max Wolf déclara : « *La comète Halley a été déviée de sa trajectoire par une action perturbatrice de Jupiter et de Saturne ».*

En fait, notre Terre traversa en 1910 la gigantesque queue de la comète Halley, non point à proximité de sa tête, mais à une très grande distance, Néanmoins, un témoin oculaire raconte: « *Les minutes durent une éternité. Deux heures du matin, trois heures, quatre heures. Le monde attend sa fin en silence. Soudain, le ciel devient phosphorescent. Les étoiles pâlissent, un halo verdâtre entoure la lune. Seule la grande, la terrifiante comète Halley éclaire maintenant la voûte céleste. Il est quatre heures dix-huit, dix-neuf, vingt. Beaucoup de gens s'agenouillent, couvrent leurs yeux de leurs mains et prient. Quatre heures vingt-cinq, c'est la fin! La terre tremble un instant, le halo de la lune devient d'un bleu éclatant, la lueur céleste, étrange, se fait plus intense et des milliers de météores tombent du ciel en un effrayant feu d'artifice. Une terrible vague de chaleur passe en un clin d'œil sur la terre. Et voici enfin l'aube. Les regards se lèvent vers le ciel où monte le soleil. La comète, dont la vitesse est de 54 km à la seconde est déjà loin. Partout dans le monde, les hommes poussent un soupir de soulagement » (Zanot, 1976).*

L'astronome allemand Archeschold a expliqué ainsi l'absence des catastrophes prédites: « *La partie de la queue que nous avons rencontrée était très éloignée du noyau du corps céleste. Les gaz qu'elle contenait étaient de ce fait fortement dilués. La couche*

atmosphérique de la terre a agi comme un écran et l'a protégée. Personne ne peut naturellement se représenter ce qui serait arrivé si ces gaz avaient pénétré en-dessous de la couche atmosphérique. Qui sait ce qui se produira lorsque la comète Halley reviendra en 1986 » (Zanot, 1976).

Comme ladite comète présente des irrégularités dans son parcours orbital et par conséquent dans la date de son passage au périhélie, il est difficile de calculer exactement à quel endroit la Terre traversera la queue. Si cette traversée a lieu près de sa tête ou si elle passe à travers le noyau, on peut s'attendre aux plus terribles catastrophes. Si au contraire la terre traverse la queue loin du noyau de la comète, les conséquences seront minimes.

Des calculs en remontant dans le temps ont montré que la comète Halley était apparue dans le ciel entre autres en 451 après J.-C., l'année de la naissance du Christ et en 1226 av. J.-C.

En juin 451, la comète Halley apparut dans le ciel au moment même de la bataille des Champs Catalauniques contre les Huns. Isidore de Séville (560-636) rapporte dans ses récits sur l'histoire des Goths, des Vandales et des Souabes que « au moment de la bataille des signes effrayants apparurent dans le ciel et sur la terre; ce miracle accompagnait cette guerre si cruelle. Après de nombreux grands tremblements de terre, la lune, à l'Est, fut obscurcie. A l'Ouest, une comète se montra et elle éclaira tout pendant un court moment avec une grande violence. Au Nord, le ciel rougit et sembla devenir du feu et du sang et des rayons plus clairs, comme des sortes de lances rougeâtres mêlées aux rougeurs du feu ».

La source de ce renseignement est un ouvrage de l'historien néoplatonicien Damascus, né en 470, soit à peine deux décennies après la bataille des Champs Catalauniques. Il a donc pu utiliser les témoignages de contemporains de cet événement d'importance mondiale (R. Hennig, 1950).

C'est également Damascus qui raconte que les Huns morts dans la bataille auraient continué à combattre dans le ciel et « *rempli le ciel du fracas de leurs armes* ». Les aurores boréales qui, apparemment, accompagnent régulièrement les apparitions de comètes, ont souvent fait croire que, dans le ciel, se déroulait un

combat entre les dieux ou des héros tués (exemples cités par Hennig, 1950).

Damascus prétend également que les Huns, remplis de terreur par ces apparitions célestes, auraient alors tenu la bataille pour perdue. C’est ainsi qu’en surgissant au beau milieu de la bataille des Champs Catalauniques en juillet 451, la comète de Halley aurait eu des conséquences bénéfiques pour l’Occident.

Des calculs astronomiques ont également établi que cette comète apparut l’année de la naissance de Jésus et qu’elle n’est autre que « l’étoile de Béthléem » (Zanot, 1976). « *A cette époque-là, elle traversa la constellation des Gémeaux, un peu au nord de Castor et Pollux et sur le 31° 42’ de latitude nord. Il y a deux mille ans, ces deux étoiles se trouvaient aux environ du 32° de latitude nord et se trouvaient chaque jour au zénith au-dessus de Béthléem. En conséquence, la comète de Halley a dû se trouver en l’an zéro au-dessus de la ville natale de Jésus* » (Zanot, 1976).

Une autre année d’apparition de la comète d’après les calculs astronomiques, est l’an 1226 av. J.-C. (Zanot, 1976). Nous avons déterminé plus haut que l’on peut dater la chute de Phaéton dans la deuxième moitié du XIIIe siècle av. J.-C. et nous avons supposé que le point culminant des catastrophes déchaînées par son passage se situe peu après la mort du pharaon Meremptah (mort en 1 222 av. J.-C.).

La différence entre la datation de l’apparition de la comète de Halley-Phaéton par les astronomes en l’an 1226 av. J.-C. et notre datation vers 1 222 av. J.-C. s’explique par le fait que la chronologie absolue des pharaons de cette époque est discutée, Par « chronologie absolue » on entend l’indication d’un nombre d’années exact avant ou après la naissance du Christ. Par « chronologie relative » il faut comprendre la constatation qu’un événement donné est plus récent ou plus ancien qu’un autre, sans que l’on sache à combien d’années, de décennies ou de siècles s’élève cette différence.

Un exemple typique de chronologie relative réside dans les couches de terrain successivement mises à jour dans les fouilles d’une cité ou d’un tumulus funéraire. Il est clair que les couches supérieures sont les plus récentes, sans que l’on puisse dire com-

bien d'années séparent les couches les unes des autres ni à quelle date elles se sont formées.

Le classement des vies ou des époques des règnes des pharaons est facile à établir en chronologie relative car nous savons par les inscriptions et les listes des différents souverains, très exactement dans quel ordre ils ont régné ou vécu.

Mais en ce qui concerne la chronologie absolue, on se heurte à de grandes difficultés. C'est pourquoi il existe entre les égyptologues, des partisans d'une chronologie longue, d'autres d'une chronologie courte et enfin des défenseurs d'une chronologie moyenne cherchant un compromis entre les deux premières. En fin de compte, on ne peut se fier à aucune des trois!

Par exemple, la mort de Ramsès II est datée par Fr. Bilabel en 1246 av. J.-C., par A. Scharff en 1234, par Breasted en 1232, par J. von Beckerath en 1224 et par J. Lehmann en 1223 av. J.-C. On ne sait pas non plus combien d'années exactement a régné le successeur de Ramsès II, le pharaon Merenptah (« probablement dix ans » dit Breasted); il y a un trou de 26 ans dans la chronologie absolue de cette époque.

Nous avons, pour nos datations, suivi l'égyptologue américain Breasted et supposé que Merenptah est mort dix ans après son père Ramsès II, soit en 1 222 av. J. -C. Cette date n'est pas certaine. Par exemple, Bilabel suppose que Merenptah n'a régné que sept ans et qu'il est mort en 1239 av. J.-C. Ce qui est certain, c'est que ce pharaon a occupé le trône au moins cinq ans. Donc la date de sa mort se situe entre 1239 et 1213 av. J.-C. Comme les catastrophes naturelles dont Ramsès III parle abondamment dans les textes de Médinet Habou ne sont pas mentionnées dans les textes de Merenptah, nous avons supposé qu'elles se sont produites peu après la mort de ce dernier. Cela peut être entre 1239 et 1213 av. J.-C. En d'autres termes: le calcul des astronomes donnant l'apparition de la comète Halley-Phaéton et les désastres consécutifs en 1226 av. J.-C., est tout-à-fait possible.

Nous pouvons supposer avec les astronomes modernes, que la comète Phaéton est la même que celle de Halley. L'apparition de cette comète dans le dernier tiers du XIIIe siècle av. J.-C. fut accompagnée de grandes catastrophes naturelles. Les textes contemporains nous le confirment. Cela s'explique par le fait que

la terre, dans son orbite solaire, a traversé la queue de la comète assez près de son noyau.

Lorsque, dans les textes de la fin du XIIIe siècle av. J.-C. on lit: *« Les hommes frémissaient d'horreur devant le goût de l'eau »* (Papyrus Ipuwer, 2, 10) ou *« le Nil se mit à puer et tous les Égyptiens creusaient sur les rives du Nil pour trouver de l'eau potable parce qu'ils ne voulaient plus boire l'eau du fleuve » (Exode,* 7, 21,24). C'est très probablement à cause de l'acide cyanhydrique et du cyanure de potassium que la queue de la comète Halley avait laissés sur la terre.

Séismes

Il est dit dans le récit de l'Atlantide: « *Plus tard, commença une époque de grands tremblements de terre et de raz-de-marée. Puis vinrent un jour et une nuit au cours desquels la plupart de vos guerriers* [les Athéniens] *furent avalés par la terre. De même, l'île Atlantide disparut en plongeant dans la mer (dysa). C'est pourquoi, là-bas, la mer est encore aujourd'hui (kai nyn) infranchissable à cause des hauts-fonds de vase (karta bracheos) laissés par l'île en disparaissant » (Timée,* 25d).

A cause de ces tremblements de terre, la fontaine qui se trouvait à Athènes à l'intérieur de la première muraille « *dans la partie nord à l'endroit où se dresse maintenant le château », fut comblée vers la fin du XIIIe siècle av. J.-C.*

Nous avons vu plus haut que les fouilles de l'Acropole ont confirmé ces indications.

Les textes de l'ancienne Égypte de cette époque parlent de ces « années de terreur » au cours desquelles « *les fondements de la terre tremblaient ».*

On lit dans le papyrus Ipuwer: « *C'est donc ainsi, le pays tourne sur lui-même comme un tour de potier... Les portes, les colonnes et les murs sont brûlés... La Haute Égypte est plongée dans la confusion... Grands et petits disent: je voudrais être mort... Voyez donc, il est arrivé ce qui n'était pas arrivé dans les temps lointains ».*

Un grand nombre de vers des troisième et quatrième poèmes

commencent par les mots : « *Sont détruits...* ». Ce qui suit est à peu près illisible, mais on suppose qu'il s'agit des noms des temples, des palais et des villes ravagés. La fin dit: « *Les hommes sont anéantis... Toi, seigneur de l'univers, tu n'as gardé que quelques-uns d'entre eux en vie. Mais ils cachent leur visage dans ta terreur des lendemains ».*

Ces catastrophes naturelles sont décrites de façon analogue dans les inscriptions de Médinet Habou. On y rapporte également que le Nil s'assécha, que tout le pays fut desséché, que « la maison des Trente (hauts fonctionnaires) est détruite », que « la terre tremble et que l'eau est imbuvable » que « *l'Égypte est sans pasteurs* ». On y retrouve également la formule: « *Il est arrivé ce qui n'était jamais arrivé dans les temps lointains* ». Il semble que ces mots confirment le caractère unique de ces catastrophes naturelles. Cette opinion apparaît également dans le récit de l'Atlantide, lorsqu'il y est dit que « *ces cataclysmes auraient causé la plus grande dévastation » (rimée,* 23c), « *les plus puissants tremblements de terre et inondations » (Timée,* 2Sc), « *le plus formidable raz-de-marée » (Critias,* 112a).

Les recherches archéologiques ont confirmé ces données. Il s'est produit, dans le bassin méditerranéen oriental, zone de notre planète souvent ravagée par des séismes, des tremblements de terre et des raz-de-marée : mais après les destructions qu'ils causèrent, la plupart des palais furent rénovés ou reconstruits. On a pu le prouver en Crète, à Chypre et même à Santorin. Mais les formidables destructions qui ne furent suivies d'aucune reconstruction, se produisirent à la fin du XIIIe siècle av. J.-C. Toute l'Asie Mineure, depuis Chypre jusqu'à la Palestine, en fut victime.

Ces catastrophes entraînèrent la disparition de la culture mycénienne sur le continent grec, de la culture minoenne en Crète et à Santorin, des Hittites en Asie Mineure, de la culture syrienne avec la disparition de la puissante ville royale d'Ougarit et, en Palestine, de la ville fortifiée de Jéricho. Partout, il ne survécut de la population qu'une « *petite semence » comme* il est dit dans le récit de l'Atlantide *(Timée,* 23c).

Tout cela a été confirmé par les recherches archéologiques. Sur

320 cités et agglomérations du XIIIe siècle, en Grèce, 40 seulement étaient encore habitées au XIIe siècle. La population s'était réduite au centième de ce qu'elle était un siècle auparavant (Luce, 1975).

Dans le récit de l'Atlantide, il n'est pas expressément question de séismes qui auraient détruit l'île d'Atlantis. Il est simplement dit que « *l'île d'Atlantis disparut aussi en s'engloutissant dans la mer* ». Il n'est cependant pas invraisemblable que, lors de la disparition de l'île, les tremblements de terre aient joué un rôle, bien que les régions de la mer du Nord se trouvent dans une zone où ils se produisent rarement (il n'est pas question ici du continent où les rois de l'île régnaient).

Mais nous avons une quantité de récits de témoins oculaires qui racontent des séismes qui ravagèrent la côte occidentale du Schleswig-Holstein. Lors du grand tremblement de terre du 1er novembre 1755 à Lisbonne, « *tout le continent* [du Schleswig-Holstein] *fut ébranlé ».* On « *ressentit le séisme lors de l'office divin à Rendsburg, au point que les trois grands lustres suspendus au plafond se mirent en mouvement, les ornements suspendus au-dessus des fonds baptismaux s'agitèrent violemment et se balancèrent deci-delà, de façon tout-à-fait extraordinaire »* (Leithauser cite ce récit de témoins oculaires dans le *Husumer Nachrichten* du 27.6.1964).

Antonius Heimreich rapporte dans sa Nordfresischen Chronik, à propos du raz-de-marée du 11 octobre 1634 dans lequel l'île de Strand disparut, que « cette effroyable tempête fut multipliée par un tremblement de terre ». On l'aurait ressenti jusque sur la côte est. Des fissures seraient apparues sur le sol. Les murailles des maisons se seraient fendues en de nombreux endroits. « Des gens dignes de foi ont témoigné et donné pour vrai que, dans leurs lits où ils étaient couchés, qu'avec les chaises sur lesquelles ils étaient assis et tout en se tenant fermement à la table, ils auraient été balancés et secoués » (1666).

Le meilleur spécialiste de la géologie d'Héligoland, le professeur O. Pratje, a prouvé que ce que l'on appelle le « Gortel » (la ceinture) d'Héligoland, ainsi que l'on nomme les restes du massif rocheux, autrefois beaucoup plus important, détruit par la mer il y

a 5000 ou 6000 ans, présente à 300 m de l'actuelle côte rocheuse ouest, une falaise sous-marine de 10 m de hauteur. Cette brusque dénivellation ne peut venir que d'un soudain effondrement de tout l'ancien massif rocheux.

Pratje pense que ce brusque effondrement du puissant massif de grès coloré est en rapport direct avec la disparition du peuplement d'Héligoland au XIIIe siècle av. J.-C. C'est à cette époque que l'île se serait séparée du continent. Jusqu'à cette époque, Pratje pense, ainsi que d'autres auteurs, que le rocher aurait été relié à l'Eiderstedt parce que l'on appelle la « croupe de Südstrand » (1923 et 1953).

Comme le « *facteur de destruction* », c'est-à-dire l'importance de l'érosion par les vagues, n'atteint guère, en ce qui concerne le massif de grès, que dix mètres par siècle, ce, soudain affaissement de la totalité du massif doit s'être produit il y a 3 000 ans. L'effondrement d'un si important massif rocheux doit avoir été accompagné d'un violent tremblement de terre.

« Cet effondrement peut s'expliquer par la présence d'une épaisse couche de sel à une profondeur relativement faible sous le massif de grès. À une profondeur de 3000 m, les sondages n'ont pas réussi à traverser cette couche de sel. Sous une forte pression, la couche de sel devient pâteuse comme de la cire ou une masse de verre fondu. Il en résulte des déformations en bosses ou en creux qui auraient rendu possible un effondrement du sol de la mer du Nord autour d'Héligoland. » (Prof. Voigt, Hambourg, 1953)

Éruptions volcaniques

Les séismes étaient une conséquence d'une « *énorme activité volcanique il y a 3200 ans* » (Suball, 1958).

Suball dit qu'à cette époque, « la dernière vague de séismes et la dernière augmentation de l'activité volcanique ravagèrent notre Terre » (1958). Nous ne citerons, parmi les innombrables volcans qui entrèrent en éruption que ceux qui intéressent la région concernant le récit de l'Atlantide.

Le géologue islandais S. Thorarinsson a prouvé que « *il y a*

environ 3000 ans, une extraordinaire activité volcanique régnait sur l'Islande » (1944).
D'énormes masses de lave que l'on peut dater grâce aux méthodes modernes, recouvraient alors la totalité de l'île. On a pu faire la même observation sur les îles Canaries. Là aussi, de gigantesques masses de lave et de cendres ont recouvert les îles.
Sur la Grande Canarie, on a trouvé dans les couches de lave, des pieux de bois et des arbres que le professeur H. U. Schminke a pu dater par la méthode du carbone 14. Schminke est parvenu au résultat suivant: ces bois ont été abattus et enfouis dans la lave il y a 3075 ans, à un siècle près (lettre de Bergquist, Stockholm, du 13.1.1972).
Nous avons parlé plus haut des éruptions de l'Etna et du Vésuve.
Les formidables couches de cendres de ces deux volcans reposent au fond de la Méditerranée comme celles de l'éruption de Santorin, entre les couches inférieures de « foraminifères chaudes » et les couches supérieures de « foraminifères froides », deux formes de ces animalcules préhistoriques qui vivaient dans la mer. Toutes ces couches de cendres sont de la même époque et datent de la seconde moitié du XIIIe siècle av. J.-C.
À ce sujet, on remarquera que les carottes de sondages du fond de la Méditerranée ne permettent en aucune façon de dire que l'Etna ou le Vésuve soient entrés en éruption avant cette époque, bien que les tests sur les échantillons de sous-sol permettent de remonter à 2 millions d'années.
Je dois à l'amabilité du professeur H. Rose, minéralogiste de l'université de Hambourg, l'indication que l'on a trouvé dans le Hoggar, donc à 1 800 km au sud de l'Etna et du Vésuve, des cendres provenant de cette énorme éruption qui eut lieu il y a 3000 ans.
La plus effroyable éruption de cette époque fut assurément celle du volcan de Santorin. Nous pouvons la dater d'environ 1220 av. J.-C. grâce aux textes de Médinet Habou. D'après ces textes, contemporains de l'événement, et d'après les résultats des fouilles, cette éruption se produisit un jour de printemps.
Lorsqu'ils parlent du volcan de Santorin, les géologues, les vulcanologues et les archéologues ne s'expriment qu'en superlatifs. H. Reck dit qu'elle fut, à la fin de l'âge du bronze, « *une éruption d'une indescriptible puissance* ».

Le géologue français Fouqué dit: « *La présence d'une aussi gigantesque masse de pierre ponce ne peut s'expliquer que par une explosion volcanique énorme et de longue durée* ».
On pourrait citer d'innombrables jugements analogues. L'île de « Strongyle » était ronde et son plus haut sommet culminait à 1 600 m. Elle fut toute entière projetée dans les airs et, à sa place, apparut un cratère de 400 m de profondeur. On estime que 150 millions de mètres cubes de pierres furent lancés dans les airs.
Lors de l'explosion de Krakatoa, le 27 août 1883, il ne s'agissait que de 15 à 20 millions de mètres cubes. Dans les deux cas, il n'est pas tenu compte du fait que les deux éruptions produisirent d'énormes masses de lave qui montèrent des profondeurs et furent également projetées en l'air.
Les masses de cendres lancées à haute altitude par l'éruption de Krakatoa tournèrent durant plusieurs années autour de la terre et teintèrent en rouge le ciel nocturne, car les rayons du soleil les frappaient. Les crépuscules de cette époque furent exceptionnellement colorés. Le soleil et la lune semblaient plus rouges et l'on parla même de « lune rousse ». Ces masses de cendres tournant autour de la terre affaiblirent le rayonnement du soleil de 20 %. Il en résulta, de 1883 à 1886 des hivers froids et des étés frais et pluvieux qui entraînèrent de mauvaises récoltes.
Vers 1220 av. J.-C., des volcans entrèrent en éruption sur la presqu'île du Sinaï. On raconte avec une certaine vraisemblance que « lorsque le peuple d'Israël quitta l'Égypte, la mer se retira, le Jourdain coula en sens contraire, les montagnes sautèrent comme des béliers et les collines comme des agneaux » *(Psaumes,* 114). La direction à suivre fut montrée au peuple d'Israël « *jour après jour par une colonne de nuages et la nuit par une colonne de feu » (Exode, 13,* 21).
L'exode d'Israël peut être daté avec une certaine exactitude.
Dans *l'Exode* (1, II), il est dit que les Juifs « *durent construire les villes de Pithom et de Ramsès pour en faire des magasins* ». Les deux villes furent construites par Ramsès II le Grand: On trouve ensuite: « *Longtemps après, le roi d'Égypte mourut* » (2, 23). Ramsès II mourut après un règne de 70 ans, en l'an 1232 av. J.-C. Ce n'est qu'après sa mort que se produisirent les « sept plaies d'Égypte » qui permirent l'exode. En d'autres termes, les terribles séismes, les pluies de feu et de pierres qui tombèrent du ciel, *« l'obscurité impénétrable sur toute l'Égypte »* et les « pluies de

sang », conséquences des énormes éruptions volcaniques, n'advinrent que quelques années après la mort de Ramsès II, vers 1220 av. J.-C.
Certes, à cette époque, de nombreux volcans entrèrent en éruption, mais en tout cas, les éruptions que nous avons citées doivent avoir eu des conséquences catastrophiques pour les peuples d'Europe, d'Asie mineure et d'Afrique du Nord.

L'obscurité

L'une des nombreuses conséquences ou manifestations secondaires de ces formidables éruptions, furent l'obscurcissement et les pluies couleur de sang provoqués par les grandes quantités de cendres qui tournaient autour de la terre.
Nous disposons de témoignages contemporains de ces phénomènes. Ramsès III rapporte, dans les textes de Médinet Habou, « la grande obscurité » qui régnait avant sa prise de pouvoir.
Dans le papyrus Ipuwer on lit: « *L'obscurité s'étend sur le pays... C'est à tel point que les hommes ressemblent à des oiseaux noirs, que la fumée recouvre tout le pays et qu'à ce moment-là, il n'y a plus personne qui ait ses vêtements blancs. Tous sont plongés dans la crainte de la mort » (traduction de A. Gardiner, 1909).*
Dans le papyrus Eremitage 1116 B, on trouve: « *Qu'est devenu ce pays ? Le soleil est caché et ne brille plus pour que les hommes puissent y voir. On ne vit pas quand l'orage cache le soleil; tous les hommes sont abasourdis par son absence...* » (Ennan, 1923).
Dans le papyrus *Prédictions d'un potier,* il est rapporté que *« dans les jours de typhon, le Nil n'avait plus d'eau et le soleil était obscurci* » (texte de von Gall, 1926).
Sur le coffre d'El-Arish, on peut lire : « *Le pays était dans la plus grande misère. Le malheur s'était abattu sur toute la terre... Une immense agitation régnait dans la capitale... Personne ne put quitter le palais durant neuf jours. La tempête était si violente que, ni les hommes, ni les dieux* [la famille royale] *ne pouvaient reconnaître les visages qui les entouraient* » (F. L. Griffith, 1905).
Tout cela rappelle la description de la même catastrophe dans *l'Exode : « Une obscurité profonde se répandit durant trois jours sur toute l'Égypte. Personne ne put voir son prochain ni sortir de sa maison pendant trois jours » (Exode,* 10, 22). Cette obscurité

pro- fonde est toujours rappelée, chaque fois qu'il est question de l'exode d'Israël ou des sept plaies d'Égypte.
Les mêmes données apparaissent dans les *Midraschim* qui rappellent les traditions de *l'Exode,* donc du XIIIe siècle av. J.-C.
Qu'il s'agisse des textes égyptiens, bibliques ou grecs (comme la chute de Phaéton), il n'est pas invraisemblable que tous aient leur origine à l'époque des catastrophes de 1200 av. J.-C.

Les pluies de sang

Une autre conséquence des grandes éruptions et plus particulièrement de celle du volcan de Santorin, fut la formation de cendres très fines de couleur rougeâtre à rouge sang, qui, lorsqu'elles se déposèrent sur Santorin, formèrent des couches de plusieurs mètres d'épaisseur. Lors de l'éruption, elles furent également projetées à de grandes hauteurs et tournèrent longtemps autour du globe, plus longtemps même que les fumées et les cendres noires pourtant plus lourdes.
Lorsque ces particules rouge-sang descendirent dans des couches atmosphériques plus basses, il se forma autour de chaque microscopique particule rouge, une goutte d'eau. Ces gouttes d'eau tombèrent ensuite comme « une pluie de sang ».
Ce phénomène fut observé également plus tard lors d'éruptions du volcan de Santorin. De grandes étendues de terrain sur lesquels s'abattent une pluie de sang, paraissent alors réellement couvertes de sang. Les fleuves roulent des eaux rouges et même la mer, autour de Santorin, peut prendre une coloration rouge-sang dans un périmètre important (A. Galanopoulos, 1963 et 1964; Velikovsy, 1951). La couleur rouge de ces couches provient d'un fort pourcentage de fer.
On rapporte également comme conséquences d'autres éruptions volcaniques, que « *une pluie de sang tomba du ciel* ». Pline écrit que pendant le Consulat de Manius Acilius et de Caius Porcius, une pluie de sang tomba du ciel *(Histoire naturelle,* II, 57) et que des régions entières de l'Italie furent colorées en rouge sang. Plutarque dit que le même phénomène se produisit sous le règne de Romulus. Après les grandes éruptions de l'Hekla en Islande, de l'Etna et celle du volcan de Santorin, en 1755, à laquelle se rattache très probablement le tremblement de terre de

Lisbonne du 1er novembre 1755, « *dans l'ouest de la France et en Suisse, il tomba des pluies de sang, présages de malheur. À Locamo, des vapeurs chaudes s'élevèrent soudain. Elles se formèrent en un brouillard d'un rouge sang et s'abattirent ensuite en une pluie de sang qui teinta les masses neigeuses* » (Herrmann, 1936).

Il existe de nombreux récits de pluies de sang ou de neige de sang tombées du ciel. Dans son *Astronomie populaire,* Arago a rassemblé de très nombreux rapports sur ce phénomène.

De nombreux textes contemporains du dernier tiers du XIIIe siècle av. J.-C. rapportent ces pluies de sang et la coloration rouge des pays, des fleuves et des mers.

À Médinet Habou, Ramsès III rapporte: « *Les deux pays* [la Haute et la Basse Égypte] *étaient rougis comme par du sang* » (tablette 27). Dans le papyrus Ipuwer on lit: « *Il y a du sang partout... Les choses sont ainsi: le fleuve est du sang. Si l'on boit son eau on y répugne et l'on meurt de soif...* » Dans *l'Exode,* il est abondamment question d'une île changée en flots de sang, de la mort des poissons et de la puanteur du fleuve. On y trouve aussi que les Égyptiens ne voulaient plus boire de l'eau du Nil, que tous les ruisseaux, canaux, étangs et tous les récipients contenant de l'eau avaient été changés en sang. « *Les Égyptiens creusaient dans les environs du Nil pour trouver de l'eau pour pouvoir la boire car ils ne pouvaient pas boire celle du Nil. Et la plaie que Yahweh avait lancée sur le Nil dura sept jours pleins » (Exode,* 7 ; 17).

Sur la « voie sacrée » que Ramsès II fit construire entre son palais de Louxor jusqu'au temple d'Amon à Karnak et sur laquelle, en 1232 av. J.-C., eut lieu un pompeux cortège funèbre avec le pharaon mort, il y avait des cendres volcaniques noires sur une épaisseur de 3 à 4 m et des cendres volcaniques rouge-sang sur une épaisseur de 1,30 m. Ces cendres et ces pluies de sang ne tombèrent pas seulement sur l'Égypte. Le minéralogiste H. Rose, de Hambourg, a prouvé qu'il existe dans beaucoup d'endroits de l'Amérique du Nord des couches de cendres volcaniques que l'on a retrouvées dans les marais.

Raz-de-marée

Dans le récit de l'Atlantide, l'époque dont il est question est appelée « *une époque de puissants tremblements de terre et de raz-de-marée » (Timée,* 25c).,

C'est certainement exact. Selon Suball, à cette époque « *eut lieu la dernière grande vague de séismes et la dernière augmentation du volcanisme qui ravagea notre terre. Et il dut y avoir également les plus violents raz-de-marée car les grandes éruptions volcaniques n'ont pas pour seule conséquence les tremblements de terre, mais aussi et toujours, des raz-de-marée. On appelle ces raz-de-marée provoqués par l'activité volcanique ou les tremblements de terre, soit des "vagues sismiques", soit des tsunamis* [terme technique japonais] ».

R. L. Carson (1952) décrit ce phénomène de la façon suivante: *« Un retrait de mauvais augure de la mer qui quitte sa position habituelle est souvent le premier avertissement de l'approche des vagues sismiques maritimes ».* Ce retrait de la mer, souvent observé, est suivi quelques heures plus tard de gigantesques vagues accompagnées d'un bruit hurlant et qui paraissent s'entasser les unes pardessus les autres en rouleaux énormes. Elles finissent souvent par prendre l'aspect d'un mur transparent qui se précipite en avant dans un fracas gigantesque.

La rapidité à laquelle les *tsunamis* parcourent les mers du monde dépend de la profondeur de ces mers, et l'on évalue entre 700 et 800 km à l'heure.

Lors de l'éruption du volcan de Santorin en 365 après J.-C., qui ne fut pas aussi forte que celle de 1220 av. J.-C., il se produisit dans la Méditerranée orientale un *tsunami* qui projeta un navire à 3 km dans l'intérieur des terres sur la côte du Péloponnèse. Les navires du port d'Alexandrie furent également entraînés par-dessus les maisons jusque dans l'intérieur des terres (Mavor, 1969).

Ramsès II rapporte dans les textes de Médinet Habou que « *tout le delta du Nil aurait été submergé ».*

À propos du tremblement de terre de Lisbonne, le 1er novembre 1755, on peut lire : « Les habitants virent avec horreur la mer se retirer au loin pour revenir ensuite sous la forme d une muraille haute de 15 m et tout submerger et détruire... La vague de tremblement de terre qui dévasta Lisbonne submergea également les côtes d'Espagne et les Açores. À Cadix, elle emporta 500 per-

sonnes et, sur, la côte d'Afrique occidentale, elle précipita des caravanes entières dans la mer » (A. Herrmann, 1936).
À propos de l'éruption du Krakatoa, on dit qu'« *il s'éleva une vague de 36 m de hauteur qui balaya toutes les côtes voisines avec une violence destructrice. Elle déferla jusqu'en Amérique du Sud et coûta la vie à 50000 personnes* » (R. Hennig, 1950).
Le 1er avril 1946, il y eut un tremblement de terre sous-marin devant l'île Aléoutienne de Unimak. La vague du *tsunami* détruisit un phare au cap des Hollandais en Alaska, phare qui s'élevait à 30 m au-dessus du niveau de la mer. Elle atteignit les îles Hawaï qui se trouvent à 3600 km en 5 heures et sa vitesse moyenne était de 770 km à l'heure (P. Freuchen, 1958).
Lors des éruptions volcaniques et des séismes qui ravagèrent le sud du Chili en mai 1960, le tsunami inonda les côtes du Japon, d'Hawaï, d'Australie, de Nouvelle Zélande, de Californie et de l'Alaska. Au Japon, cette vague sismique atteignit 10 m de hauteur, elle submergea 38000 maisons dont 5000 furent détruites et enlevées par le flot (dépêche de l'agence DPA, 24 mai 1960).
La vague sismique qui suivit l'énorme éruption du volcan de Santorin en 1220 av. J.-C. dut être beaucoup plus haute. Le professeur G. Marinos, géologue à l'université de Jalonique, a trouvé sur l'île d'Anaphé une couche de pierre ponce apportée par cette vague maritime dont l'épaisseur était de 5 m à une altitude de 250 m au-dessus du niveau de la mer (1959-1961).
Ce sont les traces les plus élevées de *tsunami* que l'on ait observées jusqu'à présent. Maintenant il se peut que sur l'île d'Anaphé les conditions aient été particulièrement favorables au déferlement d'un *tsunami* car cette île ne se trouve qu'à 25 km environ de Santorin. En tout cas, James W. Mavor, membre de la *Woods Hole Océanographie Institution,* a calculé que les montagnes d'eau qui atteignirent les côtes de la Crète devaient avoir au moins 60 m de hauteur (1969).
W. Brandenstein a montré, d'après des fouilles archéologiques, que l'éruption du volcan de Santorin « *produisit une si énorme vague que la capitale de la Crète, Knossos, située à 8 km à l'intérieur des terres et à 40 m au-dessus du niveau de la mer, fut atteinte et anéantie* » (1951). Brandenstein constate avec raison qu'une catastrophe assez épouvantable pour anéantir la Crète, tous ses châteaux et tous ses villages, « *dut également provoquer de grands dommages à Athènes, car le tremblement de terre partit*

d'un point situé à peu près à mi-distance entre les deux pays ». Des légendes qui, selon Brandenstein, datent de l'époque mycénienne, « *disent que Poséidon en colère submergea les plaines fertiles d'Eleusis et toute l'Attique avec un raz-de-marée* » (Brandenstein, 1951). Athènes aurait été submergée par cette vague et « *seul celui qui s'enfuit dans les montagnes put sauver sa vie* ».

Pausanias raconte qu'à son époque (40-120 après J.-C.) à Athènes, au nord du col d'Ilissos, près du temple de Zeus Olympien, on voyait une large fente dans la terre par laquelle les masses d'eau se seraient écoulées (cité par Knôtel, 1893). Cela signifierait que cette puissante vague de tsunami aurait atteint 70 m de hauteur à Athènes.

Apollodore rapporte à propos de ce raz-de-marée : « *Poséidon dans sa colère fit submerger le pays par d'énormes masses d'eau; la plaine de Thria* [autour d'Eleusis] *et l'Attique s'engloutirent dans les flots de la mer* » (3, 14, 1).

Toutes ces traditions coïncident avec les données du récit de l'Atlantide qui parle de « *violents tremblements de terre et raz-de-marée* », lors desquels seuls furent sauvés « *ceux qui habitaient les montagnes ou des régions élevées et sèches* » (*Timée*, 22d).

On remarquera particulièrement que les séismes terrestres ou maritimes ne provoquent pas de *tsunamis* uniquement dans les mers où se trouve leur épicentre, mais aussi dans des mers très éloignées comme par exemple la Baltique, voire même dans des mers intérieures.

Le tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, eut les conséquences suivantes : « *Sur la côte poméranienne, sans qu'il y ait eu un nuage dans le ciel et sans vent, à Treptower Deep, s'élevèrent soudain des vagues de la hauteur d'une maison. Elles inondèrent la côte jusque loin dans l'intérieur des terres et y amenèrent même un bac très lourd qui se trouvait dans l'ancienne embouchure de la Rega* ».

Le chroniqueur contemporain qui parle de ce *tsunami* ajoute: « *Les habitants de la côte qui sont allés en mer appellent ce phénomène qu'ils connaissent bien, le Seebâr* » (*Peiner Nachrichten*, 3.4.64)[14].

[14] *Seebâr: ours de mer (N.d.T).*

La même chose se produisit en mars 1718 à Leba et à Henken-hagenen 1795.

Des vagues de tremblements de terre sous-marins ont été observées sur les mers intérieures ou les grands lacs, et pas seu-lement sur les plus importants tels que le Bodensee ou le Vânersee, mais aussi sur de beaucoup plus petits. On connaît par exemple la description de Theodor Fontanes du phénomène qui agite les eaux du petit Stechlinsee lorsque les volcans d'Islande sont en éruption.

La description du raz-de-marée qui se produisit le 1er novembre 1755 à la suite du tremblement de terre de Lisbonne, sur le lac de Retzow (près de Neustrelilz dans le Mecklembourg), est particulièrement caractéristique: « *Il est un peu plus de onze heures du matin. Près du lac de Retzow, quelques pêcheurs sont en train de tirer leurs filets à terre par un temps calme. Soudainement, les eaux du lac commencent à bruire de plus en plus fort, puis elles se lèvent, se forment en une vague de fond inattendue qui vient se briser sur les pêcheurs, debout sur le rivage. Bien que la rive soit en pente, l'eau la remonte et vient tremper les hommes jusqu'aux genoux. Effrayés à mort, ils ont peur d'être enlevés par cette vague inexplicable et s'exhortent réciproquement à rester sur place. Dans l'attente angoissée de quelque autre événement, les pêcheurs restent quelques minutes dans l'eau. Puis le flot se retire avec une telle violence, que tous les hommes sont contraints d'avancer vers le lac. Loin sur l'eau, se forme une vague de la hauteur d'un homme. Elle revient vers le rivage et ce même mouvement se reproduit six fois de suite. C'était le 1er novembre 1755* » (Leithauser, 1964).

Des phénomènes analogues se produisirent sur les lacs de la Marche, à Mahlgast, Roddelin et sur le Libbesee. Un mascaret se produisit sur l'Eider, près de Rendsburg. Il en, fut de même pour l'Elbe à Cuxhaven, pour la Trave à Travemünde, les fleuves et les lacs de Suède, les canaux à Amsterdam et les ports en Angleterre (Leithauser, 1964). Un contemporain écrit: « *Toute l'Europe a été secouée. Des nouvelles alarmantes sont venues d'Afrique, d'Amérique et d'Asie. Comme le Portugal, l'Espagne, l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et bien d'autres pays, sont encore effrayés, les gazettes l'annoncent tous les jours* » (A. Herrmann, 1936).

Nous avons parlé de ces phénomènes de raz-de-marée et de

mascaret sur les lacs intérieurs et les fleuves parce que, vraisemblablement, c'est à l'apparition de ce genre de *tsunami* que l'on peut attribuer la fin soudaine et simultanée de ce que l'on croyait être des constructions sur pilotis (Paret, 1948).
On a jusqu'ici toujours supposé que la fin soudaine des constructions sur pilotis était due à une montée générale des eaux des lacs. Paret pense que « *lorsque le climat redevint plus humide, les eaux des lacs montèrent ainsi que celles des marais. Les cités lacustres durent être abandonnées et Ton en construisit de nouvelles sur la terre ferme ou dans des endroits plus élevés* » (1948), ou bien que « *les lacs montèrent à nouveau et submergèrent un peu partout les ruines des villages abandonnés* » (1948).
Si réellement la détérioration du climat dont il sera encore question plus loin avait contribué à submerger un peu partout les villages abandonnés, les habitants de ces cités auraient eu le temps de sauver les objets souvent coûteux qu'ils possédaient. Il est clair que cela ne fut pas le cas.
On a trouvé, dans beaucoup des 400 cités lacustres que l'on connaît dans toute l'Europe, tout un inventaire d'objets précieux, d'armes ou de bijoux en bronze, de poteries bien conservées, et de bien d'autres objets d'usage courant *in situ* sur le fond des lacs. Les habitants des maisons n'avaient pas eu le temps d'emporter leur mobilier. La catastrophe a dû se produire avec soudaineté. La cause de la destruction soudaine et simultanée de toutes les constructions sur pilotis doit être recherchée dans un raz-de-marée simultané et soudain de tous les lacs intérieurs, tels qu'ils se produisent à la suite de violents tremblements de terre.
La recherche géologique moderne a prouvé et expliqué à différentes reprises, le phénomène des raz-de-marée sismiques ou *tsunamis* dans les lacs intérieurs. Le violent tremblement du 27 mars 1964, en Alaska, a donné la possibilité aux spécialistes des diverses disciplines d'étudier à fond ce phénomène naturel. Les résultats ont été rassemblés dans un ouvrage en 10 volumes publié en 1968 par la *National Academy of Sciences.* Dans plus de 700 lacs, cours d'eau et même dans des puits et des sources, non seulement d'Amérique du Nord, mais d'Afrique, d'Asie, d'Europe et d'Australie, on a constaté une brusque agitation du niveau de l'eau à la suite du tremblement de terre de l'Alaska. Des *tsunamis* plus ou moins hauts apparurent sur toutes les côtes de tous les continents. Ces derniers s'expliquent dans l'hypothèse de la division de

la lithosphère (les quelque cent kilomètres d'épaisseur constituant l'écorce terrestre) en six grandes plaques rigides et une grande quantité de plus petites. Ces plaques se déplacent comme des blocs de glace sur un substrat porteur dont la viscosité est diminuée (ce qui produit des frottements intérieurs).

Lors des mouvements horizontaux de ces plaques, elles entrent en collision, glissent l'une contre l'autre, puis s'éloignent les unes des autres. En cas de gros tremblements de terre ou d'éruption volcanique, les plaques se heurtent (« mouvement destructif »), ce qui conduit aux phénomènes observés. La collision de deux plaques, si elle dure longtemps, entraîne des plissements montagneux. C'est ainsi que, par exemple, l'Himalaya est le résultat du choc du sous-continent indien avec la plaque asiatique, de même que le plissement alpin s'est produit par la collision de la plaque européenne avec l'africaine.

On a observé souvent que, lors de grands tremblements de terre, de séismes sous-marins ou d'importantes éruptions volcaniques, dans des régions très éloignées, les côtes de la mer du Nord et de la Baltique, pays où les tremblements de terre sont rares, sont ravagées par les vagues sismiques.

Nous avons vu plus haut que ces vagues sismiques existaient dans le secteur de la Baltique. Ces mêmes vagues sismiques nous intéressent lorsqu'elles se produisent sur les côtes de la mer du Nord. En effet, l'île de Basileia et le pays marécageux et fertile de l'époque de la pierre et du bronze qui se trouvaient autrefois devant la côte occidentale de la presqu'île des Cimbres, furent submergés et détruits par ces vagues sismiques.

À ce sujet, rappelons quelques récits contemporains datés d'époques plus récentes.

D'après le témoignage de l'écrivain C. P. Hansen, « *le 5 juin 1858 soufflait un léger vent de Sud-Est. La mer était calme et plate. Soudain, à 5 h de l'après-midi, s'éleva sur l'horizon, une énorme montagne de vagues qui se rua en mugissant vers la côte. L'eau s'écrasa sur la plage et pénétra même entre les dunes* » (sur l'île de Sylt, où se trouvait Hansen). Lorsque l'eau se fut retirée, la mer se calma jusqu'au moment où quelque temps après, une seconde vague « *arriva du Sud-Ouest dans un épouvantable fracas* ». Elle se serait écrasée sur la plage, elle aurait fait chavirer des canots et presque avalé un pêcheur. Ces vagues auraient été de la hauteur d'une maison. Le soir, à 9 h 30, une troisième vague arriva

avec un bruit aussi grand. Un autre témoin oculaire, W. H. Decker, raconte l'événement et dit qu'il avait été annoncé par un bruit de ressac particulièrement fort. Les vagues auraient jeté des canots de pêche et des épaves jusque derrière les dunes et tout montrait que seul un phénomène extraordinaire pouvait les avoir provoquées par un temps aussi beau.

« Ces vagues géantes n'effrayèrent pas seulement les habitants de l'île de Sylt, mais également ceux de Douvres, de Wangerooge, d'Héligoland et ceux de la côte occidentale danoise » (Husumer Nachrichten, 18.12.70).

Le 27 août 1883, jour de l'éruption de Krakatoa, une vague de 3 m de haut qui s'était formée par un temps calme et ensoleillé, envahit la côte ouest du Schleswig-Holstein. Les Halligen furent entièrement recouvertes et de nombreux animaux furent emportés par les eaux, selon le récit de témoins oculaires.

Le 14 juin 1964, « *une lame de plusieurs mètres de hauteur surprit des baigneurs sur l'île de Sylt. Un estivant fut enlevé et blessé et, en se retirant, la vague emmena des quantités de vêtements... Une vague de plusieurs mètres de hauteur et d'une couleur jaune souffre, venue du Sud, vint frapper la côte ouest de l'île de Sylt alors que la mer du Nord était parfaitement calme et qu'il n'y avait pas de vent. Cela se passait le dimanche matin... Des centaines de guérites de plage furent lancées contre le front de mer » (Husumer Nachrichten*, 15.6.64).

Les chroniqueurs frisons nous ont transmis de nombreuses informations analogues datant d'époques plus anciennes.

Il était déjà question des raz-de-marée consécutifs au tremblement de terre de Lisbonne le 1er novembre 1755 sur la côte ouest du Schleswig-Holstein. Ce jour-là, vers II h 30 du matin, « *par temps calme* », dans le port de Glückstadt, « *plusieurs navires amarrés avec des câbles et des chaînes, rompirent leurs amarres sous l'effet de hautes vagues et furent poussés contre la jetée* ». Dans le port de Husum, « *entre 11 h et 12 h, à la pleine mer, la mer se leva comme s'il y avait eu une violente tempête » (Husumer Nachrichten,* 20.10.69).

On imagine facilement que, lors des énormes éruptions du volcan de Santorin et de nombreux autres, lors de la dernière grande vague de séismes et d'activités volcaniques de la Terre, des vagues de séisme sous-marins soient venues jusqu'aux côtes de la mer du Nord, qu'elles aient englouti toutes les îles et submergé la côte et

qu’elles aient détruit le marais de l’âge de la pierre et du bronze.
Ces vagues sismiques ont laissé de nombreuses traces sur la côte ouest du Schleswig-Holstein. Le géologue E. Becksmann a publié en 1935 les résultats de son étude géologique de la région. Selon cette étude, le fertile marais de l’époque du bronze s’étendait à l’ouest du haut-plateau infertile du Schleswig-Holstein. Ce haut-plateau avait de longs prolongements vers l’Ouest. Au moment du passage de l’âge de bronze à l’âge de fer, la côte ouest fut submergée par d’énormes vagues. Les prolongements lointains du plateau furent enlevés et la côte devint rectiligne. C’est ainsi par exemple, qu’une dorsale du plateau près de Heide, qui se prolongeait autrefois loin vers l’Ouest, et qu’un autre cap de ce plateau encore plus grand qui s’étendait de St-Michaelisdonn jusqu’à Süderdonn et Averlak disparurent. Les côtes accores arrachées par la mer du Nord s’appellent aujourd’hui *Kiev* ou *Kliff'*[15].
Aux endroits où l’ancien plateau formait des criques profondes, la mer du Nord a jeté de grands murs de ressac, dont le plus grand, qui a environ 25 km de longueur et jusqu'à 10 m de hauteur, s’étend entre la « dépression de Stell » , au nord de Heide et l’île de Nordstrand. C’est grâce à ce mur de ressac que l’on peut dater la catastrophe. En dessous de lui, on retrouve le marais de l’âge du bronze et, au-dessus de lui, on n’a retrouvé aucun objet de l’âge du bronze mais de nombreux objets de l’âge du fer. C’est une preuve qu’à l’âge de la pierre et du bronze il n’existait pas encore, mais qu’il était déjà habité à l’âge du fer. Cette observation ainsi que d’autres conduisent Becksmann à conclure que la catastrophe qui créa cette côte nivelée se produisit lors du passage de l’âge du bronze à l’âge du fer. Les *Klevs* et les murs de ressac que la mer du Nord éroda ou accumula montrent de façon très claire la hauteur qu’atteignirent autrefois les vagues sismiques de la mer du Nord.
W. Haarnagel a étudié les murs de ressac dans la région de Wursten et il a constaté que, comme ceux du Schleswig-Holstein, ils recouvrent un marais de l’âge de la pierre et du bronze. Leur direction est orientée du Nord-Ouest au Sud-Est et, d’après l’enquête de Haarnagel, « *ils ont été accumulés là par la mer au moment du passage de l’âge du bronze à l’âge du fer* » (1951).

[15] *Ce nom ne peut être traduit en français par « falaise » (N.d. T.).*

Le géologue D. Wildvang, dans son étude géologique de la côte sud de la mer du Nord entre la Ley et le Dollart, est arrivé aux mêmes conclusions. Il a publié en 1911 un travail très complet qui porte le titre suivant: *Eine prâhistorische Katastrophe an der deutschen Nordseeküste.* Wildvang parle d'une catastrophe d'une puissance destructrice qui « *est constamment prouvée par d'innombrables sondages, lors de l'extraction de la tourbe et lors du creusement de canaux et d'écluses* ». Voici quelques lignes tirées de cette étude : « *Avec la puissance incontrôlable qui lui est propre, la mer du Nord se répandit pour la première fois dans la campagne formée d'alluvions fluviales* [il s'agit ici du marais de l'âge du bronze]. *Elle atteignit la bordure du plateau stérile et, en raison de sa forte teneur en sel, elle anéantit toute la végétation. Cet anéantissement fut d'autant plus complet que l'inondation était durable. Dès le premier choc, toutes les riches forêts semblent avoir été abattues... Les vestiges des arbres abattus par la catastrophe se distinguent de ceux qui sont restés plantés là, parce qu'ils sont horizontaux et qu'ils ont conservé leur longueur originelle. Ceci s'explique de soi-même par les circonstances qui ont amené leur destruction. Partout, les troncs et les branches de ces arbres abattus sont dirigés vers l'Est, ce qui permet de supposer que la catastrophe a été provoquée par une tempête venue de l'Ouest* » (1911).

Wildvang insiste en outre sur le fait qu'en « différents endroits » on a trouvé des squelettes d'hommes qui avaient été victimes de ce raz-de-marée. Par exemple, près de Pilsum, un squelette d'une taille hors du commun. Sur sa poitrine, il y avait un bouclier rond et, tout près de sa tête, on découvrit un cor. Le cadavre était recouvert de vase marine argileuse et il se trouvait à environ 2 m de profondeur. Les épaisses couches d'argile qui le recouvraient se trouvaient au-dessus de la surface desséchée d'un marais. Ceci est également la preuve qu'après la sécheresse extraordinaire qui commença vers le milieu du XIIIe siècle av. J.-C., une catastrophe d'une puissance destructrice s'étendit sur la côte sud de la mer du Nord, et le marais fut inondé jusqu'en bordure du plateau infertile.

On a fait des constatations analogues en de nombreux autres endroits de la côte de la mer du Nord. C'est ainsi que le Dr Windberg a reconnu « *d'anciens restes de la terre ferme à une profondeur de 2,53 m en dessous du niveau de la mer à proximité de l'île de Memmert. Ces restes sont ceux du continent qui se*

trouvait là à l'âge de la pierre et à l'âge du bronze ».
Le Dr Leege rapporte une découverte analogue sur la plage de luist. Le ressac ayant découvert une prairie de marais débarrassée de la vase marine, on y trouva des restes de nombreuses plantes d'eau douce. « On *y vit également les traces de pieds de bovins et de chevaux et des ornières crééees dans la prairie par des voitures* » (cité par D. Wildvang, 1938).
Ces anciens restes du continent de l'âge du bronze apparaissent également en grande quantité à Borkum. Wildvang explique que toutes ces découvertes prouvent l'existence d'une catastrophe préhistorique qui dut avoir pour ceux qui en furent touchés une importance considérable (1938).
On a fait les mêmes constatations sur la côte occidentale du Schleswig-Holstein. Parmi les recherches des temps modernes, on peut parler d'une enquête complète d'un géologue de Kiel, le professeur Forschhammer, dans la première moitié du XVIIIe siècle sur la côte ouest de la presqu'île des Cimbres. Ses observations ont d'autant plus de valeur que, de nos jours, elles ne seraient pratiquement plus possibles. Les phénomènes naturels (formation de dunes, érosion etc.) ou l'action des hommes (mise en culture, développement des villes, construction d'aérodromes etc.) interdiraient pratiquement de nos jours, les recherches de Forschhammer. Ce dernier avait découvert en de nombreux endroits du Jütland du Nord jusqu'au marais de Dith, les traces d'une gigantesque inondation qui avait ravagé jadis les îles et les côtes de la mer du Nord. Les dépôts de cette inondation (pierres, coquillages etc.) apparaissaient jusqu'à une hauteur de 60 pieds, soit 18,84 m au-dessus du niveau de la mer.
Forschhammer écrit: « *Si nous réunissons tous les résultats de ces observations, il ressort que, jadis, une inondation venue du Nord-Ouest a dû se produire. Son importance et l'ampleur de ses destructions ont de loin dépassé tout ce qu'on connaît dans l'époque historique* » (1837).
Les dépôts de sédimentation se retrouvent sur les collines funéraires de l'âge du bronze. Elles ont été partiellement aplaties ou même détruites. On a également trouvé des traces d'agriculture de l'âge du bronze que l'on a pu dater par les objets trouvés lors des fouilles; ces traces d'agriculture étaient recouvertes par les alluvions d'inondation. Forschhammer est donc venu à la conclusion que cette gigantesque inondation a dû se produire à la fin de l'âge

du bronze et qu'elle a ravagé toute la côte occidentale de la presqu'île des Cimbres.
Le professeur de géologie de Kiel, von Maack, a étudié les conclusions de Forschhammer et les a confirmées (1869). Des fouilles très récentes ont également montré que les tumuli funéraires de Archsum, sur l'île de Sylt, sont recouverts de dépôts marins (G. Kossack, 1974). Que les anciennes datations de cette inondation soient peu exactes, et qu'elles varient entre 3000 et 1 000 ans av. J.-C., provient du fait qu'on ne disposait jusqu'à présent que de possibilités de datation imprécises.
Aujourd'hui, nous pouvons dater avec beaucoup plus d'exactitude les catastrophes naturelles qui ont déchaîné ce raz-de-marée, grâce aux textes égyptiens contemporains de ces catastrophes.
Par conséquent, l'époque de sécheresse a dû commencer peu après 1250 av. J.-C., comme Paret l'a déterminé dès 1948 (1948). Les éruptions gigantesques de nombreux volcans qui ont eu pour conséquence de violents tremblements de terre et des vagues de *tsunami*, ont dû ébranler les continents vers 1220 av. J.-C. Ces vagues de *tsunami* n'ont pas seulement affecté les côtes maritimes, mais également les cités construites sur les rives des lacs intérieurs (les prétendues constructions sur pilotis qui ont été submergées et détruites).
Les guerriers de la mer du Nord, prisonniers, ont déclaré, comme nous l'apprennent les textes de Médinet Habou : « *Nos îles ont été rasées et englouties » [...] « La puissance du Nun* [la mer mondiale] *s'est déchaînée et en une grande vague, elle a avalé nos villes et nos villages* ». On trouve également dans ces textes: « *La principale de leurs villes s'est engloutie dans la mer et leur pays n'existe plus* » (Médinet Habou, tableaux 37, 46, 80, 102, 109). Comme « *la principale de leurs villes* » est également désignée sous le nom *deneterto* qui signifie « pays sacré » et de *netera* qui signifie « île sacrée », nous avons donc là un récit contemporain de la disparition de l'île sacrée des peuples de *la mer* du Nord, autrement dit, les Atlantes.

La dégradation du climat

On lit dans le récit de l'Atlantide, qu'après une époque de chaleur et de sécheresse, après les incendies, les tremblements de terre et

les raz-de-marée, on entra dans une période où « les *flots du ciel s'abattirent sur eux* [les peuples] » *(Timée,* 23a); « en une seule nuit de pluie, l'Acropole d'Athènes fut dénudée de toute terre par l'effet des eaux » *(Critias,* 112a). Ces flots du ciel auraient « entraîné la terre fertile des hauteurs » *(Critias*, 111 b). « *Les habitants des villes auraient été entraînés dans la mer par les inondations » (Timée,* 22d). Ces pluies torrentielles mirent fin à l'époque où les Grecs « *jouissaient du plus agréable changement des saisons » (Critias,* 111e).

Ces indications correspondent aux constatations des chercheurs et des géologues qui ont prouvé une dégradation considérable du climat vers 1200 av. J.-C. K. von Bülow l'appelle « *la grande coupure ».*

À partir de cette époque, la température moyenne annuelle baissa de trois à quatre degrés. La limite des neiges éternelles des montagnes norvégiennes, qui était au milieu du XIIIe siècle av. J.-C. à environ 1900 m d'altitude, tomba à environ 1 500 m (Schwarzbach, 1961). Dans les Alpes de l'Est, qui ne possédaient aucun glacier, à l'âge du bronze, il s'en forma qui descendirent loin dans les vallées (Wilthum, 1953).

À cette époque, comme beaucoup d'observations le prouvent, les précipitations furent extraordinairement fortes, neige dans le Nord et dans les montagnes, pluie dans les pays méridionaux. Dans tous les marais se forma, au-dessus de la couche desséchée, la tourbe « sphagnum-cuspidatum » dont la couche, en beaucoup d'endroits, atteignit une épaisseur d'un mètre. Comme ce genre de tourbe ne peut se former que sous l'eau, elle témoigne de l'apparition d'une nouvelle vague d'inondations entre 1200 et 1000 av. J.-C. (Jonas, 1944).

Les voies militaires qui avaient été utilisées jusque vers 1200 av. J.-C. « *furent rendues inutilisables par la formation de marais sur les parcours les moins élevés et, de ce fait, abandonnées* » (Jonas, 1944).

Schwantes a également décrit cette dégradation des climats et il constate en particulier: « *Les différentes époques de la préhistoire qui suivent l'âge du bronze se déroulent dans une période cli matique caractérisée par une multiplication des pluies et un refroi- dissement, ce que l'on appelle le climat subatlantique* » (1939). Cette dégradation du climat a été un phénomène mondial. Il a été tout d'abord constaté dans tout l'hémisphère nord, mais on

a prouvé tout récemment qu'il avait existé également dans l'hémisphère sud, sur la Terre de Feu et la Nouvelle Zélande (Schott, 1959; Schwarzbach, 1961).

Les causes de cette détérioration du climat et des fortes précipitations depuis environ 1200 av. J.-C. nous sont connues. On a très souvent observé qu'après de fortes éruptions volcaniques, la grande quantité de cendres qui se trouvent dans l'atmosphère affaiblit le rayonnement solaire et dégrade ainsi le climat. C'est ainsi qu'après l'éruption du Krakatoa, en 1883, la température moyenne de l'année, sur toute la terre, baissa d'un demi-degré Celsius, ce qui produisit un été exceptionnellement pluvieux, un hiver très enneigé et ce qui entraîna de mauvaises récoltes, pour les années 1885 et 1886.

Le 11 juin 1783, il y eut une puissante éruption du volcan islandais Skaptarjokull. Les énormes quantités de cendres qui furent transportées dans l'atmosphère firent, qu'au cours des années 1783 et 1784, dans l'hémisphère nord, le soleil parut comme voilé par un brouillard, les températures baissèrent et que l'on connut un été pluvieux, un hiver anormalement froid et enneigé et, bien entendu, de mauvaises récoltes.

Schwarzbach rapporte: « *En 1912, après l'éruption du Katmai, Abbot et Fowle ont observé sur le mont Wilson, en Californie, et à Bassour, en Algérie, où ils se trouvaient pour étudier le rayonnement solaire, que ce rayonnement avait baissé de 20 %. Selon Brooks, toutes les années vraiment froides depuis 1 700 ont été la conséquence de grandes éruptions volcaniques* » (1961).

Lorsque, dans la légende des incendies allumés par la chute de Phaéton, on raconte que Zeus, à la demande des autres dieux, éteignit les incendies sur la terre par de gigantesques pluies, sur ce point les événements climatiques vers 1200 av. J.-C., « *bien qu'ils soient racontés, sous la forme d'un mythe », « n'en sont pas moins vrais* », comme le prêtre égyptien l'avait dit à Solon *(Timée,* 22c).

CHAPITRE V

LA GRANDE EXPÉDITION MILITAIRE DES ATLANTES À TRAVERS L'EUROPE ET L'ASIE MINEURE JUSQU'EN ÈGYPTE

Légende ou vérité historique

Le récit de l’Atlantide parle d’une expédition guerrière des Atlantes à travers l’Europe et l’Asie (pour les Anciens, l’Asie est toujours l’Asie mineure). Mais cette expédition serait allée, à travers la Libye, jusqu’aux frontières égyptiennes.

Les Atlantes auraient occupé tous les États grecs; seuls les Athéniens auraient donné au monde entier la preuve de leur force et de leurs capacités et, seuls, ils auraient battu les agresseurs et sauvé leur liberté *(Timée,* 24e, 25b,c; *Critias,* 108e, 120d).

Ce récit de l’héroïque victoire des Athéniens sur les Atlantes fut la raison particulière pour laquelle le prêtre égyptien aurait raconté l’histoire à Solon, « *pour honorer ta ville natale et toi-même »* *(Timée,* 23d). C’est également la raison pour laquelle Solon s’intéressa tellement au récit qu’il le prit en note et l’emporta à Athènes pour l’utiliser dans ses poésies *(Critias,* 113a).

Pour tous ceux qui localisent de façon erronée la patrie des Atlantes ou qui se trompent dans la datation de toute l’histoire, ce récit de la campagne des Atlantes est la principale raison invoquée pour qualifier le récit de l’Atlantide de « *conte anti-historique* » et de *« roman utopique sans fondement historique* » (R. Noll).

C’est ainsi que, par exemple, B. A. Schulten localise l’Atlantide à Tartessos (qui fut détruite en 500 av. J.-C. par les Carthaginois jaloux de sa puissance). Il déclare donc que toute l’histoire de

l'invasion des Atlantes « *plane dans les nuages et n'est que pure imagination* » (1948, 12).

J. V. Luce, qui identifie la Crète ou Santorin à l'Atlantide qui, à son avis, fut détruite vers 1470 av. J.-C. par une grande catastrophe mondiale, essaye de prouver que l'attaque des Atlantes contre Athènes « *n'est rien d'autre qu'un ramassis de déformations et d'exagérations* » (1969).

Et cependant, le récit de l'expédition des Atlantes est en lui-même la preuve que ce que raconta le prêtre égyptien à Solon *« n'est en aucune façon un conte inventé, mais qu'il s'agit bien là d'une histoire vraie sous tous les rapports » (Timée,* 26e). Effectivement, toutes les données du récit de l'Atlantide sur cette invasion correspondent aux événements historiques connus vers 1200 av. J.-C.

Il ne saurait être question ici de décrire dans tous ses détails cette grande expédition que l'on appelle aujourd'hui la « Grande Migration ». Cela a été fait dans un autre ouvrage (J. Spanuth, *Atlantis,* Grabert-Verlag, 1965).

On n'étudiera ici les renseignements du récit de l'Atlantide concernant cette expédition qu'en fonction de leur valeur historique.

Le point de départ de la grande migration

« Nos inscriptions racontent que cette puissante armée qui se mit en campagne contre l'Europe et l'Asie était partie de la mer atlantique » (Timée, 24e).

Nous avons vu plus haut que la mer atlantique des Anciens ne saurait être identifiée avec l'océan atlantique de notre époque, mais avec la mer du Nord dans laquelle nous devons comprendre également la Baltique.

La recherche archéologique a montré que la partie de l'Europe du Nord, qui, à l'âge du bronze, était fortement peuplée, a perdu au XIIIe siècle av. J.-C. la plus grande partie de ses habitants par une migration.

L'archéologue suédois Éric Comte Oxenstierna parle d'une *« absence presque totale d'objets de fouilles sur les îles danoises et sur le continent Scandinave sur une durée de près de 350 ans »,*

et il attribue aux catastrophes naturelles de cette époque cette *« importante et particulièrement longue solution de continuité dans les trouvailles* », dans ces régions qui, jusque-là, ont été fortement peuplées et sont riches d'objets de fouilles (1957).

L'archéologue allemand H. Hoffmann a prouve également que, dans les régions nordiques, les catastrophes climatiques ont été suivies d'une grande migration. Hoffmann attire l'attention sur « *le nombre énorme de trouvailles d'objets déposés qui prouvent la migration car on a établi ces dépôts pour conserver des biens trop encombrants ou comme sacrifices aux dieux* ». Cet avis est partagé par O. Paret qui écrit: « *Il se peut que pendant les catastrophes climatiques, lors de la fuite devant la famine, on ait souvent crié : sauve qui peut! Beaucoup de gens auront emmené au début leurs objets de métal, mais ils les auront ensuite déposés sur les côtés de la route pour avancer plus vite. La répartition des trouvailles d'objets mis en réserve fait plus penser aux chemins de la fuite qu'aux routes commerciales* » (1948).

Selon H. Hoffmann, ces trouvailles dans les régions nordiques, montrent que:

1. La migration ou la fuite commença d'abord dans le Nord.
2. À la fin de la période III et au cours de la période IV, toute la région nordique fut affectée par un grand mouvement de migration.
3. La migration se déplaça du Nord vers le Sud et si, dans le Schleswig-Holstein, les régions où l'on trouve des objets dans les sépultures et celles où l'on trouve des objets mis en dépôt se séparent, « *c'est parce que les routes de la migration évitent les régions habitées pour ne pas se heurter à des conflits inutiles »* (1938).
4. L'émigration de la région nordique, eut pour cause les catastrophes naturelles car le pays ne pouvait plus nourrir une nombreuse population.

Les déductions d'Hoffmann ont été faites exclusivement sur la base des fouilles archéologiques et sans que leur auteur ait eu connaissance des textes contemporains de Médinet Habou.

Il est tout-à-fait remarquable que les conclusions de Hoffmann soient confirmées par les textes de Médinet Habou qui, eux aussi, parlent de grandes catastrophes naturelles (sécheresse et raz-de-

marée) dans la patrie des peuples de la mer du Nord. Ces textes disent à leur sujet: « *Leur âme fut plongée dans le plus profond désespoir[...], la famine les a chassés* ».

Sur les anciennes routes de l'ambre à travers l'Europe

La donnée suivant laquelle « *cette puissante force militaire se mit en campagne contre toute l'Europe et l'Asie* » *(Timée,* 24e) correspond également aux faits historiques.

Un important fonds archéologique permet de reconnaître les chemins de la migration ou les axes de marche qu'empruntèrent les peuples de la mer du Nord dans leur avance vers le Sud. Ils utilisèrent les anciennes « routes de l'ambre » par lesquelles, des siècles avant la grande migration, l'ambre avait été transporté des régions de la mer du Nord *(Deutschen Bucht)* jusque dans le bassin méditerranéen.

On trouve alors sur ces anciennes routes commerciales, de nombreux objets déposés ou mis en réserve, mais aussi des cimetières d'urne et des tumuli funéraires dans lesquels les peuples de la mer du Nord, « *hommes des cimetières d'urnes* » (Kehnscherper, 1963), ont enseveli leurs morts.

L'arme caractéristique de ces peuples, « *l'épée germanique commune à poignée en forme de langue* », se retrouve constamment sur ces routes de la migration. Le nombre très important de ces trouvailles ne montre pas seulement de quelle région ceux qui les apportèrent étaient originaires, mais aussi les chemins qu'ils empruntèrent pour atteindre leur but, l'Égypte (voir carte).

On reconnaît nettement trois axes de marche.

Le premier remontait l'Elbe ou l'Oder à travers la Bohème jusqu'au Danube. Là, les Illyriens des cours moyen ou supérieur de l'Elbe et de l'Oder furent chassés de leur pays.

H. Kutzleb constate que « *de nombreux témoignages montrent qu'autrefois des envahisseurs venus du Nord repoussèrent les Illyriens, et il est possible que ce peuple tout entier ait été forcé de céder la place sous la pression de plus fort que lui* » (1940). Il est possible qu'une partie des Illyriens ait été emmenée par les Nordiques. Mais il n'existe pas encore de preuve archéologique de la présence de ces Illyriens dans le Sud-Est européen à cette époque (Berve, 1942; VI. Milojcic, 1948-49). La grande majorité

des Illyriens émigra surtout vers les Alpes orientales et, de là vers la Vénétie et l'Apulie (les Pouilles) (Schachermeyr, 1936).

Il est donc faux de dire, comme on l'écrit souvent, que la principale tribu des peuples de la mer du Nord, les *Prst* ou *Pelest* des 206 textes égyptiens, les Philistins de l'Ancien Testament, auraient été des Illyriens. Les Philistins n'ont rien à voir avec les Illyriens. Ces derniers n'ont envahi la Grèce que deux ou trois siècles après les Nordiques (Milojcic, 1948-49).

D'après les recherches approfondies de Mme Mozsolics, archéologue hongroise (1957), les Phrygiens étaient établis en ce temps-là « *dans la vallée de la Vltava en aval de Ceské Budejovice* [Budwels] c'est-à-dire en Bohème du Sud ». Us reculèrent en direction de la côte de la Dalmatie du Nord. Ils suivirent ensuite, lors de la deuxième ou de la troisième vague de la Grande Migration, l'axe de marche des peuples de la mer du *Nord. C'est ainsi qu'ils conquirent* plus tard le pays qui porte leur nom, la Phrygie, en Asie mineure, qu'ils dominèrent pendant des siècles.

Dans la seconde moitié du XIIIe siècle av. J.-C., les peuples de la mer du Nord atteignirent la plaine hongroise. Là, dans l'attente des Nordiques poussant vers le Sud, les autochtones avaient fortifié de nombreuses cités. Ils n'en furent pas moins chassés de leurs villes et se replièrent sur la lisière orientale du bassin des Carpates.

Il est curieux de constater que « *les envahisseurs nordiques ne s'installèrent dans aucune des cités qu'ils avaient détruites mais qu'ils en édifièrent de nouvelles dans des endroits où l'on n'avait pas construit* » (Kehnscherper, 1963). La raison de ce phénomène n'est pas claire. Peut-être était-il plus simple de bâtir de nouvelles villes sur des terrains libres plutôt que de réparer les ruines des anciennes agglomérations détruites par les incendies.

Ce dont il est certain, c'est que les « *envahisseurs nordiques* », les « *nouveaux venus* » (Mozsolics, 1957), apportèrent en Hongrie une nouvelle culture, celle des « *cimetières d'urnes* ». On peut prouver qu'il y a eu, en Hongrie, « *une émigration complète ou une destruction de l'ancienne population aborigène et un changement ethnique en profondeur*» (G. Kyrie cité par Mozsolics, 1957).

Les « envahisseurs du Nord » édifièrent, comme ils l'avaient fait

dans leur patrie, des tumuli funéraires pour les puissants et des cimetières d'urnes pour les hommes du commun ou les victimes de guerre. Cette « *culture des tumuli funéraires et des cimetières d'urnes* » n'est pas aborigène de la Hongrie. Elle a été apportée par les Nordiques.



Routes de migration des Atlantes. Les points indiquent les lieux où furent trouvées des épées germaniques à poignée en forme de langue. Les différentes routes de migration sont indiquées par des flèches. Les zones hachurées sont celles où se trouvent les constructions mégalithiques.

Ces derniers se sont arrêtés pendant quelque temps en Hongrie et ils ont laissé sur place, visiblement, un important peuplement. Cela est démontré par les nombreuses armes et objets découverts dans ce pays ainsi que par la présence de tumuli funéraires et de cimetières d'urnes tels qu'ils sont connus en Europe du Nord depuis le XIIIe siècle av. J.-C.

Ensuite, les peuples de la mer du Nord, sont repartis une ou deux décennies avant 1200 av. J.-C. avec de fortes unités de guerriers et en, emmenant femmes et enfants. Ils ont descendu la vallée du Danube et franchi le Bosphore pour pénétrer en Asie mineure. Et, par les vallées de la Vtlava et du Vardar, ils ont pénétré en Grèce.

Il y a des indications précises selon lesquelles les Nordiques n'ont pénétré en Macédoine et en Grèce qu'après la dernière et effroyable éruption du volcan de Santorin. En effet, tout ce qu'ils ont laissé sur leur passage se trouve toujours au-dessus de la couche des cendres et des incendies consécutifs à cette éruption.

Comme la population autochtone de la Grèce avait été fortement décimée, ils ne devaient s'attendre à une résistance que là où les survivants des Achéens s'étaient rassemblés et résolus à la défense. Les rois, dans les châteaux de Grèce et de Crète, connaissaient longtemps avant l'éruption du Santorin le danger venu du Nord et qui les menaçait. Ils eurent le temps de se préparer à répondre à cette agression. Tout ce qui advint désormais en Grèce « *indique les signes avant-coureurs des éclairs et de la tempête* » (Schachermeyr, 1936). Une « *angoisse mortelle* » (L. R. Palmer, 1963) s'empara de la population mycénienne de la Grèce. D'innombrables installations défensives furent construites. Parmi elles, on compte la première muraille de l'Acropole d'Athènes et le puits situé à l'intérieur (voir plus haut) dont il est question dans le récit de l'Atlantide.

À Mycène et à Tirynthe, on bâtit des murailles en « appareil cyclopéen » rapide à mettre en œuvre, c'est-à-dire avec des blocs de rochers bruts empilés. On creusa des puits non visibles de l'extérieur afin de fournir de l'eau aux garnisons en cas de siège. On construisit un puissant rempart pour barrer I isthme de Corinthe. Broneer dit à ce sujet: « Ce *fut la dernière tentative pour repousser les envahisseurs nordiques* » (Broneer, 1948).

Ces constructions en « *appareil cyclopéen* », très primitives, ne prouvent pas une « *baisse de la technique* » (Palmer) par rapport

à celle des époques précédentes, mais tout simplement la hâte avec laquelle ces fortifications devaient être édifiées.
D’autres potentats achéens espéraient repousser l’ennemi sur la mer ou sur la côte et s’éviter ainsi de grandes installations défensives.
Nous connaissons leurs projets par de très nombreuses tablettes d’écriture linéaire B trouvées dans les ruines des palais.
Le roi de Pylos donna à une unité de sa flotte l’ordre d’appareiller pour Pleuron sur la côte nord du golfe de Corinthe à environ 30 km de Naupacte. Ces navires devaient vraisemblablement empêcher le franchissement du golfe de Corinthe par les marins expérimentés du Nord. Ces derniers étaient en effet parvenus sur la côte nord du golfe. D’autres navires de Pylos furent mis en alerte et équipés de rameurs sur la rive la plus proche. Deux tablettes parlent de plus de quatre cents rameurs. Quelques chiffres sont endommagés. D’autres tablettes disent: « *Ainsi, les gardiens protégeront la côte »,* ou encore: « *Les gardiens ne devront pas quitter la côte* ». Chaque paragraphe porte le titre: « *Commandement de X à Y* », suivi d’une liste de noms de personnes. Chadwick dit à ce sujet : « *Il semble clair que cet édit avait pour objet de constituer un corps de garde-côtes et l’on peut en déduire que l’on craignit l’arrivée de l’ennemi par voie de mer* » (1958).
D’autres tablettes montrent qu’un service de liaison par des chars de combat rapides fut organisé entre les gardiens sur la côte et le palais royal de Pylos.
Le roi de Pylos selon Chadwick, n’était apparemment pas capable de défendre toute la côte et d’empêcher le débarquement des Nordiques en n’importe quel point. « *Mais en étant rapidement averti d’une agression, il pouvait faire avancer son année contre les envahisseurs* » (1958).
Ni la flotte, ni le corps de garde-côtes du roi de Pylos ne purent empêcher les peuples de la mer du Nord de prendre pied sur la côte du Péloponnèse. L’oracle de Delphes leur avait donné le conseil de ne pas utiliser la voie de terre pour envahir le Péloponnèse par l’isthme de Corinthe, car une solide muraille y avait été construite. Ils devaient au contraire construire une flotte à Naupacte sur la rive nord du golfe de Corinthe pour traverser le détroit là où il est le plus étroit.
À Tégée (aujourd’hui Tripolis), le roi d’Arcadie Echémos s’opposa aux envahisseurs. Le chef hyperboréen, Hyllos, né de l’union

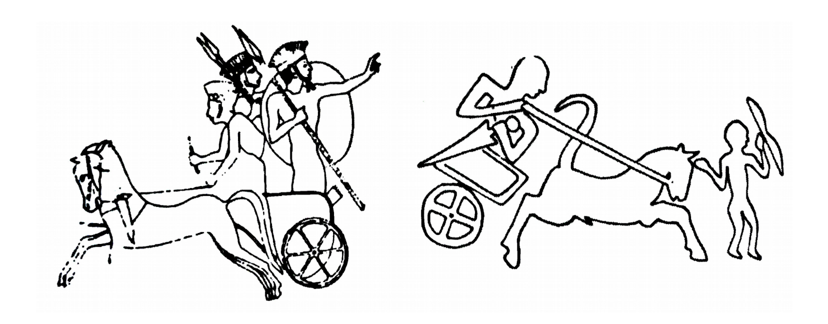
de Héraklès et de Melitè sur l'« *île sacrée Elektris* » (Apollonios de Rhodes, *Argonautiques,* IV, 538), fit la proposition suivante : « *On ne doit pas faire combattre armée contre armée pour obtenir la décision, mais élire le plus brave guerrier de l'armée du Péloponnèse et me l'opposer en combat singulier sous certaines conditions. Les Péloponnésiens se déclarèrent d'accord et conclurent le traité suivant: si Hyllos était vainqueur, les Héraclides recevraient tout le pays. Si, au contraire, il était vaincu, les Héraclides se retireraient avec toute leur armée et ne devraient faire aucune tentative pour reprendre le Péloponnèse pendant cent années »* (Hérodote, IX, 26).

Au cours du combat, Echémos tua Hyllos. Les Héraclides respectèrent le traité et continuèrent leur route pour ne revenir que cent ans plus tard et occuper le Péloponnèse. Le pays fut alors partagé entre les trois arrière-petits-fils de Hyllos: Téménos, l'aîné, obtint Argos; Kresphontès, la Messénie; Aristodémos, la Laconie avec Sparte pour capitale. Selon Hérodote, Aristodémos fut l'un des ancêtres de Léonidas, roi de Sparte qui, en 480, se fit tuer aux Thermopyles en arrêtant la puissante armée de Xerxès 1er, roi des Perses (Hérodote VII, 204).

On a beaucoup de raisons de croire à la véracité de cette histoire traditionnelle. La recherche archéologique dans le Péloponnèse a montré que les peuples de la mer du Nord ou Héraclides, ont pénétré peu avant 1200 av. J.-C. dans la presqu'île mais qu'ils auraient ensuite continué leur route. « *Le danger s'éloigna »* dit Fr. Matz dans sa conférence sur « la catastrophe de la culture mycénienne à la lueur des recherches les plus récentes » *(Die Katastrophe der mykenische Kultur im Lichte der neuesten Forschungen)* (1958). Il s'est également révélé que les palais et les cités du Péloponnèse, comme dans tout le reste du bassin méditerranéen oriental, n'ont pas été détruits par la main de l'homme mais par de violents séismes et des incendies gigantesques. Sur 224 cités du Péloponnèse connues de l'époque mycénienne, 35 seulement montrent encore un peuplement, d'ailleurs fortement réduit, au XIIe siècle av. J.-C. (Desborough, The *Greek Dark Ages,* 1972). Ces populations survivantes se rassemblèrent autour des palais détruits et tentèrent partiellement de les reconstruire.

Durant environ un siècle, rayonna le dernier échelon de la culture mycénienne que les archéologues appellent « *l'échelon mycénien Il le I* ». « *Par la suite, elle n'a pas pu résister à une nouvelle*

attaque. Cette deuxième et définitive catastrophe qui détruisit Mycènes et Tirynthes, s'est déchaînée entre 1150 et 1100 av. J.-C. Elle marque la fin de la culture mycénienne » (Fr. Matz, 1958).
La tradition grecque parle également en faveur de la crédibilité du récit du combat singulier au cours duquel le roi Echémos de Tégée vainquit Hyllos, le chef des peuples de la mer du Nord, ou Héraclides.
Avant la bataille livrée à Platée par l'armée grecque aux Perses (479 av. J.-C.) les Tégéens déclarèrent: « *Tous nos alliés nous ont toujours donné la place d'honneur dans l'ordre de bataille, aussi souvent que les guerriers du Péloponnèse sont entrés en campagne ensemble dans les temps anciens ou récents. Autrefois* [lors du duel entre Echémos de Tégée et Hyllos], *c'est là que nous avons conquis cet honneur! » (Hérodote IX, 25).* Des traditions de ce genre ne naissent pas d'histoires imaginaires, mais de faits historiques.



À gauche : char de combat nordique (Médinet Habou). À droite : char de combat mycénien (Mycènes).

Le roi de Knossos avait fait un plan analogue à celui du souverain de Pylos. Lui non plus, n'avait pas construit de murailles ou d'autres fortifications autour de son palais. Il espérait que sa puissante flotte arrêterait l'ennemi sur mer ou l'empêcherait de débarquer en Crète. Pour le cas où les Nordiques y seraient néanmoins parvenus, il avait fait équiper 400 chars de combat, fait préparer des cuirasses et des armes de toutes sortes et fait réquisitionner, pour assurer les subsistances de la troupe, près de 20 000 moutons et 400 cochons. On avait également construit tout un réseau routier pour en cas d'urgence, pouvoir amener les troupes en n'importe quel point de la côte (Chadwick, 1958).
Mais, un matin de printemps, vers 1200 av. J.-C., avant l'entrée des Nordiques en Grèce, eut lieu la dernière et la plus violente éruption du volcan de Santorin à l'âge du bronze. Aucune tablette ne parle de combats contre l'agresseur attendu. Toutes les tablettes ont été durcies par les incendies qui ont ravagé les châteaux et les palais ce qui explique qu'elles aient été conservées jusqu'à notre époque. Les armes et autres vestiges laissés sur place par les Nordiques, sont tous au-dessus des couches de ponce et de cendres, et des parties incendiées des palais et des villes, et non pas au-dessous de ces couches. Ce qui serait le cas si les Nordiques avaient pénétré en Grèce avant l'éruption du volcan.
En conséquence, lors de leur invasion de la Grèce, les peuples de la mer du Nord n'ont trouvé de résistance que là où les survivants du cataclysme s'étaient rassemblés et étaient résolus à se défendre.
Ce fut surtout le cas à Athènes. Les données du récit de l'Atlantide sont donc historiquement justifiées.

Victoire des Athéniens

« Nos inscriptions rapportent qu'autrefois votre ville arrêta une puissante force armée... venue de la mer atlantique » (Timée, 24e). *« Ce fut, ami Solon, l'époque où l'armée de votre ville donna au monde entier une preuve éclatante de sa valeur et de sa puissance. En effet, supérieure à toutes les autres pour le courage de l'art de la guerre, elle fut d'abord à la tête des Hellènes. Lorsque les autres furent vaincus, elle fut contrainte de rester seule, elle se trouva dans un extrême danger. Elle réussit à vaincre l'agresseur*

et éleva un monument à cette victoire » (Timée, 25b).
Indépendamment du récit de l’Atlantide, les archéologues ont constaté que « *les puissantes murailles cyclopéennes* [sur l’Acropole] *n’ont été construites qu’à une période avancée du XIIIe siècle av. J.-C. Elles devaient protéger les habitants qui avaient évacué les pentes de la forteresse vers cette époque, comme le montrent les fouilles les plus récentes. Les troubles qui ne se terminèrent qu’à la fin du XIIe siècle lorsque prit fin la Grande Migration, s’annoncent. Selon les fouilles, la langue et la tradition, cette Grande Migration n’affecta pas directement Athènes et l’Attique. Cependant, des combats ont eu lieu et il faut compter avec une immigration permanente de populations grecques prédoriennes chassées du Péloponnèse* » (Kübler, 1942).
K. Schefold constate que « *Athènes, ne fut pas submergée par la migration dorienne. Elle le doit à la muraille de l’Acropole qui, d’après les céramiques découvertes, doit être datée de la deuxième moitié du XIIIe siècle av. J.-C.* » (1949).
De nombreux autres archéologues ont également prouvé que vers la fin du XIIIe siècle av. J.-C., Athènes fut attaquée par des guerriers de la Grande Migration que l’on appelait autrefois « la migration dorienne ». La population d’Athènes se réfugia sur l’Acropole et se défendit victorieusement derrière la muraille cyclopéenne nouvellement construite. Athènes sauva sa liberté et força les hordes ennemies à la retraite.
La tradition raconte également cette victoire des Athéniens. Il y est dit que le chef des guerriers nordiques (c’est-à-dire les Doriens ou Héraclides), nommé Xanthos (le « Blond »), aurait provoqué le roi d’Athènes de l’époque Thymoétès, un descendant de Thésée, à un combat singulier dont l’enjeu était la possession de la ville et de toute l’Attique. Thymoétès refusa de combattre. Mélanthos, un descendant du roi Nestor, réfugié à Pylos, accepta le duel. Il tua Xanthos et les assiégeants se retirèrent. Le roi Thymoétès fut destitué et Mélanthos reçut le trône en récompense.
Cette tradition a de nombreuses raisons d'être véridique. On nous dit, entre autres, que les peuples de la mer du Nord proposaient souvent à leurs adversaires un combat singulier pour décider de la possession d’un pays. Par exemple aux Tégéens,

pour la prise de l'Arcadie, ou aux Hébreux, pour la conquête de leur patrie. Cette coutume, nous ne la connaissons que chez les Germains et chez aucun autre peuple.

Le fait que le roi des Athéniens, descendant du célèbre Thésée, soit représenté comme un lâche et non comme un héros et que, finalement Mélanthos de Pylos engage le combat contre Xanthos, exprime également un souvenir exact. La recherche archéologique a prouvé que des fugitifs de Pylos réfugiés à Athènes y avaient pris le pouvoir et introduit des modifications constitutionnelles qui enlevèrent aux rois leur caractère divin (Webster, 1960).

Le fait que la langue, la culture, les mœurs et les usages des Athéniens de l'époque mycénienne furent conservés, prouve que ni Athènes, ni l'Attique, ne furent conquises par les Nordiques (ou Doriens ou Héraclides). Les Athéniens restèrent ce qu'ils étaient à l'époque mycénienne. Le style mycénien de la céramique subsista encore longtemps. La population ne changea pas de statut social (Berve, 1942). Les Athéniens étaient fiers de la pureté de leurs façons mycéniennes et se désignaient eux-mêmes comme les « autochtones », les aborigènes, alors qu'ils nommaient les Nordiques (Doriens) qui avaient pénétré dans les autres États grecs, des « immigrés » (Hérodote, I, 56).

Les conflits séculaires entre Athènes et Sparte où l'on s'enorgueillissait particulièrement de descendre des Doriens (= Héraclides), ont leur origine dans cette époque vers 1200 av. J.-C., où la plupart des États grecs et surtout ceux du Péloponnèse furent occupés par les Nordiques tandis qu'Athènes sauvait sa liberté et la tradition mycénienne. Sur ce point encore, les faits historiques du XIIe siècle av. J.-C. rapportés dans le récit de l'Atlantide, sont exacts.

La marche à travers l'Asie

Il est également exact, comme il est dit dans le récit de l'Atlantide, que les Atlantes auraient traversé « l'Asie » et auraient « *conçu le plan de prendre l'Égypte et d'en faire leur pays* ». L'Égypte qui, elle aussi, put sauver sa liberté.

Rappelons que chez les Anciens, l'Asie, c'est l'Asie mineure. Les inscriptions de Médinet Habou confirment sur ce point le récit

de l’Atlantide. Il y est dit: « *Les peuples de la mer du Monde (s in wur), dans le Nord le plus lointain, avaient sur leur île, forgé une conspiration. Ils avaient conçu le plan de mettre la main sur tous les pays jusqu’aux limites de la terre. Aucun pays ne pouvait résister à leurs armes depuis l’empire Hatti; Kode, Karkemisch, Yereth et Yeres furent anéantis en même temps. Ils installèrent leur camp dans une localité en Amourron. Le pays et les gens furent ruinés comme s’ils n’avaient jamais existé. Ils marchèrent sur l’Égypte. Entre temps, un feu avait été préparé devant eux. Les Peleset, les Sakars, les Shekelesh, les Denes et les Weshesh étaient leurs alliés. Leurs cœurs étaient confiants et remplis d’assurance. Nos plans réussirent* » (Médinet Habou, tableau 46).

Les noms cités dans ce texte signifient: Hatti, l’empire des Hittites; Kode, le sud-est de l’Asie mineure et le nord de la Syrie; Karkemisch, aujourd’hui Djarabulus sur l’Euphrate; Yereth est vraisemblablement la Crète; Yeres, Chypres; Amourrou, le pays des Amorrites, la Palestine.

Les noms des différents peuples ne peuvent pas tous être identifiés. Les chercheurs sont généralement d’avis que les Peleset sont identiques aux Philistins et que les Sakars sont les mêmes qui, selon le papyrus *Wen Amun* (vers 1095 av. J.-C.), s’étaient installés sur la côte libanaise après l’échec de la conquête de l’Égypte. Les Denes s’étaient installés à Chypre après l’infructueuse attaque des Nordiques contre l’Égypte. Ils y fondèrent, surtout à Enkomi, une colonie florissante sur les mines de la ville détruite par les catastrophes naturelles. On a trouvé dans ces ruines des épées germaniques à poignée en forme de langue et les statues de bronze d’un dieu coiffé d’un casque à cornes. Il est presque impossible d’identifier les Weshesh. Le professeur E. Biollay pense qu’il pourrait s’agir des habitants de la Corse. Les Shekelesh sont considérés comme des Sicules qui peuplaient alors l’Italie du Sud et la Sicile.

Les données du récit de l’Atlantide et celles de Médinet Habou coïncident sur les points suivants.

Les peuplades dont il est question venaient de la « mer mondiale » à l’extrême Nord, que le récit de l’Atlantide appelle « la mer atlantique ». Ces envahisseurs « avaient formé le projet de mettre la main sur tous les pays jusqu’aux limites de la Terre ». Dans le récit de l’Atlantide, on trouve : « *Ils avaient formé le projet d’établir leur domination sur tous les pays qui vous* [les Grecs]

appartenaient et sur ceux que nous [les Égyptiens] *possédions, ainsi que sur tous les pays en deçà du détroit* [de Gibraltar] » *(Timée,* 25b). Ces peuples traversèrent toute l'Asie mineure et « *marchèrent sur l'Égypte* », mais ils furent repoussés. « *Un feu avait été préparé devant eux* » correspondant aux données du récit de l'Atlantide concernant les incendies provoqués par Phaéton « *qui détruisit par le feu toute la surface de la terre » (Timée,* 22b, cl). Nous savons que ces données correspondent aux résultats de la recherche archéologique.

Entre les textes et les images murales de l'époque de Ramsès III, particulièrement ceux de Médinet Habou et les données du récit de l'Atlantide, il existe beaucoup d'autres points de coïncidence.

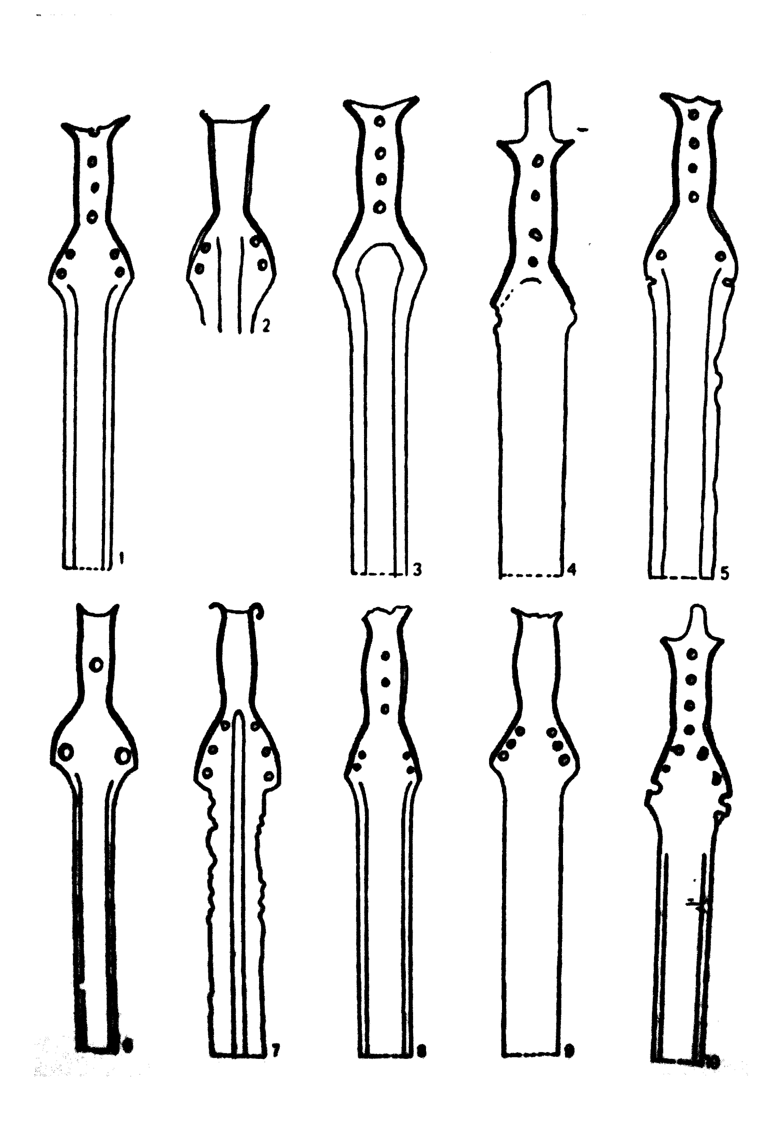
Les deux sources nous apprennent que dix peuples avec dix rois, faisaient partie de la coalition qui attaqua l'Égypte (Breasted, *Ancient Records of Egypt,* IV, 66; *Critias,* 113e, 119c).

Les rois des peuples de la mer du Nord disposaient d'une grande flotte, d'unités de chars de combat et de guerriers à cheval. Ils combattaient avec des armes de cuivre et d'étain (bronze), mais ils connaissaient déjà les armes en fer. Cette coalition de peuplades comprenait également les Libyens, les habitants de la Tyrrhénie (Sardaigne et Sicile). L'Égypte fut aussi attaquée par l'Ouest, mais réussit à sauver son indépendance. Nous savons encore que la capitale des Atlantes avait été engloutie dans la mer et que ces peuples nordiques avaient traversé l'Europe et l'Asie mineure avant d'attaquer l'Égypte.

L'axe de marche à travers l'Italie

Outre l'axe de marche que nous venons de décrire, on découvre, grâce aux nombreux objets extraits des fouilles archéologiques, une deuxième route d'invasion. Elle remonte l'Elbe et la Saale, emprunte la vallée de la Regnitz pour rejoindre le Danube puis la vallée de l'Inn et, par le col du Brenner, l'Italie qu'elle traverse jusqu'à la Sicile et, de là, elle conduit en Afrique du Nord.

Cette route des migrations des peuples de la mer du Nord est caractérisée par les nombreuses trouvailles d'armes et autres ustensiles, par des tumuli funéraires et des cimetières d'urnes. Les archéologues parlent d'une « *couche de formation récente* » qui



Épées germaniques à poignée en forme de langue. Provenance : 1) Hoilandsvandet (Danemark); 2) Rügen; 3) Klycènes; 4) Égypte; 5) Beneditto (Italie); 6) Annenheim; 7) près de Leoben (Steiermark) ; 8) près de Fucinio (Italie); 9) près de Fucinio; 10) Beneditto.

nous aide « à *comprendre les incidences de la Grande Migration à travers la presqu'île des Apennins dans chacune de ses phases* » J. Wiesner, 1942).
Les armes et autres objets de cette « couche » ont été trouvés dans les prétendues cités lacustres, en réalité constructions normales sur les rives des lacs presque desséchés, par exemple à Peschiera, à Fiave, près de Trente, ou au lac de Boisena. Cela montre clairement que, dès l'époque de la chaleur et de la sécheresse, la Grande Migration avait déjà atteint l'Italie, donc bien après 1250 av. J.-C.
Sous ce rapport, il faut remarquer que les anciens chercheurs ont souvent considéré ces nouvelles couches comme la preuve d'une culture locale de haut niveau dans la presqu'île des Apennins. J. Wiesner, l'un des meilleurs spécialistes des fouilles de l'époque de la Grande Migration a, dès 1943, constaté, contrairement à cette opinion, que « *ces nouvelles formes de civilisation ne sont en aucun cas nées sur la presqu'île des Apennins où manquaient, au cours des époques précédentes, toutes les conditions indispensables à leur apparition. Par exemple, les fouilles de Peschiera, particulièrement riches, ne sauraient être considérées comme un de leurs lieux d'origine car ces "constructions sur pilotis" sont le prolongement d'une culture à laquelle, lors de l'apparition en Italie de ces nouvelles formes, manquaient les indispensables forces créatrices, surtout dans le domaine de la métallurgie. Il s'agit plutôt de l'irruption d'un nouveau type culturel dont la provenance en ce qui concerne l'Italie et la mer Égée, doit être recherchée dans es régions nordiques* » (1943).
La « couche des formations récentes » montre un caractère unitaire du nord au sud de l'Italie. Elle est prouvée par un grand nombre de trouvailles de fouilles en Sicile, à Malte et aux Baléares (J. Wiesner, 1942; 1943).
Parmi les armes on retrouve constamment les épées et les dagues à poignée en forme de langue, mais aussi des rasoirs, des fibules en forme d'archet, des haches emmanchées, des truelles etc., tous objets nouveaux en Italie et dans les îles sus-nommées. Les chars de combat et les guerriers à cheval jusqu'alors inconnus en Italie, apparaissent dans le sillage de la Grande Migration ainsi que la coutume de l'incinération des morts et la création de grands cimetières d'urnes. En outre, les hommes de la Grande Migration

ont, comme dans les autres régions de leur passage, édifié de grands tumuli funéraires. Ils étaient d'aussi bons marins que ceux qui conquirent le Péloponnèse, la Crète, Chypre et qui pénétrèrent dans l'embouchure du Nil avec une flotte puissante.

Comme le montre le développement de la « *couche des formations récentes* » en Apulie, en Sicile, à Malte, en Sardaigne et aux Baléares, ces côtes et ces îles ont été occupées par voie de mer. Les mors de bronze, les voitures à deux roues, vestiges de la grande migration, prouvent que des chevaux et des voitures ont été transportés par bateau. Un peuple capable de naviguer avec chevaux et voitures doit, par ses origines, être habitué à la mer.

D'épaisses couches de cendres et de matériaux incendiés au-dessus des plus anciennes couches de la culture des populations aborigènes et en dessous de la « *couche des formations récentes »* prouvent qu'ici, comme dans d'autres territoires, « *un feu avait été préparé devant eux* [les Nordiques] », comme il est dit dans les textes de Médinet Habou.

Les gigantesques incendies qui ont laissé les couches de cendres sur toute l'Italie, la Sicile et la Sardaigne, ont la même origine que ceux dont on retrouve la trace dans les Alpes, la Forêt Noire, la Scandinavie et les marais d'Europe. Ils ne sont pas le fait de l'homme, mais des cataclysmes naturels que les Grecs ont appelés *« l'incendie de Phaéton ».*

La tribu des Ombriens nous montre l'origine des peuples qui formèrent la première vague de la Grande Migration. Il s'agit d'une tribu qui n'habitait pas l'Italie mais dont les légendes traditionnelles disent qu'elle fut chassée de son pays près de l'océan par un monstrueux déluge (J. Wiesner, 1942).

Les fouilles dans les zones de peuplement des Ombriens en Italie, prouvent qu'ils sont arrivés du Nord avec la première vague de la Grande Migration vers la fin du XIIIe siècle av. J.-C. C'est l'époque de la « *couche des formations récentes ».*

Les territoires qu'ils occupèrent à l'origine, ne se limitaient pas à l'actuelle Ombrie au sud du lac Trasimène. La Toscane fut peuplée par les Ombriens comme Hérodote le disait déjà (I, 94) et comme Pline (14, 112) le confirme. Ils s'installèrent également sur la côte ligurienne et en haute Italie. C'est ainsi que Butrium, au nord de Ravenne, et Ariminium (Rimini), au sud de Ravenne, ont été fondées par les Ombriens (J. Wiesner, 1942; P. Kretschmer, *Glotta, 21,* 1933).

P. Kretschmer a prouvé que le nom des Ombriens se rattache à celui des Ambrons. Des fractions de cette même tribu auraient eu une influence sur la formation des langues italiennes et germaniques. L'origine nordique des Ombriens est indiquée par une proche parenté de leur langage avec les langues germaniques.

Des voisins des Ombriens se nommaient Teutons ou Teutanes, d'autres encore qui, d'après Ephore s'installèrent près du lac Averne s'appelaient les Cimmériens. Dans les deux cas, pense P. Kretschmer, on devrait établir le rapport avec les tribus germaniques du même nom. D'après Mêla Pomponius (II, 32) et Pline *(Histoire naturelle,* IV, 99) ainsi que Pythéas (cité par Pline, XXXVII, 35) et d'autres auteurs de l'Antiquité, ces tribus étaient installées sur la péninsule cimbrienne. Cimbres, Teuton et Ambrons furent, 1200 ans plus tard, vers 130 av. J.-C., chassés de leur patrie cimbrienne une nouvelle fois par un raz-de-marée suivi de famines et ils essayèrent de pénétrer en Italie. Leur défaite d'Aix (102 av. J.-C.) les en empêcha. Lors de cette bataille, les descendants des Ambrons qui avaient envahi l'Italie à l'époque de la Grande Migration, s'opposèrent à la tribu des Ambrons qui tentait d'y pénétrer.

Plutarque raconte dans la *Vie de Marius,* le général romain qui commandait les légions, que le matin du jour de la bataille, se produisit le fait suivant: « Les Ambrons ne se ruèrent pas en avant dans une course désordonnée et sauvage. Ils ne poussèrent pas non plus de cris de guerre inarticulés. Au contraire, ils frappèrent en mesure leurs armes les unes contre les autres et ils avancèrent par bonds simultanés en criant plusieurs fois leur propre nom « Ambrons », soit qu'ils s'appelassent eux-mêmes à la rescousse, soit qu'ils voulussent effrayer d'avance l'ennemi en lui criant leur nom. Parmi les troupes romaines, les Ligures furent les premiers à les attaquer. Comme ils entendaient les Ambrons crier leur nom, ils crièrent eux-mêmes que c'était le nom de leurs ancêtres car la tribu d'origine des Ligures s'appelait ainsi » (Plutarque, *Vie de Marius,* Chap. 9).

Kretschmer tient ce récit pour la preuve que des Ambrons immigrés de longue date en Italie, combattirent le matin de la bataille d'Aix contre les Ambrons originaires de la Germanie du Nord, qui se proposaient d'envahir à nouveau l'Italie. Cette opinion est partagée par F. Altheim et E. Trautmann (1939).

S. Gutenbrunner (1939) et d'autres chercheurs sont d'avis que

le nom de l'île d'Amrum rappelle le nom de la patrie des Ambrons, que le nom de Himmer (Himmerland), dans le nord du Jütland, près de Alborg, rappelle celui des Cimmériens ou Cimbres. De même, le nom de Thytesysel serait celui de la patrie des Teutons (T. E. Karsten, 1932).

Ces tribus ont déjà pénétré en Italie avec la première vague de la Grande Migration au XIIIe siècle av. J.-C. Les « *couches de formations récentes* » qu'ils apportèrent se trouvent dans les prétendues « constructions sur pilotis ».

C'est particulièrement à Peschiera, sur la rive sud du lac de Garde, que l'on a mis à jour les plus nombreux objets extraits de ces « *couches de formations récentes* ».

D'autres « *constructions sur pilotis* » d'Italie ont permis des trouvailles analogues. Tout récemment, on a découvert dans le lac de Bolsena à cinq mètres en dessous du niveau actuel, les vestiges d'une cité datant du XIIIe siècle av. J.-C. L'inventaire très riche de ces fouilles appartient, lui aussi, aux « *couches de formations récentes [...] dont on ne trouve pas les prolongements nécessaires dans les époques précédentes* » (J. Wiesner). La céramique, les armes (dagues, haches, épées à poignée en forme de langue etc.) montrent que leurs fabricants étaient originaires d'Europe du Nord. Cette cité a disparu, d'après l'enquête du Service des Antiquités du gouvernement italien, de la façon suivante: « *Un violent séisme ébranla la région et provoqua un puissant raz-de-marée qui vint frapper la cité, détruisit les maisons et ne laissa subsister que les poteaux* » [16].

À cette même époque, la Sicile, la Sardaigne et la Corse furent également la proie de la Grande Migration. Les tribus qui y vivaient prirent part, de gré ou de force, à l'attaque des Nordiques (Atlantes) contre l'Égypte. Les textes de Médinet Habou le confirment.

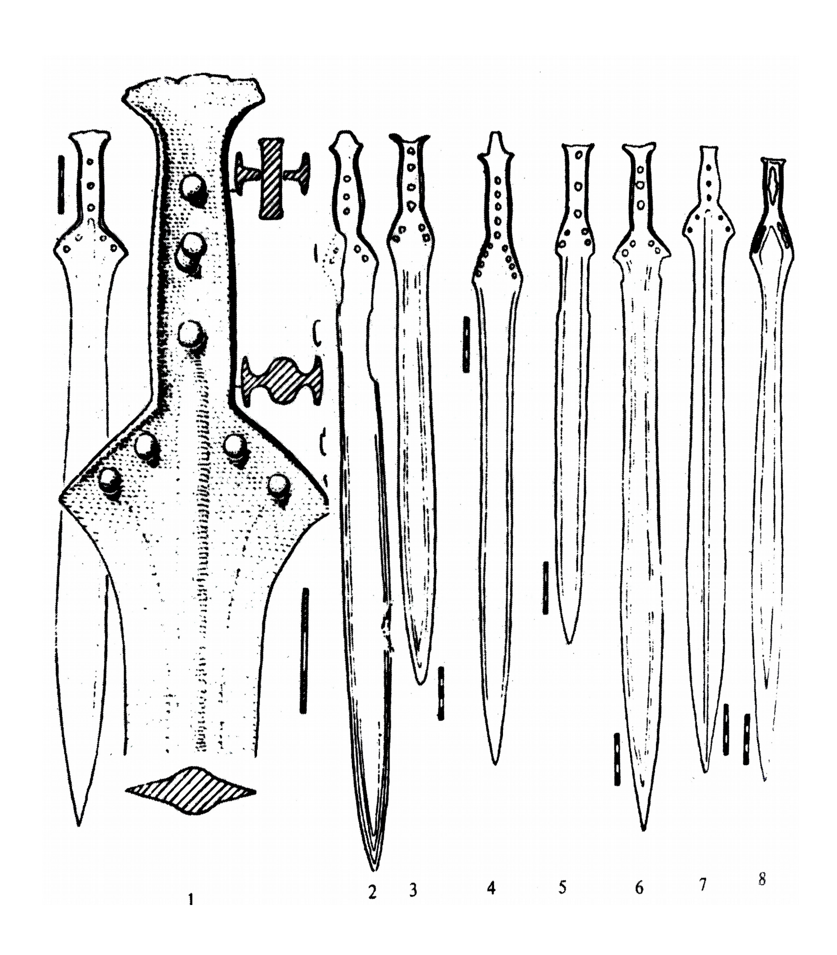
Le spécialiste français de la métallurgie préhistorique, Jean R. Maréchal, a montré que la Grande Migration s'était effectuée aussi le long des grands fleuves français, Seine, Rhône, Loire et Garonne, en direction du Sud. Maréchal a également rendu vraisemblable que cette poussée vers le bassin méditerranéen se soit accomplie également par mer, le long des côtes de l'Europe occidentale.

[16] *Poteaux des maisons en rez-de-chaussée (N.d.A.).*

Maréchal distingue la poussée « continentale » et la poussée « atlantique », cette dernière s'effectuant le long des côtes. Il écrit: *« On voit leur avance sur mer se développer parallèlement à leur marche vers l'Italie et la Grèce. Le point de ralliement de ces deux poussées, continentale et atlantique, semble se situer en Sicile et en Italie du Sud où l'on retrouve les objets caractéristiques de ces deux mouvements* » (1959). On peut rappeler ici les épées germaniques découvertes dans le port de Huelva.
C'est ainsi que, dans la deuxième moitié du XIIIe siècle av. J.- C. à l'exception d'Athènes et de l'Égypte, « *tous les pays à l'intérieur du détroit* » furent aux mains des Atlantes, peuples de la mer du Nord. L'encerclement de l'Égypte, but initial de la Grande Migration, était accompli.

L'attaque de l'Égypte

Nous sommes très bien renseignés sur l'attaque de l'Égypte grâce aux textes des pharaons Merenptah et Ramsès III.
La première offensive des Libyens et de leurs alliés nordiques eut lieu au cours de la cinquième année du règne de Merenptah (1227 av. J.-C.). La cause profonde de cette attaque libyenne nous est donnée : « *La Libye est devenue un désert et ne donne plus de récoltes. Les Libyens viennent en Égypte pour y chercher la nourriture de leur corps* » (Inscription de Karnak Z 22, W. Holscher, 1937).
Le dessèchement de leur pays qui était jusqu'alors constitué de plaines fertiles et de pâturages arrosés par de grands fleuves d'eau douce avait provoqué la famine.
Ils espéraient donc trouver de la nourriture dans la vallée du Nil.
Cet espoir était justifié car, pendant le règne de Merenptah, il y eut de grandes crues du fleuve. Ceci pour la raison suivante : le bassin des sources du Nil se trouve dans le massif du volcan Virunga (4507 m), du Kilimandjaro (5896 m) et des monts abyssins dont le sommet le plus élevé culmine à 4620 m.
Ces hautes montagnes, avant la catastrophe de la chaleur, possédaient « des glaciers importants » (Flint, 1959 ; Schwarzbach, 1961; Suball, 1958).
Au cours de l'époque de la grande chaleur, ces glaciers fondirent jusqu'à se réduire au petit glacier du Kilimandjaro. Le Nil charria



Épées germaniques à poignée en forme de langue, en provenance de la France: 1) Mantes-la-Jolie; 2) près de Paris; 3) près de Bligny; 4) Issy-les-Moulineaux); 5) Saint-Nazaire; 6) Penhoët; 7) Meilhan-sur-Garonne ; 8) La Réole (embouchure de la Gironde).

des eaux considérables pendant toute la durée de ce processus. Comme la fertilité de l'Égypte dépend exclusivement des deux crues annuelles du Nil qui dépose de riches alluvions, au cours des premières décennies de la catastrophe, paradoxalement, l'Égypte fut plus florissante que jamais. Merenptah put, par exemple, répondre à la demande du roi des Hittites, Suppiluliuma II (1225-1210

av. J.-C.) par l'envoi de quatorze navires de grain en Asie mineure où sévissait la famine. Dans une lettre de Suppiluliuma II qui a été retrouvée, le souverain demande cet envoi et dit que « *c'est une question de vie ou de mort* » (H. Otten, 1963).

La sécheresse catastrophique qui asséча le Nil ne se produisit qu'après la mort de Merenptah (1222 av. J.-C.) et avant la prise de pouvoir de Séti II (1215-1210 av. J.-C.).

Les textes de ce dernier parlent à nouveau de grandes crues du Nil. Elles étaient probablement la conséquence des déluges de pluies qui suivirent l'éruption de nombreux volcans et à l'apparition de la comète Phaéton - Sekmeth - Halley.

La catastrophique sécheresse en Égypte et l'assèchement du Nil n'ont ravagé l'Égypte que pendant peu d'années. Les crues abondantes revinrent sous Séti II et Ramsès III. Les données du récit de l'Atlantide sont donc encore vérifiées. « *Le Nil nous sauva d'une telle disette par ses inondations » (Timée,* 22e). C'est la raison pour laquelle, les Libyens espéraient à juste titre trouver de la nourriture en Égypte.

Sous le commandement du prince Merije, fils du Did, les Libyens poussèrent en 1227 av. J.-C. jusqu'à l'ouest du delta du Nil et ils occupèrent Memphis et Héliopolis. Le nom de « Libyens » apparaît pour la première fois dans les textes de l'époque de Merenptah (W. Holscher, 1937, *ReaZIexicon der Vorgeschichte,* article *Tamahu - Temehu - Tiumah).* Auparavant, les habitants à peau blanche à l'ouest de l'Égypte sont toujours nommés « Tamahu » ou « Temehu » ou encore « Tiumah ».

Il n'est pas facile de déterminer si les Libyens sont une population entièrement nouvelle apparue en Afrique du Nord à cette époque ou si le nom de « Libyens » n'est qu'un nom nouveau attribué à un peuple installé dans ce pays depuis des millénaires. Les deux peuples comptent aux yeux des Égyptiens au nombre des « *peuples de la mer du Nord ».* Tous deux sont représentés comme ayant la peau blanche, les yeux bleus et les cheveux blonds (G. Müller, 1920-21).

Aux côtés des Libyens, combattaient des « *peuples du Nord venus des îles* », Turscha, Sardana, Sekelesa, Lukki et Akjawascha. On suppose que les Turscha sont des Étrusques tyrrhéniens, les Sardana, des habitants de la Sardaigne, les Sekelesa des Siciliens, et les Lukki des Lyciens (Stadelmann, 1968; W. M. Müller, Eduard Meyer, Fr. Schachermeyr etc).

De nombreux chercheurs supposent que les Akjawascha sont les Achéens de la Grèce. Si cette supposition est vérifiée, cela prouverait que, vers 1227 av. J.-C., les Libyens et lés « *peuples du Nord venus des îles* » étaient encore alliés avec les Achéens.

L'avance de cette coalition de peuples jusqu'à l'ouest du delta du Nil était une terrible menace pour l'Égypte. Merenptah eut alors un songe bénéfique où le dieu Ptah, d'une stature gigantesque, apparut à ses côtés et, en lui ordonnant d'abandonner toute crainte, lui mit une épée dans la main (Breastedt, *Ancient Records of Egypt*, III, et 1954).

Après un mois de préparation, les troupes de Merenptah furent prêtes à combattre et, le matin du 5 avril de la cinquième année de son règne (1227 av. J.-C.), la bataille eut lieu au voisinage du château royal de Périr, dans le delta occidental. La lutte dura six heures et les archers égyptiens repoussèrent les coalisés avec d'énormes, pertes (Breastedt, 1954). Parmi les quelque 9000 morts de l'ennemi, il y avait 6359 Libyens, dont six fils de princes, 222 Skelesa, 742 Turscha, un certain nombre d'Akjawascha avec 2352 mains coupées. Le nombre des guerriers nordiques a été perdu. En outre, le butin fut de 9111 épées, des attelages, 1 307 bœufs et bien d'autres choses.

Le pays d'origine des guerriers nordiques est appelé « */es îles de l'océan qui sont dans le Nord* » (Helck, 1962). Comme la Méditerranée n'appartenait pas à l'océan, au « grand cercle d'eau », cette dénomination ne peut s'appliquer qu'à des guerriers venus de l'Europe du Nord.

Séti II dut également repousser les attaques des peuples de la mer du Nord. Mais, comme le gros de ces peuples n'avait pas encore atteint les frontières de l'Égypte, Séti II n'eut affaire qu'à des troupes de guerriers peu nombreuses, avant-gardes de la Grande Migration.

C'est d'une de ces batailles défensives que provient une épée à poignée en forme de langue portant le cartouche de Séti II. Elle fut découverte en 1912 dans le delta du Nil et se trouve aujourd'hui au musée de Charlottenburg.

M. Burchhardt dit à son sujet: « *Cette épée est certainement originaire du nord de l'Europe* » (1912). Cette opinion est partagée par C. Schuchhardt (1939), H. C. Broholm (1944), Fr. Behn etc.

Vers 1200 av. J.-C., l'avancé des Atlantes et de leurs alliés prit fin. En Amourrou, en Palestine, sous le commandement des

Peleset, les Sakars, les Shekelesh, les Denes et les Meshwesh avaient établi leur camp. En Crète et à Chypre, une puissante flotte d'invasion des peuples de la mer du Nord était prête à appareiller. À l'Ouest, sous le commandement des Nordiques, les Lebu (Libyens) et les Turscha (Tyrrhéniens) s'avançaient.

Il manquait à cette coalition les Akjawascha et les Lukki. Si l'on peut identifier réellement les Akjawascha comme des Achéens, leur absence dans les combats contre Ramsès III peut s'expliquer peut-être par la destructrice éruption du volcan de Santorin. Elle s'est produite vers 1220 et ses conséquences avaient réduit la population mycénienne de la Grèce à presque un centième de la normale (Luce, 1975).

Le pharaon avait vu venir le danger. Il avait fortifié ses frontières du Nord par un mur de défense, « *la muraille des princes* ». Il avait équipé « ses *navires de guerre avec les meilleurs combattants de l'avant à l'arrière* ». Toutes les « recrues inscrites sur les listes de service de sa Majesté » avaient été amenées et on avait levé des unités de supplétifs noirs. On disait fièrement de cette armée : « *Les soldats étaient les meilleurs d'Égypte. Ils étaient comme des lions qui rugissent dans les montagnes. Les unités de chars de combat étaient constituées de combattants aguerris, de héros et de guerriers qui connaissaient leur métier. Leurs équipages brûlaient d'anéantir l'ennemi* » (Médinet Habou, tableau 46; Breasted, *Ancient Records of Egypt, 1906-07).*

L'offensive générale contre l'Égypte eut lieu au cours de la cinquième année du règne de Ramsès III (1195 av. J.-C.). Les Nordiques, les Libyens et les Turscha attaquèrent par l'Ouest et les autres peuples déjà nommés attaquèrent par l'Est.

Sur le front de mer, une puissante flotte des peuples de la mer du Nord pénétra dans l'embouchure du Nil.

Le combat prit une importance historique mondiale. Engageant toutes ses forces et en tout favorisé par le sort des batailles, Ramsès III parvint à résister au triple assaut. Des « *centaines de milliers* » de Nordiques furent tués ou capturés.

La terrible bataille comme si vous y étiez avec cet extrait de «l'Atlantide retrouvé» de Jürgen Spanuth :

« La bataille qui se déroula eut une importance capitale pour l'histoire du monde. Faisant appel à toutes les forces dont il dispose et favorisé par la fortune des armes, Ramsès III réussit à contenir l'assaut. « Des centaines de milliers » d'Atlantes sont tués ou faits prisonniers. Quant aux bateaux de guerre dont certains ont réussi à atteindre la côte, « ils se heurtent à une muraille d'airain » ; armés de lances, des soldats les entourent, les tirent sur la grève, les isolent ; leurs équipages sont massacrés, abattus ; les cadavres s'amoncellent sui les bateaux, de la proue a la poupe. Les Égyptiens font chavirer de nombreux navires et les envahisseurs, tombés à la mer, sont noyés ou tués. Femmes et enfants accompagnent les troupes atlantes qui avancent par voie de terre. Ils ont pris place sur des chariots traînés par des bœufs. Les véhicules sont cernés ; femmes et enfants sont ou massacrés ou emmenés en esclavage. Le célèbre égyptologue Wreszinski suppose que cette bataille décida du sort de la guerre ; il en veut pour preuve le nombre de détails fournis sur cette rencontre. C'est vraisemblable et sans doute exact. Les bas-reliefs de Médinet Habou sont, en tout cas, parfaitement explicites ; à les étudier on comprend pourquoi, en dépit de leur supériorité nautique, les Atlantes furent néanmoins vaincus.

Contrairement à ceux des Égyptiens, leurs bateaux étaient démunis de rames mais dotés de voiles. Or, ce jour-là, le vent faisait sans doute défaut ; les voiles carguées, incapables d'être manœuvres, les navires dérivaient au gré des courants et à proximité de la côte. D'autre part, les Atlantes étaient seulement armés d'épées et de lances pour le corps à corps, mais aucun ne portait d arc. En revanche, débouchant à l'improviste des multiples bras du delta du Nil, les navires égyptiens, propulsés à force de bras et occupés par des archers, fondirent sur les embarcations atlantes ; se maintenant à distance, ils défilaient et les archers lâchaient des volées de flèches et de traits sur les Atlantes entassés sur les ponts. Mieux encore, pour protéger rameurs et archers, les Égyptiens avaient attaché des prisonniers atlantes aux bordages ; ils faisaient office de boucliers vivants. Quand les équipages atlantes eurent été décimés par la pluie de flèches, les navires égyptiens se rapprochèrent ; utilisant

des grappins d'abordage les marins s'efforçaient d'accrocher les voiles carguées des bateaux ennemis et de les faire chavirer. Projetés à l'eau, les guerriers Atlantes furent massacrés pour la plupart ; seuls quelques-uns parvinrent à gagner la plage. Les artistes qui sculptèrent les bas-reliefs de Médinet-Habou ont immortalisé sur la pierre des épisodes bouleversants qui témoignent de l'héroïsme de l'adversaire. Sur un bateau dont les hommes d'équipage sont morts ou blessés, on voit un guerrier qui, retenant de la main droite un de ses camarades tombé à l'eau, lève son bouclier pour se protéger ; sur un autre, les matelots atlantes, eux-mêmes sérieusement menacés, hissent un blessé à bord. Le bas-relief de la bataille terrestre montre des scènes qui illustrent l'esprit de camaraderie et la vaillance stoïque des guerriers atlantes. Otto Eissfeld, qui a si bien étudié les civilisations phénicienne et philistine, a certainement raison d'écrire : « Les bas-reliefs égyptiens montrant les batailles livrées par Ramsès III aux Philistins prouvent la vaillance de ces derniers ; même prisonniers et enchaînés, les guerriers gardent une attitude noble et hère. » Nous verrons par la suite que les Philistins jouaient un rôle de premier plan dans la coalition des « peuples du Nord et de l'océan ».

Les Égyptiens coupèrent les mains des morts et des blessés puis on les compta et on en fit un tas ; à l'époque, on ne connaissait d'autre moyen pour dénombrer les ennemis morts sur le champ de bataille. Mais, chose étrange, alors que, pour les autres batailles livrées par Ramsès III, le nombre des mains coupées est toujours scrupuleusement indiqué — lors du combat contre les Libyens et les Atlantes coalisés, qui eut lieu sur les frontières libyennes, les inscriptions de Médinet-Habou donnent, par exemple, un total de 25 067 mains coupées et de 25 215 phallus — pour la rencontre décisive de l'année 1195 avant notre ère, les inscriptions indiquent simplement . « On a coupe des mains et des phallus innombrables. » Le même texte parle « d'ennemis nombreux comme les sauterelles», « de centaines de milliers » et même de « millions » d'adversaires. Quant aux prisonniers, ils étaient « aussi nombreux que les grains de sable du rivage ».

Tout porte à croire que ce manque de précision est arbitraire ; morts et prisonniers étaient en plus grand nombre que lors des batailles précédentes. Un grand bas-relief fort bien

conservé montre quel fut le sort réservé aux prisonniers. Attachés deux à deux, on les enfermait dans un camp. Là, assis en rangs sur le sol, ils attendaient qu'on procédât à l'interrogatoire. Conduits devant des officiers égyptiens, reconnaissables à leurs jupes longues, on commençait par leur imprimer au fer rouge, sur l'épaule, le sceau du souverain. Ensuite venait l'interrogatoire ; de nombreux scribes enregistraient les déclarations et les indications fournies par les prisonniers.

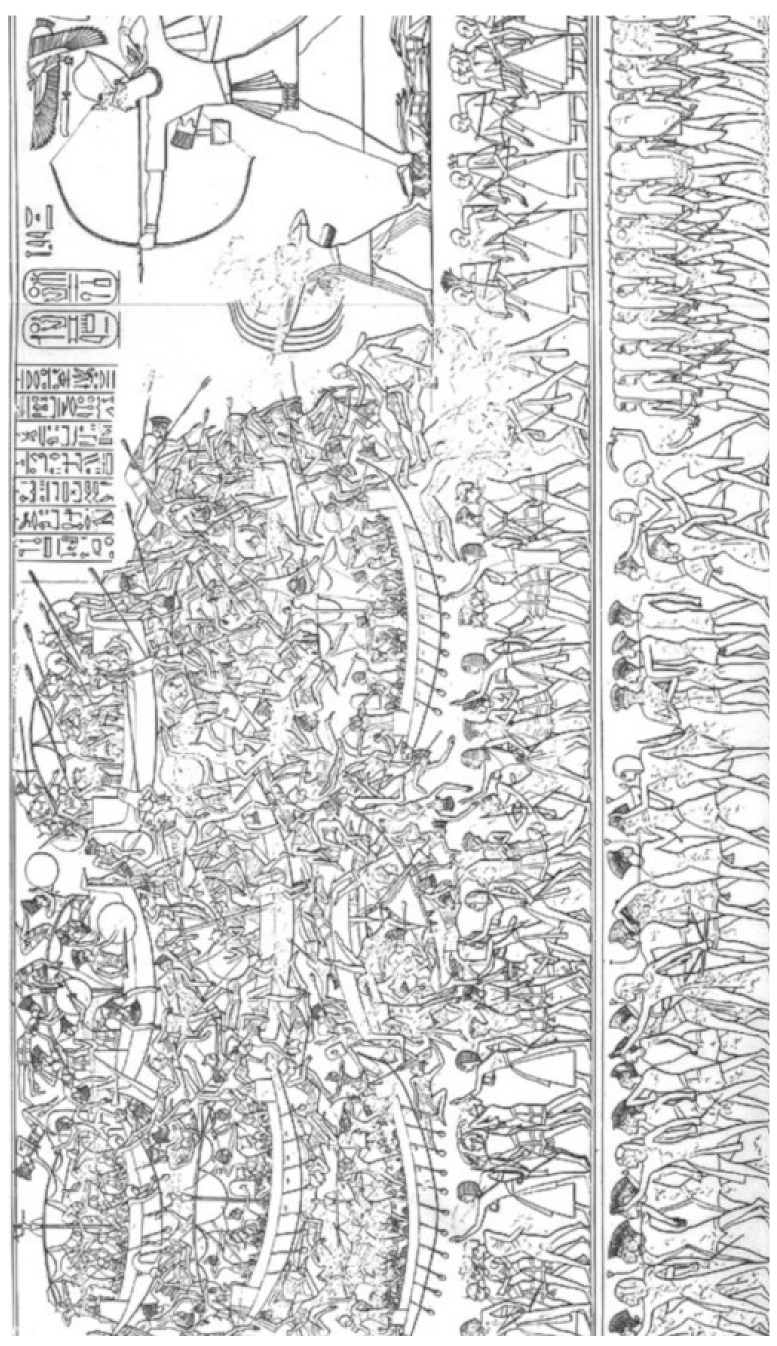
Le pharaon lui-même emmena les rois et les princes « des peuples du Nord et de l'océan» capturés durant le combat. Ramsès III précise qu'ayant fait prisonniers « dix princes atlantes » ceux-ci participèrent à son triomphe. La victoire de Ramsès III semble avoir été totale mais ce n'est là qu'une apparence. A plusieurs reprises il reprit les armes pour défendre l'Égypte. […]

Pour reprendre les propres termes de Ramsès III, la puissante armée « s'empara de tous les pays jusqu'à la limite du monde » et, en dépit de la sévère défaite qu'ils avaient subie, les Atlantes prisonniers restèrent convaincus « qu'ils mèneraient à bien leurs projets ».

Fin de citation

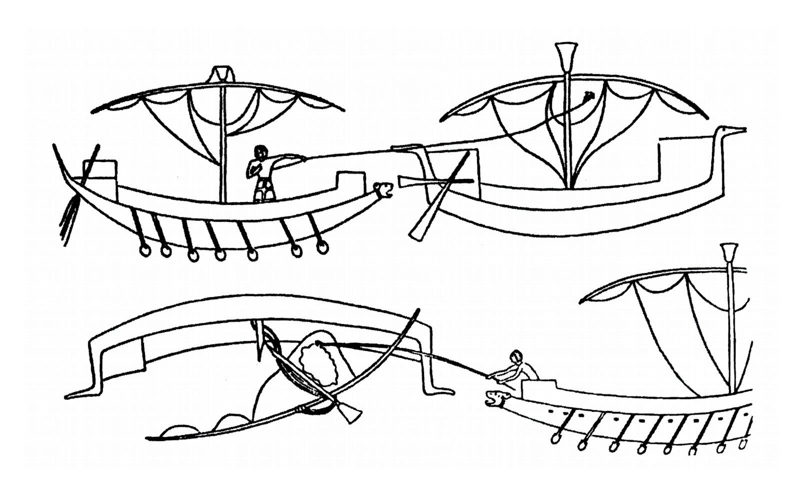
Note d'Oleg de Normandie :

Sur l'image page suivante, on peu discerner clairement les navires Atlantes avec leur proue et poupe relevées à tête de cygne ainsi que leurs marins portant le casque à cornes ou la couronne à rayons. L'on remarque également que les Nordiques ne sont pas équipés d'arcs, seuls les égyptiens en sont équipés. Était-ce pour des raisons déontologiques ? L'arc fût longtemps considéré comme une arme de lâche qui déshonore le combattant en usant. L'honneur étant la valeur la plus haute chez les Hyperboréens, c'est une raison probable de la non utilisation de cette arme. Cependant la cuisante défaite qui en découla changea sans doute cette opinion à propos des arcs pour les siècles suivants.



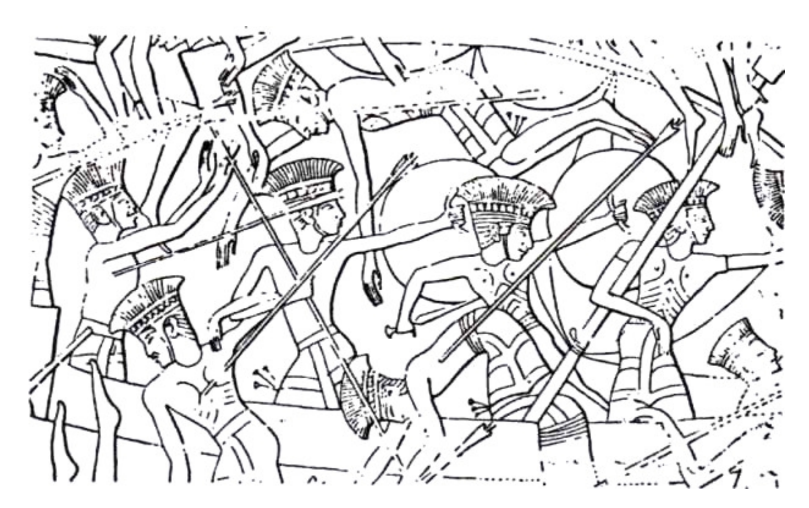
Les navires qui avaient pénétré dans l'embouchure du Nil *« furent accueillis par un mur d'airain ». « Ils furent entourés par des troupes armées de javelots, tirés à terre et encercles* ». Leurs équipages furent « *vaincus sur le rivage, abattus et transformés en monceaux de cadavres ».*

De nombreux vaisseaux ennemis furent chavirés. Les guerriers qui nageaient dans l'eau furent tués par des piquiers et des archers. « *Le Nil était rouge du sang des morts* » (Médinet Habou). Le convoi tiré par des bœufs qui avançait sur la grande route d'Amourrou vers l'Égypte fut encerclé, son escorte anéantie, les femmes et les enfants qui étaient dans les lourds chars à bœufs furent tués ou emmenés en captivité.



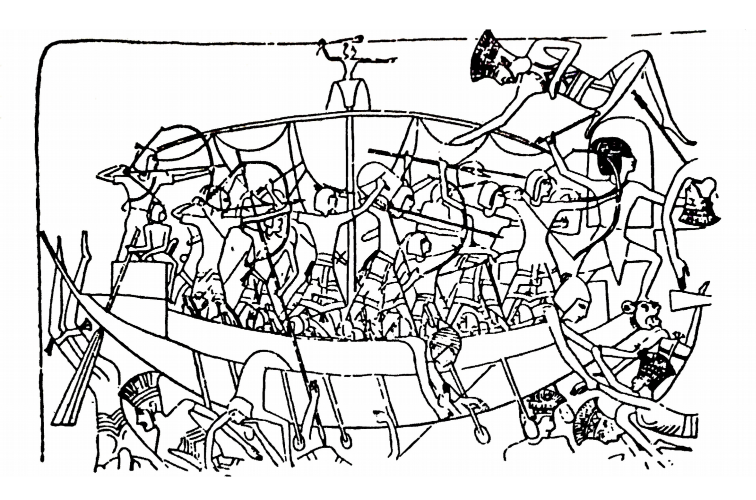
Navire des peuples de la mer du Nord renversé par les Égyptiens (Médinet Habou) (« Earlier Historical Records of Ramsès III », The University of Chicago Press).

Sur le front libyen, les troupes égyptiennes furent également victorieuses. D'après le nombre des mains et des pénis coupés, plus de 25000 ennemis furent tués: des milliers furent capturés. Un grand bas-relief bien conservé montre le destin réservé aux captifs. Ils durent s'asseoir en rang par terre dans les camps de prisonniers où ils avaient été emmenés, enchaînés deux par deux. Ils durent ainsi, attendre leur interrogatoire.



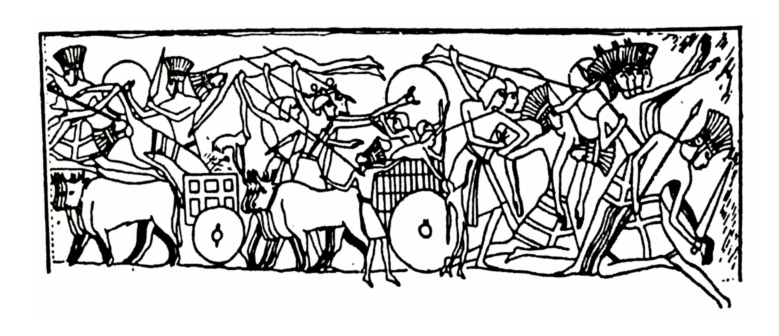
Les hommes du Nord dans un combat naval (Médinet Habou). (« Earlier Historical Records of Ramsès III », The University of Chicago Press).

Ils furent conduits individuellement devant les officiers égyptiens, reconnaissables à leur longue robe. On les marqua au fer rouge « *du nom de Sa Majesté »* (Médinet Habou, tableaux 28, 42) puis ils furent interrogés.



Un navire de guerre égyptien attaque un navire des peuples de la mer du Nord (Médinet Habou) (« Earlier Historical Records of Ramsès III », The University of Chicago Press)

De nombreux scribes notèrent les déclarations des prisonniers, c'est pourquoi on trouve à chaque instant: « *Ils disent... Ils disent...* ». Les dix rois de la coalition furent tous faits prisonniers. Ils furent conduits devant le pharaon, interrogés par des officiers et, finalement, Ramsès III les exécuta de sa propre main (cf. illustration p. 258).
La victoire de Ramsès III semblait complète, mais c'était une victoire à la Pyrrhus, comme le remarque W. Hôlscher (1937). À plusieurs reprises, le pharaon dut se mettre en campagne pour se défendre contre ces envahisseurs. L'Égypte dut consentir de lourds sacrifices en vies humaines dans ces combats.
Vers 1232 av. J.-C., au cours de la dernière année du règne de Ramsès II le Grand, l'Égypte était à l'apogée de sa puissance. À dater de cette époque, tant par les catastrophes naturelles que par les guerres défensives contre les Nordiques, elle s'affaiblit au point de tomber dans une *« période de molle stagnation »* et ne put jamais retrouver sa grandeur passée.



Chariots des peuples de la mer du Nord attaqué par des mercenaires égyptiens et des supplétifs sardes (Wreszinski, « Atlas zur altagyptischen Kulturgeschichte »).

Les peuples de la mer du Nord s'installèrent solidement dans l'ancienne province égyptienne d'Amourrou (Syrie et Palestine). La tribu des Prst ou Peleset colonisa les plaines et les côtes de la Palestine. Ce sont eux, les Philistins de l'Ancien Testament. Les Sakars occupèrent les côtes au pied des montagnes du Liban. Les Denes s'installèrent à Chypre. La tribu des Dori ou Duri regagna les îles de la mer Égée et le Péloponnèse où elle créa les États doriens. Sur la côte palestinienne, les villes de Gaza, Ascalon,

Asdod, Jammia et Dor, retrouvèrent la prospérité. Elles avaient toutes été détruites et incendiées par les catastrophes naturelles. Ces villes formèrent entre elles une ligue que l'archéologue américain Elihu Grant compare à la ligue hanséatique des villes du nord de l'Allemagne au Moyen Âge (E. Grant, 1936).

Des ports sûrs abritant des flottes puissantes furent construits sur les côtes de la Palestine, du Liban et de Chypre. Les peuples de la mer du Nord conquirent rapidement la maîtrise des mers dans tout le secteur oriental du bassin méditerranéen qui s'appela bientôt, du nom de la principale tribu des peuples de la mer du Nord, *« mer des Philistins » (Exode,* 23, 31).

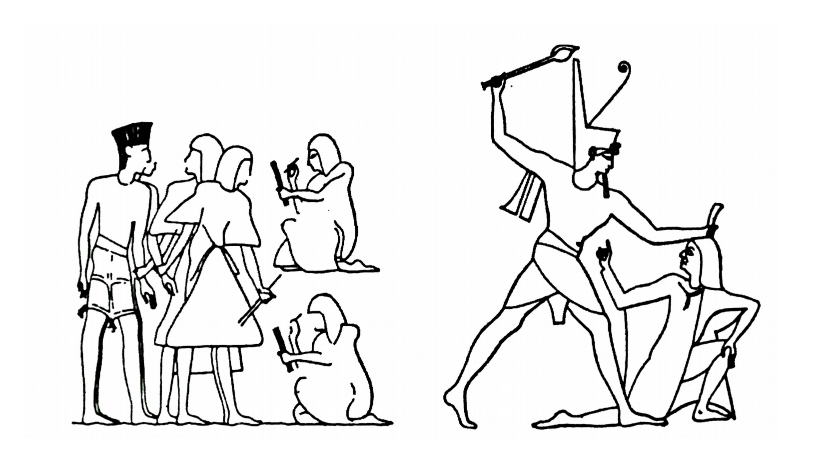
La comparaison détaillée des événements confirmés par les inscriptions contemporaines égyptiennes et par un important matériau archéologique avec les données du récit de l'Atlantide, montre que les faits qui y sont rapportés coïncident avec les faits historiques.

Vers la fin du XIIIe siècle av. J.-C., un peuple puissant qui régnait sur des îles et des domaines « *sur la mer mondiale, dans le Nord* », a constitué avec ses alliés une puissante coalition pour s'emparer de tout le bassin méditerranéen. Les données de l'Atlantide ne sont



Prisonniers nordiques marqués au fer rouge

donc pas des « contes anti-historiques » ou « pure fantaisie », mais bien, comme on l'a vu, un récit relatant des faits racontés par les inscriptions dans les temples et par les textes sur papyrus, et que Solon a rapporté d'Égypte à Athènes.



À gauche : interrogatoire des prisonniers nordiques. À droite : Ramsès III tue un roi des peuples de la mer du Nord (Médinet Habou).

CHAPITRE VI
UNE TRADITION GERMANIQUE DE L'ATLANTIDE

Dans les chapitres précédents, nous avons constaté à plusieurs reprises que la légende transmet souvent des souvenirs de temps depuis longtemps révolus. Souvenirs dont l'essentiel est souvent confirmé par les fouilles.

S. Kleeman a écrit ce qui suit dans son livre intitulé *Ausgrabungen in Deutschland* (1 962): « *Les légendes et contes locaux sont extraordinairement fiables. Tout ce qui est possible dans ce domaine frise littéralement le fabuleux... A Schuby, au sud du Schleswig, une légende disait que, sous une colline funéraire des environs, gisait un guerrier décapité. Effectivement, la colline contenait un tombeau à l'intérieur duquel était étendu, sur un pavage, le squelette d'un homme dont le crâne était déposé près des pieds. C'est une manière tout-à-fait inhabituelle d'enterrer un mort dans un tumulus funéraire.*

Sur l'Osterberg, dans le voisinage de Hambourg, il y a une colline tombale dont les contes de veillée disaient qu'elle contenait un roi, comme Barberousse, assis à *sa table. Les fouilles révélèrent une trouvaille extraordinaire pour la fin de l'âge du bronze : le mort avait été appuyé à une table de pierre. A Seddin* [Brandebourg] se *dresse un énorme tumulus funéraire de 11 m de hauteur et de 90 m de diamètre. Les vieilles gens du village disaient qu'un roi était enterré là, dans un triple cercueil. La colline fut fouillée dès 1900. Elle datait de l'âge du fer et l'on y découvrit une grande chambre funéraire en pierre avec, au milieu, un grand vase de terre cuite avec son couvercle. A l'intérieur de ce récipient, il y avait une urne de bronze qui contenait les restes calcinés, du cadavre. A côté, il y avait un petit récipient de bronze. D'après l'étude des ossements, le mort devait avoir été un homme d'une trentaine d'années d'une robuste constitution. Parmi ses ossements, on découvrit les petits os des pattes d'une hermine. Cet homme avait peut-être été effectivement un roi qui portait une peau d'hermine comme signe de sa qualité ».*

Un préhistorien de Kiel, K. Kersten, a donné des exemples analogues et montré que les légendes du Schleswig-Holstein contiennent des réminiscences exactes de l’âge du bronze.
Il serait étonnant que la légende transmette quantité de détails relativement peu importants comme, par exemple, le contenu des tombes ou l’emplacement de villages engloutis et qu’elle ne sache plus rien de l’île sacrée du pays de l’ambre, des cataclysmes qui l’engloutirent, de la migration guerrière des Nordiques, de la réapparition de l’île sacrée etc.
De fait, de très vieilles légendes et des traditions de l’aire germanique, racontent avec une parfaite coïncidence tous les évènements dont nous avons parlé plus haut.
Ce sont les histoires traditionnelles d’Asgard, du séjour des Ases ou des temples de la colonne du monde, de l’île sacrée, de son engloutissement et de sa réapparition, des grandes catastrophes naturelles où se produisit Ragnarök, le « crépuscule des dieux » et « la première guerre des peuples qui éclata dans le monde » et qu’il y eut « *dans le monde entier de grandes batailles* ».
Ces transmissions sont contenues dans les Eddas et sont traitées en littérature sous le titre de *Ragnarök,* dont la traduction littérale est « Crépuscule des dieux ».
La littérature est extraordinairement abondante et pleine de contradictions. Le problème est de déterminer ce qu’il y a de véridique dans ces textes, de quelle époque on peut les dater, à quel endroit les localiser. Il n’a pas encore été résolu par de nombreux et savants ouvrages.
Il est étonnant de constater avec quelle légèreté les très claires et précises traditions des Eddas au sujet de Ragnarök ont été mal interprétées, faussement datées et localisées. C’est ainsi que B. Kumnler a cru voir dans ces textes « *des souvenirs de l’introduction du christianisme* » (1950), « *du changement de croyances* » (1950; 1961), et « *de la coupure entre le paganisme et le christianisme* » (ibid.). On ne saurait pourtant découvrir dans aucun passage des textes de *Ragnarök* une seule allusion à « *l’introduction du christianisme* » ou à un « *changement de croyance* ».

Axel Olrik dit fort justement à propos de la Völuspa, source principale des traditions du Ragnarök : « Ses *tableaux de la nature, particulièrement riches, relèvent de la pure physique : le soleil est*

obscurci, la tempête fait rage, la terre brûle dans un embrasement général et s'engloutit dans la mer » (1922).

A cela s'ajoute qu'après ces cataclysmes qui provoquent le Ragnarök « *la terre réémerge de l'océan » (Völuspa,* 59), « *les Ases se retrouvent à nouveau sur la plaine de l'Ida » (Völuspa, 60).*

Dans la *Gylfaginning* on trouve à propos de la nouvelle époque succédant à la catastrophe du Ragnarök: « *La terre ressurgit de la mer, elle est de nouveau verte et belle dans les champs, tout pousse sans semence. Widar et Wali sont vivants car, ni la mer, ni l'embrasement de Suri, ne leur ont fait de mal. Ils habitent les champs de l'Ida où se dressait autrefois Asgard. Et puis, voici les fils de Thor, Modi et Magni, ils amènent avec eux Mjöllnir, enfin viennent Balder et Rôder. Ils s'assoient tous ensemble et parlent. Ils se rappellent les runes et discutent des événements des jours passés, du serpent Midgard et du loup Fenrir » (Gylfaginning, 53).*

Il n'y a donc aucune trace de « *nouveaux enseignements* » ni de *« changements de croyances* » comme Kummer prétend en introduire. Ainsi, sa datation de Ragnarök entre 963 et 1051 après J.-C. (1961) tombe-t-elle d'elle-même.

L'Edda très ancienne où l'on trouve la *Völuspa* est une collection de chants sur les héros et les dieux qui fut notée sur l'ordre de Snorri Sturluson (1179-1241) en Islande.

Nous connaissons les conditions de vie en Islande depuis son peuplement au Xe siècle, d'après les nombreuses histoires proches de la vie qui nous ont été très bien restituées par les sagas islandaises. Aucun autre pays d'Europe ne nous a permis, sur ces siècles passés, un regard aussi fidèle sur la vie, la pensée et les croyances de ses habitants.

Dans les sagas islandaises, il n'y a pas la moindre trace de ce que Kummer donne comme conséquence du Ragnarök et de « l'introduction au christianisme » : « Les anciennes coutumes paysannes disparurent, la lumineuse puissance des anciennes valeurs de la vie païenne s'éteignit. Les Dieux moururent en combattant, le peuple se sentit sans patrie et sans lois et les puissances du chaos semblèrent détruire l'ordre ancien » (1950). C'est le contraire qui est vrai : les Islandais adoptèrent le christianisme en l'an mille par une décision unanime du Thing (conseil). Durant très longtemps, les conceptions païennes et

chrétiennes vécurent côte à côte, aucune des anciennes règles de vie ne disparurent et aucun dieu ne mourut en combattant.
Kummer est lui-même obligé de l'admettre. Il écrit, à propos des nombreuses sagas: « *Le lecteur est déçu à juste titre lorsqu'il essaie en vain de découvrir dans la collection Thulé le récit et la profession de foi des temps païens en train de disparaître* » (1950).
Il ressort de tout cela que la datation et l'interprétation du Ragnarök de Kummer sont erronées.
Reste alors la question posée par le chercheur danois Berger Nerman : *Hur gammal är Völuspa ?* (1958) (« *Quel est l'âge de la Völuspa ? »).*
La Völa, la voyante païenne qui prêcha la Völuspa (le savoir de la voyante), dit que c'était « *le plus ancien savoir que je connaisse » (Völuspa,* 1).
Les Eddas donnent quelques indications sur l'époque où a dû naître ce « *savoir le plus ancien* ». Elles parlent des « *temps reculés où les Ases construisirent Asgard* ». Elles racontent que, sur la plaine de l'Ida, les Ases « *plantèrent du grain et martelèrent le cuivre » (Völuspa,* 8). Il n'est pas encore question de fer. Nous sommes donc à l'âge du bronze. Cette datation correspond à la dénomination de cet âge comme « l'âge d'or » (*Gylfaginning,* 14) et à la fréquente, mention de l'or, des bijoux d'or et des temples ornés d'or. Tout cela est valable pour l'âge du bronze au cours duquel, probablement grâce au commerce de l'ambre, « *des quantités vraiment considérables d'or affluèrent vers le Nord* » (Schilling, 1940).
« L'âge d'or » qui prit fin par le Ragnarök est donc l'âge du bronze. Par la suite et jusqu'à la rédaction écrite de l'Edda de Snorri, il n'y eut plus, dans l'Europe du Nord, ni richesse ni fertilité analogues.
Cette datation du Ragnarök à la fin de « l'âge d'or » est confirmée par la description des catastrophes causées par le Ragnarök. Cette description correspond avec les événements du XIIIe siècle que nous avons décrits plus haut et qui ne se sont jamais renouvelés depuis lors.
Nous avons vu également que ces cataclysmes commencèrent par une chaleur et une sécheresse qui tarirent les cours d'eau, détruisirent les marais et provoquèrent une grande famine sur notre planète. Les Eddas et des légendes analogues des pays germaniques rapportent que « l'air se dessèche » (Völuspa, 15), ou bien

que « l'eau se tarit, le marais se carbonise... voilà que le peuple souffre d'une effroyable détresse, une famine immense s'abat sur les enfants des héros » (Heliand, strophe 4310).

La sécheresse fut accompagnée ou suivie du « feu tombant du ciel » qui provoqua des incendies dans le monde entier. Dans les Eddas, on trouve : « *Après quoi Surt déchaîne le feu sur la terre et brûle le monde entier » (Gylfaginning,* 51). « *Surt arrive du Sud avec un feu dévorant... Le ciel se fend » (Völuspa,* 51). « *L'incendie court autour de l'arbre de vie* [la colonne du ciel], *sa grande chaleur monte jusqu'au ciel » (Völuspa,* 58). De grands séismes s'ensuivent. Dans les Eddas on lit: « *Ce qui arrive est inouï... Le monde s'effondre » (Völuspa,* 45). « *Les montagnes se brisent » (Völuspa,* 52). « *Yggdrasil tremble, le frêne est encore debout » (Völuspa,* 47). *« Plus loin, il arrive aussi que les montagnes tremblent au point que les arbres se libèrent du sol. Les montagnes s'effondrent, toutes les cordes et les courroies cassent et se rompent » (Gylfaginning,* 51). *« Loki se tord avec tant de violence que toute la terre tremble. » (Gylfaginning, 50). « Le frêne Yggdrasil tremble, tout sur la terre et dans le ciel est rempli de terreur » (Gylfaginning, 52). »*

La légende selon laquelle « *les arbres se libèrent de la terre et les montagnes s'effondrent* » ne peut provenir que de quelqu'un qui a vécu des phénomènes analogues. L'imagination humaine serait surfaite si elle pouvait penser à semblables événements.

Mais ils se sont néanmoins produits lors de très violents séismes.

Lors du tremblement de terre particulièrement violent du 21 mai 1960 qui ravagea tout le Chili, on a rapporté que « *des montagnes entières se transformèrent en avalanches de terre... Des arbres furent arrachés du sol avec leurs racines et tournoyèrent dans les airs* ». (Dr H. Berger, Puerto Mont, rapport sur le tremblement de terre du 21.5.1960).

Le père Charlevoix, qui a vécu personnellement le tremblement de terre très violent qui se produisit en 1662 au Canada, a raconté :

« Des montagnes entières se déracinèrent et s'implantèrent en un autre lieu. Des arbres volèrent en l'air à la verticale, comme si une mine avait explosé sous leurs racines. D'autres retombèrent sur la tête » (cité par A. Hermann, 1936).

Lors du cataclysme de la fin de l'âge du bronze, il s'agit d'un phénomène mondial. On n'en retrouve pas seulement le

témoignage dans les textes de Médinet Habou, dans la légende de Phaéton et dans les constatations de l'archéologie, mais aussi dans les Eddas: *« Alors tous les gouvernements allèrent aux sièges des conseils, dieux faiseurs de miracles, et délibérèrent pour savoir qui aurait détruit tout l'espace du monde » (Völuspa,* 25). Ou bien « *Surt veut détruire le monde entier par le feu » (Gylfaginning, 4).*

D'énormes raz-de-marée suivent ces violents séismes. On lit dans les Eddas:

« La mer du monde roule dans une colère géante, le serpent fouette les vagues,

Naglfar [le navire des morts] *rompt ses amarres » (Völuspá, 50).*

Ou:

« La mer s'élève en tempête jusqu'au ciel,
elle retombe sur la terre, l'air se dessèche » (Hyndluliodh, 39).

Le scalde Anor Jarkashald (vers 1 030) a rédigé les vieilles légendes en vers :

« Le clair soleil devient noir
le sol s'enfonce dans la mer » (in Kummer, 1962).

Nous avons vu plus haut les causes naturelles de ces phénomènes.

Il est encore question de l'obscurcissement du soleil dans d'autres passages des Eddas. On peut lire, par exemple:

« Noir devient le soleil,
dans les étés qui suivent,
tous les orages hurlent » (Völuspá, 26).

Ou:

« Il [le loup Fenrir] *dévore tout vivants les hommes près de mourir et rougit des puissants*
les palais d'un sang écarlate.
Les rayons du soleil étaient noirs,
ensuite durant les étés » (Völuspá, 14).

Ou encore :

« Comment le soleil pourrait-il venir dans le ciel clair si Fenrir l'a dévoré » (Völuspá, 27, Chant de Vafthrudnir, 47).

Fenrir, le monstre du ciel, s'appelle aussi « *le meurtrier de la lumière du jour* ». Il n'est pas douteux qu'il est question ici de l'obscurcissement décrit dans les textes égyptiens de 1200 av. J.-C. (voir plus haut). De même, la phrase : « *Fenrir rougit des*

puissants les palais d'un sang écarlate », correspond aux récits qui rapportent, en 1200, des pluies de sang et la coloration rouge du monde entier.

Les légendes et les traditions de nombreux peuples parlent de ces pluies de sang.

L'épopée finnoise *Kalevala,* selon D. Welding, « *contient des légendes traditionnelles vieilles de 3000 ans ».* On lit qu'à l'époque des grandes catastrophes mondiales qui déchaînèrent un incendie mondial et un raz-de-marée général, « *la terre fut arrosée d'un lait rouge* » (Rune 9, traduction en allemand de D. Welding, 1948).

Les Tatars des Monts Altaï parlent d'une catastrophe mondiale au cours de laquelle « *une pluie de sang tomba du ciel* » ensuite de quoi un incendie mondial se produisit (U. Holmberg, 1927).

Une chronique de la Frise du Nord datant du XVe siècle montre que de violentes éruptions volcaniques dans des contrées lointaines peuvent provoquer des lames de séisme sur les côtes de la mer du Nord, ainsi qu'un obscurcissement complet. On lit dans cette chronique: « *En l'an 1405, il s'est produit une haute inondation où de nombreux milliers de personnes se sont noyées. Cette inondation avait été annoncée par une terrible obscurité qui s'est produite le 17 juin de façon si forte qu'il fallut se tenir par les mains et que, pendant tout le jour, on ne put voir ni soleil, ni lune, ni étoiles » (Jahrbuch des Nordfries, Vereins, 1934).* Reiss et Stübel ont noté, d'après d'anciens récits grecs, malheureusement sans indication de date exacte que, cette même année, il y avait eu une forte éruption du volcan de Santorin. Cette éruption a peut-être un rapport avec le raz-de-marée et « *l'effroyable obscurité ».*

Les énormes masses de cendres et de poussières de météorites qui tournaient à cette époque (1200 av. J.-C.) devaient entraîner, du fait de l'affaiblissement du rayonnement solaire, une dégradation du climat avec d'énormes chutes de neige au Nord et des pluies diluviennes au Sud.

Il est question de cette dégradation du climat dans de nombreux passages des. Eddas. On y trouve par exemple : « *Une tempête de neige puis un vent coupant, puis c'est la fin des Ases » (Völuspá, 13).* Ou bien : « *Ensuite vient l'hiver que l'on appelle l'hiver des spirales avec de la neige qui vient de tous les points cardinaux, grand froid ou vent coupant, pas de soleil. Ce sont trois hivers qui se suivent sans soleil entre eux. Mais avant que trois autres grands*

hivers aient passé, il y a déjà de grandes batailles dans le monde » (Gylfaginning, 51).

Dans le chant de Vafthrudnir, la question angoissante est posée : *« Combien d'hommes vivront encore quand cet hiver sera terminé ?* » (Strophe 4).

Les Eddas nous fournissent également d'impressionnants renseignements sur la comète que les Égyptiens appellent Sekhmet, les Syriens Anat, les Parsis Gocihar, les Grecs et les Romains Phaéton ou Typhon.

Dans les Eddas, cette comète s'appelle « *Surter de Muspellheim ».*

Dans ce cas *muspell* comme *mutspelli* ou *muspilli* veut dire *« celui qui tue l'humidité* ». Dans la *Gylfaginning* on trouve: « *Dans ce vacarme, le ciel éclate en morceaux et, de là-haut, vient la chevauchée des fils de Muspell. Surt galope en avant avec le feu devant et derrière lui. Son épée est miraculeuse, elle brille plus clair que le soleil. Ils galopent jusqu'au champ de Wigrid... et forment une troupe qui étincelle. Ensuite, Surt lance le feu sur la terre et plonge le monde entier dans les flammes » (Gylfaginning, 51).*

Hohenöcker écrit : « *C'est là la grandiose et extraordinaire image d'une comète: Surter de Muspellheim avec son épée étincelante comme chef, tête lumineuse d'une queue de flammes géantes qui reste groupée dans le ciel et qui, pour finir, comme le Phaéton des Grecs, enflamme toute la terre » (D. G.* G. 1974, Nr. 2).

Dans les textes égyptiens contemporains et dans le récit de l'Atlantide qui les reproduit, il est largement question du fait que ces catastrophes naturelles forcèrent les, peuples de la mer du Nord a entreprendre une grande expédition guerrière qui les conduisit jusqu'aux frontières de l'Égypte *(Timée,* 25b; *Critias,* 120d).

Les Eddas parlent de cette expédition mais elles ne disent toutefois pas où les hommes sont restés.

Dans la *Völuspá* on, trouve: « *Je prédis cela comme la première guerre des peuples dans le monde » (Völuspá, 42)*; ou: *« Tous les hommes doivent quitter leur patrie » (Völuspá, 57)*; ou: *« Temps de la hache, temps de l'épée, les boucliers se brisent, temps du vent, temps du loup. Avant que l'humanité ne meure, aucun homme n'épargnera son prochain » (Völuspa, 42)*; ou encore : « *Mais avant que passent trois autres hivers, il y aura de grandes batailles dans le monde entier » (Gylfaginning, 51*).

Nous avons vu plus haut que toute la région entre Héligoland et le continent fut engloutie au XIIIe siècle av. J.-C. et qu'elle réémergea à l'âge du fer. Cela se retrouve dans la *Völuspá* et dans la *Gylfaginning'. « Tous les Ases se réunissent et s'entretiennent, ils se rappellent les runes et parlent des événements des temps anciens [...]. » (Gylfaginning,* 53).
C'est une réminiscence confirmée que le pays « *où se dressait Asgard » a* ressurgi de la mer.
On pourra en dire autant des tablettes d'or que les Ases utilisaient jadis et qu'ils retrouvent. Nous avons vu plus haut que sur l'île de Basileia, les rois « *inscrivaient toutes les décisions qu'ils avaient prises sur une tablette d'or, qu'ils exposaient comme une plaque commémorative » (Critias,* 120c). Lorsqu'il est question des runes dont les Ases se souviennent, est-ce aussi une réminiscence fiable?
Ce rapide survol montre que les Eddas contiennent un souvenir valable des cataclysmes du XIIIe siècle av. J.-C. En d'autres termes : les Eddas ne nous donnent pas, comme Kummer voudrait le faire croire, « *des souvenirs de l'introduction du christianisme »* qui, à l'époque de la rédaction de ces chants primitifs, appartenait à un passé tout récent. Ils nous fournissent plutôt « *le récit le plus ancien que je connaisse* », comme l'annonce en exergue de ses chants la voyante Völa.
Mais ce résumé montre aussi que Kleemann a raison quand il conclut : « *Les légendes et les contes locaux sont étonnamment fiables. Tout ce qui paraît possible frise littéralement le fabuleux ».*
Mais on voit aussi que Ragnarök et l'engloutissement d'Asgard n'ont rien à voir avec le « *domaine spirituel de grandes luttes idéologiques* » (Kummer), mais sont le fait bien terrestre de grands cataclysmes naturels.

Localisation d'Asgard

Nous avons vu qu'Asgard était une construction tout à fait terrestre. Elle est engloutie par la mer et plus tard, l'île sur laquelle elle se dressait autrefois, émerge à nouveau. Widar et Wali « *habitent la plaine d'Ida où se dressait autrefois Asgard* ». La *Gylfaginning (14)* dit : « *C'est le plus grand et le plus beau bâtiment de la terre ».* Ce sont là des indices qu'une construction

terrestre a servi de modèle pour concevoir Asgard.
Mais où était donc Asgard?
Les Eddas nous fournissent de nombreuses indications à ce sujet: « *Comment s'appelle l'île où les Ases mélangeaient avec Surt le sang des épées?* » *(Fafnismal,* 14; Edda islandaise, 178). Asgard se trouvait donc sur une île.
Asgard était une terre sacrée, car on lit dans le *Grimnismal* (4) : *« Le pays est sacré que je vois s'étendre près des Ases et des Aibes* ». À l'est d'Asgard, se trouvait une terre d'abondance, dont la *Völuspá* dit: « *De l'Est, serpente un fleuve - épées et couteaux! Slidrest son nom* » *(Völuspá,* 36). Le fleuve Slidr est cité à un autre endroit avec le fleuve Hridr *(Grimnismal,* 28). Ce sont les anciens noms de la Schlei et de la Rheider par lesquels on avait établi une importante liaison par bateaux entre la grande baie maritime de la mer du Nord, aujourd'hui la vallée de l'Eider, et la mer Baltique.
Au XIIe siècle de notre ère, la vallée de l'Eider était encore une baie pénétrant profondément dans les terres et par laquelle on pouvait joindre la grande et la petite Rheide. Par la Rheider et la Schlei on gagnait alors la Baltique (voir *Olaf Tryggeson Saga* dans *Oldnord. Sagner,* vol. 1).
L'historien danois P. Grave est le premier à avoir identifié le fleuve Slidr avec la Schlei et le Rhidr avec la Rheider (1961). On lit plus loin : « *A l'est d'Asgard un Ancien réside à Jamwith* » *(Völuspá,* 40).
Jarnwith est cité dans le relevé des propriétés du roi Waldemar Il (mort en 1241) comme étant la forêt au bord de la Jarne, ancien nom de la Treene (Gutenbrunner, 1949).
La localité nommée actuellement Janneby sur la Treene (Jarne) s'appelait autrefois Jarneby et se trouvait dans la forêt de Jarnwith.
La Jarne (Treene) prend sa source au sud de Flensburg et coule vers le Sud pour se jeter dans l'Eider à Friedrichstadt. Asgard devait donc se trouver à l'ouest de la forêt de Jarnwith.
D'autres événements se passent également à l'est d'Asgard. Njörder est envoyé dans l'Est comme otage d'Asgard *(Lokasenna,* 34). Lorsque Thor part en guerre contre les Jötes, il se dirige toujours vers l'Est *(Völuspá,* 50, 51 ; *Lokasenna,* 34) P. Grave identifie les *Jötes* avec les Jutes. Comme les Jötes sont fréquemment mis au même rang que les Danois, l'opinion de Grave pourrait bien être justifiée. Les *Jötes* ou Jutes peuplaient la dorsale centrale du Schleswig, donc à l'est de la Frise du Nord. Nous apprenons

encore que Fenrir, à Asgard, tombe « *dans l'embouchure du fleuve » (Lokasenna*, 41). Dans un autre passage, il est question des « flots de boue » dans lesquels Fenrir est plongé *(Völuspá, 39).*
D'autres renseignements aident à localiser Asgard : « *A Asgard, devant les portes du Walhalla, il y a un bois que l'on appelle Glasir* [ambre] » *(G. Neckel,* 1914). Dans *la Helgakvida,* ce bois s'appelle « Glasislundr », c'est-à-dire « forêt de l'ambre ». Les champs autour d'Asgard sont appelés également *glasir vellir* (champs d'ambre). Asgard se trouvait donc dans la région de l'île de l'ambre que les Romains avaient nommée « Glaesarien » certainement à partir du mot germain *glas* (ambre) (Pline, *Histoire naturelle*, IV, 96; XXXVII, 35).
Ainsi, on peut déterminer la situation d'Asgard ou du sanctuaire qui a servi de modèle pour la dépeindre : Asgard se trouvait dans la région de l'île de l'ambre, dans l'embouchure du fleuve de l'ambre, à l'ouest de Jarnewith, des fleuves Slidr et Rhidr, dans les « flots de boue », c'est-à-dire dans les hauts-fonds vaseux de l'estuaire.
Nous avons sous les yeux avec les Eddas une sorte de récit de l'Atlantide germanique, c'est-à-dire un récit sur la position de « l'île sacrée » dans la région de l'ambre de l'âge du bronze, sur son « âge d'or » et sa disparition dans un incendie mondial et un déluge ainsi que sur sa réapparition plus tard.
En dehors de ces concordances entre les données du récit de l'Atlantide et les traditions des Eddas, que nous venons d'étudier, il y en a encore d'autres.
Par exemple il est dit: « *Asgard qui fut nommée aussi Troja » (Agardr, that kollum ver Troja) (Gylfaginning, 8; cf. O. S. Reuter, 1921*). Nous avons déjà vu que le temple sur la Basileia d'Atlantis était disposé sous la forme d'un labyrinthe *(Trojaburg)* ou d'un *Walburg.* Au centre d'Asgard se dressait Mjotvidr, l'arbre suprême qui, dans les Eddas, s'appelle également « le frêne Yggdrasil » *(Völuspá*, 2,46,47 ; Kummer, 1961). Il s'agit là d'un symbole du support de la colonne du ciel. D'après les Eddas « *il brille d'ambre et Ottar le rougit du sang frais d'un bœuf» (Hyndlalied, 10)* ce qui correspond à la colonne dressée au centre du temple de Basileia.
C'est autour de cet « arbre suprême » ou colonne du ciel, que se rassemblent les Ases. C'est là qu'ils siègent en conseil, ce que nous savons aussi sur les dix rois de l'empire d'Atlantis.

D’après les Eddas, deux sources y jaillissent. L’une s’appelle « Mimis » et l’autre « Urdr » *(Völuspá,* 5*, II, 33; Gylfaginning, 15).* Les temples d’Asgard sont richement ornés d’or, d’argent et d’ambre. On nous dit : « *C’est le plus grand et le mieux construit de tous les bâtiments de la terre. De l’extérieur et de l’intérieur, il a l’air fait d’or pur » (Gylfaginning, 14)*. Il y a beaucoup d’autres concordances entre les données concernant « l’île sacrée » dans le récit de l’Atlantide et la description d’Asgard dans les Eddas.

Asgard est entourée d’une enceinte de pieux *(Völuspá, 24)*, comme le temple et le château royal de Basileia. Tout comme dans la légende de Phaéton qui tombe dans l’embouchure de l’Eridanos, l’effroyable apparition céleste de Fenrir s’abîme dans l’embouchure du fleuve près d’Asgard *(Lokasenna, 41)*.

De même que « *dans les domaines d’Atlas, les Hespérides gardent les pommes d’or » (Argonautiques, IV, 1397)*, de même « *Idun protège à Asgard les pommes que les dieux mangeront quand ils vieilliront, ensuite tous redeviendront jeunes » (Gylfaginning,* 26). Les dix rois, lors de leur grand conseil, portent un long manteau bleu. Odin, à Asgard, porte lui aussi le manteau bleu du ciel. Sur la Basileia d’Atlantis, comme à Asgard, se trouvait le siège du grand conseil et du tribunal. Sur les deux îles il y avait des tablettes d’or avec des inscriptions et également de grandes richesses en objets d’or etc. etc.

La connaissance des événements qui se sont déroulés au XII le siècle av. J.-C. nous donne la clé de la solution d’un très ancien problème.

Tous les spécialistes de l’histoire religieuse ont remarqué que les Égyptiens, les Hébreux, les Perses, les Hindous, les Chinois, les Grecs, les Romains et bien d’autres peuples ont un « *schéma eschatologique* », c’est-à-dire une théorie des fins dernières de l’homme et de l’univers, avec d’étonnantes similitudes. Dans toutes ces eschatologies, il est question d’une monstrueuse apparition flamboyante dans le ciel. On l’appelle « étoile de feu », « comète de feu » ou « boule de feu ». Ce phénomène céleste déchaîne d’épouvantables cataclysmes sur toute la Terre et, finalement, hommes et dieux meurent.

La concordance entre les schémas eschatologiques de ces nombreux peuples a entraîné de nombreuses hypothèses pour savoir quels peuples avaient emprunté à d’autres leur théorie à ce sujet. Les Hébreux l’auraient copiée sur les Égyptiens ou les

Perses, les Perses sur les Hindous, les Hindous sur les Chinois, les Grecs sur les Perses ou sur les Hébreux, les Romains sur les Grecs, les Germains sur les prophètes de l'Ancien Testament.
Les hypothèses savantes sont aussi nombreuses que les savants qui les ont conçues.
Mais on peut prouver qu'il n'y a pas eu emprunt d'un schéma eschatologique d'un peuple à un autre. Les similitudes entre les schémas s'expliquent autrement!
Tous les peuples de la Terre ont vécu les catastrophes du XIIIe siècle av. J.-C. de la même façon, c'est-à-dire comme une sorte de fin du monde.
Les survivants furent convaincus que, lorsque la fin définitive des hommes et du monde viendrait, elle se produirait exactement suivant le schéma des cataclysmes du XIIIe siècle av. J.-C.
C'est ainsi que le schéma eschatologique contient les réminiscences des calamités de cette époque qui ont été projetées dans l'avenir. Ces souvenirs ont été très fréquemment ravivés. Chaque fois qu'une comète apparaissait dans le ciel, et cela a été fréquent au cours des temps (la comète de Halley apparaît tous les 76 ans), les peuples redoutent que ne se reproduisent les catastrophes qui ont été autrefois si destructrices et que, cette fois, elles causent la fin du monde.
La similitude des schémas eschatologiques chez des, peuples différents, ne vient pas de ce qu'ils les auraient empruntés les uns aux autres, mais du fait que tous les peuples de la Terre ont vécu ces catastrophes mondiales de la même façon et qu'ils en ont conservé le souvenir.
Le mythe de Ragnarök n'a donc pas été emprunté comme le pensent Pipping, Neckel, Kummer et d'autres, aux prophètes de l'Ancien Testament. Il est une réminiscence primitive propre aux Germains et parfaitement indépendante d'autres schémas eschatologiques, des catastrophes du XIIIe siècle av. J.-C.
Divers chercheurs ont confirmé par l'étude des Eddas que les traditions concernant Asgard, sa disparition et sa réapparition, sont des traditions de la côte occidentale du Schleswig-Holstein. Axel Olrik a été le premier à faire remarquer que les légendes et les traditions traitant de l'engloutissement dans la mer et de la réémergence de campagnes fertiles, sont très nombreuses dans cette région, mais qu'elles n'existent pas dans le reste des territoires germaniques (1922).

Plus tard, Hugo Pipping a étudié les noms qui nous sont transmis par la *Völuspá* et il a constaté « *qu'ils ne se situent dans les régions nordiques que dans le sud Danemark* » (cité par Gutenbrunner, 1949). On notera que Hugo Pipping fait appartenir le Schleswig-Holstein au « sud Danemark ».
S. Gutenbrunner arrive aux conclusions suivantes : « *C'est donc là une partie de la croyance des anciens habitants du Holstein en la fin du monde que la Völuspá conserve dans les vers 40-42* » (1949).
Nous sommes donc d'accord avec des savants allemands et danois pour localiser Asgard dans le pays de l'ambre « *près de la côte occidentale du Schleswig-Holstein* ». Par là même, le problème est également résolu de « *savoir la part de vérité que contiennent ces traditions d'Asgard et de Ragnarök, à quelle époque il faut les dater et en quel endroit les localiser ». Les légendes d'Asgard et de Ragnarök contiennent des réminiscences de l'île sacrée (qui, peu, avant 1200 av. J.-C., disparut et réapparut ensuite partiellement) et du plus sacré des sanctuaires des Germains de l'âge du bronze. Cette île se trouvait dans le territoire de l'ambre de l'Antiquité, entre Héligoland et le continent. Elle est identique à Basileia à l'île sacrée du récit de l'Atlantide. »*

Pytheas de Marseille

Nous avons déjà vu plus haut que l'île de Basileia qui était autrefois protégée par le massif rocheux d'Héligoland fut submergée par la catastrophe du XIIIe siècle. Elle réapparut ensuite, dévastée et déchiquetée, lors du « *retrait de la mer du Nord à l'âge du fer ».*
C'est un phénomène fréquent sur les côtes de la mer du Nord. Des îles sont englouties et réapparaissent après le retrait des hautes eaux.
Nous avons également vu plus haut que Marcellus a rapporté ce qui suit sur la réapparition des îles : « *Cette île de l'Atlantide aurait été submergée et détruite par la mer. Là où elle se trouvait autrefois, il y a maintenant sept petites et trois grandes îles dont la plus importante est également consacrée à Poséidon ».*
Le retrait de la mer du Nord à l'âge du fer fit baisser le niveau des eaux d'environ 3 m. Il importe peu, en ce qui nous concerne, qu'il

s’agisse d’un abaissement du niveau des eaux ou d’un soulèvement du continent. C’est une question où les experts s’opposent.

Mais il est certain que dans la région où Basileia fut engloutie à l’âge de la pierre, diverses parties réapparurent à l’âge du fer et purent être de nouveau habitées. La plus grande de ces îles reprit son nom de Basileia, elle fut à nouveau consacrée à Poséidon et redevint la principale île de l’ambre.

En 350 environ av. J.-C., Pythéas de Marseille a visité cette île; il a décrit sa position avec exactitude et il l’a de nouveau nommée Basileia.

Pythéas était un homme très instruit. Il fut le premier à introduire les observations astronomiques et les calculs mathématiques dans les connaissances géographiques. C’est pourquoi ses récits ont une grande valeur. Malheureusement, son principal ouvrage, *Péri Okeanou (Autour de l’océan),* a été perdu.

Mais ses découvertes étaient à la fois si nouvelles et si importantes que de nombreux géographes de l’Antiquité entrèrent en conflit avec lui et, ce faisant, citèrent des passages plus ou moins longs de son œuvre.

Ce dernier raconta de façon particulièrement détaillée sa croisière au pays de l’ambre, à l’embouchure du fleuve Eridanos.

Comme ce pays intéressait énormément les Anciens, ils nous ont transmis de nombreuses citations sur le pays de l’ambre. J. H. Mette, en 1952, et D. Stichtenoth, en 1950, ont réuni ces citations prises dans les œuvres les plus diverses des auteurs de l’Antiquité.

S. Gutenbrunner écrit: « *Les extraits du récit du voyage contenus dans l’ouvrage de Pythéas Péri Okeanou, sont de plus en plus nombreux lorsqu’il est question du Nord, car les écrivains de l’Antiquité, qu’ils fissent confiance à Pythéas ou qu’ils tentassent de le faire passer pour un menteur, s’intéressaient à ses découvertes de ce Nord, jusqu’alors inconnu* » (1939).

Nous apprenons, grâce à ces citations, que Pythéas appelait la principale île de l’ambre Basileia et aussi Abalus. Il la situait à « *une journée de voyage de la côte, dans la mer de vase* ». Elle était abritée par un rocher « avec beaucoup de falaises » sur lequel Hephaistos, le dieu forgeron, possédait des forges, des enclumes de bronze, des soufflets etc. (Pline, *Histoire naturelle, 37,* 35; Apollonios de Rhodes, *Argonautiques,* IV, 580, 585, 760, 820).

L’île de l’ambre, Basileia, se trouvait dans la mer de vase « vers l’océan » (Diodore, V, 23). Mais non pas « *dans l’océan* ». La mer

de vase ne se compose « *ni de terre, ni de mer, ni encore d'air, mais d'un mélange de tout cela elle ressemble à un poumon marin et l'on ne peut ni y marcher, ni y naviguer. Cette mer ressemblant à un poumon marin aurait été vue par Pythéas en personne* » (Strabon, II, 4, Chap. 1).

La dénomination « poumon marin » fait penser que Pythéas aurait repris une expression des habitants de l'estuaire, car ils disent encore de nos jours que « la mer respire ».

Thoedor Storm parle de « *la mystérieuse respiration de la vase en fermentation* ». Ce bruit provient du fait que des milliards de vers de sable, de petits crabes et de coquillages qui se trouvent à quelques centimètres sous le sable, expulsent, à marée basse, de petites bulles d'air et de minuscules jets d'eau. C'est l'origine de la *« mystérieuse respiration de la vase en fermentation* » ainsi que de l'expression « *poumon marin ».*

Un autre passage fait penser que Pythéas aurait adopté des façons de parler propres à l'Europe du Nord.

Geminus (vers 70 av. J.-C.) cite Pythéas et dit entre autres: *« Dans ces régions où le jour le plus long dure 17 à 18 h, Pythéas y est sûrement allé lui-même. Il dit en tous cas, dans son ouvrage Péri Okeanou: "Les Barbares nous montrèrent où dort le soleil", car il était exact que, dans ces régions, la nuit est courte; pour les uns, deux, et pour les autres, trois heures, de sorte qu'a près son coucher, le soleil se lève à nouveau après un court délai* » (VI, 8).

Cosmas (début du Vie siècle après J.-C.) rapporte: « *Pythéas de Marseille dit dans son ouvrage, Péri Okeanou, que lorsqu'il séjournait dans les régions de l'extrême Nord, les Barbares de l'endroit lui montrèrent le lit de repos du soleil, parce qu'il y est toujours pendant la nuit » (Topographie chrétienne de l'univers, II, 82, 18).*

Assurément, Pythéas s'est entretenu avec les habitants des pays qu'il a visités. C'est pourquoi, dans les citations de son œuvre qui ont été conservées, on trouve constamment: « *Les habitants me racontèrent... »* ou « *les Barbares racontaient... ».*

Son ouvrage était donc composé d'observations personnelles, de mesures astronomiques et de récits des habitants des côtes et des îles visitées.

Nous apprenons ainsi que l'île de Basileia était le premier entre-pôt et le plus important de l'ambre. De là, il était envoyé aux tribus voisines sur le continent. L'ambre était jeté sur les côtes de

Basileia en si grande quantité « *que les habitants l'utilisaient en guise de bois pour leurs feux et le vendaient aux Teutons voisins* » (Pline, *Histoire naturelle*, 37, 35).
Sur l'île de Basileia, il y avait un palais royal, des murs défendus par des tours et un port abrité derrière les rochers. Le dieu du fleuve Eridanos, s'appelait Aigaios, sa fille Mélitè (Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, 537). Cette dernière, violée par Héraklès « *avait mis au monde le robuste Hyllos* ».
Pythéas a appelé les habitants de l'île sacrée Elektris les Hyperboréens *(Argonautiques*, IV, 614), ou encore les Phéaciens *(Argonautiques*, IV, 538,548,769,823, etc.).
La dénomination de ces habitants comme des Hyperboréens est compréhensible car il existait une légende qui localisait les Hyperboréens dans le pays de l'ambre, près du fleuve Eridanos (cf. Preller-Robert, *Griechische Mythogie*, 1884-1891, article *Hyperboreer).*
La dénomination de ces habitants comme Phéaciens pose un problème. Nous verrons que l'identité des habitants d'Elektris = Phéaciens = Hyperboréens est justifiée.
La question est de savoir comment Pythéas y est parvenu. A-t-il, comme Homère, connu une ancienne légende mycénienne sur le pays de l'ambre = pays des Phéaciens? Les Grecs mycéniens importaient déjà de grandes quantités d'ambre de la côte occidentale du Schleswig-Holstein longtemps avant la création des épopées homériques.
Il est certain que les trafiquants d'ambre apportaient en Grèce des renseignements et des récits concernant le pays de l'ambre. Cela a été mis en valeur très souvent (E. Krause, 1891; D. Stichtenoth, 1955, 1959). Homère et Pythéas ont visiblement utilisé, chacun de son côté, ces récits. Il a existé une *Argonautique* antérieure à Homère (Th. von Scheffer, 1947) qui racontait leur téméraire navigation jusque dans la mer du Nord et le pays de l'ambre. Cette « très ancienne épopée des Argonautes aujourd'hui perdue » (von Scheffer) a peut-être été le document commun qui a servi pour la description, du pays des Phéaciens par Homère, et par Pythéas.
Il n'est pas vraisemblable que Pythéas ou Apollonios de Rhodes aient emprunté à Homère le nom de Phéaciens pour les habitants du pays de l'ambre et le nom de « île sacrée Elektris » pour leur île Royale. En effet, il y a dans les *Argonautiques* des noms et des

légendes qui ne se trouvent pas dans la « Phéacie » d'Homère et qui ne peuvent donc provenir de ses œuvres. Ainsi en est-il pour le nom de Basileia comme « île sacrée d'Elektris » ou pour le nom du fleuve Eridanos et celui de son dieu Aigaios et de la fille de ce dernier, Mélitè.

Un autre passage des *Argonautiques* qui ne peut provenir des épopées homériques, est le récit concernant Heraklès. Le héros aurait engrossé, au pays des Phéaciens, la fille du dieu du fleuve Aigaios, « Mélitè la naïade » et Mélitè aurait mis au monde « le robuste Hyllos ». On trouve:

*« Dès qu'il fut un homme il ne voulut pas plus longtemps habiter l'îl*e *où régnait fièrement Nausithoos.*

Rassemblant le peuple des Phéaciens Hyllos partit sur la mer de Chronos » (Argonautiques, IV, 356).

Chez de nombreux auteurs de l'Antiquité, la « mer de Chronos » est le nom donné à la mer du Nord (F. G. Welcker, 1832, I, 25; Ukert, 1846, III, 405 ff).

Nausithoos, chez Homère, est l'ancêtre de la race royale des Phéaciens *(Odyssée,* VI, 7). Nous avons déjà parlé de Hyllos. Il était le chef des peuples de la mer du Nord (Héraclides), qui succomba dans le combat singulier, avec Echémos de Tégée. C'est parce qu'Hyllos fut engendré par Héraklès et Mélitè au pays de l'ambre, que l'on a donné aux peuples de la mer du Nord le nom d'Héraclides.

Ces noms et les récits concernant le pays de l'ambre n'apparaissent pas dans les épopées homériques, et Pythéas ne pourrait donc pas les leur avoir empruntés.

D'autre part, il manque dans les *Argonautiques* de nombreux passages importants qui se trouvent dans la « Phéacie » d'Homère, et que Pythéas aurait sûrement évoqués s'il s'était inspiré de l'*Odyssée* pour sa description du pays des Phéaciens. Le thème central de la « Phéacie » est le séjour d'Ulysse parmi les Phéaciens. On ne le trouve pas dans les *Argonautiques.*

La « Phéacie » d'Homère et les *Argonautiques* présentent le couple royal des Phéaciens, Alkinoos et Arété *(Argonautiques,* IV, 779, 995, 1009, 1113 etc.). Mais alors, que chez Homère la fille du roi, Nausicaa, joue un rôle important, les *Argonautiques* ne la mentionnent pas.

Il y a donc entre les deux œuvres de nombreux points de convergence mais aussi beaucoup de différences. Chacun des deux

poètes dispose d'une matière personnelle étendue, que l'autre ignore. Cela laisse supposer qu'Homère, Pythéas ou Apollonios ont pris pour fondement de leur description du pays, une épopée des Argonautes beaucoup plus ancienne. En conséquence, il n'existe pas de dépendance directe entre la « Phéacie » d'Homère et l'épopée des Argonautes, plus récente.

Pour ce qui nous intéresse, l'important est que Pythéas a défini le pays de l'ambre sur la côte occidentale du Schleswig-Holstein comme le pays des Hyperboréens et aussi celui des Phéaciens.

Il a décrit exactement la position de l'île royale et déterminé avec précision sa latitude géographique. Pline écrit, en se référant à Pythéas : « *Le neuvième cercle passe par la Bretagne et le pays des Hyperboréens. Là, le jour le plus long, dure 17 heures » (Histoire naturelle,* VI, 219). C'est exactement la latitude correspondante car au 54° 1' de latitude nord, le jour le plus long de l'année dure 17 heures (K. Müllenhoff, 1870); Stichtenoth, 1959). Héligoland se trouve à 54° 7' de latitude nord.

Les renseignements de Pythéas sur Basileia (ou Abalus ou l'île sacrée Elektris), ont provoqué une littérature importante. Le géologue et océanographe E. Wasmund, a situé cette île sur la dorsale, aujourd'hui submergée, qui s'étend entre Héligoland et l'Eiderstedt et qui s'appelait autrefois Süderstrand. Cette opinion, qui correspond aux résultats de nos travaux, est confirmée par tous les véritables spécialistes de l'histoire et de la géologie de cette région.

Le germaniste R. Much a montré dans son étude du dieu Balder, que le nom d'Abalus est lié directement au nom d'Avallon ; comme dans le mythe celtique, cette île s'appelle aussi *insula pomonum,* l'île aux pommes. A partir de là, Much relie par le truchement de la légende du jardin et des pommes des Hespérides, cette île aux pommes rajeunissantes de Idun.

Un autre nom de l'île dans le mythe celtique est *insula vitra,* ou *Glasinsel.* Nous avons montré plus haut que les mots à radical *glas* concernent l'ambre.

S. Gutenbrunner (1930) et O. Huth (1955) ont confirmé les opinions de Much et les ont complétées.

L'archéologue Cl. Ahrens a localisé l'île de l'ambre, Abalus, *« entre Héligoland et le continent* » (1966). Il pense que « *nous pouvons interpréter le récit de voyage de Pythéas et dire qu'au IVe siècle, il y a eu une ou plusieurs îles entre Héligoland et le continent, et que la carte des isobathes le confirme. En d'autres*

termes, Héligoland était la partie la plus grande et la plus élevée d'une chaîne d'îles qui s'avançaient en pleine mer, situation exceptionnelle dans la région de la presqu'île cimbrienne et du plat pays de l'Allemagne du Nord ».

CHAPITRE VII
HOMÈRE ET L'ATLANTIDE

Valeur historique des épopées homériques

Les épopées homériques ont, dès l'Antiquité, incité de nombreux lecteurs à localiser en certains lieux déterminés les
théâtres des événements que raconte le poète.
On, voyait dans Homère un homme omniscient, d'essence divine (W. Schadewald, 1942). On était convaincu que dans ses œuvres, il avait chanté des événements véritables.
C'est ainsi que beaucoup d'îles et de villes se disputent l'honneur, non seulement d'être la patrie d'Homère, mais aussi celui d'être l'île de Calypso ou de Circé, le pays des Lotophages ou celui des Cyclopes, ou l'île Royale des Phéaciens.
Plus tard, des savants grecs ont refusé toute tentative de localisation. Ératosthène (vers 210 av. J.-C.) a eu ce mot savoureux: *« Quiconque veut découvrir les endroits visités par Ulysse doit d'abord trouver le savetier qui a cousu l'outre d'Eole »* (cité par Strabon, I, 24). Ératosthène en jugeait ainsi parce qu'il était d'avis qu'Homère « *n'avait créé ses contes qu'avec son imagination* » (cité par Strabon, I, 24).
Des siècles durant, de nombreux savants ont souscrit à ce jugement. Et même, il y a environ un siècle et demi, on commença non seulement à considérer les poésies d'Homère, mais Homère lui-même comme un produit de l'imagination. On découpa les chants homériques en d'innombrables petits morceaux que l'on data arbitrairement et que l'on attribua à différents auteurs. Ainsi, le poète fut dissous dans une infinité de rhapsodes anonymes, et Homère lui-même, avec son œuvre, expédié dans le monde de la fable.

Mais entre-temps, un renversement de tendance se préparait. Un admirateur enthousiaste d'Homère, Heinrich Schliemann, entra en lice, convaincu que l'origine des chants homériques ne devait

pas être recherchée dans le domaine des fables, mais dans celui de l'histoire.

Il arriva à Schliemann ce qui se produit pour l'auteur du présent ouvrage, qui prétend la même chose au sujet du récit de l'Atlantide.

Schliemann fut abreuvé d'opprobre et de calomnies. On le diffama aux yeux du public comme un « extravagant », et un « escroc ». Parmi les « contestataires » d'Homère, quelques fonctionnaires titulaires de chaires universitaires se firent spécialement remarquer. Le professeur Stark, à l'époque « une autorité allemande » (E. Ludwig, 1932), stigmatisa les publications de Schliemann sur Troie en les qualifiant de « *charlatanerie propre à tourner l'esprit* ».

Un directeur de musée écrivit lorsque Schliemann présenta ses trouvailles : « *Cet homme est un fraudeur* ».

L'influent directeur de la Bibliothèque de l'université d'Athènes déclara à propos de Schliemann : « *En fin de compte, cet Allemand de nationalité américaine qui nous promet ici une maison où il veut exposer ses trouvailles, a gagné sa fortune en faisant de la contrebande. Peut-être n'a-t-il même pas trouvé ces objets dans des fouilles, mais chez un brocanteur. Et qu'a-t-il donc trouvé ? Des poteries ! Qui nous dit que ces poteries ne sont pas falsifiées ?* » (Ludwig, 1932).

Une savante maffia s'efforça de diffamer Schliemann aux yeux du public en le traitant constamment de « *dilettante* ». Parmi ces messieurs, quelques-uns refusaient de lire l'ouvrage de Schliemann, ou de regarder ses trouvailles.

Mais Schliemann, convaincu de la justesse de ses travaux, osa braver le monde des savants de son temps. Il méprisa les insultes de ses contradicteurs et, poursuivit son chemin sans se laisser influencer. Il faisait tellement confiance aux indications d'Homère, qu'il parcourut, montre en main, le chemin du cap où, d'après Homère, les Achéens avaient installé leur camp et leurs navires, afin de déterminer l'endroit où se trouvaient les murs de Troie.

Ce faisant, il fut convaincu que, contrairement à la tradition et à l'opinion des savants, Troie ne pouvait se trouver à Bunarbashi, mais enterrée sous la colline de Hissarlik. Là, Schliemann commença de creuser bien que le monde scientifique tout entier le trai-

tât de « *fou et extravagant* » parce qu'il prenait au sérieux les récits d'Homère.

Et Schliemann trouva! Il trouva même plus que ce qu'il attendait. Il exhuma les ruines des murailles et des palais. Il découvrit d'innombrables poteries et céramiques et un précieux trésor d'objets d'or qu'il tint pour celui de Priam. Même si ce trésor était plus ancien que ne le supposait Schliemann, (la science de la datation était encore en culottes courtes), il n'en prouvait pas moins que « la riche llion » d'Homère avait été enfin découverte.

Bien entendu, le monde des « savants » tenta de réfuter ces preuves convaincantes de la justesse des travaux de Schliemann. On prétendit qu'il avait « fourré » ce trésor dans la terre, qu'il était un « *faux-monnayeur, un trompeur, un esbroufeuf* », ou qu'il était *« digne d'un asile de fous ».*

L'archéologue A. Furtwangler, père du fameux chef d'orchestre, décrivit Schliemann comme un « *repoussant voyou, confus, sans retenue et à l'esprit dérangé* » (A. Furtwangler, *Briefe,* Stuttgart, 1965).

Aujourd'hui, les recherches de Schliemann sont partout reconnues pour valables. On a honte du scandaleux comportement de ses « savants » contradicteurs. On le fête comme « *le pionnier de la recherche archéologique de la Grèce* », et on passe sous silence son combat contre les gens en place.

Le grand savant Max Planck a bien raison d'écrire à propos de ses amères expériences: « *Une nouvelle vérité scientifique ne s'impose pas par le fait que ses adversaires sont convaincus et se déclarent éclairés, mais parce que les adversaires meurent et parce que la génération montante est informée a priori de cette vérité* » (Max Planck, 1948).

Le triomphe de Schliemann fut également celui d'Homère. Il apparut à nouveau comme le poète unique, comme « *le vrai, le grand, l'immortel Homère* » (E. Drerup). L'opinion sur la valeur historique des épopées homériques tourna de façon si complète que le professeur W. Dôrpfeld, collaborateur, ami et conseiller de Schliemann déclara : « *Lorsque, par contre, dans mon livre "Die Heimkehr des Odyssens", comme Walter Leaf dans le sien Homer and the history, je déclare que les épopées homériques sont une source inappréciable pour l'histoire la plus ancienne, la*

géographie et la culture de l'Europe, je n'agis pas ainsi par naïveté et manque de sens critique, mais après de longues et sérieuses études scientifiques ».

L'archéologue viennois Fr. Schachermeyr a déclaré: « *Les épopées homériques doivent trouver leur utilisation comme sources historiques.* À *côté de tout ce qui a été complètement transformé et inventé, elles nous apportent quantité de renseignements sur l'époque mycénienne, fidèlement conservés* » (Fr. Schachermeyr, 1929).

Lorsque, dans le chapitre suivant, nous accordons plus de confiance au savoir et aux indications historiques d'Homère que ce n'est généralement le cas aujourd'hui encore, c'est parce que nous, nous suivons les traces de Schliemann et de Dôrpfeld dont la confiance dans la fiabilité des descriptions de lieux d'Homère a été justifiée de façon si particulière.

Tout récemment, la conviction de la haute valeur historique des épopées homériques a été à nouveau confirmée par le décryptage de l'écriture linéaire B réussi par Michael Ventris et John Chadwick en 1956.

Il est superflu de constater que ces deux chercheurs qui étaient des « outsiders et des dilettantes », furent attaqués de façon sauvage par quelques savants. Par exemple, par le professeur B. Hroznij, savant tchèque, qui s'était acquis de grands mérites pour avoir, en 1914, découvert que la langue hittite écrite en signes cunéiformes, était indo-germanique, et qui déclara, à propos du déchiffrage de l'écriture linéaire B par Ventris et Chadwick: *« Il s'agit là d'un non-sens complet et d'une pure imagination ».*

Le décryptage de l'écriture linéaire B donna néanmoins une nouvelle impulsion aux recherches sur Homère. En effet, ce décryptage prouva, ce que l'on avait jusqu'alors tenu pour impossible, que les Achéens mycéniens parlaient déjà le grec et que leur écriture était largement répandue dans la Grèce de cette époque. On avait jusque-là toujours supposé que les Achéens étaient tous analphabètes, et on en avait conclu que les milliers de vers des épopées homériques n'avaient pu être écrits qu'à une époque où une écriture existait en Grèce. On tenait l'écriture alphabétique pour la plus ancienne, et qui aurait été introduite en Grèce vers le IXe ou le VIIIe siècle av. J.-C. par les Phéniciens.

Aussi supposait-on qu'Homère aurait composé ses épopées vers le IXe ou VIIIe siècle av. J.-C. En 1952, un philologue d'Innsbruck, Albin Lesky, pouvait encore écrire: « *On ne devrait plus chercher, aujourd'hui, à dater Homère à la fin de l'époque mycénienne* » (A. Lesky, 1952).

Mais maintenant tout changeait. Le déchiffrement de l'écriture linéaire B et quantité d'autres découvertes, créaient une situation nouvelle. En 1967, Madame Kahl-Furthmann, docteur en philosophie, publia un livre intitulé *Wann Zebte Homer?* (Quand vivait Homère ?).

Dans cet ouvrage, elle démontre avec d'innombrables preuves qu'Homère appartient à l'époque mycénienne et qu'il est beaucoup plus ancien que ne le prétendaient les savants spécialistes. Une nouvelle fois, un des grands problèmes de l'Antiquité venait d'être résolu par un « outsider ». Mais, une fois de plus, ce furent les titulaires de chaires qui qualifièrent son ouvrage de « pure imbécillité » et tentèrent de l'étouffer par tous les moyens.

Finalement, un savant spécialiste a eu le courage de prendre parti pour les résultats des recherches de Mme Kahl-Furthmann. Le professeur Franz Vonessen, de Fribourg en Brisgau, a écrit en 1969: *« Ce livre prouve qu'Homère est mycénien et environ de 500 ans plus ancien que l'opinion générale des chercheurs homériens ne l'admet jusqu'à présent. Il prouve en outre que l'Iliade et l'Odyssée présentent chacune une unité qui, mises à part certaines additions, sont dans l'ensemble d'une seule coulée. Cela aussi n'est pas seulement bien fondé, mais rendu compréhensible, voire clairement visible [...] Les preuves sont flagrantes, les documents innombrables. Mais la philologie homérique mettra du temps à s'ouvrir à ces nouvelles connaissances, de façon que la vérité puisse la pénétrer. Mais prenons cela comme pierre de touche et comme exemple de la mesure dans laquelle, de nos jours, une science peut être gouvernée par la vérité ou rester sous le régime des ergoteurs et des vaniteux! »* (Franz Vonessen, 1969).

Les recherches de Mme Kahl-Furthmann montrent que Homère appartient à l'apogée de la culture mycénienne. En conséquence, il ne savait rien et ne pouvait rien savoir de l'anéantissement de la

culture mycénienne et minoenne du fait des catastrophes naturelles qui commencèrent vers 1250 av. J.-C.
Homère ne pouvait encore rien savoir de la destruction des hauts et fiers palais et châteaux de Mycène, Tirynthe, Knossos etc. Pas plus que de la Grande Migration et des nombreuses nouveautés qu'elle allait apporter.
Homère vivait donc à une époque où Basileia, l'île Royale des Atlantes, n'avait pas encore été engloutie par la mer. Mais, comme le raconte le récit de l'Atlantide, elle pratiquait un actif commerce d'ambre et d'autres produits. Les marchands d'ambre apportaient leur coûteuse marchandise dans le Sud et l'on a retrouvé de véritables trésors d'ambre dans de nombreuses tombes mycéniennes.
Naturellement, ces marchands parlaient de l'île Royale dans le, Nord, où l'ambre, « *lumineux présent des dieux » (Odyssée,* VII, 132), « était extrait du sol en de nombreux *endroits* » comme d'une île riche et fertile.
Les descriptions de cette île Royale chez Homère sont si claires et si vivantes, mais aussi si étrangères à la culture mycénienne, que H. D. F. Kitto, professeur de philologie classique à l'université de Bristol, a écrit: « *C'est visiblement l'image de quelque chose qu'Homère a vu de ses yeux ».*
Sur ce point, nous ne partageons absolument pas l'opinion de Kitto suivant laquelle Homère lui-même aurait vu cette île heureuse avec ses « *lumineux présents des dieux ».*
Mais il a, en décrivant cette île, comme dans d'autres cas, utilisé des instructions nautiques et des descriptions de lieux qui existaient déjà à l'époque mycénienne. De nombreux chercheurs ont constaté qu'Homère a, pour ses descriptions de lieux, « *utilisé des exemples empruntés à la réalité* » (R. Hennig, 1934), et qu'il *« s'efforçait en fait, d'utiliser autant que possible dans son œuvre les étranges récits de mers et de pays lointains qui circulaient à son époque et de les relier aux aventures de ses héros* » (R. Hennig, 1934). Cela est parfaitement valable en ce qui concerne la description par Homère de l'île Royale des Phéaciens.

L’île Royale des Atlantes et l’île Royale des Phéaciens

Comme nous l’avons déjà vu, dans les *Argonautiques* d’Apollonios de Rhodes, l’île sacrée Elektris qui se trouve près du fleuve Eridanos dans, la mer de Chronos (mer du Nord) est mise sur le même plan que l’île Royale des Phéaciens.

Sur l’île sacrée Elektris règne le roi des Phéaciens, Alkinoos, avec son épouse Arété. C’est de là que partit « *Hyllos et le peuple des Phéaciens rassemblé sur la mer de Chronos* », pour être plus tard vaincu par le pays des Mentors.

Près de l’île Royale des Phéaciens, le fleuve Eridanos charrie de grandes quantités d’ambre. Les habitants de l’île s’appellent tantôt les Phéaciens, tantôt les Hyperboréens.

En ce qui nous concerne, il est sans importance qu’Appolonios de Rhodes ait choisi dans l’ouvrage de Pythéas de considérer les Phéaciens comme les Hyperboréens, habitants du pays de l’ambre de l’Antiquité, comme le pense D. Stichtenoth, ou peut-être qu’il ait utilisé un ouvrage plus ancien, une épopée des Argonautes pré-homérique.

Ce qui est important à nos yeux, c’est qu’en Grèce, très tôt, l’île Royale des, Phéaciens ait été confondue avec l’île sacrée Elektris et l’île sacrée Helixoia des Hyperboréens. Selon toute vraisemblance, cette confusion et la description du pays des Phéaciens datent de l’époque où le commerce de l’ambre entre « *le pays de l’ambre des Anciens* » et la Grèce était florissant. En conséquence, ceci daterait de « l’âge d’or » de la culture mycénienne, des XlVe et XIIIe siècles av. J.-C.

Nous avons prouvé plus haut que l’île Royale des Atlantes doit être localisée « *dans le pays de l’ambre des Anciens* ». Il est donc certain que cette île est la même que l’île Royale des Phéaciens et des Hyperboréens, qu’elle est donc également identique à l’île sacrée Elektris qui se trouvait jadis dans l’embouchure du fleuve Eridanos (Eider). L’identité de l’île Royale Atlantis avec celle des Phéaciens dont parle Homère dans sa « Phéacie » a été constatée par de nombreux savants depuis très longtemps.

Dès le XVIIe siècle, cette étonnante coïncidence entre la description de l’île Royale des Atlantes et celle des Phéaciens, n’avait pas échappé a l’érudit suédois Olaf von Rudbeck (1630-1702).

Par la suite, cette conformité presque totale entre les descriptions des deux îles a souvent été signalée, par exemple par le chercheur américain L. Donelly et par les Allemands P. Borchardt, R. Hennig, A. Schulten et Fr. Kluge.
R. Hennig constate: « *Il existe entre la description par Homère du pays des Phéaciens et le récit de l'Atlantide de telles coïncidences qu'il ne peut s'agir là d'un simple hasard: il y a de bonnes raisons de faire remonter ces deux descriptions à une seule et même source* » (R: Hennig, 1934).
Hennig, à l'origine, était d'accord avec A. Schulten qui cherchait l'Atlantide à Tartessos. Mais après avoir pris connaissance de mes travaux, il m'écrivit qu'il avait « *complètement changé d'opinion* » et qu'il était « *entièrement et totalement* » de mon avis.
Pour mieux prouver que la description de l'île des Atlantes et celle des Phéaciens concernent une seule et même île, Henning a établi un parallèle entre les deux:

Sur l'île Royale des Phéaciens	**Sur l'île Royale des Atlantes**
1. Elle se trouve dans *l'Okeanos (Odyssée,* 4, 568; 5, 1 27 5; 1-2, 1).	**1.** Elle se trouve dans « la vraie mer » *(Timée,* 25a) « *au-delà des colonnes d'Hercule* » *(Timée,* 24a) dans *l'Okeanos* (Diodore, III, 56).
2. Le pays des Phéaciens se trouve dans le Nord (voir plus loin les instructions nautiques dans le pays des Phéaciens).	**2.** L'Atlantide se trouvait dans le Nord « *dans la mer atlantique* » des Anciens.
3. Les Phéaciens habitent « *au bout du monde* », ils sont les « *plus à l'extérieur* » *(eschatoï)* des hommes *(Odyssée,* 6, 8; 203; 280 etc.).	**3.** Les Atlantes habitent « *au bout du monde* », ils sont les « *plus à l'extérieur* » *(escha toi)* des hommes (Diodore, III, 56).
4. Directement devant l'île	**4.** Directement devant l'île

Royale des Phéaciens se dresse un haut massif rocheux qui tombe abruptement dans la mer *(Odyssée,* 5, 400).

5. La Basileia des Phéaciens est située dans l'estuaire d'un grand fleuve *(Odyssée,* 5, 440).

6. Sur la côte de l'île Royale des Phéaciens qui se trouve derrière le massif rocheux s'élèvent des collines et des dunes « *près, de l'eau* » *(Odyssée,* 5, 470; 475).

7. Derrière les collines, auprès de la mer, s'étend une plaine fertile, « *le pays gras des Phéaciens* » *(Odyssée,* 6,258; 13,322).

8. Le château royal et le temple de Poséidon ne se trouvent pas directement sur la côte, mais à 50 stades (9,2 *km)* à l'intérieur des terres *(Critias*, 115, 117).

9. La ville royale est entourée de hautes digues et de larges fossés remplis d'eau *(Odyssée*, 6, 262; 6,8; 7, 44).

10. Les digues sont faites de terre et si hautes qu'un navire peut naviguer entre elles *(Odyssée*, 6, 264; 7, 44).

11. En avant et en arrière des

Royale des Atlantes se dresse « *une haute île rocheuse qui tombe abruptement dans la mer* » *(Critias,* 118a).

5. La Basileia des Atlantes est située dans l'estuaire d'un grand fleuve *(Critias,* 118d).

6. Sur la côte de la Basileia qui se trouve derrière l'île rocheuse, s'élèvent des collines et des dunes « *qui se prolongent jusqu'à la mer* » *(Critias,* 118a).

7. Derrière ces collines s'étend une plaine très fertile *(Critias,* 118a).

8. Le château royal et le temple de Poséidon ne se trouvent pas directement sur la côte, mais à 50 stades (9,2 km) à l'intérieur des terres *(Critias,* 115,117).

9. La ville royale est entourée de hautes digues et de larges fossés remplis d'eau *(Critias,* 115).

10. Les digues sont faites de terre et si hautes qu'un navire peut naviguer entre elles *(Critias*, 115).

11. En avant et en arrière des

digues « *il y a un excellent port et l'entrée est étroite » (Odyssée,* 6,264).

12. Un canal passe à travers la plaine, il franchit la digue et permet la navigation jusqu'au château royal *(Odyssée,* 6, 264; 8, 5).

13. Les dieux donnèrent aux Phéaciens *aglaa dora* (des présents lumineux) *(Odyssée, 7,* 132). Le mot aglaa appartient à la racine *glas,* ambré.

14. Au centre de l'île Royale se dressent un « *beau temple de Poséidon* » et le château d'Alkinoos *(Odyssée,* 6, 266; 7, 85; 135).

15. Le château royal est superbement orné d'or, d'argent et de cuivre, « *comme les rayons du soleil et comme les reflets de la lune, la demeure du noble Alkinoos brillait » (Odyssée, 7,* 85; 135).

16. Le temple de Poséidon et le château royal sont entour és d'un rempart *(Odyssée,* 6,303; 7,113).

17. Devant le temple de Poséidon se dressent des statues d'or *(Odyssée, 7,* 91).

18. Peut-être la description d'une statue de Poséidon dans *l'Iliade* (13,21), est elle

digues, il y a un port et l'entrée est si étroite qu'un seul navire à la fois peut la franchir *(Critias,* 115).

12. Un canal passe à travers la plaine, il franchit la digue et permet la navigation jusqu'au château royal *(Critias,* 115).

13. Sur l'île royale on « *extrait du sol en de nombreux endroits de l'oreikhalkon* (ambre) » *(Critias,* 114).

14. Au centre de l'île Royale se dressent un, superbe temple de Poséidon et le château royal du plus grand des Rois *(Critias,* 115,116).

15. Le château royal est superbement orné d'or, d'argent, de cuivre et d'ambre, et il offre « *un spectacle qui suscite l'étonnement » (Critias,* 115).

16. Le temple de Poséidon et le château royal sont entourés d'un rempart *(Critias,* 116).

17. Devant le temple de Poséidon se dressent des statues d'or *(Critias,* 116).

18. Là se dresse également une statue de Poséidon. Il est

une réminiscence de cette statue : Poséidon y est décrit « *recouvert d'or, tenant les rênes de chevaux ailés et entouré de monstres marins* ».

19 . Les rois des Phéaciens sacrifient des taureaux à Poséidon. Le roi le plus élevé dirige le sacrifice *(Odyssée*, 13,24; 182).

20. Les rois des Phéaciens n'ont pas des pouvoirs absolus comme les rois mycéniens, ils doivent prendre conseil *« des augustes princes et des curateurs »* et tenir des assemblées et des conseils *(Odyssée,* 6, 54; 7, 189; 8, II).

21. Les rois des Phéaciens boivent dans des coupes d'or *(Odyssée*, 8,430).

22. Près du sanctuaire de Poséidon, se trouve un superbe bois et un jardin avec de délicieux arbres fruitiers *(Odyssée,* 6, 295, 321 ; 7,112).

23. Là, jaillissent aussi deux sources *(Odyssée*, 7, 129).

24. « *Nous, les Phéaciens, nous aimons les bains chauds* » *(Odyssée,* 8,249).

25. Autour du temple de Poséidon et du château

représenté « *recouvert d'or, tenant les rênes de chevaux ailés et entouré de dauphins et de Néréides* » *(Critias,* 1 16).

19. Les rois des Atlantes sacrifient des taureaux à Poséidon. Le plus élevé des rois dirige le sacrifice *(Critias,* 119).

20. Les rois des Atlantes n'ont pas des pouvoirs absolus comme les rois mycéniens. Ils doivent prendre conseil de leurs princes et tenir des assemblées (cf. p. 81).

21. Les rois des Atlantes boivent dans des coupes d'or *(Critias, 120).*

22. Près du sanctuaire de Poséidon se trouve un superbe bois et un jardin avec de délicieux arbres fruitiers *(Critias,* 117).

23. Là, jaillissent aussi deux sources, une chaude et l'autre froide *(Critias,* 117).

24. Les Atlantes aiment à se baigner dans l'eau chaude *(Critias,* 117).

25. Autour du temple de Poséidon et du château

royal s'étendent des places et des stades *(Odyssée, 6,* 266; 8, 5, 110).	royal s'étendent des places et des stades *(Critias, 117)* (il n'y avait pas de stades dans la Grèce mycénienne).
26. Les Phéaciens s'exercent sur les stades « *au combat avec les poings, à la lutte, au saut et à la course* » *(Odyssée,* 8,100).	**26.** Les Atlantes s'exercent sur les stades dans des disciplines de gymnastique de toutes sortes *(Critias,* 117).
27. Poséidon est l'ancêtre de la lignée royale phéacienne *(Odyssée,* 7,56).	**27.** Poséidon est l'ancêtre de la lignée royale des Atlantes *(Critias,* 114; 120).
28. Un des ancêtres de cette lignée de Poséidon a un jour amené les Phéaciens dans le pays des Phéaciens. Il les a rassemblés dans une ville, entouré la ville de digues et il leur a construit des maisons, un temple et donné les champs au peuple *(Odyssée,* 6,7).	**28.** Un des ancêtres de cette lignée de Poséidon a un jour amené les Atlantes à Atlantis, il a entouré la ville de digues, déshabitué les habitants de la vie animale et sans lois et il leur a enseigné la culture et l'utilisation des fruits de la terre (Diodore, III, 56).
29. Le roi Alkinoos est le roi suprême de douze princes *(Odyssée,* 8, 41, 390, 391).	**29.** Le roi supérieur des Atlantes est le roi suprême de dix souverains *(Critias,* 114).
30. Les Phéaciens sont également tous des descendants de Poséidon *(Odyssée, 7,* 205; 13,130).	**30.** Les Atlantes sont également tous descendants de Poséidon *(Critias,* 117, 119).
31. Les Phéaciens étaient les meilleurs marins, ils avaient les navires les plus rapides. *« Ils se soucient seulement de faire voler sur les mers de rapides et diligents navires car cela leur a été donné par Poséidon »* *(Odyssée,* 7, 34, 320).	**31.** Les Atlantes étaient d'excellents marins, une grande flotte de 1200 navires était toujours prête *(Critias,* 117, 119).

32. Les Phéaciens sont « *de nature divine* », on les appelle les « *Phéaciens semblables aux dieux* » *(Odyssée,* 6,141; 13,130).	**32.** Les Atlantes « *ne niaient pas leur parenté avec la divinité, qui remontait à de nombreuses générations* » *(Critias,* 121).
33. « *Nous n'avons rien de commun avec personne* » *(Odyssée,* 6, 205).	**33.** « *Ils n'avaient jamais mêlé leur sang à celui d'autres mortels* » *(Critias,* 121).
34. Le climat du pays des Phéaciens est extraordinairement favorable. « *Toujours souffle à l'aimable haleine du zéphyr* » (vent d'Ouest) (*Odyssée,* 7, 119).	**34.** Le climat d'Atlantis était jadis extrêmement favo rable, un doux zéphyr y soufflait constamment et on pouvait faire deux récoltes par an (*Critias,* 115, 118; Diodore, V, 19).

Ce parallèle montre clairement que l'île Royale des Phéaciens est identique à celle des Atlantes. Assurément, il s'est mêlé dans les deux textes des traits mythologiques et féeriques. Cela fait partie du style traditionnel des temps anciens. *L'Iliade* et *l'Odyssée* contiennent également de nombreux traits mythologiques et fantastiques. Cependant, personne aujourd'hui ne mettrait en doute qu'elles contiennent de nombreuses données géographiques et historiques exactes comme l'ont abondamment prouvé les recherches et les fouilles de ces cent dernières années.

Cela est également valable pour la description par Homère du pays des Phéaciens. R. Hennig dit, au sujet de cette description, « *il y a, à la base, un noyau géographique solide* » (R. Hennig, 1934).

Les coïncidences entre les descriptions de l'île Royale des Atlantes et celle des Phéaciens sont si nombreuses que l'on pourrait soupçonner Solon ou Platon d'avoir utilisé la « Phéacie » d'Homère pour décrire la Basileia des Atlantes.

Mais ce soupçon est facile à détruire.

Dans le récit de l'Atlantide, il y a de "nombreuses données qui n'existent pas dans la Phéacie d'Homère et qui, de ce fait, n'ont pu lui être empruntées.

Par exemple, dans le récit de l'Atlantide, la couleur des rochers

de l’île rocheuse devant la côte est indiquée exactement: « *Partie rouge, partie blanche, partie noire* ». La distance qui sépare de la côte la colline où se dressent temple et château, est exactement indiquée avec 50 stades. Il est dit que l’oreikhalkon ou ambre est *« extrait du sol en de nombreux endroits ».*

La colonne du monde, au centre du sanctuaire, est décrite.

Il est abondamment question des séismes et des raz-de-marée, de l’engloutissement de l’île Royale des Atlantes et de la mer de vase qui suivit l’engloutissement.

La grande expédition guerrière des Atlantes à travers l’Europe, la victorieuse défense d’Athènes, l’avance des Atlantes à travers l’Asie mineure, leur alliance avec les Libyens et les Tyrrhéniens et l’attaque de cette coalition contre l’Égypte, etc., y sont mentionnés.

En outre, Solon dit en Égypte « *que ni lui ni aucun autre Grec ne savait rien de toutes ces choses, pas même le plus petit renseignement » (Timée,* 22a).

Tout cela montre que Solon n’a utilisé aucune source grecque et même pas la « Phéacie » d’Homère. En réalité, il a repris les inscriptions dans les temples et les textes des papyrus de l’ancienne Égypte.

Les nombreuses coïncidences entre la description de l’île Royale des Phéaciens, et celle des Atlantes viennent de ce qu’il s’agit dans les deux textes de la même île, mais non pas de ce que Solon aurait pris la « Phéacie » pour modèle.

On peut prouver la même chose en ce qui concerne la légende des Hyperboréens. Pour elle, ce ne sont ni le récit de l’Atlantide, ni la « Phéacie » d’Homère, qui ont servi de modèle. La légende des Hyperboréens est beaucoup plus connue. E. Jung l’a montré: « *Un message tribal primitif des Doriens qui a conservé le souvenir très exact de l’origine nord-européenne et de l’invasion des nouvelles classes dirigeantes en Grèce et à Rome* » (E. Jung, 1939).

On ne peut pas opposer à la localisation du pays des Phéaciens dans l’Europe du Nord, qu’Homère n’aurait eu aucune connaissance de ces régions éloignées. Quiconque argumenterait de la sorte, oublierait qu’avec le commerce de l’ambre qui était des plus florissants à l’époque mycénienne entre le « pays de l’ambre » de l’Antiquité et la Grèce, des renseignements sur les régions nord-européennes parvenaient jusque dans ce dernier pays. Homère a introduit ces renseignements dans *l'Odyssée* et, en plus du pays des Phéaciens, il a chanté d’autres pays du nord de l’Europe.

Pour certains d’entre eux, considérons, par exemple, les vers concernant le pays des Lestrygons et celui des Cimmériens *(Odyssée*,.. 10, 80 et 11, 31).

Ulysse raconte son voyage chez les Lestrygons comme suit: *« Lorsque nous eûmes ramé sur les vagues pendant six jours et six nuits, nous arrivâmes le septième à la forteresse lestrygonienne, Lamos, de la haute ville de Telepylos, là où le berger rentrant son troupeau appelle le berger qui le sort et celui qui le sort, l’entend. Et un homme sans sommeil pourrait y gagner double salaire, l’un comme bouvier et l’autre comme berger des moutons car, si proches sont les chemins du jour et de la nuit l’un près de l’autre » (Odyssée*, 10, 80).

Cratès de Mallos (vers 170 av. J.-C.) a déjà reconnu que, dans ces vers, c’est la courte nuit de l’été du grand Nord qui est décrite.

Hésiode (700 av. J.-C.) avait déjà chanté dans les vers suivants que le jour et la nuit se rapprochent l’un de l’autre dans l’extrême Nord : *« Là où Atlas, fils de Japet, porte sur sa tête et de ses mains infatigables, sans défaillir, le vaste monde là où le jour et la nuit se rapprochent l’un de l’autre et parlent ensemble... » (Théogonie,* 744).

S. Gutenbrunner écrit à propos des Lestrygons chez Homère: *« Il s’agit ici de la brièveté de la nuit, caractéristique en été dans le Nord. Elle devait frapper le voyageur venant du Sud... Il est naturel de chercher dans ce passage une connaissance des nuits claires du Nord comme le font Müllenhoff, Much et la plupart des autres chercheurs* » (1939).

Les choses sont analogues dans les vers où Ulysse raconte son voyage au pays des Cimmériens. Des auteurs de l’Antiquité ont déjà déterminé que ce pays, lui aussi, se trouve *« à l’extrémité du profond océan » (Odyssée,* II, 31) dans la région de la mer du Nord. Ainsi, Posidonios (135-50 av. J.-C.) a déclaré que « *les Hellènes nommaient autrefois les Cimbres, les Cimmériens* » (cité par Strabon, VII, 2).

Plutarque a expliqué également que Cimbres et Cimmériens n’étaient qu’un seul et même peuple « *qui habite sur les bords les plus extrêmes de la mer, dans un pays ombreux et riche en forêts, peu accessible aux rayons du soleil et situé à proximité du pôle nord » (Vie de Marius, II).*

Diodore dit, au sujet des Cimbres qui, quelques décennies avant sa naissance, menaçaient l'empire romain et ne furent vaincus qu'en 102 av. J.-C. par le consul Marius à Aix: « *C'est le même peuple qui, dans les temps anciens, a traversé toute l'Asie mineure et que l'on appelait autrefois les Cimmériens. Au cours des temps, le nom s'est un peu modifié et il a pris la forme de Cimbres » (Bibliothèque historique,* V, 22).
Les Cimmériens de *l'Odyssée* sont donc identiques aux Cimbres dont la patrie était « *la péninsule cimbrienne* ».
Ératosthène a reproché à Homère d'avoir fait de son *Odyssée* une fable sinistre parce qu'il place dans des pays méridionaux, des conditions de vie et des localités qui n'existent que dans l'extrême nord (Krause, 1891).
Strabon (I[er] siècle av. J.-C.) a consacré près de la totalité du premier livre de sa *Géographie* à essayer de laver Homère de ce reproche. Il pense que les descriptions d'Homère révèlent une remarquable connaissance des hautes latitudes nordiques. Si Homère a placé dans la mer du Nord un certain nombre des aventures d'Ulysse, c'est parce qu'il aurait été redevable de ces connaissances étonnantes pour son temps, aux Cimmériens eux-mêmes qui, dans des temps plus anciens auraient tenté d'envahir la Grèce (Krause, 1891).
Tacite écrit dans sa *Germanie: « Du reste, beaucoup pensent qu'au cours de sa longue, et célèbre errance, Ulysse aurait été jeté dans cet océan nordique et qu'il serait venu dans les pays germaniques. Il y aurait fondé et ainsi nommé la ville d'Asciburgium qui est encore habitée de nos jours » (Germanie,* chap. 3).
Claudien (IVe siècle après J.-C.) a placé de nombreuses aventures d'Ulysse dans la mer du Nord *(Contre Rufin,* I, 133). Procope (500-562 après J.-C.) lui donne raison (*Anecdota,* IV).
La recherche moderne est parvenue aux mêmes conclusions que ces auteurs romains et grecs. Le philologue F. G. Welcker a dès 1832 publié une enquête complète à ce sujet. Il y prouve en se référant à de nombreux auteurs anciens, que l'histoire des Phéaciens d'Homère a son origine dans la région de la mer du Nord (F. G. Welcker, 1833 et 1845). Welcker pense que cette légende, ainsi que bien d'autres, vient des « régions hyperboréennes ».
Plus tard, s'appuyant sur une comparaison entre de nombreuses légendes et traditions nordiques avec celles développées

dans *l’Iliade* et *l’Odyssée*, le germaniste érudit E. Krause a montré, en 1891, qu’il s’agit là « *de souvenirs primitifs d’une tribu nordique ayant émigré vers le Sud* » (E. Krause, 1891). Cette opinion est partagée par le germaniste S. Gutenbrunner, de Kiel, dans son ouvrage *Germanische Frühzeit in den Berichten derAntike*, au chapitre *Spuren der Kenntnis Nordeuropas bei Homer* (les traces de la connaissance de l’Europe du Nord chez Homère).
Nous pouvons donc, avec Apollonios de Rhodes et d’autres auteurs, considérer que l’île Royale des Phéaciens est la même que l’île sacrée Elektris dans le pays de l’ambre de P Antiquité, donc la même que l’île Royale des Atlantes.

Vers Basileia

Pour mieux montrer les étonnantes connaissances d’Homère concernant l’île Royale des Phéaciens, le plus simple est d’accompagner Ulysse dans son voyage vers le pays des Phéaciens et dans ses aventures sur l’île Royale.
Ulysse reçoit ses instructions nautiques pour cette croisière de la déesse Calypso. Il vient de passer sept années sur son île déserte et isolée d’Ogygie.
Les spécialistes d’Homère ont souvent remarqué que *l'Odyssée* contient des instructions nautiques « *qui peuvent, en partie, se lire comme un journal de bord, comme il en existait certainement déjà à cette époque* » (W. Schadewaldt, 1942).
Il est clair qu’Homère a eu sous les yeux un journal de bord, en grec *periplous*, qui donnait très exactement les routes, les caps et les distances entre les différentes îles et côtes.
Les routes étaient déterminées par les étoiles ou par les vents dominants. En ce qui concerne les distances, un cinglage (distance parcourue en 24 heures) sert de base au calcul. On l’évalue à 1 000 stades, soit 100 milles marins. On peut vérifier que sur de nombreuses indications de distances, ces 1000 stades ou 100 milles marins constituent l’étape quotidienne (A. Kaster, 1923; R. Hennig, 1925, 1934; H. Berve, 1942; P. Herrmann, 1952; Pauly-Wissowa, article *Nachrichtenwesen).* C’est une performance moyenne avec laquelle d’autres auteurs antiques calculent (A. Kôster, 1923) et qui ne semble ni trop basse ni trop élevée.

À l'époque d'Hérodote, on calculait avec un cinglage de 1 300 stades. Selon le *periplous* de Scylax (géographe grec vers 500 av. J.-C.), on comptait de Carthage aux colonnes d'Hercule (8400 stades, soit 840 milles marins), sept jours, ce qui équivaut à un cinglage de 1 200 stades.

Les données des instructions nautiques qu'Ulysse reçoit pour sa croisière de Ogygie jusqu'au pays des Phéaciens, ont été vérifiées sur le plan technique.

A. Breusing, ancien directeur de l'école de navigation de Brême, a constaté « *que les indications d'Homère sur les questions nautiques ont été très bien étudiées et correspondent étonnamment à la réalité* » (A. Breusing, 1889; R. Hennig, 1934).

Hennig dit à propos de ces instructions nautiques : « *Les instructions nautiques de Calypso, sont, il faut le leur accorder sans détour, d'une si merveilleuse exactitude que, même de nos jours, un homme de mer pourrait tracer et tenir sa route d'après elles. Elles sont une des preuves les plus certaines qu'Homère créait ses descriptions d'après l'expérience de la vie même et non par pure imagination* » (Hennig, 1934).

Les instructions nautiques sont, mot-à-mot, les suivantes: *« Joyeusement, le héros borda dans le vent les voiles gonflées, il s'assit ensuite à la barre, gouverna adroitement sur les flots et aucun sommeil ne ferma ses yeux vigilants, naviguant avec adresse vers le Pléiade et vers le Bouvier qui ne se couche que tardivement et sur l'Ourse que d'autres appellent aussi le Chariot, qui tourne en rond tournant son regard vers Orion et qui est le seul à ne jamais se plonger dans le bain de l'océan. Car à son départ, la sublime déesse Calypso lui ordonna de toujours laisser pendant sa navigation l'étoile du Nord à sa gauche. Dix-sept jours, il croisa sur les eaux effrayantes. Le dix-huitième jour, surgirent du lointain les ombreuses collines du pays des Phéaciens car ce dernier était de tout près visible comme un bouclier sur la mer nuageuse » (Odyssée, 5, 269).* Pour vérifier les données nautiques de ces instructions, il faut d'abord déterminer le port de départ de cette croisière.

Ulysse se trouve, au moment de l'appareillage, sur l'île d'Ogygie, qui se trouve « *inhabitée* » dans « *l'incommensurable courant d'eau salée* ». Cette île porte également le nom de « *nombril de la mer » (Odyssée,* 5,50).

Il y a, sur cette île, une grotte énorme où vit la déesse *(Odyssée,*

5, 63,68, 154, 194 etc.) Déjà les scholiastes de la Grèce antique avaient expliqué que l'île d'Ogygie devait se trouver dans l'océan. Strabon en a dit autant et il a établi qu'en Méditerranée on ne pourrait naviguer nulle part pendant 17 jours avec un vent favorable sans rencontrer la terre. De semblables distances n'existent que sur l'océan.

Ulrich von Wilamowit-Môllendorf a fait remarquer que le nom de l'île, *nêsos ogygiê,* montre que l'île se trouvait dans la mer du Monde, car le mot *ogygiê* a exactement le même sens que le mot *okéaniê.*

L'helléniste français Victor Bérard a traduit *nêsos ogygiê* par « île océane » et il a considéré *ogygiê,* non comme un nom propre, mais comme un adjectif.

Or, à l'extérieur du détroit de Gibraltar qui, chez Homère, s'appelle Charybde et Scylla (A. Breusing, 1889; R. Hennig, 1934; A. Schulten, 1950; P. Herrmann, 1952), il y a dans l'océan les archipels suivants : les Canaries, Madère et les Açores. On a déjà considéré que ces trois archipels pouvaient être Ogygiê (R. Hennig, 1925,1934; A. Schulten, 1948; P. Herrmann, 1952).

Mais diverses raisons s'opposent à ce que Ogygiê soit aux Canaries ou à Madère :

Il est dit à plusieurs reprises qu'Ogygie est inhabitée. Les Canaries et Madère étaient habitées depuis la fin de l'âge de la pierre.

Ulysse reçoit l'ordre de gouverner en une nuit sur le Bouvier et les Pléiades. D'après les calculs de Villinger, à lena, ces deux constellations ne sont pas visibles au sud du 35e parallèle pendant une même nuit en été, saison à laquelle Ulysse entreprend sa croisière (Odyssée, 5, 50).

Pour que cette instruction ait un sens, il faut qu'Ulysse se soit trouvé sur une île de l'océan au nord du 35e parallèle. Il n'existe, dans cette région, aucun autre archipel que celui des Açores. Elles ont dû être le point de départ de la navigation de dix-sept jours accomplie par Ulysse jusqu'au pays des Phéaciens.

Il ressort également des autres données de *l'Odyssée* que les îles « ogygiennes » sont effectivement les Açores.

Ulysse avait franchi Scylla et Charybde, que Hennig a de bonnes raisons de considérer comme Gibraltar. De là, après neuf jours de navigation, au cours de la dixième nuit, Ulysse arrive à Ogygie. D'après le schéma des distances utilisé par Homère, Ulysse a couvert en neuf jours et demi 9500 stades, soit 950 milles

marins. Cela correspond exactement à la distance entre Gibraltar et l'île St-Miguel aux Açores (952 milles marins).
Ogygie s'appelle dans l'Odyssée « *le nombril de la mer* ». C'est effectivement l'ancien nom de St-Miguel. Cette île qui culmine à 2 300 m avec le Pico Alto, portait encore au XVIIIe siècle, le nom de *umbilicus maris,* nombril de la mer (U. von Wilamowitz-Môllendorf, 1914, 1916; R. Hennig, 1934). L'île ne portait pas ce nom seulement à cause de cet ancien cratère de volcan, mais aussi probablement pour une autre raison. Le mot grec *omphalos* ne désigne pas seulement le nombril, mais surtout un point central en général, par exemple la pierre autour de laquelle les athlètes devaient courir sur un stade et qui est le centre de la piste.
Selon le Dr Mein Harms, directeur de l'école de navigation de Lübeck, autrefois les voiliers qui voulaient aller de Gibraltar en mer du Nord, devaient prendre une « route forcée » qui les menait tout d'abord de Gibraltar aux Açores puis une route Ouest-Nord-Ouest qui les menait dans la Manche et, de là, en mer du Nord. Ils y étaient contraints par le régime des vents.
Les Açores sont en effet le point central de courants aériens et marins qui tournent autour d'elles dans le sens des aiguilles d'une montre. Le Gulfstream qui passe au nord des Açores et court vers le N.O., se partage à Ouessant (Bretagne) en deux bras dont l'un remonte la Manche et l'autre, dévié par la côte française, se dirige avec une vitesse de 2 à 3 nœuds à travers la baie de Biscaye et le long de la côte espagnole jusque vers Gibraltar. Là, il oblique vers 'Ouest et fait le tour des Açores en un grand arc de cercle et débouche ensuite au Nord-Ouest, dans le Gulfstream.
Comme l'anticyclone des Açores est une situation météorologique fréquente et stable, et comme les vents, dans l'hémisphère boréal, tournent autour d'un centre de haute pression dans le sens des aiguilles d'une montre, les vents dominants sur la côte occidentale de l'Europe soufflent en général du Nord et s'ajoutent ainsi aux effets permanents du courant. Un voilier remontant de Gibraltar pour entrer en mer du Nord devrait donc louvoyer constamment contre vent et courant, ce qui est une perte de temps et un danger du fait de la proximité de la côte.
En dépit de l'allongement de la distance, grâce à l'action du courant et des vents dominants, le trajet dure moins longtemps et présente moins de dangers en faisant le tour des Açores. Le nom de *omphalos,* point central de la route circulaire de Ogygie/St-Miguel,

aurait très bien pu être choisi pour des raisons nautiques.
À l'époque mycénienne, les navigateurs connaissaient visiblement cette « route forcée ». Cela n'a rien d'étonnant. Nous savons en effet que dès la fin de l'âge de la pierre, les hommes de la civilisation mégalithique naviguèrent depuis la mer du Nord jusqu'en Espagne, en Afrique du Nord et aux îles Canaries, et qu'ils y introduisirent la culture mégalithique.

Les navigateurs qui chargeaient de l'étain en Angleterre ou de l'ambre dans la région d'Héligoland à destination de la Méditerranée, ont été obligés de prendre cette « route forcée ». Lorsque, dans *l'Odyssée,* Atlas, l'ancêtre des Atlantes, est désigné comme *« l'omniscient qui connaît toutes les profondeurs des mers » (Odyssée,* I, 52), cela résonne comme une réminiscence de la connaissance des mystères maritimes que l'on devait à Atlas et à ses descendants, les Atlantes.

Le *omphalos thalassès,* le nombril de la mer comme on appelle Ogygie, était donc l'île de St-Miguel qui portait encore ce nom au Moyen Age.

Lorsque Ulysse appareilla pour sa traversée vers le pays des Phéaciens, un anticyclone était établi sur Ogygie avec « *un vent doux et favorable » (Odyssée,* 5, 167, 268) et le héros prit la mer *« avec le vent arrière » (ourôn opisthèn).*

Ulysse avait reçu des instructions pour gouverner sur le Bouvier et les Pléiades dès qu'elles se lèveraient. R. Hennig, conseillé par un expert en astronomie préhistorique, dit qu'à cette époque, le Bouvier et les Pléiades « se *levaient presque mathématiquement au même point dans l'Ouest-Nord-Ouest* ». En suivant cette route, Ulysse gouverne au vent arrière, aidé par le courant, exactement vers la Manche et la mer du Nord. La traversée dure 17 jours. Le dix-huitième, il voit l'île rocheuse des Phéaciens surgir sur l'horizon *(Odyssée, 5,279).*

On pourrait objecter à ces déductions, qu'Ulysse lors de sa traversée, doit avoir embouqué la Manche pour débouquer en mer du Nord, mais qu'il n'est nulle part question, dans *l'Odyssée,* des côtes nord et sud de cette route maritime. Mais on rétorquera qu'il en est de même dans d'autres traversées qu'Homère fait accomplir à Ulysse ou à la flotte des Achéens.

Homère n'était pas un capitaine de navire qui écrivait un journal de bord, mais un poète qui fait vivre à son héros Ulysse, toutes les aventures que racontaient les gens de mer de l'époque mycé-

nienne.
D’après le schéma utilisé par Homère pour ses indications de distance, Ulysse se trouve au dix-huitième jour de sa navigation à 1750 milles marins d’Ogygie/St-Miguel et à environ 10 milles d’Héligoland (St-Miguel - Héligoland: 1 760 milles).
De bonnes instructions nautiques comportent toujours une description imagée de la côte vers laquelle on gouverne. Dans les manuels modernes de navigation, il y a toujours des. croquis de cette côte. C’était déjà le cas dans l’Antiquité (Kaster, 1924). La côte des Phéaciens « *apparaît comme un bouclier sur la mer nuageuse » (Odyssée,* 5, 281).
Un bouclier est une surface plane où se dresse, au centre, une bosse. Il est facile de comprendre que cette description correspond aux contours d’Héligoland qui forme la bosse et à la côte basse qui s’étend derrière, donc à Basileia.
Lorsque Ulysse s’est approché de l’île rocheuse, Poséidon le découvre et, dans sa colère contre lui, il brise dans un violent orage le radeau du héros. Ensuite, vient une saisissante description de ce rocher placé devant la côte phéacienne: *« Mais d’aussi loin que puisse porter l’appel d’une voix, il entend le fracas hurlant de la mer qui assaille le rocher. Férocement, les vagues tonnent sur la côte de l’île. Elles s’élèvent en bouillonnant et tout disparaît dans le ressac écumant. Aucune baie en vue ni port pour protéger les navires. Mais seulement des rochers abrupts et des falaises entourant le rivage, et le noble Ulysse sent trembler ses genoux et son cœur... ».* Après quelques tentatives infructueuses pour s’accrocher aux rochers, Ulysse est finalement aidé par Pallas Athéné. Après avoir été englouti par une vague, il émerge des déferlantes: *« Il nage alentour et cherche la terre et un rivage plat. Et comme il parvient en nageant à l’embouchure du fleuve dont le flot remonte, il trouve un rivage favorable pour aborder, plat, sans rocher et abrité des vents tempétueux » (Odyssée, 5,400).*
Jamais plus, par la suite, la « *haute falaise rocheuse* » devant Basileia, les « *rochers lisses* » et les « *falaises abruptes* » d’Héligoland n’ont été dépeints de façon plus spectaculaires que dans ces vers d’Homère.

Comme Poséidon a déchaîné une tempête de vent du Nord pour anéantir Ulysse *(Odyssée,* 5, 385), Ulysse est entraîné autour de la pointe sud de l’île rocheuse dans l’embouchure du fleuve qui coule

à travers le pays plat des Phéaciens, derrière l'île. Apollonios a identifié ce fleuve à celui de l'ambre, l'Eridanos, et le dieu du fleuve s'appelle Aigaios.
Ulysse nage dans l'embouchure de ce fleuve vers l'intérieur des terres et « *trouve un rivage favorable pour reprendre pied, sans rochers et abrité du vent tempétueux* ».
Le poète imagine que le fleuve coule d'Est en Ouest. En effet, ce n'est que dans cette orientation du fleuve que la rive nord offre un abri contre le vent du Nord et Ulysse s'est dirigé vers la côte en arrivant de l'Ouest-Sud-Ouest.
Cette description coïncide exactement avec les conditions de l'époque, car le fleuve de l'ambre, l'Eridanos (Eider), se jetait au temps de Basileia (Fositesland), directement au sud d'Héligoland dans la mer du Nord. Son cours s'étendait d'Est en Ouest.
Toutes les cartes marines montrent encore, de nos jours, l'ancien lit de l'Eider, profondément creusé dans les fonds sous-marins. Au Moyen Age, le dieu de ce fleuve nommé Aegis ou Ogis était encore adoré à Héligoland. Il y aurait eu un temple (Chr. Jensen, 1900).
Mais avant qu'Ulysse ait pu reprendre pied, il arrive ce qui suit: Ulysse a bien aperçu le rivage plat et sans rochers du pays des Phéaciens, jusqu'à présent, le courant l'a entraîné dans l'embouchure du fleuve. Mais voici que ce courant s'inverse et il n'est plus possible au héros de nager contre le jusant pour atteindre la rive salvatrice.
Ulysse implore le dieu du fleuve et un miracle se produit. Le dieu retient les flots du jusant et il leur fait porter Ulysse, en remontant le courant, jusqu'à la terre *(Odyssée,* 5, 451 f).
Eratosthène, qui était d'avis qu'Homère « *avait créé toutes ses histoires uniquement avec son imagination* », a justement considéré ce récit comme la preuve qu'Homère était « *un fieffé menteur, car il fait couler un fleuve à contre-courant, ce qui n'est possible nulle part au monde* » (cité par Welcker, 1833).
Eratosthène s'est trompé. Sur toutes les côtes où règnent les marées, les fleuves coulent deux fois par jour à contre-courant. Cela s'appelle le courant de marée. Hennig dit à ce propos : *« Les Grecs pouvaient considérer comme un miracle qu'un fleuve, à son embouchure, coule à contre-courant ou même qu'à l'heure de la renverse, il puisse s'arrêter de couler vers la mer. C'est à un miracle de ce genre qu'Ulysse doit son heureux atterrissage sur*

l'île des Phéaciens. Mais, dans tout le bassin méditerranéen, les courants de marée dans les estuaires sont inconnus. Cette indication me semble avoir absolument valeur de preuve. Aucun autre point de repère n'est aussi catégorique pour montrer qu'Homère s'est représenté un fleuve existant en réalité […] Il est absolument exclu qu'un Grec puisse, par sa seule imagination poétique, décrire un phénomène géographique comme les courants de marée dans les estuaires des fleuves, alors que ce phénomène ne s'est jamais produit dans les cours d'eau qu'il connaît. Ce seul point pourrait, sans contredit, renforcer la théorie suivant laquelle la description du pays des Phéaciens ne saurait être un simple effet de l'imagination du poète. Bien au contraire, il a dû disposer de descriptions et même de descriptions inattendues et exactes. Pensons que Pythéas, quatre siècles après Homère, fut le premier Grec à observer le flot et le usant de l'océan. Il fut également le premier à étudier les courants de marée et les étales qu'ils provoquent au moment des renverses. On peut alors considérer comme d'autant plus étonnante la si exacte description du mascaret dans le Ve chant de l'Odyssée » (R. Hennig, 1925).

A l'appui de cette opinion de Hennig, peuvent encore venir les passages suivants de l'histoire des Phéaciens : « *Ulysse rejeta le voile* [d'Ino] *dans les eaux salées du fleuve* », raconte Homère quelques vers plus loin. Puis il raconte que le matin suivant, Nausicaa, la fille du roi des Phéaciens, Alkinoos, apporte le linge à laver au fleuve « *où coule une belle eau pour laver d'elle-même la saleté* » *(Odyssée,* 6, 87). Le mot *kalôn hudôr* qu'utilise Homère peut se traduire sans hésitation par « eau douce ». On sait que l'eau salée n'est pas précisément indiquée pour « *laver d'elle-même la saleté* ». Le matin suivant, le fleuve ne charrie donc plus de l'eau salée, mais de l'eau douce. Ceci ne peut exister que dans les fleuves où, au moment de la marée montante, de l'eau salée entre dans l'estuaire et où, lors du jusant, c'est l'eau douce qui coule vers la mer.

En un autre endroit, Homère raconte que « *les hautes eaux* » règnent dans le port des Phéaciens, de sorte qu'ils remorquent leurs navires dans « *l'eau profonde* » du port *(Odyssée*, 8, 50). Ceci semble indiquer qu'il y a eu, dans le port, des « *basses eaux* » pendant lesquelles on ne peut justement pas hâler un vaisseau « *dans l'eau profonde* ».

Les documents utilisés par Homère pour les Phéaciens ont donc visiblement rapporté les conditions des mascarets, du flot et du jusant, sur les côtes des Phéaciens.
Il ressort de ce qui précède, que les suppositions de Schadewaldt et de Hennig, selon lesquelles Homère aurait utilisé des journaux de bord de l’époque mycénienne, ne doivent pas être rejetées.

Description de l’île Royale des Phéaciens

Parmi les nombreuses aventures qu’Homère fait vivre à son héros, la rencontre d’Ulysse avec Nausicaa, « *aux beaux bras blancs* », fille du roi des Phéaciens, Alkinoos, est l’une des plus belles.
Homère a traité avec un amour particulier cette rencontre et il a donné sur l’île Royale des Phéaciens beaucoup plus de détails que sur aucune des autres îles et côtes où aborda Ulysse. Il semble donc qu’il ait disposé de renseignements très complets sur l’île des Phéaciens.
Quelques germanistes ont été frappés par les grandes analogies qui existent entre Nausicaa et la Gudrun des légendes germaniques. Le germaniste français André Moret, professeur de philologie germanique à l’université de Lille, dit que « *Gudrun est la Nausicaa du Nord* ». Il défend l’idée que les deux épopées « *sont originaires de la presqu’île du Jütland* ».

R. Wisniewski a également fait remarquer ces analogies et il pense pouvoir prouver par quelques indications de lieux dans la saga de Gudrun, qu’elle se déroule sur les côtes de la Frise du Nord (R. Wisnievski, *Gudrun, Heldendichtung). S.* Gutenbrunner dit: « *L’épopée de Gudrun est une saga préhistorique traduite en vers* » et il pense qu’elle est « *originaire de la région frontière germano-danoise* », peut-être de la région de Haithabu (1949). Germaniste érudit, J. K. Eggers prend pour base les noms qui apparaissent dans l’épopée de Gudrun (comme Holzanelant / Holstein, Dietmers / Dithmarschen, Abalie / Abalus, etc.). Il dit que *« d’après la série des noms de lieux cités plus haut, on pourrait penser aux Insulae Saxones des Romains ou à l’île de la mer du Nord, Abalus, du Grec Pythéas » (Gudrunforschung und Nordfriesland, 1968).*

Donc, en localisant la saga de Gudrun, nous revenons sur la même île où se joue l'histoire de Nausicaa de *l'Odyssée*, sur l'île de Basileia / Abalus, entre Héligoland et le continent.

Dans les deux légendes, celle de Nausicaa et celle de Gudrun, on raconte que la fille du roi se rend tôt le matin pour laver du linge sur le rivage. Nausicaa, et Gudrun, trouvent chacune un étranger

naufragé qui ne se fait connaître que plus tard, lorsqu'il est conduit devant le roi de l'île. Dans l'histoire de Nausicaa, il s'agit d'Ulysse et dans celle de Gudrun, de Herwig.

Ce ne sont pas ici les thèmes des légendes et des contes qui nous intéressent, mais les nombreuses données exactes sur les conditions de vie sur l'île Royale des Phéaciens. Homère les doit, soit à une épopée des Argonautes plus ancienne, soit à des commerçants d'ambre de l'époque mycénienne.

Après avoir pris pied sur le rivage plat, sans rocher, du fleuve qui l'a apporté à contre-courant, Ulysse jette dans le fleuve le voile d'Ina qui l'a sauvé, en exécution de sa promesse.

L. Radermacher a fait remarquer que cet épisode de *l'Odyssée* rappelle un ancien conte nordique dans lequel un héros naufragé est sauvé par le voile d'une sirène et après son sauvetage, rejette le voile à la mer, comme il l'avait promis (L. Radermacher, 1915; PaulyWissowa, 1894, *Phâaken).*

Après son sauvetage, Ulysse, mort de fatigue, gravit les collines qui s'étendent « *près de l'eau* ». Ces collines, auprès de la mer, sont également mentionnées dans le récit de l'Atlantide *(Critias*, 118a). Homère appelle ces collines du mot rare *Klitys* qui est apparenté au vocable danois et frison *Klit* qui, dans les deux langues, désigne une colline descendant vers la mer.

Derrière ces collines, Ulysse voit « *le riche pays plat des Phéaciens* ». Le héros, épuisé, dort jusqu'à l'après-midi du lendemain. Il est alors réveillé par les cris des jeunes phéaciennes qui sont venues jouer à la balle sur le rivage avec la fille du roi, Nausicaa. Ulysse quitte le buisson où il a dormi et s'approche des jeunes filles étonnées et leur demande des vêtements et de l'aide. *« Effrayant, couvert de la vase de la mer, il apparut devant les jeunes filles » (Odyssée*, 137). La vase de la mer dont il est question ici, semble rappeler la « *mer de vase* ».

Nausicaa prend en pitié le héros naufragé, elle lui donne des vêtements et l'emmène dans son char jusqu'à la ville lointaine.

Les deux bêtes de trait du char de Nausicaa sont dans le texte grec des mulets *(remionoi) (Odyssée,* 4, 37, 82,88,253,260,317).

Rappelons-nous que, dans les textes égyptiens, hébraïques et grecs, le cheval nordique à crinière dressée est appelé « mulet » (en grec *hemionos* / demi-âne). Non qu'il soit le croisement d'une jument avec un âne, mais parce qu'il présente la même crinière dressée typique et les particularités corporelles d'un mulet.

La course depuis le rivage du fleuve dure jusqu'à l'instant où le soleil descend (Odyssée, 6, 321). Nous avons déjà appris que la ville royale des Atlantes se trouve à 50 stades (9,2 km) de la côte. La route traverse « des champs doux comme le miel ». C'est comme s'il s'agissait ici de la floraison du trèfle blanc dans les marais de la côte ouest. Ulysse voit pendant le trajet « des champs et des ouvrages faits parles hommes ». Peut-être ces « ouvrages » sont-ils les canaux et les fossés qui, d'après le récit de l'Atlantide, parcourent la plaine fertile de l'île Royale.

Finalement, Nausicaa, Ulysse et leur suite, arrivent aux hautes digues *(teichoi)* qui entourent la capitale *(Odyssée,* 6,262).

On peut encore parler de la construction des digues. Elles sont *« longues et hautes, défendues par des pieux, c'est admirable à voir» (Odyssée* 7,44).

Devant et derrière les digues « *s'étend un excellent port et l'entrée est étroite » (Odyssée,* 6, 263). Les digues de la Basileia de l'Atlantide sont exactement semblables *(Critias,* 115d).

De même, dans les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, il est question des « *digues défendues par des tours* » qui entourent la capitale phéacienne *(Argonautiques,* IV, 1182) qui s'appelle, là aussi, l'île sacrée Elektris. De même, autour d'Asgard, comme nous l'avons vu plus haut, il y avait un *bordveggr,* c'est-à-dire des digues *(Völuspá,* 30) et un « *mur de pieux* ». L'étroite entrée à travers la digue devait être recouverte d'un pont pour résister à la pression des terres: cela s'appelle dans la Frise du Nord, de nos jours, un *« canal couvert »*. Ce pont, sur l'entrée du port, est mentionné expressément dans le récit de l'Atlantide où l'on peut lire: *« Ils y bâtissaient des ponts, de façon que l'on puisse passer » (Critias,* 112).

Lorsque, sur l'île sacrée Elektris où régnait Alkinoos, les digues sont « *défendues par des tours* », on peut comprendre que ces « tours » sur les digues peuvent être aussi bien des installations de ponts sur les « canaux couverts ».

La suite du texte de l'Odyssée décrit les divers quartiers de la ville Royale des Phéaciens dans les mêmes termes que le récit de l'Atlantide. Homère parle du temple de Poséidon qui était entouré par la place du marché (Odyssée, 6, 266) à proximité du château Royal (Odyssée, 6, 301), du bois sacré (Odyssée, 291 ; 7,112), des deux sources (Odyssée, 7,129), des stades (Odyssée, 8,5,110), des chantiers navals et des hangars à bateaux des Phéaciens (Odyssée, 3, 265). Mais dans cette description, il est visible qu'Homère n'a pas utilisé le récit de l'Atlantide comme document, mais que les coïncidences nombreuses entre son texte et celui de l'Atlantide, résultent de ce que les deux descriptions nous rapportent l'aspect réel de Basileia.

La navigation chez les Phéaciens

Homère apprécie hautement l'art de la navigation et les connaissances maritimes des Phéaciens. « *Ils ne se soucient que d'avoir des vaisseaux rapides et robustes pour voler sur la mer, car Poséidon la leur a donnée » (Odyssée,* 7, 35), et il prétend qu'« *ils savent mieux que tous les autres hommes piloter un vaisseau rapide » (Odyssée,* 7, 108).
Les détails qu'il rapporte sur l'art de naviguer des Phéaciens laissent supposer que, là encore, il a utilisé des documents valables. Homère raconte que les Phéaciens utilisent des hangars à bateaux. Il ne le dit d'aucun autre peuple dans ses épopées. Or, le récit de l'Atlantide parle de *neosoikoï* dans lesquels on peut garer même de grandes trirèmes *(Critias,* 117d).
Homère décrit les vaisseaux des Phéaciens comme « *doublement recourbés* ». Cette description est parfaitement claire quand nous voyons, sur les bas-reliefs de Médinet Rabou, et sur les peintures rupestres Scandinaves, les navires des Nordiques, qui sont identiques à ceux des Phéaciens. Sur ces bas-reliefs et sur les peintures rupestres, les navires des Nordiques sont représentés avec une proue et une poupe recourbées et se dressant à la verticale. Ils sont donc réellement « *doublement recourbés* ».
Sur les bas-reliefs de Médinet Habou, quelques navires des Nordiques ont le mat abattu ; c'est une image que l'on ne trouve jamais sur les vaisseaux égyptiens. Or, Homère a écrit que les navires phéaciens portent un mât abattable. Homère raconte aussi

que les Phéaciens hissent des voiles.
Les bas-reliefs égyptiens montrent que les Nordiques ont une technique tout-à-fait particulière pour établir la voile inférieure où la borne a disparu. En outre, la vergue unique n'est jamais amenée. Dès que l'on n'utilise plus la voile, elle est remontée jusqu'à la vergue par des cordages spéciaux, les « cargues », que l'on manoeuvre du pont. C'est chez les peuples du Nord que l'on voit apparaître pour la première fois cette façon de carguer les voiles. Kaster dit : « *Les peuples nordiques au temps de Ramsès III étaient les meilleurs marins de leur époque* » (Kester, 1923).
Cette technique pour carguer les voiles s'est perpétuée jusqu'à notre époque. Aujourd'hui encore, les voiles des petits bateaux de pêche sont manœuvrées de cette façon et les Vikings établissaient aussi leurs voiles de la même manière.
Homère raconte plus loin que les Phéaciens mouillaient leurs navires avec une « *pierre percée d'un trou » (Odyssée,* 13, 77). Au temps des Vikings, dans le Nord, ces ancres de pierre (vieux norrois *stiori)* étaient encore utilisées. Elles furent remplacées plus tard par des ancres de métal.
Lors de la plongée sur le « *fond de pierre* » en 1953, le plongeur Eberhard Fries trouva deux grosses pierres percées. S'agissait-il de ce genre « d'ancres de pierre »?
Dans le passage où Homère raconte comment les Phéaciens arment leurs navires pour la mer, il fait dire au roi Alkinoos: *« Lorsque vous aurez soigneusement tourné les courroies sur les tolets » (Odyssée,* 8, 37). Quelques vers plus loin, on trouve: « *Et ils saisirent les avirons par des nœuds de cuir* ». Il ressort de ces indications que les Phéaciens frappaient leurs avirons sur les tolets avec des courroies de cuir, mode de fixation qui est toujours en usage dans les régions de la mer du Nord.

« Le furieux goût pour la mer des Germains du Nord » (Schadewald, 1942) que ne connaissaient pas, du moins au même point, les peuples de la Méditerranée de l'Antiquité, marque particulièrement les Phéaciens. Pour les peuples méditerranéens, la navigation est un mal nécessaire et Homère fait même dire à un dieu : *« Qui irait donc volontiers sur les incommensurables flots de la mer salée? » (Odyssée,* 5, 100). Mais il dit des Phéaciens qu'ils appareillent « *avec un joyeux courage vers les côtes les plus lointaines* » car *« les Phéaciens se soucient peu d'arcs et de*

carquois, mais de mâts et de gouvernails ainsi que des navires bien construits avec lesquels ils volent sur la mer et qui font leur joie » (Odyssée, 6,270).

La formation des dunes côtières au pays des Phéaciens

La mer, selon Homère, n'apporte pas que des joies aux Phéaciens, mais aussi de graves soucis.
Poséidon s'irrite contre les Phéaciens parce qu'« *ils escortent en sécurité ceux qui rejoignent leur patrie » (Odyssée*, 13, 174).
C'est pourquoi le dieu a menacé: « *Un jour,* dit-il, *un beau navire des Phéaciens qui reviendra d'une mission d'escorte se perdra dans la mer aux sombres vagues et j'élèverai autour de la ville de hautes montagnes » (Odyssée*, 13, 175). La première partie de cette menace a déjà été exécutée : « *près du rivage* » Poséidon a changé un grand navire « *en un rocher ressemblant à un navire ».* Maintenant, les Phéaciens sont plongés dans l'inquiétude, car Poséidon pourrait faire pousser ses montagnes autour de la ville.
L'inquiétude des Phéaciens devant « *les montagnes de Poséidon* » n'est fondée que si ces montagnes deviennent dangereuses pour la fertilité de leur pays et pour leur trafic maritime. Visiblement, c'est au danger des dunes mouvantes que l'on pense. Elles pourraient recouvrir de sable le « *fertile pays des Phéaciens* » et obstruer les ports. Jessen a déjà fait cette supposition. Il écrit: *« Ne doit-on pas songer ici au danger de grandes dunes mouvantes sur les côtes plates et sableuses ? L'expression "montagnes de Poséidon'' ne serait-elle pas une tournure poétique pour les dunes ?* » Hennig commente : « Je *conviens que cette interprétation me paraît extrêmement heureuse* » (R. Hennig, 1925).

Les cultures et les ports des Phéaciens étaient donc menacés par des dunes mouvantes. L'exemple de l'île de Trieschen entre Héligoland et la côte ouest du Schleswig-Holstein illustre bien le terrible danger encouru par Basileia. En quelques années, le fertile marais de cette île fut recouvert par les sables. Ces dunes avaient jusqu'alors protégé le pays contre la mer. Lorsqu'elles avancèrent, elles laissèrent le passage libre aux flots qui détruisirent le pays, de sorte qu'il ne subsiste plus que quelques restes de cette île. Un

danger analogue semble donc avoir menacé Basileia. Dans les vërs d'Homère, cette angoisse des Phéaciens devant ces « montagnes de Poséidon » s'exprime clairement.
« La "mort blanche" dans les dunes mouvantes a toujours été la terreur des Frisons du Nord. Au cours des siècles, le sable a englouti des villages entiers, de vastes prairies, des églises et de solides maisons - tels les anciens villages de List et de Rantum » (Husumer Nachrichten, 27.5.76).

Sports et Jeux au pays des Phéaciens

De même que le récit de l'Atlantide raconte le goût des Atlantes pour le sport et les jeux, de même Homère rapporte celui des Phéaciens pour les concours sportifs, les jeux et les exercices physiques. Alkinoos, le roi des Phéaciens, dit à ses sujets : « *Levons-nous et que commencent les jeux et les concours afin que l'étranger raconte à ses amis quand il regagnera son foyer, combien nous sommes exercés surtout dans les combats du poing, la lutte, le saut et la course » (Odyssée,* 8, 100).
Laodamas, fils d'Alkinoos, dit à Ulysse : « *Car il n'y a pas de plus grande renommée pour embellir la vie des hommes que celle que leur apporte la force et l'agilité de leurs bras et de leurs jambes ! » (Odyssée,* 8, 147).
Ces paroles expriment « l'attitude sportive » que nous avons déjà observée chez les Atlantes. Sur de nombreux stades, en Phéacie, se déroulent des concours de toutes sortes, des arbitres surveillent les combats et les terrains sont entourés « *du grand vacarme du peuple* ». Parmi les différents concours, outre ceux cités plus haut, on trouve le lancement du disque avec un disque de pierre et un jeu de ballon assez particulier. La découverte de grands disques de pierre prouve que les Phéaciens les utilisaient bien dans leurs jeux (Krause, 1893; von Schrôder, 1914; H. C. Broholm, 1953).
Le jeu de ballon dans lequel les Phéaciens montrent une grande adresse remplit Ulysse d'étonnement. Il n'a encore jamais rien vu de semblable. Ces jeux de ballon étaient encore très appréciés dans la Germanie du Nord beaucoup plus tard et ils déplaçaient un grand concours de peuple. On les appelait *knattleikr, soppleikr, skofuleikr* (Weinhold, 1944).

Tout comme les Phéaciens organisent leur jeu de ballon en l'honneur d'Ulysse, beaucoup plus tard, dans le Nord, il était d'usage, d'organiser une grande partie de ballon pour honorer les hôtes importants. Aujourd'hui encore, ces jeux que l'on appelle des *Bosseln* sont toujours très appréciés.

Danse rituelle chez les Phéaciens

Dans les *Trojaburgen* (labyrinthes) avaient lieu des danses rituelles qui devaient probablement symboliser la course du soleil. Il n'est toutefois pas question de ces danses dans le récit de l'Atlantide, contrairement à ce que l'on pourrait attendre. Mais Homère raconte une de ces « *rondes divines* » à Basileia. En l'honneur d'Ulysse, le roi des Phéaciens appelle des jeunes gens qui ont été spécialement exercés à « *danser la ronde des dieux dans la danse initiatrice » (Odyssée,* 8,263).
Homère raconte que le sol où la danse doit avoir lieu est mesuré avec exactitude puis aplani. Les neuf arbitres des jeux surveillent la danse. Démodocus, le « chantre des dieux » des Phéaciens, s'avance au milieu des danseurs. Le contenu du long cantique que l'on chante pendant la danse montre qu'il s'agit d'une cérémonie rituelle *(Odyssée,* 8, 266).
Tacite a parlé, de nombreux siècles plus tard, de danses analogues exécutées par de jeunes Germains *(Germanie,* Chap. 24).
Elles ont survécu jusqu'au Moyen Age dans notre pays. Un ancien chroniqueur raconte ce qui suit à propos de la danse des jeunes gens à Büsum en 1747 : « *Tantôt ils dansent une ronde, tantôt ils s'entrecroisent, tantôt ils sautent avec beaucoup de prudence par-dessus des épées, tantôt ils placent ces épées artistement de façon qu'elles forment une rosace, tantôt ils élèvent les épées en l'air de façon que chacun d'eux, formât à son voisin une rosace carrée au-dessus de la tête. Enfin, ils savent entrecroiser si artistiquement leurs épées, et les emmêler de telle façon que leur roi ou leur premier danseur puisse, non seulement se tenir dessus, mais qu'ils l'élèvent en l'air avec la plus grande agilité, et, le tenir ainsi; c'était vraiment une ronde très artistique » (A. Heirnreich, 1666).*
Il ressort de *l'Odyssée* que les Phéaciens connaissaient ce genre d'épées *(Odyssée,* 8, 402). Lorsque Euryale, le jeune Phéacien, a

offensé Ulysse au cours des jeux, pour faire la paix, il lui tend une épée qu'Homère nomme *panchalkeon.* C'est un nom qu'aucune épée ne porte dans toute l'épopée. *Panchalkeon* signifie « *entièrement en bronze* ». Cette expression est remarquable si l'on considère qu'à l'époque en question (XIIIe siècle av. J.-C.), dans la Germanie du Nord, l'épée à poignée entière était très répandue. C'était une arme dont la lame et la poignée étaient fondues en une seule pièce de bronze. L'adjectif *panchalkeon* est donc parfaitement justifié.

Le mot *aor* pour épée, qui n'est jamais employé ailleurs par Homère, est dérivé de *asfor* et relié au mot germanique *Schwert* (vieux-nord, *sword).*

On notera que dans les inscriptions égyptiennes du XIIIe siècle av. J.-C., il est dit, à propos des épées des peuples de la mer du Nord, qu'elles sont « tout en bronze » et d'une longueur de 3 à 4 empans (0,75 m à 1,00 m). Homère raconte que les épées nordiques présentent des ornements de ce genre. Sur l'île de Sylt, on a trouvé dans une tombe de l'âge du bronze, une épée de ce genre avec une poignée en or (Chr. Jensen, vers 1900; Brôndstedt, 1962; Schwantes, 1939).

L'art du tissage chez les Phéaciens

Sur les femmes phéaciennes, Homère raconte qu'« *elles étaient* assises *et tissaient, et tournaient activement les fuseaux qui ressemblaient aux feuilles du peuplier à la haute frondaison; on aurait cru qu'une huile souple glissait de l'épais tissu. Car, de même que les Phéaciens, mieux que tous les autres hommes, savent diriger de rapides navires, de même leurs femmes triomphent dans l'art du tissage car Athéné leur a donné le talent des travaux artistiques et l'esprit inventif ! » (Odyssée,* 7, 105).

Outre des cadeaux somptueux, Ulysse reçoit une merveilleuse pièce de toile de lin. La grande habileté des femmes germaines de l'âge du bronze dans les domaines du tissage, de la broderie et du tricotage, est rapportée à de nombreuses reprises. Schwantes écrit à ce sujet: « *Quelle somme d'expérience se cache dans les tissages de cette époque. Ce que l'on considérait autrefois comme un rapetassage négligeant, comme par exemple les souquenilles des hommes apparemment faites de patchwork se révèle être le résul-*

tat d’un calcul extrêmement habile » (Schwantes, 1939).
On a même voulu faire remonter à la technique du tissage, le style géométrique que les hommes du Nord apportèrent en Grèce en 1200 av. J.-C. L’archéologue Conze dit à ce sujet: « *Semper a déjà exprimé de façon frappante que les détails des formes et l’ensemble des caractéristiques des formes de cette catégorie de vase ont une origine technique et qu’ils sont inspirés parcelle du tissage. Les fils qui se croisent à angle droit conditionnent le caractère linéaire et les lignes droites et les formes anguleuses, le dessin* » (A. Conze, 1870).
Conze est d’avis que les ornements de style géométrique en Grèce sont issus « *de l’art décoratif de l’âge du bronze* ». Il dit que *« les fabricants des vases de la Grèce antique se trouvent sur le même échelon artistique que leurs lointains cousins nordiques et on est en droit de considérer cette identité comme un don commun en matière d’art issu de leur commune patrie d’origine »*.
Cette conception a été fréquemment reprise, notamment par von Oppeln-Bronikowski qui dit que le style primitif géométrique *« doit dériver de l’art nordique très ancien de la broderie et du tissage »* (Fr. von Oppeln-Bronikowski, 1931).
Il faut remarquer qu’à l’époque de Ramsès III, les peuples de la mer du Nord et leurs alliés, comme signe de leur appartenance à l’armée du Nord, sont représentés avec une fleur de lin. C’est vraisemblablement un signe que le lin dont la zone de culture favorable est la région de la mer du Nord et de la Baltique est pour eux une plante typique.
Le lin était déjà cultivé dans le territoire de la civilisation nordique à la fin de l’âge de la pierre. Ses fibres étaient également travaillées pour être tissées. Cela est prouvé par une découverte remontant à la fin de l’âge de la pierre où, dans une fouille sur un habitat de cette époque, à Oxenberg dans l’île de Fünen, on a découvert une corne de bœuf entourée d’une résille de fils de lin (Brôndstedt, 1960).
On a également prouvé à plusieurs reprises l’existence d’empreintes de semences de lin sur des vases de l’âge du bronze nordique. Il est probable que ces semences riches en huile étaient ajoutées au pain ou à d’autres nourritures pour les enrichir de graisse végétale.
La corne de bœuf d’Oxenberg est la preuve la plus ancienne existant actuellement de la transformation de lin en tissage. On est

en droit de supposer que cette transformation du lin en tissu dans les siècles qui suivirent dans le Nord fut constamment améliorée et affinée. Tacite mentionne les « *robes de lin joliment ornées* » des femmes germaines *(Germanie,* Chap. 17). Pline écrit « *que les femmes germaines ne connaissaient pas de plus beaux vêtements que ceux de lin » (Histoire naturelle,* 19, 9).

Toutes ces observations montrent qu'Homère célèbre à bon droit l'art du tissage chez les femmes nordiques.

Il y a encore toute une série d'autres détails qu'Homère raconte sur les Phéaciens et qui ont dû être observés avec exactitude. Il rapporte par exemple que « les Phéaciens distribuent les nourritures et les boissons » de gauche à droite *(Odyssée,* 8, 183). C'est un usage qui est encore très strictement observé en Frise du Nord. Son origine se trouve vraisemblablement dans l'adoration du *« soleil qui court de gauche à droite* », et qui date de l'âge du bronze.

Selon Jan de Vries, le radical *hverbandrehen* serait la racine des mots frisons *Warfet Werf* qui peuvent signifier les définitions synonymes de concepts très différents tels que tribunal, tombe etc. *« Cela indique une signification originelle dynamique et tournante au lieu de l'actuelle, qui est statique. Dans la dénomination d'une des corporations nordiques, le hvirfingr chez laquelle le repas rituel pris en commun était le point principal de la communauté reli- gieuse, le mot hvir-drehen est exprimé très clairement là où il illustre le cercle décrit par la corne d'hydromel consacré passant d'un convive à l'autre, dans le sens de la course du soleil. C'était ce sens du passage qui assurait l'action bénéfique du repas. C'est là ce qui démontre le rapport entre le mouvement circulaire et le soleil et, parla même, le culte du soleil ».*

Comme Jan de Vries l'a exposé, « *le mouvement circulaire est en relation intime aussi bien au tribunal que dans le rituel des funérailles et que dans le repas rituel, avec le culte du soleil où il semble trouver son origine* » (Jan de Vries, 1934).

Dans le Ville chant de *l'Odyssée,* Homère raconte que les Phéaciens préparent à Ulysse un bain chaud puis l'invitent à un festin. Là, chaque convive a une table et un siège individuels. Tacite rapporte la même coutume chez les Germains : « *Après le bain, ils festoient et chacun d'eux a son propre siège et sa table » (Germanie,* Chap. 22). Les Grecs et les Romains avaient l'habitude de s'allonger autour d'une table commune.

Le festin des Phéaciens se déroule autour du feu qui brûle tout le jour. Tacite en dit autant des Germains. Chez les peuples méditerranéens, ce n'était pas l'habitude en raison du climat plus chaud : les Phéaciens ont des « *torches enflammées (daidas) pour éclairer les convives dans la salle lors des banquets nocturnes » (Odyssée, 8,* 101).
Les Nordiques ne connaissaient pas les lampes à huile qui étaient d'usage courant dans la Grèce mycénienne. Contrairement à ce que pense Kahl-Furthmann, ils n'ont pas oublié les lampes à huile lors de leur migration en Grèce, ils ne les connaissaient absolument pas. On ne connaît aucune découverte de lampe à huile ou à graisse dans les fouilles exécutées dans l'aire nordique de l'âge du bronze.
On utilise dans le château du roi des Phéaciens des coupes et des aiguières d'or ainsi qu'une marmite d'airain *(Odyssée,* 7, 172; 426, 430), tout comme le raconte le récit de l'Atlantide, et l'on connaît ce genre de récipients par les fouilles du cercle de civilisation nordique de l'âge du bronze.
Les Phéaciens savent jouer du luth et de la harpe *(Odyssée, 8,* 98, 248, 261 etc.). Les auteurs grecs en disent autant des Hyperboréens qui sont, sans aucun doute, assimilables aux Atlantes.
Il s'agit vraisemblablement de la hrotta qui est encore utilisée en Suède sous le nom de Tannenharfe (harpe de sapin) et de la win ou winne, instrument de musique analogue au luth dont on jouait dans le Nord. Si ces instruments ne nous sont pas parvenus depuis l'âge du bronze, les nombreuses trompes, souvent accordées par paire et qui ont été trouvées dans le Nord, montrent que la fabrication d'instruments de musique et aussi probablement l'art musical, étaient déjà très développés.
La place d'honneur dans la salle royale se trouve « près du feu », « près de la grande colonne », « au centre de la salle » *(Odyssée, 6,* 305; 8, 66).
Il en était de même à des époques plus tardives chez les Germains. Cette disposition est restée en usage jusqu'à notre époque dans les régions de la Frise du Nord, comme le montre la colonne de la place d'honneur, à proximité immédiate de l'âtre, au centre de la « Maison Ostenfelder » à Husum.
Dans son *Deutschen Jolkstumskunde,* Karl von Spiessdit: « *La maison carrée en bois avec le foyer au centre, est liée au Nord »* (Spiess, 1934).

Il s’agit probablement, dans le palais phéacien décrit par Homère, d’une grande maison dont la faîtière longitudinale est soutenue par une ou plusieurs colonnes. Ce mode de construction est déjà connu à l’âge du bronze dans le Nord, d’après les recherches approfondies de l’historien bien connu Saeftel.
Le palais du roi des Philistins, dont la toiture s’effondra lorsque Samson en arracha les deux colonnes qui supportaient la faîture, doit également avoir été construit sur ce modèle. Saeftel a pu prouver d’étonnantes concordances entre les modes de construction nordiques anciens et ceux des Philistins.
D’après les récits d’Homère, les Phéaciens portent « *manteau et robe* » *(Odyssée,* 7, 234). Des manteaux, des robes ou des souquenilles ont été découverts dans les fouilles de l’âge du bronze. Tacite les considère comme le type de vêtement national des Germains de son temps *(Germanie,* Chap. 17).
Le roi des Phéaciens parle des trois impitoyables sœurs qui, sur leurs quenouilles, dévident le fil de la vie des hommes (Odyssée, 7, 198). On peut y voir une allusion aux trois Nornes - les Parques du vieux Nord - qui, dans les anciennes croyances des Germains, filent et coupent le fil de la vie des hommes.
Nulle part ailleurs Ulysse n’a reçu une hospitalité comparable, et Nausicaa, de même que « le héros grisonnant » Echénéos, disent que c’est un devoir sacré de faire bon accueil à l’étranger.
Ceci rappelle les mots de Tacite à propos des Germains : « *Refuser un toit à n’importe quel étranger, passe chez eux pour un péché. Chacun reçoit son hôte du mieux qu’il peut* ». C’est surtout la description du « festin nocturne » dans le palais royal phéacien, qui rappelle « les orgies nocturnes » chez les Germains dont parle Tacite *(Germanie,* Chap. 22).
Le philologue anglais T.B.L. Webster, qui fut le collaborateur de John Chadwick dans le déchiffrement de l’écriture linéaire B, remarque que les rois mycéniens avaient un caractère divin et qu’ils étaient adorés comme des dieux ou des demi-dieux (Webster, 1960). Au contraire, Alkinoos, roi des Phéaciens, est certes leur grand prêtre, mais il ne jouit pas des honneurs divins.
Les rois mycéniens avaient des esclaves. Alkinoos, selon Homère, et les rois des Atlantes selon le récit de l’Atlantide, n’en avaient pas. Les trônes des rois mycéniens sont entourés de lions, de sphinx et de griffons. Il n’est pas question de ces animaux héraldiques chez les Phéaciens. Il n’y a là que des chiens en or et en

argent qu'Hephaistos a ciselés comme gardiens du palais d'Alkinoos « *à côté du portail » (Odyssée,* 7, 91). Par ailleurs, d'après les Eddas, le chien Garm monte la garde aux portes d'Asgard.

C'est ainsi que les vers de la « Phéacie » contiennent des indications qui, prises en détail ont peut-être peu de poids, mais dans leur ensemble donnent l'impression qu'Homère a utilisé des documents d'une étonnante exactitude.

Non seulement le récit général résiste à un examen critique, mais les remarques apparemment secondaires (construction de palissades, des digues, formation des dunes sur le rivage, hangàrs à bateaux, épées de bronze coulées d'une seule pièce, habileté dans le tissage etc.) sont rendues avec une exactitude historique.

Comme la plupart de ces données ne sont pas contenues dans le récit de l'Atlantide, nous trouvons là un nouvel argument en faveur de l'impression qu'Homère doit avoir utilisé une autre source, très sûre, en ce qui concerne Basileia. En effet, Tacite remarque que « certains prétendent que lors de son odyssée, Ulysse aurait été jeté dans l'océan du Nord et qu'il aurait pénétré en Germanie » (Germanie, Chap. 3).

L'Anglais Ernie Bradford a publié en 1964 un livre intitulé *Reisen neit Homer,* dans lequel il dit que Corfou aurait été l'île des Phéaciens. L'auteur du présent ouvrage a lui-même exploré avec un yacht à voiles les côtes et les îles des mers Égée et Ionienne. Il peut donc se permettre de juger les conclusions de Bradford. Les aventures de Bradford, lors de sa croisière, sont amusantes à lire, mais ses identifications des îles et des côtes visitées par Ulysse au cours de ses dix années d'errance, ne sont exactes sur aucun point. On pourrait écrire un livre entier pour réfuter les conclusions de Bradford. Il a surtout négligé le fait que les voyages d'Ulysse et particulièrement la croisière chez les Phéaciens ont eu lieu dans l'océan, la mer du Monde et pas du tout en Méditerranée. Rien de ce qu'a écrit Homère sur les Phéaciens et leur île ne se retrouve à Corfou. Pas plus la description de l'île en général que ce qui s'y trouve.

Corfou n'était pas pour les Achéens mycéniens *« au bout du monde ».* Ses habitants n'étaient pas les « *hommes les plus lointains » (Odyssée,* 6; 8, 203, 205, 280).

En outre, contrairement à ce que pense Bradford, les Achéens ne bornaient pas leur horizon à Corfou et les fouilles ont prouvé

qu’ils entretenaient des relations commerciales avec le sud de la Gaule, l’Asie mineure, l’Égypte etc. Ils pensaient plus probablement que le « bout du monde » se situait sur les côtes de la mer du Nord.

CHAPITRE VIII
DATATIONS ERRONÉES ET TENTATIVES DE LOCALISATION

Aucun récit de l'Antiquité n'a provoqué autant de tentatives de datation et de localisation que celui de l'Atlantide.

Le géologue et océanographe suédois Hans Petersson écrit : *« Deux mille ans se sont écoulés depuis le soir où, dans l'Athènes antique, l'ami de Platon, Critias, raconta la légende que Solon lui-même avait rapportée d'Égypte: l'histoire de l'Atlantide, du royaume englouti. Durant vingt siècles, fous et sages, poètes et extravagants, philosophes et scientifiques, hérétiques et Pères de l'Église, ont discuté de la question: l'Atlantide a-t-elle existé ou n'était-elle qu'un ornement de la théorie platonicienne de l'État et de l'organisation sociale ? Était-elle un exemple inventé pour opposer la libre et démocratique Athènes à l'État conquérant et autoritaire qui, pour employer une expression moderne, fit la première tentative d'union européenne?* » (1948).

Pettersson considère le récit de l'Atlantide comme « *l'histoire la plus discutée de toutes* » et parle « *d'innombrables tentatives d'explication ».*

Le mot innombrable est justifié. C. W. Ceram écrit dans son livre, *Gotter, Grâber und Gelehrte* (1949): « *La littérature concernant ce royaume englouti (dont l'existence n'a pas encore pu être prouvée) se monte à environ vingt mille volumes ».*

Savoir s'il y a réellement 20000 ouvrages sur l'Atlantide, ou non, reste à vérifier. Mais il est certain que le sujet a passionné les hommes de tous les pays civilisés.

Parmi les innombrables hypothèses sur l'Atlantide, nous ne pouvons commenter ici que les plus importantes et les plus récentes.

La Crête et Santorin

Tout récemment, on a souvent défendu l'hypothèse que l'Atlantide ou son île Royale seraient, soit Santorin, soit la Crête.

Le 17 novembre 1975, de nombreux journaux publiaient la nouvelle suivante: « *L'Atlantide se trouve devant Santorin, l'océanographe français Cousteau est à la recherche du continent englouti* ». L'article annonçait que l'État grec allait financer de 1,8 millions de dollars une expédition de plongée sous-marine du commandant Cousteau avec son navire, la Calypso, afin de rechercher dans le cratère de Santorin-Théra, les vestiges de la civilisation engloutie. « *En raison de la grande profondeur des eaux (300 m), cette théorie n'avait pu être vérifiée jusqu'à présent » (Die Welt,* 17.11.1975).

Déjà l'archéologue grec Spyridon Marinatos avait exprimé, en 1938, l'opinion que l'effondrement de la civilisation minoenne à la fin de l'âge du bronze serait raconté dans le récit de l'Atlantide.

Le volcanologue grec Angeros Galanopoulos a repris cette hypothèse en la modifiant. En 1960, il a publié un travail où il prétend que l'île Royale d'Atlantis serait Santorin. La Basileia avec ses ports et ses canaux aurait existé là où se trouve aujourd'hui le cratère de Théra.

En 1969, l'océanographe américain James W. Mavor Jr. a adopté cette idée et publié un livre intitulé *Reise nach Atlantis.* La même année, le philologue anglais J. V. Luce publie *Atlantis, Legende und Wirklichkeit,* sur la jaquette duquel on lit que *« l'Atlantide était identique à la Crète minoenne et plus particulièrement à Santorin ».*

Que l'on considère que l'Atlantide était Santorin ou la Crète est sans importance. Ces deux hypothèses sont indéfendables et faciles à réfuter, bien qu'en 1969 on les ait considérées comme *« un événement d'importance mondiale de l'archéologie* » et que l'on ait même dit à propos du livre de Luce « *que le plus grand mystère de l'histoire était résolu ».*

Ceux qui cherchent Basileia dans les « *profondeurs du cratère de Santorin* » sont victimes d'une grossière erreur de raisonnement.

Galanopoulos, Mavor et Luce se réfèrent aux recherches approfondies du géologue allemand Hans Reck qui a publié en 1936 un ouvrage en trois volumes intitulé *Santorin: Der Werdegang eines Inselvulkaus und sein Ausbruch 1925-1928.* Reck constate: « *Jadis son diamètre* [de Santorin] *mesurait environ 16 km et, à cette époque, elle comportait des sommets en forme de boule d'origine volcanique. Leurs flancs abrupts étaient sillonnés de vallées profondes. Au centre s'élevait le sommet principal qui culminait à*

1600 m » (cité par Luce, 1969). Ce sommet avait une découpe *« typiquement vésuvienne* » (Luce, 1969). « *La Théra-Caldera,* [cratère de l'explosion de Théra-Santorin] *est le résultat d'une terrible éruption ou d'une série d'éruptions... qui détruisirent l'île* » (Luce, 1969).

Le géologue français Fouqué avait déjà prouvé en 1879, et Reck le confirme, que la formation du cratère remonte à la dernière et à la plus violente des éruptions de l'âge du bronze.

Cela ressort du fait que cette éruption a déposé une couche récente de ponce allant jusqu'à 60 m d'épaisseur sur les restes du volcan du tertiaire. En d'autres termes: avant cette dernière éruption gigantesque qui a ouvert le cratère, il y avait à la place de ce dernier le sommet principal de 1 600 m d'altitude du volcan du tertiaire. Le cratère de Théra-Santorin a été formé par cette gigantesque éruption de l'âge du bronze. Auparavant, il n'existait pas.

Comment la Basileia de l'Atlantide avec ses trois ports, ses canaux maritimes et ses rivières aurait-elle pu exister avant l'explosion dans un cratère qui n'existait pas? Ajoutons qu'on ne voit guère un port installé sur un volcan de 1 600 m d'altitude.

Il est surprenant que tant d'auteurs qui ont approuvé cette hypothèse n'aient pas reconnu une telle erreur de raisonnement. Ni Santorin, ni la Crète ne répondent à la description de Basileia ou du royaume de l'Atlantide qui nous a été faite.

Ni Santorin, ni la Crète, ne se trouvaient « *dans la mer atlantique* », mais dans la mer Égée, décrite dans *Critias* (111 a) et comparée à l'Atlantique. Les deux îles ne se trouvent pas à l'embouchure de grands fleuves, elles n'ont pas disparu. La mer Égée n'est jamais « *infranchissable à cause des hauts fonds de vase » (Timée,* 25d) etc.

Luce laisse de côté la remarque que cette « *mer est une mer de vase encore infranchissable de nos jours* ». De même, les indications sur l'exploitation du cuivre et de l'ambre, la grande invasion de l'Europe etc.

On peut donc dire que cet « *événement d'importance mondiale de l'archéologie* » n'est qu'une bulle de savon qui a éclaté depuis longtemps.

Tartessos

Une autre hypothèse sur l'Atlantide a été présentée par l'archéologue allemand Adolf Schulten. Schulten pense que « *Platon, en décrivant la capitale et le territoire de l'Atlantide, a donné ainsi une image poétique de la riche et heureuse Tartessos à l'embouchure du Guadalquivir* » (1930). L'hypothèse de Schulten, déjà avancée en 1922, a trouvé de nombreux échos parmi les savants allemands. Le professeur Jessen a déclaré: « *En fait, l'équation de Schulten Atlantis / Tartessos, c'est l'œuf de Christophe Colomb* » (1925).

Mais on peut mettre en ligne de nombreux arguments contre cette hypothèse. Schulten prétend que Tartessos aurait été détruite en 500 av. J.-C. par les Carthaginois par « *jalousie commerciale* ». Cette destruction aurait ensuite été interprétée comme *« l'engloutissement de l'Atlantide dans une mer de vase* ». Par la destruction de Tartessos, l'Atlantide « *aurait subitement disparu de l'horizon des peuples méditerranéens ».*

Solon, qui a rapporté d'Égypte le récit de l'Atlantide vers 560 av. J.-C., ne pouvait absolument pas savoir que les Carthaginois détruiraient Tartessos soixante ans plus tard.

En outre, il n'est pas exact que Tartessos ait « *subitement disparu de l'horizon des peuples méditerranéens* ». De nombreux auteurs des siècles postérieurs à 500 av. J.-C. la mentionnent. Hérodote, mort en 425 av. J.-C., en parle à plusieurs reprises (I, 163; IV, 152, 192). Aristophane (445-386 av. J.-C.) célèbre le bon goût des « *murènes de Tartessos* ». Rufus Festus Avenius (IVe siècle après J.-C.) parle de « *Tartessus* » et de la « *montagne de Tartessus* ». Il appelle le Guadalquivir le « *fleuve de Tartessus ».* Pline en parle aussi *(Histoire naturelle,* IV, 120), de même que nombre d'auteurs latins.

Schulten admet que « *l'on ne peut douter que Tartessos soit la Tarschisch de la Bible* » (1950). Tarschisch *(Tartessos)* est fréquemment citée dans les livres d'Esther, de Judith et de Jonas, qui sont assurément postérieurs à 300 av. J.-C.

Tartessos (Tarschisch) n'avait donc aucunement « *disparu de l'horizon des peuples méditerranéens* ». Contrairement aux affirmations de Schulten, ces peuples ont, au cours de ces siècles, commercé avec Tartessos qui était « *un centre du trafic de l'argent et de l'étain »* (W. Haussig, *Herodot, 1955).*

Avenius, bien renseigné sur le littoral compris entre la Bretagne et la côte française de la Méditerranée, a utilisé un *periplous* grec, aujourd'hui perdu, pour écrire son livre *ara maritima.*
Il écrit: « *Ici sont les colonnes d'Hercule, ici s'élève la ville de Gadir, que l'on appelait autrefois Tartessos* » (vers 85), ou bien : *« Ici, dans le golfe de Tartessos et sur le fleuve du même nom,* [Guadalquivir] *s'élève la ville de Gadir, mais autrefois on la nommait Tartessos* » (vers 265).
Il n'y a donc aucun doute que Tartessos soit Gadir. Cette ville s'appelle aujourd'hui Cadix et elle n'a jamais disparu. Elle est fréquemment nommée Gadir, le Gadeiros du récit de l'Atlantide, et elle est abondamment mentionnée par les auteurs de l'Antiquité.
C'est également une erreur chez Schulten de prétendre que les Carthaginois auraient barré le détroit de Gibraltar, ce qui expliquerait ce passage du *Critias* et du *Timée: « Pour cette raison la mer, là-bas, est encore de nos jours (kai nyn) infranchissable à cause des hauts fonds de vase laissés par l'île en disparaissant ».*
Le détroit de Gibraltar n'a jamais été barré. Hannon le franchit lors de son expédition vers l'Afrique occidentale, peu après 500 av. J.-C. Un peu plus tard, le perse Sataspes en fait autant. Pythéas l'imite vers 350 av. J.-C. Poséidonios, qui passe un mois à Gadès en 90 av. J.-C., ne parle pas d'un quelconque barrage de Gibraltar. L'hypothèse de Schulten est donc fausse.

Les Açores ou les Canaries

C'est en 1665 qu'un père jésuite, Athanasius Kircher, dans son ouvrage *Mundus subterraneus,* a, pour la première fois, émis l'hypothèse que l'Atlantide se trouvait aux Açores et que ces îles seraient les sommets les plus élevés du continent englouti. Par la suite, cette théorie a été reprise et développée par de nombreux auteurs.
Le politicien américain Ignatius Donelly s'enthousiasma pour cette idée et suggéra que des travaux fussent entrepris pour ramener à la surface quelques reliques de ce continent englouti (1911).
Donelly, à son époque, ne pouvait pas savoir que les Açores ne sont pas les sommets et tes restes d'un continent englouti, mais au contraire, les parties les plus hautes de masses rocheuses volcaniques qui surgissent des grandes profondeurs. Cela a été prouvé

de façon convaincante par de récentes recherches. En particulier, le navire océanographe américain Glomar Challenger a remonté depuis 1968 de nombreuses « carottes » de sondages du fond de la mer. Elles ont apporté la preuve que là où les grandes plaques continentales se séparent, de profondes failles se forment à travers lesquelles jaillissent des masses rocheuses volcaniques. Les énormes plaques des continents nord et sud-américains, de l'Europe et de l'Afrique, se séparent, et entre elles surgissent aux grandes profondeurs, des masses rocheuses volcaniques qui ont formé la « *dorsale centrale de l'Atlantique* ». Elle s'étend du Spitzberg à l'Océan antarctique.

Les îles situées sur cette dorsale, Spitzberg, Islande, Ascension, Sainte-Hélène, Tristan-da-Cunha, et aussi les Açores et les îles du Cap Vert, ne sont pas les sommets de continents engloutis, mais ceux des masses rocheuses volcaniques montant des grandes profondeurs.

Les nombreux échantillons de sol remontés par le Glomar Challenger dans le secteur des Açores prouvent qu'au cours des derniers 200 millions d'années, il n'a pu exister là aucune terre habitable et encore moins un « *continent de l'Atlantide* ».

Partout et jusqu'aux plus grandes profondeurs du sol sous-marin, on n'a trouvé que des sédiments éloignés des côtes qui excluent l'existence, à une époque historique de l'humanité, de terrains habitables. Longtemps avant ces recherches, l'océanographe H. Pettersson avait déjà conclu, en se basant sur des recherches géologiques aux Açores, que « *l'Atlantide de Platon aux Açores est géophysiquement un cadavre qu'aucun géologue, si renommé soit-il, ne pourrait rappeler à la vie » (1948).*

Il en est de même des Canaries. Elles sont constituées, elles aussi, de roches volcaniques surgies des profondeurs. Il n'y a jamais eu là de « continent de l'Atlantide ».

CHAPITRE IX

REGARD EN ARRIÈRE

Le récit de l'Atlantide de Solon et la « Phéacie » d'Homère nous transmettent des histoires vivantes venues du cercle de civilisation nordique de l'âge du bronze.

Nous ne connaissions de cette époque que des tombeaux silencieux et des fouilles de toutes sortes. Elles ne pouvaient répondre à toutes nos questions ou bien elles autorisaient les interprétations les plus diverses et souvent les plus contradictoires.

Nous pouvons désormais, à l'aide de ces deux récits étonnants de fiabilité, éclaircir de nombreux problèmes et tenir pour erronées de nombreuses interprétations faites à partir de découvertes archéologiques.

Sur les questions suivantes, jusqu'alors très controversées, ces deux récits, datant de l'âge du bronze de la civilisation nordique et de l'époque de la Grande Migration, nous fournissent des réponses claires.

Jusqu'à présent, la recherche n'avait donné aucune réponse claire sur les causes de la Grande Migration.

Eduard Meyer pensait que la « surpopulation » des zones de départ de la Grande Migration était la cause de cet événement de *« la plus grande importance* ». O. Spengler pensait que « *l'invention du char de combat* », et J. Wiesner « *l'introduction des guerriers à cheval, donc de la cavalerie* », avaient déchaîné « *cet événement qui allait secouer et même transformer le monde ».*

Mais voici que, grâce au récit de l'Atlantide et aux documents de l'ancienne Égypte qui lui sont relatifs, nous apprenons qu'au XIIIe siècle av. J.-C. d'effroyables catastrophes naturelles s'abattirent sur notre planète. De nombreux peuples se virent contraints de quitter leur patrie, desséchée, brûlée, détruite par de terribles séismes ou submergée par des raz-de-marée.

Jusqu'alors, il régnait une grande incertitude dans la recherche concernant le point de départ de la Grande Migration qui, au XIIIe siècle, avait poussé les peuples à travers l'Europe, l'Asie mineure et l'Afrique du Nord jusqu'aux frontières égyptiennes.

L'égyptologue E. Otto désigna « *les îles de la mer Égée* », R. Stadelmann parla des Balkans, W. Kimmig de « *la grande région située entre les Alpes orientales, les Carpates et les Balkans* » (1964). R. Herbig tenait pour l'ancienne patrie des Illyriens, « *dans la région de la Prusse orientale et la Pologne* ». Il nommait cette migration la « *migration illyrienne* » (1940). Schachermeyr (1929) croit que le lieu d'origine de la Grande Migration se situe « *dans les étendues non civilisées de l'Europe et, tout au plus en deuxième position, dans de nombreux territoires d'Asie mineure restés dans l'état de barbarie* ». G. Spitzlberger (1972) croit que les hommes de la Grande Migration n'auraient été « *rien d'autre que les populations de l'âge du bronze chassées de la Suisse et de l'Allemagne du Sud-Ouest par l'engloutissement des cités lacustres* ».

On se demande involontairement où donc, dans ces régions continentales, « *la mer mondiale dans le Nord* » aurait pu « *engloutir et détruire les îles* ». Comment « *la puissance de Nun* [la mer mondiale] se *déchaîna et, dans une grande vague, engloutit nos villes et nos villages* » et où il faudrait chercher « *la capitale des peuples de la mer du Nord disparue dans la mer* ».

Mais voici que le récit de l'Atlantide, appuyé par les documents égyptiens ainsi que la « Phéacie » d'Homère, nous apprennent que la patrie de ces populations se trouvait dans le pays de l'ambre de l'âge du bronze, sur la mer mondiale du Nord.

Jusqu'alors, on croyait aussi que les Nordiques devaient être tenus pour responsables des énormes incendies dont on a retrouvé les traces dans toutes les forêts, les marais, les cités et les palais. Les Nordiques auraient, croyait-on, démantelé les murailles incendiées des palais, de sorte que, très souvent (à Tirynthe, Mycène, Knossos etc.), on a retrouvé des blocs de plusieurs tonnes très loin de leur lieu d'origine.

Les peuples de la mer du Nord auraient également massacré les populations des pays qu'ils traversaient ou occupaient jusqu'à n'en laisser que quelques restes et même, jusqu'à l'anéantissement total (Crète, empire hittite, Syrie).

Schachermeyr parle de « *hordes de voleurs et de pillards* » ou de « *barbares si éloignés de la civilisation méditerranéenne orientale qu'ils ne savaient rien faire d'autre que piller et détruire* » (1929). Childe (1950) appelle les Nordiques « *des hordes barbares* ». Mme Kahl-Furthmann parle des « *attaques des hordes*

barbares » (1976). Enfin, la tribu dirigeante des Nordiques, les Philistins, est qualifiée de « *la plus effroyable de toutes* ».

Et voici que nous apprenons, par le récit de l'Atlantide, que ce ne sont pas les Atlantes, peuple nordique, qui auraient incendié ces territoires mais la « *comète Phaéton qui aurait brûlé la surface de la terre* ». Les textes contemporains de l'Antiquité égyptienne confirment ces données. Des analyses stratigraphiques exactes ont prouvé que ces énormes incendies ont ravagé la terre avant l'apparition des Philistins venus du Nord.

Il est également inexact, bien qu'on le lise souvent, que les peuples nordiques aient décimé ou même complètement anéanti les populations des territoires qu'ils traversèrent ou conquirent.

Nous apprenons grâce au récit de l'Atlantide tout ce qui concerne les formidables séismes et raz-de-marée « *au cours desquels la majorité des guerriers athéniens fut engloutie par la terre* » *(Timée,* 25d) et que la fontaine qui se trouvait à l'intérieur des murailles de l'Acropole « *fut comblée par un tremblement de terre* » *(Critias,* 112d).

Le fait que, dans toute l'Égypte, en Assyrie et dans de nombreux autres territoires où les Nordiques ne sont pas venus, les palais et les temples furent détruits par des tremblements de terre ou incendiés, ainsi que les déclarations des textes égyptiens contemporains, aurait dû dissuader les archéologues de faire porter la responsabilité de ces destructions énormes ainsi que le massacre des populations des régions en question par les Nordiques.

Nous apprenons par le récit de l'Atlantide que les « *violents séismes et raz-de-marée* » ont été tels qu' « *il ne resta qu'une petite semence* » de la population grecque *(Timée,* 23c). La recherche archéologique a également prouvé qu'en Grèce et également dans les territoires où les Nordiques ne sont pas venus, un centième environ seulement de la population a survécu aux catastrophes.

Le fait que les épaisses couches de terrains incendiés ont été constatées partout avant l'arrivée des Nordiques et que les vestiges de ces peuples ne se retrouvent nulle part dans les couches de destruction, a toujours frappé les archéologues. W. Kimmig constate que « *lorsque Troie fut détruite vers 1200, on ne trouva néanmoins aucune trace des destructeurs. Cette situation apparaît de façon exactement semblable à celle du reste de l'espace méditerranéen oriental: nulle part on ne réussit à trouver les vestiges*

archéologiques des envahisseurs » (1964). Il écrit encore: « *Il y a, certes, les bas-reliefs si impressionnants de l'Égypte et les couches détruites que l'on peut dater de 1200, dans les villes et les cités. Quant aux destructeurs, ils restent dans l'obscurité. Aucune trouvaille de fouille n'a pu les relier directement à la Grande Migration* » (1964). A cela s'ajoute que la tradition grecque ignore complètement « *les hordes de pillards* ». Elle rapporte pour cette époque des combats entre des survivants de la population autochtone et les Nordiques héraclides qui pénétraient en Grèce. Mais les légendes ne rapportent que les duels chevaleresques que les Héraclides auraient proposés au roi de Tégée, Echémos, et au roi d'Athènes, Thymoétès, pour la possession du pays. Elles disent également que les conventions passées avant ces duels furent observées conformément au traité par les Héraclides. Ces derniers se retirèrent après que leurs champions, Hyllos et Xanthos, eurent été battus, et ils ne revinrent, conformément à la convention, que cent ans plus tard.

Lors de ce « *retour des Héraclides* », selon les traditions les plus anciennes, il n'y eut ni pillages ni massacres. La population si fortement décimée de la Grèce accepta le retour des Héraclides apparemment sans combattre, et la tradition grecque ne parle que de l'ancienne amitié et de la parenté avec les Hyperboréens, peuple de la mer du Nord (Diodore, II, 47).

Ces peuples nordiques venus du pays de l'ambre, auraient, selon la tradition grecque, fondé les principaux sanctuaires grecs de Delphes et de Délos, et Hérodote (IV, 33, 34) raconte les ambassades solennelles et les sacrifices offerts aux dieux par les Hyperboréens qui venaient à Délos. Des divinités comme Apollon et Artémis seraient venues du pays des Hyperboréens en Grèce et, de même, quelques Hellènes seraient allés dans le pays des Hyperboréens et y auraient laissé de coûteuses offrandes votives.

De même, dans les temps très anciens, un Hyperboréen nommé Abaris, serait venu en Grèce et aurait renouvelé l'ancienne amitié et la parenté avec les Déliens.

Aucun peuple ne conserve de semblables transmissions de légendes sur un autre peuple qui l'aurait pillé et décimé.

Les hordes de pillards des Nordiques sont une invention des archéologues modernes qui, manquant d'analyses stratigraphiques exactes, ont mis au compte des peuples nordiques les destructions des palais et des cités sur le continent grec, sur la Crète, Rhodes

et Chypre, alors qu'ils n'y ont pénétré qu'après les catastrophes.
Jusqu'à présent, l'époque située entre 1 200 et 800 av. J.-C. était restée « *enveloppée d'une mystérieuse obscurité* ». Elle passait pour « *une époque de l'histoire grecque qui, jusqu'à présent, a résisté à toutes les tentatives faites pour la comprendre* » (L. Curtius, 1926). On ne pouvait naturellement pas attribuer l'épanouissement de la culture primitive grecque « *à ces Barbares si éloignés de la civilisation méditerranéenne orientale qui ne savaient rien en faire d'autre que piller et détruire* » (Schachermeyr). Nous savons maintenant, grâce aux récits de l'Atlantide et à la « Phéacie » d'Homère, que les peuples de la mer du Nord, les Atlantes, étaient des hommes de haute culture, qu'ils avaient un Etat organisé, une législation et une armée, et qu'ils ont importé tout cela dans la Grèce détruite et quasiment privée de sa population.

De nombreux archéologues ont reconnu que c'est à eux que doit être attribué l'épanouissement de la culture grecque primitive, et non pas à la « petite semence » de la population mycénienne qui avait survécu aux catastrophes naturelles. H. Berve écrit (1948): *« Dans tous les cas, la nouveauté et l'avenir, en Grèce, ont été déclenchés par la Grande Migration* ». E. Riemschneider constate (1952) : « *Ce qui se passe maintenant en Grèce n'a rien à voir avec la Crète et Mycènes, c'est une création entièrement nouvelle* ». T.B.L. Webster conclut (1960) : « *Le nouveau monde grec est né de ce chaos* », N.A. St-Macalister (1914) cite comme conséquences de la Grande Migration, « *de nouvelles puissances sur la terre, de nouveaux dieux dans le ciel, un nouveau style dans l'architecture et l'art, de nouvelles armes et méthodes de guerre, un alphabet et le fer! La Crète et l'Égypte sont le passé, les jours glorieux de la Grèce classique s'ouvrent devant nous ».* On pourrait citer quantité d'autres jugements analogues.

La recherche est également d'accord sur le fait que la Grande Migration a mis fin à l'orientalisation du sud-est européen et de l'Asie mineure qui exerçaient une pression constante avant l'arrivée des peuples nordiques. Et ceci principalement pour la Grèce, « *qui semblait être définitivement perdue pour l'Europe* » (Friedrich Wirth, 1938) et « *qui fut arrachée à l'Orient ».* Partout, « *l'Européen devient visible* » (W. Kimmig, 1964). La Grèce devient désormais la source de la culture occidentale.

De nombreuses autres questions auxquelles les chercheurs de

la préhistoire ne pouvaient pas répondre et qui remontent à des millénaires avant l'époque de la Grande Migration, peuvent désormais être résolues à l'aide du récit de l'Atlantide.

Parmi ces questions, il y a celle de l'origine du cuivre qui apparaît en Europe du Nord dès la fin de l'âge de la pierre, à l'époque de la civilisation mégalithique.

Jusqu'à présent, les préhistoriens étaient convaincus que les peuples de l'Europe du Nord n'auraient pas disposé de minerai de cuivre. Le cuivre de ces temps primitifs aurait été « *certainement une denrée d'importation en provenance de l'est de l'Europe centrale* » (Brôndsted, 1960), ou « *comme il est exclu qu'il ait existé en Europe du Nord une industrie métallurgique à une époque aussi primitive que la fin de l'âge de la pierre, cette hache de bronze* [de Schonen] *a dû être importée du Sud* » (Brôndsted, 1969). Sprockhoff et Schwantes étaient d'avis que « *tout le cuivre et, plus tard le bronze, devaient être apportés d'autres pays* » (Schwantes, 1939; Sprockhoff, 1938).

Sprockhoff était également d'avis que les objets de cuivre de l'Europe du Nord provenaient de l'Espagne. Schwantes les attribuait aux Carpates. Montelius disait qu'ils auraient été importés de Babylone vers l'Europe du Nord.

Mais voici que le récit de l'Atlantide nous apprend que les Atlantes auraient extrait du minerai de cuivre dans des mines situées sur le rocher qui se trouvait devant l'île Royale. Le rocher d'Héligoland contient effectivement du minerai de cuivre dans une couche « *visible à l'œil nu* ». Des charbons de bois et des scories de fonderie dans un tumulus de l'âge du bronze sur l'Oberland, des lingots de cuivre brut découverts au fond de la mer dans la région d'Héligoland et l'examen spectro-analytique des plus anciens objets de cuivre du Nord, prouvent que le minerai de cuivre d'Héligoland était déjà extrait, travaillé et visiblement largement répandu à l'époque mégalithique.

Sangmeister dit, à propos des haches de cuivre mégalithiques, qu'elles représentent la première forme de cuivre travaillé. Comme le montre la carte de la répartition des découvertes d'objets en cuivre de la fin de l'âge de la pierre toutes ces trouvailles sont faites à proximité de la mer et dans le voisinage de la civilisation mégalithique (Schwantes, 1939). Mais c'est une erreur de Schwantes lorsqu'il écrit à propos de cette carte : « *Comme les mines de cuivre nordiques n'ont été exploitées que beaucoup plus tard, tout le*

cuivre et ultérieurement également le bronze, ont dû être importés d'autres pays. Comme le montre, la carte, l'importation des objets de cuivre a dû être effectuée par les hommes de la civilisation mégalithique qui aimaient la mer ».

Les recherches par analyse spectrale ont montré que les objets de cuivre provenant des régions indiquées sur la carte de répartition de Kerstens, avaient été fabriqués avec du minerai provenant d'Héligoland. Les hommes de la civilisation mégalithique du Nord ne devaient donc pas importer tout leur cuivre de pays étrangers : ils possédaient dans le rocher d'Héligoland des gisements de minerai de cuivre qui suffisaient à répondre à la demande de l'époque.

Le récit de l'Atlantide résout une autre question importante qui a toujours été posée à propos de la diffusion de la culture mégalithique. Schwantes écrit à ce sujet que « *les territoires mégalithiques européen, nord-africain et méditerranéen témoignent de relations certaines entre les peuples qui l'habitaient. De quelle sorte étaient ces relations, c'est justement le grand mystère que nous ne parvenons pas à percer* » (1939).

Grâce au récit de l'Atlantide, nous apprenons que tous ces territoires étaient, depuis les temps les plus lointains, soumis à, la domination et à la communauté des rois de l'Atlantide, que ces dix rois qui régnaient sur ces dix territoires différents, passaient pour les descendants du premier roi, qui avait régné sur l'île de l'ambre, et qu'ils se, réunissaient alternativement toutes les cinq et six années dans la *métropolis* pour tenir conseil, ensemble et personnellement, sur leurs affaires et pour enquêter sur les manquements auxquels l'un d'entre eux aurait pu se livrer. Ces dix rois devaient jurer qu'ils ne prendraient jamais les armes les uns contre les autres et qu'ils auraient à venir en aide à leur voisin si quelqu'un essayait, dans l'un des États, d'anéantir la dynastie. Ce faisant, ils devaient tenir conseil, comme leurs ancêtres, sur la guerre et toutes les autres entreprises, et en laisser la direction suprême à la dynastie d'Atlas *(Critias,* 120c, d).

Les relations des hommes de la civilisation mégalithique installés dans les territoires européen, nord-africain et méditerranéen, étaient donc très intimes. Ces indications du récit de l'Atlantide éclaircissent « *le grand mystère que nous ne parvenons pas à percer ».*

Les formes toujours semblables des tombes mégalithiques et des autres installations, de la céramique, des bijoux, de l'ambre,

des restes des squelettes, qui, pour la plupart appartiennent à la race Cro-Magnon, le fait que dans tous les territoires mégalithiques une mesure unitaire, l'aune mégalithique, ait permis de réunir d'étonnantes connaissances astronomiques et géométriques, le fait que l'on puisse prouver les grandes capacités techniques de ces hommes, tout cela justifie et confirme les indications du récit de l'Atlantide.

W. Schlosser constate (1975-76): « *Cette unité de mesure de base, l'aune mégalithique, était valable des Hébrides jusqu'en Espagne, de l'Irlande jusqu'en Allemagne orientale. Elle prouvera son importance universelle dans tous les autres pays où l'on a trouvé des constructions mégalithiques. L'existence et le strict maintien de l'aune mégalithique comme mesure de base dans un si grand territoire, signifie une structuration presque de haute culture au moins dans la géométrie qui ne le cède en rien aux connaissances astronomiques ».*

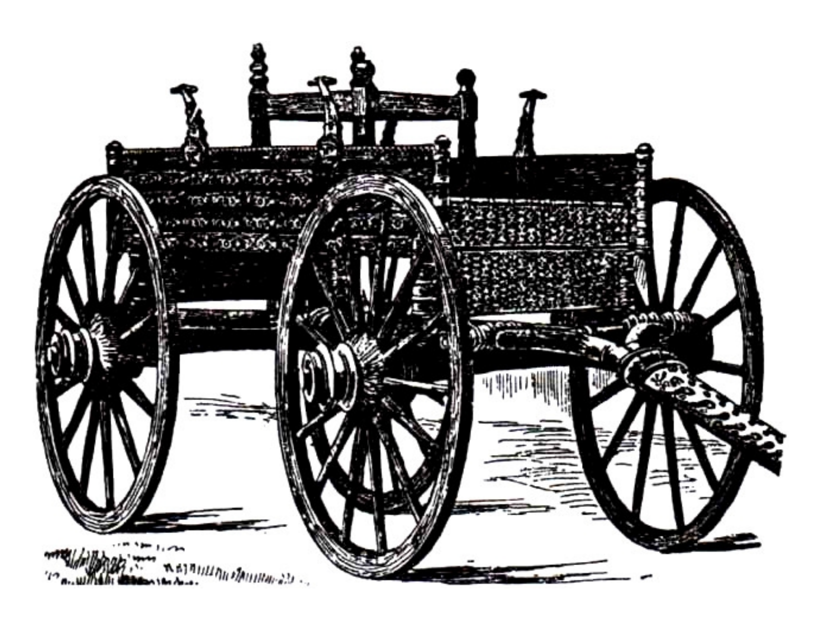
Ainsi, le récit de l'Atlantide résout un vieux mystère, le plus grand peut-être que connaisse la préhistoire. Ce ne furent pas *« des missionnaires de l'Orient* » qui créèrent un culte et une économie agricole parmi les « *sauvages* », mais les hommes de la civilisation mégalithique qui répandirent ces aptitudes, ces techniques et ces connaissances.

Le récit de l'Atlantide nous fait connaître la première « *communauté européenne* ». Elle fut fondée dès la fin de l'âge de la pierre par les hommes de la civilisation mégalithique, qui connaissaient la navigation en haute mer, l'agriculture et l'élevage, et qui disposaient d'étonnantes connaissances dans le domaine de l'astronomie, de la géométrie et de la mesure des terrains.

Cette première communauté européenne s'est manifestée au XIIIe siècle av. J.-C. car, à cette époque, les différentes populations des territoires de la civilisation mégalithique, sous la « *direction de la dynastie d'Atlas » (Critias,* 120d), le roi « *des colonnes du ciel »* (Médinet Habou), attaquèrent l'Égypte en partant de la Libye et de la Palestine, et par la mer.

Le centre politique, culturel et religieux de cette communauté se trouvait « *dans la mer mondiale, au Nord* », donc dans le nord de l'Europe, « *la patrie d'origine des hommes de la civilisation mégalithique* » sur l'île de l'ambre, Basileia, la *métropolis,* la ville-mère.

Mais on peut encore résoudre une autre énigme de l'Antiquité, celle de l'endroit où il faut chercher l'île de Nerthus.
Au sujet de cette île, Tacite écrit, dans la *Germanie* (Chap. 40) : *« Les différentes tribus de la Germanie du Nord sont protégées par des fleuves et des forêts. En ce qui les concerne, une seule chose mérite d'être signalée, c'est qu'elles ont une croyance commune en Nerthus, qui est la Terre-Mère (Nerthum id est Terram Matrem). Elles l'adorent et croient qu'elle intervient dans les affaires des hommes et qu'elle vient vers eux dans un char: sur une des îles de l'océan (est in insula oceani) se trouve un bosquet sacré et, sous ses ombrages, un char consacré, caché par des draperies. Seul le prêtre a le droit d'y toucher. Devinant quand la déesse se trouve dans les parties les plus profondes (penetrali) de ce bosquet, il la conduit en effigie dans ce char tiré par des vaches avec beaucoup de marques de respect. Ensuite se déroulent plusieurs journées de réjouissance ; toutes les maisons sont décorées car la déesse les honore de sa visite et de son séjour. Les hommes ne commencent aucune guerre, ne prennent pas les armes et tout ce qui est en fer est alors enfermé. La paix et la tranquillité ne durent et ne sont aimées que jusqu'au moment où le prêtre ramène dans son temple la déesse fatiguée des mortels. Alors, le char et les draperies, et, croit-on, l'effigie de la déesse aussi, sont lavés dans un lac secret. Des esclaves aident à ce travail et le lac les engloutit aussitôt après. Ainsi, seuls ceux qui sont destinés à mourir ont le droit de voir l'horreur secrète et l'incertitude sacrée »*.
En raison de l'importance considérable de ce témoignage historique sur les croyances, de nombreux auteurs se sont préoccupés de localiser l'île de Nerthus. Mais toutes ces tentatives ont échoué jusqu'à présent. C. Woyte constate: « *On ne sait trop de quelle île il s'agit* » (1926). H. Schneider dit: « *On a exploré en vain la mer du Nord, il faut donc songer à la Baltique »* (1926).
C'est ainsi que l'on a pensé que l'île de Nerthus pourrait être l'île de Seeland (Much), l'île d'Alsen (Laur) ou bien Rügen (O. Scheel), ou même Bornholm (O. Clemen). Mais l'indication de Tacite *(est in insula oceani)* s'oppose à toute localisation de l'île de Nerthus dans la Baltique. Les Romains et les Grecs ont toujours appelé la mer mondiale l'*« océan »,* dans lequel il y a des marées,



Char sacré, trouvé dans le marais de la paroisse de Dejbjerg (Jutland occidental) (Paul Herrmann, « Altdeutsche Kultbrauche »).

mais jamais une mer fermée comme la Méditerranée ou la Baltique. Il en est ainsi chez Tacite qui compte la mer du Nord comme faisant partie de l'océan *(Germanie,* chap. 34, 37), mais la Baltique comme *mare suebicum (Germanie,* chap. 45). Il est d'ailleurs impossible d'aller d'une île de la Baltique jusqu'à la terre avec un char rituel. Cela ne peut être réalisé qu'à partir d'une île qui se trouve dans une mer peu profonde et qui est reliée à la terre à marée basse. Que l'on ait recherché en vain l'île de Nerthus en mer du Nord s'explique facile- ment car cette île a disparu dans le raz-de-marée du XIVe siècle de notre ère et ce, de façon définitive. L'île de Nerthus n'est autre que Basileia sur laquelle se trouvait la *métropolis,* la ville-mère.
Sur l'île de Nerthus, comme à Basileia, se dressait un temple avec un « *saint des saints* ». Sur l'une comme sur l'autre, il y avait un bois sacré ainsi que des statues de dieux, et le temple était le sanctuaire commun à toutes les tribus voisines. Lors des grandes fêtes, dans la communauté religieuse, « *tout ce qui était en fer était enfermé* », de même que la capture rituelle du taureau devait se faire « *sans fer* » *(Critias,* 19ge). Sur la *métropolis,* le taureau était

sacrifié à Poséidon et comme il ressort du texte de Tacite sur Nerthus, c’est une vache que l’on sacrifiait à la Terre-Mère. C’est un trait typiquement antique que le char rituel de la *Terra Mater* soit tiré par des vaches. C’est une tradition qui date de l’époque mégalithique où le cheval n’était pas encore utilisé comme animal de trait.

« Nerthus était une déesse de la dynastie des Vanes » (H. Schneider, 1938). Son époux était son frère Njörd (G. Müller, 1935), *« le Poséidon nordique* » (E. Krause, 1891) qui appartenait donc également à la dynastie des Vanes *(Heimskringla).* Les Vanes ou Wanes étaient les divinités mégalithiques, donc les divinités des temps primitifs indo-germaniques. H. Schneider dit, dans son commentaire du récit de Nerthus : « *Nous trouvons enfin une connaissance historique de cette divinité que nous avions déjà rencontrée en image: la maîtresse du cortège solennel »* (1938). Ces images sont les représentations mégalithiques de la *Magna Mater,* et des statuettes de l’âge du bronze qui « *représentent des copies réduites des statues plus importantes de la divinité féminine » (Brôndsted, 1962).*

Brôndsted dit de la statuette de la déesse de Fardai qu’elle est *« représentée sur son char* » (1962). Brôndsted se réfère, en évoquant cette statuette, au récit de Nerthus et pense que, dans le célèbre char culturel de Dejbjerg, qui date du Ier siècle av. J.-C., on pourrait reconnaître un véhicule comme celui qui était utilisé lors des cortèges de Nerthus. Il écrit: « *Remarquons que la découverte de Dejbjerg ne fait pas seulement penser à la seule déesse Nerthus, mais aussi, bien auparavant, à la déesse roulant dans un char de l’âge du bronze* » (1963).

Gutenbrunner écrit dans son commentaire de ce même récit (1949) : *« Personne n’imaginerait un culte aussi solennel et prestigieux sans prières et sans hymnes; aussi pouvons-nous considérer le chant extrêmement ancien des Anglo-Saxons en l’honneur de la Terre-Mère comme un héritage que les Anglo-Saxons ont apporté de leur patrie du Schleswig-Holstein jusqu’en Angleterre ».*

Je prie la Terre et le ciel très haut
Erke, Erke, Erke Mère de la Terre
Que le tout-puissant t'accorde
Des champs fertiles et qui font germer
qui se gonflent et qui font pousser fortement
et les larges épis de l'orge
et les blancs épis du froment
Et tous les fruits de la Terre
Sois béni solde la Terre de la Mère terrestre
sois verdoyant dans l'enlacement du dieu
rempli de fourrage pour le profit des mortels

Gutenbrunner pense, au sujet de ces vers, que « *le nom de Erke est déjà un signe de leur très ancienne origine* », en quoi il a certainement raison. Le nom de Erke pour la *Terra Mater* appartient au nom de son divin époux: *Er, Erch, Ir*. « Er » et « Erke » étaient bien les noms du couple divin des premiers ancêtres des hommes de la civilisation mégalithique. Dans les « noces sacrées », *hieros gamos,* et « l'enlacement du dieu », ils engendraient une nouvelle vie et devaient, au début du printemps, augmenter de façon magique la fertilité des champs.
Sous ce rapport, on peut rappeler à nouveau les vers d'Euripide selon lesquels, sur les rivages de l'Eridanos, « *où Atlas soutient le vaste ciel et où les filles d'Hespéros gardent les pommes d'or, se dresse le palais où le roi des dieux consacre ses noces, où les riches flots sacrés dispensent aux dieux l'éternel bonheur* ». Ce passage d'un mythe très ancien est important, non seulement parce qu'il permet une localisation exacte du sanctuaire dans lequel « *le roi des dieux consacre ses noces* », mais aussi parce qu'il montre que le « mariage sacré » dans ce sanctuaire est un usage rituel de la plus haute antiquité.
Tous les chercheurs qui se sont occupés du récit de Nerthus, sont persuadés que le mariage sacré jouait un rôle primordial dans le culte de Nerthus. Si Tacite ne le mentionne pas, c'est assurément parce que l'acte se passait « *au plus profond du temple interdit au public où Poséidon et Clito avaient, au commencement des temps, engendré la dynastie des dix rois et les avaient mis au monde » (Critias, 166c), « dans le palais » (Euripide), « au plus profond » (penetrali) (Germanie, Chap. 40).*



Mariage sacré sur une peinture rupestre Scandinave (Bohüslan)

Pour les participants à la fête de Nerthus, cet acte n'était pas visible, aussi ne pouvaient-ils pas la raconter « *en s'appuyant sur un témoignage direct et vivant* ».
Cependant, le mariage sacré était l'essence même de la fête du printemps. On le voit représenté sur des dessins rupestres Scandinaves, on le retrouve dans les Eddas *(Lokasenna,* 32) et dans le recueil des légendes anciennes de l'île de Flatey en Islande, le *Flateyjarbok* (1,337).
Le cortège de Nerthus était le cortège du printemps de la *Terra Mater,* qui donnait fertilité et prospérité dans tous les domaines des peuples de Nerthus.
Ainsi, le récit de Nerthus nous raconte la fête du printemps et le récit de l'Atlantide, la fête du solstice d'été avec la capture et le sacrifice du taureau, les feux rituels et la réunion du tribunal des dix rois.
De même, le récit de Nerthus nous montre que les formes religieuses mégalithiques ont subsisté longtemps sur l'île sacrée engloutie en 1200 av. J.-C. et réapparue ensuite en face de la cote du Schleswig-Holstein. Finalement, le récit de Nerthus prouve qu'au Ier siècle après J.-C., il était encore possible de se rendre dans un char tiré par des vaches de cette île au continent proche.
La « dorsale de Südstrand » qui sera mentionnée encore beaucoup plus tard, existait alors, et les parties les plus basses pouvaient être traversées à pied sec à marée basse.
Il est hors de question que le territoire situé entre Héligoland et l'Eiderstedt, le « Südstrand », ait été « *submergé depuis 6000 ans* » (Gripp).
Ainsi, le récit de l'Atlantide nous permet de donner une solution à de nombreuses autres questions qui n'ont pas été éclaircies ou Vont été de façon contradictoire.
Nous devons rappeler ici le mot du professeur Schmied Kowarzik et remercier Solon, « *le plus sage des sept sages de la Grèce » (Timée,* 20d), qui rapporta d'Égypte le récit de l'Atlantide. Platon, le penseur le plus important de l'Antiquité, considérait que ce récit avait une telle valeur qu'il l'introduisit dans ses dialogues.
Homère, le plus grand des poètes grecs a chanté en vers impérissables l'île des Phéaciens-Atlantes, les habitants et leur haute civilisation et bien d'autres choses, indépendamment du récit de l'Atlantide, et ceci longtemps avant que celui-ci ne parvint en Europe.

« De grandes tâches s'offrent ainsi à la science » (Schmied-Kowarzik). La science ne pourra pas les accomplir si elle rejette avec légèreté, sans le lire et sans le vérifier, le récit de l'Atlantide comme une « simple fable » ou « un mirage », ou encore comme « un roman utopique sans arrière-plan historique ».

Je crois avoir prouvé dans ce livre que le récit de l'Atlantide n'est rien de tout cela, mais, au contraire, qu'il est un récit très ancien du XIIIe siècle av. J.-C.

Jürgen Spanuth

BIBLIOGRAPHIE

- Walter Fiedler, *Helgoland*, Breklum, 1966.
- *Insel Helgoland*, *50 Jahre deutsch*, in « Deutscher Hausschatz », München, aôut 1940.
- Herbert Kuke, *Kurs Helgoland*, Gerhard Stalling, Oldenburg, 1974.
- Herbert Kuke, *Helgoland-Lexikon*, Gerhard Stalling, Oldenburg.
- Herbert Kuke, Fr. W. Landgdiber, *Helgoland*, *seine Geschichte und seine Bedeutung*, in « Deutschlands Erneuerung ». XXIV, 1940, 48-51.
- Erich Lüth, *Helgoland*, Die *leuchtende Insel*, Georg von Hatzfeld, München, 1962.
- Erich Lüth, *Sèe*, *Rauber und Geraubte*,Flensburg, 1970.
- James Packross, *Fan Boppen en Bedeeln*, Niederelbe-Verlag, Otterndorf, 1975.
- Hinrich Prigge, *Farbiges Helgoland*, Hans Christians, Hamburg, 1974.
- *Henry Peter Rickmers, Carl Roper et Herbert Huster, Helgoland* -*Schicksal einer Heimat*, Niederelbe-Verlag, Otterndorf, 1965, 2e éd. 1975.
- Thomas Steensen, 150 *Jahre Seebad Helgoland*, in « Husumer Nachrichten » , 10 juillet 1976.
- Bertha Witt, *Vom Namen Helgoland*, in « Gennanien », décembre 1934.
- 500 Tips für Helgoland, Hamburg 1976.
- 1826-1976, *150 Jahre Seebad Helgoland. Alt-Helgoland Stiche, Fotos, Radierungen, Kalender 1976*, Helgoland, 1975-1976.

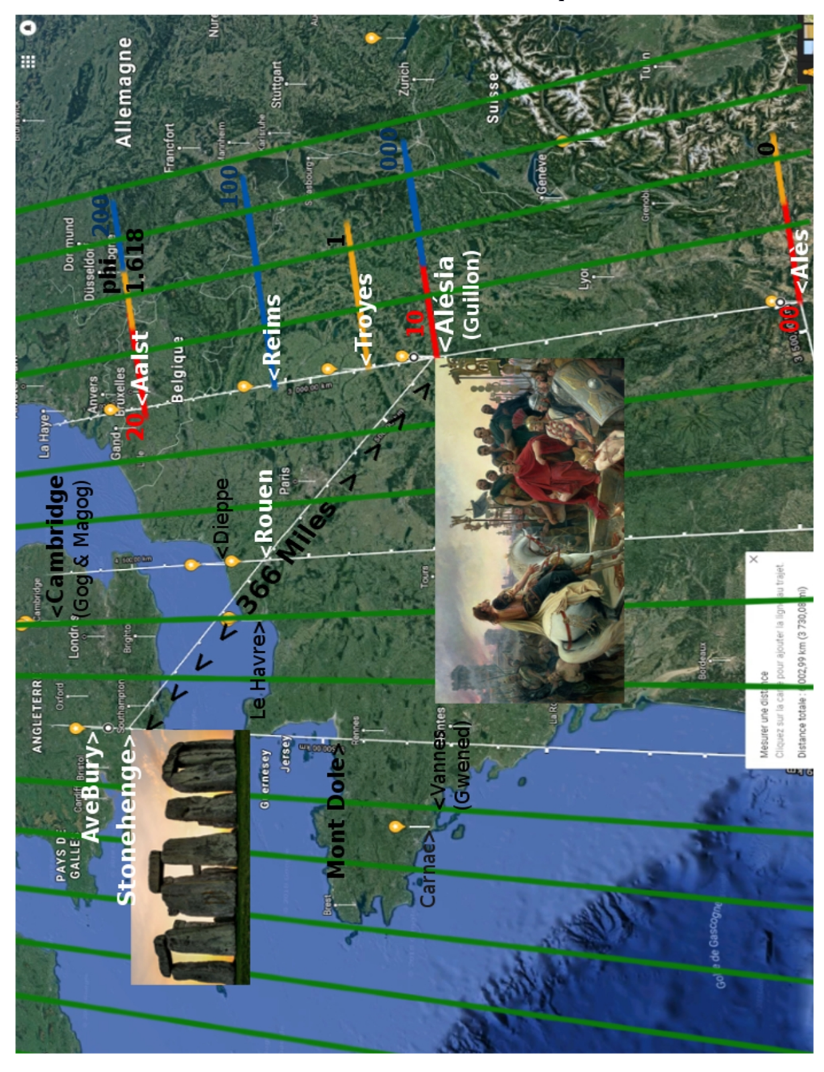
ÉPILOGUE I
LA PILULE VVERTE

Nous venons de voir, grâce à Jürgen Spanuth qu'il a existé une civilisation proto-historique en Europe du Nord, la civilisation Atlanto-Boréenne, et qu'elle fut la plus avancée de son époque notamment sur le plan de la navigation, de la maîtrise des métaux et dans la construction de monuments colossaux, comme les constructions mégalithiques. L'étude approfondie de ces constructions fût réalisée par des chercheurs contemporains indépendants, point commun qu'ils partagent avec Spanuth et l'auteur de cet épilogue. Cette étude démontre que les Atlanto-Boréens maîtrisaient la géométrie et l'astronomie à un niveau très avancé (voir notamment le disque de Nebra) bien avant la découverte de ces connaissances à Sumer. On ne sera donc plus étonné de savoir qu'ils avaient construit une cité somptueuse et mythique qui fût engloutie par la mer lors du cataclysme de 1200 av. JC, cette île était la fameuse Atlantide, dont Héligoland est un vestige. Ils étaient de grands bâtisseurs, ce sont eux qui ont réalisé ces étonnantes constructions de l'ancien monde, étonnantes car si difficiles à réaliser techniquement même encore avec les techniques d'aujourd'hui. Évidemment cet étonnement est relatif et ne tient que par le fait qu'on nous a toujours expliqué depuis notre plus tendre enfance, que l'humanité et la civilisation n'avaient fait qu'évoluer de façon linéaire et progressive. Or comme nous venons de le voir tout cela n'est qu'un dogme mensonger, digne d'un dogme religieux. En réalité l'humanité et les civilisations évoluent de façon cyclique et non linéaire. Nos ancêtres Atlantes avaient tout simplement atteint des niveaux techniques prodigieux puis les cataclysmes ont mis fin à leur monde, faisant repartir la civilisation et l'humanité depuis zéro. Les récentes découvertes confirment que les anciens bâtisseurs furent issus d'une même civilisation, bien qu'ils aient construit aussi bien en Europe du Nord, en Méditerranée, en Égypte, au moyen Orient, en Inde, en Chine sur le continent Américain et même en plein océan Pacifique (île de Pâques). Il y a en effet des liens inter-continentaux entre les différents sites parce que les architectes positionnaient leurs cités

et monuments de façon précise et ordonnée. Nous avons pu réaliser ces observations grâce au relevé de leur positionnement GPS et plus particulièrement grâce à leur longitude (les méridiens verts), grâce aux distances qui séparent certains sites et grâce à leur alignement (l'équateur penché). Les anciens constructeurs ont positionné les monuments, les plus grandes cités et les pierres mégalithiques de façon géométrique, ce qui a pour effet de donner un sens à cette immense œuvre qui a traversé le temps. Nous évoquons la transmission d'un message vieux de plusieurs millénaires, qui a traversé les cataclysmes qui réinitialisent les civilisations ! En effet, il n'existe pas de support physique plus solide et pérenne que les pierres, et de langage plus durable que la géométrie. En effet, les civilisations se font et se défont, les langues changent, le papier se meure, mais ni la pierre ni les lois universelles comme les Mathématiques ou le mouvement des Astres ne changent ! On comprend mieux pourquoi les Druides et les philosophes Hellènes Pythagoriciens étaient des experts en Mathématiques et en Astronomie : pour transmettre la Tradition au travers des *Ragnarök*, ils étaient le corpus humain qui portait la Tradition primordiale. Ayant résisté aux obscurantistes de la contre-Tradition et à leurs ingénieurs sociaux qui effacent notre mémoire à coup de modifications et d'autodafés, cet héritage laissé par nos ancêtres apparaît comme une bouée de sauvetage, un message d'amour laissé aux petits enfants que nous sommes pour eux. Car il faut être altruiste pour avoir réalisé pareilles prouesses. Vous verrez dans les pages qui suivent, quelques documents qui sont des preuves tangibles -et vérifiables par tous- de l'existence d'une civilisation avancée et raccordée toute entière au Pôle Nord. Le mythe d'Hyperborée et du pôle va prendre un nouveau sens.

C'est Il s'agit d'un réseau qui raccorde toutes les civilisations anciennes par le biais de leur principaux monuments. C'est une matrice invisible aux yeux des profanes, mais elle apparaît à qui regarde avec de la hauteur, à partir du ciel, tel que regarderait un dieu du ciel ! Le vert étant la couleur des choses cachées, nous appellerons cette toile le réseau vert. Son nombre est le 366, car c'est l'échelle à utiliser pour placer les 366 méridiens verts longitudinaux autour du globe terrestre. A l'instar du méridien de Greenwich qui est le méridien référence du réseau commun à 360 méridiens, donc 360 degrés, le réseau des anciens Hyperboréens possède 366 degrés et donc autant de méridiens. Nous nommerons

ces 366 degrés des degrés mégalithiques. Sa référence n'est pas Greenwich mais Alésia ou Stonehenge. Nous allons ainsi finir de démontrer la filiation entre le monde Atlanto-Boréen des anciens bâtisseurs et le monde Celto-Helléno-Germanique.



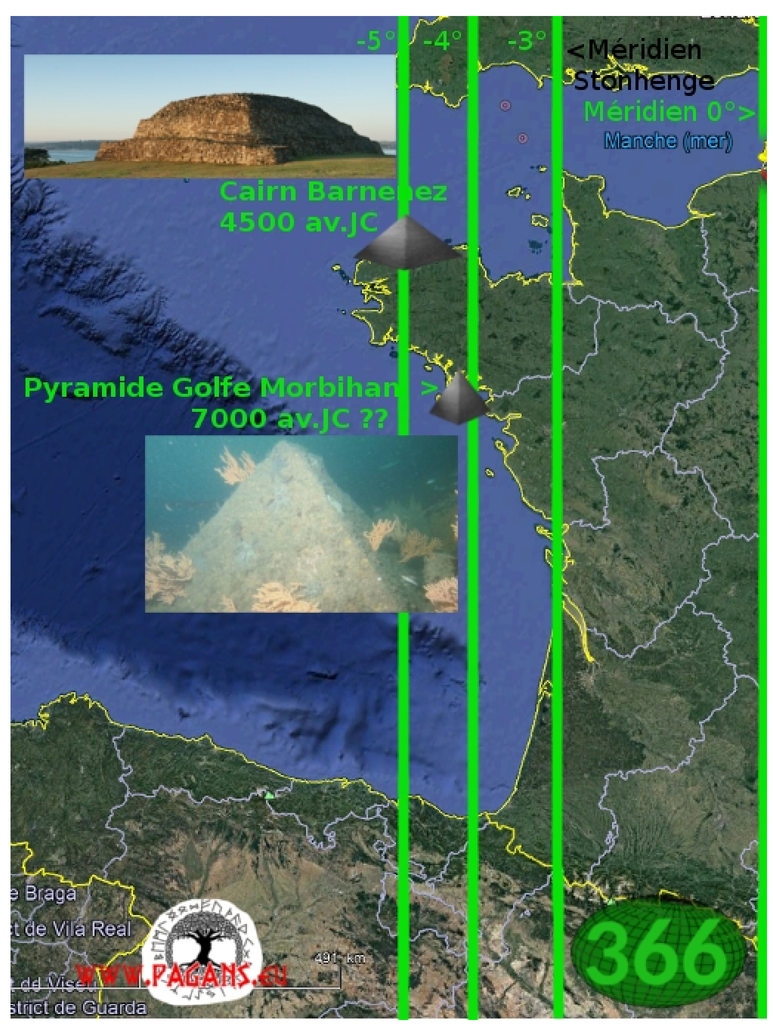
Il y a filiation entre les sites « Anglais » (Stonehenge, Avebury... 2500 av.JC), « Gaulois » (Alésia 1100 av. JC) et les Cathédrales de Reims et Troyes ! (Découverte Sylvain Tristan « le nombre des dieux »)



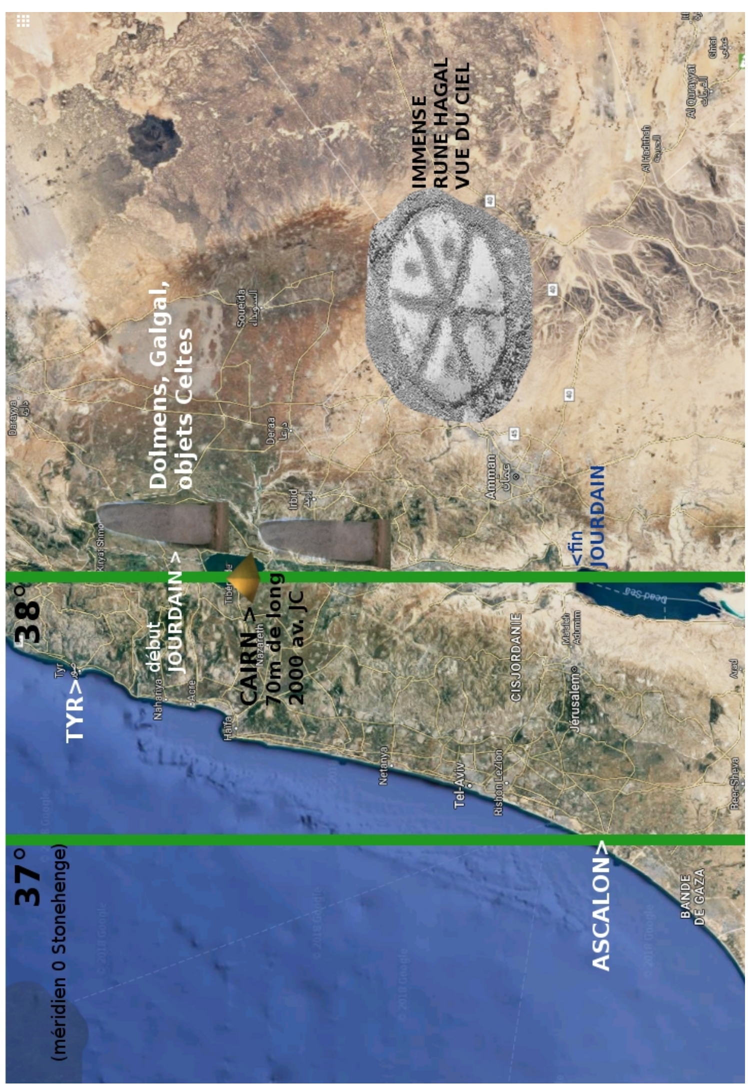
Il y a filiation entre les sites « Gallo-Irlandais » (NewGrange 3200 av.JC), Hellènes (Delphes 1000 av. JC) et les pyramides de Gizeh en Egypte (2500 av. JC)! (Découverte Sylvain Tristan)



Il y a filiation entre Stonehenge, Alésia et le site de Gizeh. (Découverte Sylvain Tristan)



Les vieux monuments mégalithiques de Bretagne sont raccordés au réseau vert et donc au pôle.(Découverte Oleg de Normandie)



On trouve la ville d'Ascalon (en rapport avec Avalon et Asgard), construite par les Philistins en 1200 av. JC en plein sur un méridien vert. Le Jourdain (en rapport avec la déesse Jörd) est en plein sur un méridien vert et de nombreux monuments mégalithiques se trouvent dans cette zone qui contient également un pétroglyphe de type rune Hagal : le fameux cercle divisé en 6 en rapport avec la géométrie à 366° et le langage runique « Yule » inventé par les Frisons (Phéaciens) selon le manuscrit d'Oera Linda. (Découverte Sylvain Tristan et magazine Morpheus)

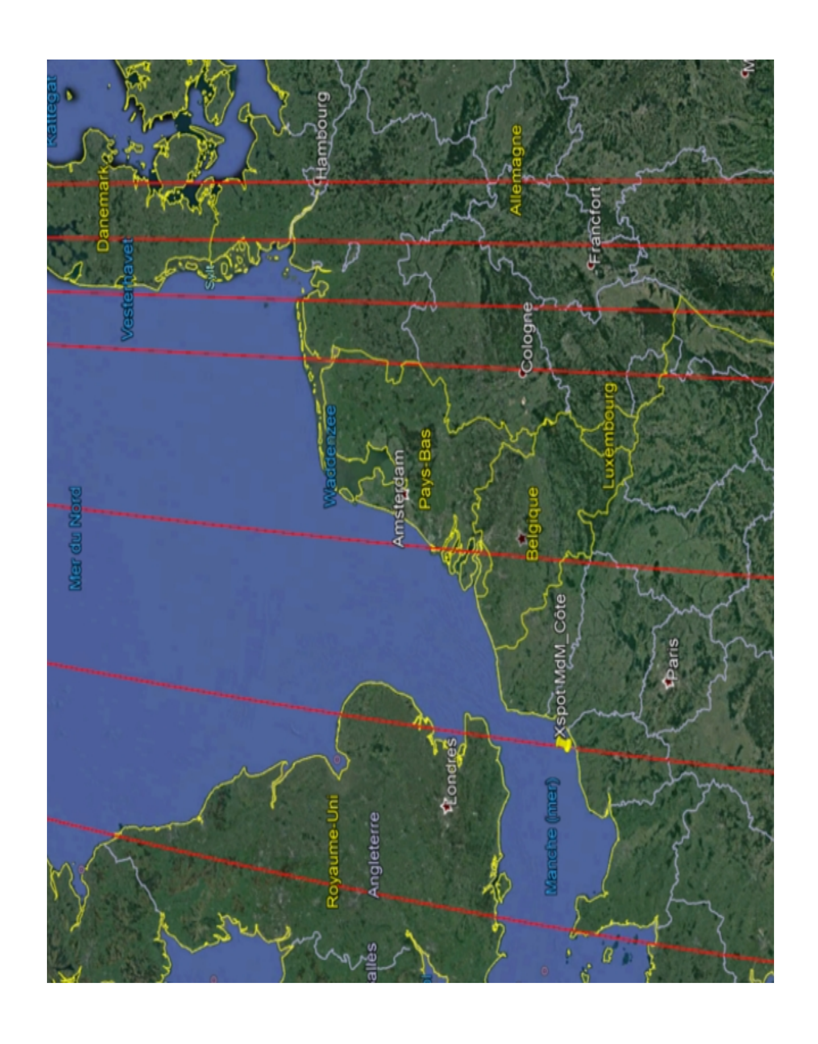
Des liens inattendus entre les plus grandes civilisations de l’histoire

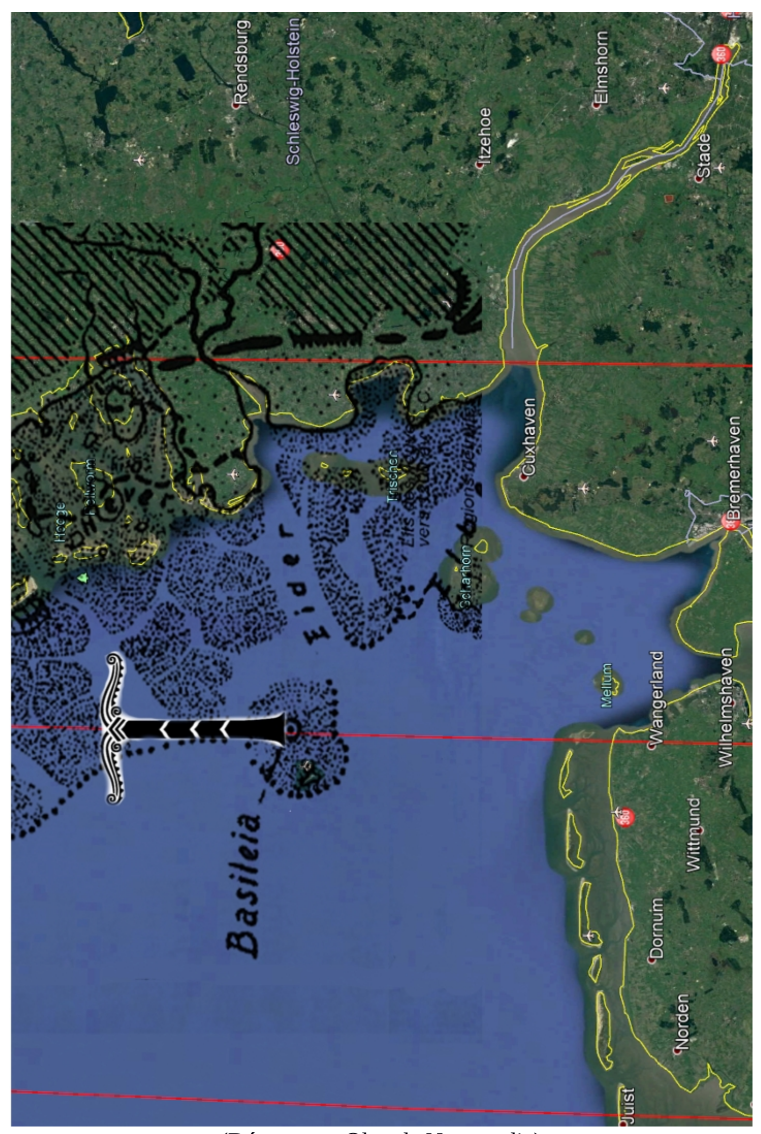
Concernant l’Égypte, le complexe de Thèbes qui comprend entre autres les sites de Médinet Habou, de la vallée des Rois, et de Karnak, est positionné sur un méridien vert.
Le magnifique temple d’Abou Simbel situé plus au sud dans la vallée du Nil, l’est également.
Concernant la Grèce Mycénienne, c’est à dire pré Hellénique, les villes de Tyrins, Mycenae, Dodona et d’Athènes sont positionnées sur trois méridiens verts du réseau druidique à 366° ! Ce qui nous suggère que ces deux dernières nations, bien qu’attaquées par les Atlantes, étaient également issues d’une filiation Hyperboréenne plus ancienne, au moins en ce qui concerne les architectes pour ce qui est de l’Égypte. Pour le peuple Mycénien c’est confirmé par le mythe du duel entre Hyllos l’héraclide et Echémos le roi d’Arcadie, une tradition entre peuples frères pour éviter un bain de sang inutile. Une coutume qui n’est connue que chez les peuples Celto-Germains.

L’Atlantide et le temple de Poséidon

-Sur la carte à droite, voici quelques méridiens verts (en rouge pour plus de clarté) en partant de la gauche :
0° : **Stonehenge**
3° : Dieppe
6° : **Alésia** (Guillon, voir travaux de Bernard Fèvre et Sylvain Tristan)
9° ...
10° : Atlantis, Idun, Avalon, Basileia, Abalus, Asgard…
11° et 12°….

-Sur les cartes pages suivantes : Lorsque l’on superpose les cartes des anciennes terres désormais submergées avec celle des méridiens verts, le résultat est d’une pureté sans pareil. Le centre de l’île Basileia se trouve coupé par le 11ème méridien vert à partir de Stonehenge (donc à 10° mégalithiques à l’Est). Le temple de Poséidon (Fosite / Njörd) se trouvant au centre de l’île, cela signifie que la colonne d’Atlas, la colonne du ciel, l’Irmnisul, bref le symbole de l’arbre cosmique se trouvait en plein sur ce méridien.


Kattegat
Danemark
Vesterhavet
Sylt
Hambourg
Allemagne
Francfort
Cologne
Luxembourg
Waddenzee
Pays-Bas
Amsterdam
Belgique
Mer du Nord
Xsport MdM_Côte
Paris
Londres
Royaume-Uni
Angleterre
Manche (mer)



(Découverte Oleg de Normandie)

ÉPILOGUE II
IMPLICATIONS ESCHATOLOGIQUES

La fin des temps : pilier des religions

L'eschatologie (du grec ἔσχατος / *eschatos*,« dernier »,et λόγος / *ló gos*, « parole », « étude ») est le discours sur la fin du monde ou la *fin des temps*. Il relève de la théologie et de la philosophie en lien avec les derniers temps, les derniers événements de l'histoire du monde ou l'ultime destinée du genre humain, couramment appelée la « *fin du monde* ». Dans de nombreuses religions, celle-ci est un événement futur prophétisé dans les textes sacrés ou le folklore. Plus largement, l'eschatologie peut embrasser des concepts qui sont liés tels que celui de Messie ou des temps messianiques, l'après-vie et l'âme.

La plupart des religions monothéistes ont des doctrines qui affirment que des membres « choisis » ou « dignes » de la seule vraie foi seront « épargnés » ou « délivrés » du jugement et de la colère de Dieu à venir. Ils seront envoyés au paradis avant, pendant, ou après ce jugement, en fonction du scénario de la fin des temps qu'elles retiennent.

L'eschatologie cosmique s'occupe de la fin des temps, parfois du Jugement dernier, de la résurrection. Quant à l'eschatologie individuelle, elle traite de la vie après la mort, de la destinée de l'âme *post mortem*.

La fin du monde, qui équivaut à la mort de celui-ci, est à mettre en analogie avec la mort de l'individu lui-même.

Les religions monothéistes, c'est à dire Abrahamiques ayant toutes un lien avec l'ancien testament de Moïse et des prophètes, sont toutes d'accord du point de vu eschatologique, sur la venue prochaine de la fin du monde, et du jugement dernier.

Elles sont toutes d'accord pour nous décrire le monde avec une progression linéaire : Une création par dieu, une évolution puis une fin voulue par dieu. C'est alors que survient le jugement dernier au cours duquel dieu décide du destin des âmes : Soit un éternel paradis, soit un éternel enfer. Il est dit dans les textes qu'à la fin des temps il y aura des tempêtes, des catastrophes, dieu fera venir le feu du ciel pour punir les pêcheurs !

Ai-je besoin d'aller plus loin ? Cette colère de dieu, ce feu du ciel n'est autre que celui de la comète de Halley ou Phaéton/Typhon/Sekmeth. Une comète qui passe tous les 76 ans la plupart du temps sans provoquer le moindre effet, mais il y a 3200 ans, elle est passée si proche qu'elle a bien failli détruire la terre. A défaut elle a complètement détruit le monde de l'époque Atlante.
C'est sûr ce traumatisme, sur cette peur que réside tout l'édifice des religions monothéistes abrahamiques. La colère du tout puissant Yahvé n'est en réalité que le passage de la comète de Halley, or nous ne voyons pas comment une comète peut s'intéresser à l'obéissance de l'humanité au point d'écrire des textes sacrés pour ensuite les remettre à un quelconque prophète ! C'est sur cet immense mensonge que repose la vision du monde de la civilisation occidentale (le darwinisme est tout aussi linéariste dans sa vision du déroulement du temps).
Mensonge de la fin de tout, de la punition suite à une pseudo désobéissance, d'un pêché originel qui n'est que la réminiscence d'un terrible cataclysme auquel nous ne pouvons rien. Mensonge originel qui en fera naître d'autres : la fin de l'âme, comme pour le monde, est définitive et donne lieu à une destinée éternelle, enfer ou paradis. Que de poids sur les épaules des croyants, que de craintes et de peurs ! Alors qu'en réalité, dans la vision traditionnelle tout ne fait que mourir pour mieux renaître, il n'y a pas de fin ou de jugement définitif. La civilisation Atlanto-Boréenne est morte, une autre basée sur le mensonge vétérotestamentaire est née.
La tradition Hyperboréenne parle du *Ragnarök* en eschatologie, c'est l'affrontement des tous les dieux (qui sont assimilables aux astres et aux forces de la nature...) qui aboutit sur un chaos planétaire duquel un nouveau monde renaîtra. N'est-ce pas une allégorie qui décrit ce qui s'est passé en 1200 av. JC ?
Les Pythagoriciens, les Druides, les Vikings pensaient que l'âme était immortelle et qu'elle revenait toujours s'incarner pour une nouvelle vie sur terre, à l'image du monde lui même qui meurt lors du *Ragnarök* pour mieux se régénérer. Il y a donc l'idée de renouvellement cyclique, de mort et de renaissance, il n'y a pas de début ni de fin définitive, pas de menace d'enfer ou d'appât du paradis. Juste une promesse de revenir s'incarner à nouveau dans le monde, ce monde où tout se joue, où l'on doit en conséquence œuvrer à construire nous même un paradis bien réel.

Les moïsiaques croient en la fin définitive du monde et en l'éternel paradis, en conséquence la vie dans le monde n'est que secondaire, le plus important est après la mort et c'est dieu qui en décide : il en découle un fatalisme mortifère. Alors que le « païen » (c'est comme cela que les Pharisiens nomment tous les insoumis à leur dieu) vit pleinement sa vie sur terre puisqu'il sait qu'il y reviendra après la mort, il est conscient d'avoir son destin et celui de ses enfants entre ses mains. D'un coté un culte mensonger assez morbide reposant sur la menace et la peur, de l'autre un culte de la vie et de l'amour qui ne nous fait qu'une promesse de retour, au travers de sa descendance.
De cette peur religieuse, les prêtres reçoivent obéissance ; dieu, dont les prêtres sont les intermédiaires, reçoit des offrandes, des sacrifices, les humains sont à genoux… De l'autre les dieux sont respectés sans pour autant être idolâtrés, on ne commerce pas avec eux, les hommes sont debout.

Le nouvel ordre Romain

Cela est fort bien illustré par le mythe de Romulus et Rémus : Romulus sacrifie beaucoup de victimes animales aux dieux, il prie beaucoup alors que Rémus qui ne loue guère les dieux fait confiance en ses propres forces. Romulus souhaite s'enrichir, s'étendre, constituer un empire marchand et guerrier, alors que Rémus avatar de Ram/Belenos/Apollon et de la Tradition ne souhaite que fonder une cité à l'ancienne, solide et guerrière mais sans vision expansionniste. Romulus voit sa cité sur une plaine, ouverte au monde, elle reçoit les bannis et les hommes de toutes origines y compris les brigands réfugiés, car son but est de dominer par le nombre et l'assimilation de l'autre, un cosmopolitisme impérial. C'est en haut d'une colline que Rémus veut placer les murailles de sa cité, ronde comme les cités Gauloises, comme l'Atlantide. En conflit les deux frères décident de choisir le modèle de cité à réaliser à partir d'un jeu de hasard. Rémus gagne, mais Romulus triche et prétend avoir gagné...
Romulus finira par tuer Rémus son propre frère jumeau, pour mettre fin à une conversation désaccordée, sans que Rémus ne s'y attende... Voilà comment Rome est née ! Rémus représente le monde Traditionnel, vertueux, est sournoisement tué par Romulus, c'est à dire l'esprit impérialiste, esclavagiste et cosmopolite

Romain, prêt à toutes les cruautés pour arriver à ses fins.
En prenant connaissance de ce mythe, on est moins étonné que les Romains aient étés les relais des cultes orientaux des sacrifices sanglants à Isis et Jupiter, exercés par des « prêtres » exilés en Europe. Jadis les pharisiens sacrifiaient à Moloch le premier né mâle d'une famille, avant de mettre tardivement un terme à cela en remplaçant ce sacrifice du nouveau né par la circoncision.
On retrouve dans l'ancien testament le meurtre de Abel, en analogie avec le meurtre de Rémus. C'est par le « sang de Rémus » que Romulus fonde Rome, comprenez par la mort de la société traditionnelle et la naissance de la société religieuse mortifère à sacrifices sanglants. Obscurantiste et impérialiste, la société romaine aboutira au judéo-christianisme qui sera l'aboutissement final de leur ingénierie sociale : Le crucifix n'est il pas à la fois le rappel subliminal de la pratique sacrificielle et un symbole de la victoire de la caste de prêtres orientaux s'adonnant à jadis à cette pratique ?
Cette ingénierie sociale judéo-romaine vient de l'idée monstrueuse qui est d'avoir osé prétendre que les cataclysmes étaient dûs à la désobéissance à dieu qui se trouverait quelque part dans le ciel et qui serait un terrible vengeur contre ceux qui ne se soumettent pas à sa religion. En Europe la religion était inconnue avant qu'elle soit importée d'orient par les Romains.
Le mot religion lui-même vient du Latin. Les Celtes, les Hellènes et les Vikings avaient une tradition spirituelle, ils méditaient, ils avaient des rituels, mais pour se trouver eux-mêmes, pas pour implorer ou commercer avec des dieux inventés pour soumettre les hommes au fatalisme et à la superstition.
Les peuples en détresse ont été les victimes des gourous religieux qui leur ont également fait croire à l'arrivée prochaine d'un sauveur, d'un messie, au cas où il faudrait rénover la religion, et pour les faire définitivement abdiquer à leur servitude dans l'attente d'un sauveur extérieur. Alors que le sauveur se trouve au fond du cœur de chacun de nous, nous sommes tous des sauveurs potentiels, mais jamais tout seuls, seulement par l'union : ce sont des milliers de sauveurs dont nous avons besoin, croire qu'un seul peut tout changer est un mensonge monothéiste de plus.
On remarque que l'esclavagisme fait la paire avec la religion et que les sociétés orientales ont toujours été les plus religieuses et les plus méprisantes à l'égard de leur peuple.

Vers une nouvelle religion mondiale ?

La religion s'est imposée grâce à l'ignorance du peuple, il nous a fallu 1500 ans pour en sortir, cela fait seulement 200 ans que nous vivons sans. Croyez vous que nous, occidentaux laïques sommes des gens suffisamment instruits pour réchapper à une nouvelle religion ? Nous sommes globalement ignorants des événements d'il y a 3200 ans et par conséquent toujours en proie à l'établissement d'une nouvelle religion mondiale, car nous ignorons toujours, en dépit de la révolution Française laïque, ce qu'est réellement la fin des temps.

Voilà pourquoi cette occultation dure depuis si longtemps, les agents des religieux, qui sont les premiers ingénieurs sociaux, sont infiltrés dans toutes les institutions archéologiques et historiques. Vous pensiez être en démocratie laïque ? Non nous sommes en démocrature religieuse sans dieu, pour le moment, car les troubles que l'on est en train de volontairement créer vont mener à des catastrophes qui vont plonger les peuples dans la détresse et ainsi les faire réclamer un nouveau sauveur. Pourquoi encourage-t-on à l'imbécillité, à la baisse de niveau intellectuel ? Pourquoi voit-on l'arrivée massive de nombreux croyants musulmans en occident ? Pourquoi détruit-on toutes les valeurs de bon sens ? De la famille ? Tout cela est le fruit du travail réalisé par les ingénieurs sociaux au travers de la culture, de la modification des lois devenues volontairement trop permissives… Ils préparent un chaos social tout simplement pour permettre l'arrivée d'un sauveur : leur nouveau messie, nouvel avatar du dieu vengeur, unique et tout puissant qui ne sera en réalité que l'avatar du nouvel ordre Romain. Celui qui va ressusciter, ce n'est pas Jésus mais l'empire et son gouvernement central unique ; le monothéisme est la religion impériale par excellence, le dieu unique est l'avatar de la pensée unique et du pouvoir central totalitaire.

Tout ceci ne présage rien de bon pour les Français, descendants directs des Gaulois ; en effet suite à l'invasion Romaine, une crise démographique avait réduit la population Gauloise de 50 % ! Crise démographique est le terme policé qui cache les génocides, l'esclavage, les famines et les conditions de vie extrêmement dures imposées par l'empire. Précisons aussi que de certains « Gaulois » ont trahi les leurs en devenant Romains. Car la nationalité Romaine pouvait s'acquérir, elle n'était en réalité qu'un statut

privilégié pour les collaborateurs de la tyrannie impériale. Une sorte de nationalité administrative cosmopolite qui donne un statut supérieur, équivalent sur le plan de l'identité au « citoyen du monde » moderne. Le statut de réfugié, de migrant ou tout simplement la nationalité étrangère donne de nos jours droit à des avantages bien réels...
Les élites du nouvel ordre mondial qui se prépare ont repris et arboré les symboles romains antiques, ils attendent dans l'ombre, prêts à faire jaillir leur projet, à l'instar du guet-apens monté par Romulus pour kidnapper les femmes des tribus voisines. C'est en effet ce que furent les premières Romaines, des femmes prises de forces. En 2019, les illuminatis romains sont à la fin du stade de préparation avant l'action. Il n'y a qu'à voir l'apologie qui est faite autour de l'empire Romain dans les librairies on ne trouve pratiquement que des livres sur ce sujet pour ce qui est du monde antique, alors qu'on censure l'Atlantide et Hyperborée par la profusion de thèses fallacieuses, il n'y a qu'une poignée de livres sur les Celtes et les Vikings. Quant à nos chers philosophes Hellènes, Platon lui même est calomnié, Homère moqué...

L'eschatologie est le socle de l'ingénierie sociale

Voilà pourquoi on nous cache la vérité sur l'Atlantide et les anciennes civilisations, c'est pour nous maintenir en position de faiblesse : Dans l'ignorance, nous sommes mystifiables ! Nous sommes déjà sous l'effet du mensonge linéariste : Croire en la progression linéaire de l'humanité, et donc à un début et une fin, cette fin définitive qui nous maintient dans l'angoisse de la mort, il n'y a plus de continuité, plus de lien entre les générations. La culture post *mai 68* a inversé les valeurs, on nous prépare un effondrement moral et économique qui va entraîner de graves crises : une « fin des temps » créée artificiellement par les gouvernements, désormais d'accord pour n'en former qu'un seul. Les croyants importés d'orient attendent ce jugement dernier, les athées désespérés attendront bientôt une aide extérieure… un sauveur ! Les croyants vont pouvoir les convaincre des bienfaits du retour de Jésus ! Gouverner par la religion est la meilleur façon de contrôler le mental des populations, c'est ce qu'il y a de plus rentable et de plus efficace.

ÉPILOGUE III
TRADITION / CONTRE TRADITION

Lorsqu'on comprend que le *Ragnarök* ou la « fin des temps » est un phénomène parfaitement naturel et assez prévisible, le mensonge des religieux et de leurs prophètes tombe aussitôt. L'humanité peut-être préservée de ce type de contrôle mental. Face à cette menace d'asservissement généralisé par la mise en place définitive du nouvel ordre mondial, le seul rempart est la Tradition. C'est le but même de la Tradition que de préserver l'humanité de l'enfer sur terre qu'est la tyrannie, son remède principal est la transmission des connaissances fondamentales à travers les âges, notamment par les moyens que nous avons vu à l'épilogue I (mégalithes, pyramides...), mais également par la Tradition orale ou écrite qui comporte un corpus de légendes et de mythes qui sont un moyen sûr de transporter des informations de façon métaphorique, hermétique, au travers du temps et des *Ragnarök*. En effet, imaginez que demain matin survient un cataclysme digne de celui d'il y 3200 ans, que nous resterait-il de connaissances à part ce que les survivants auront en tête ? Si 1 % de la population survit, comme nous le rapporte Solon et que tout est détruit, il n'y aura plus aucune trace informatique et plus de livres papiers, bien trop encombrants et inutiles en situation de survie pour être emportés. Vous venez de comprendre pourquoi la Tradition orale est fondamentale, pourquoi la Tradition Hyperboréenne est la plus antique des Traditions, parce-qu'elle a traversé le dernier *Ragnarök*, et en cela elle prouve qu'elle est équipée pour la survie. Certes le nombre de ces transmissions par voie orale se comptent aujourd'hui sur les doigts des deux mains, mais c'est parce que nous sommes en fin de cycle après un travail de sape effectué par les inquisiteurs abrahamiques. Il est temps de remettre en place la tradition orale afin de passer la prochaine « fin des temps », qu'elle soit provoquée artificiellement par le nouvel ordre mondial ou par les vrais dieux -c'est à dire les astres et les puissances de la nature- n'y change rien.

La Tradition face aux linéaristes orientalistes

Globalement, la Tradition authentique peut-être comparée aux forces et aux moyens du bien, que l'on pourrait comparer à l'alliance rebelle des premiers Star Wars et la contre-Tradition est à mettre en analogie avec les forces du mal et l'empire de Star Wars. Comme quoi la culture était encore assez saine il y a 40 ans, on sent que la prise de pouvoir de la contre-Tradition dans les studios d'Hollywood s'est faite lentement et progressivement.

La clé fondamentale de compréhension du monde est le dernier *Ragnarök* et la civilisation de l'Atlantide Boréenne car elle permet d'avoir la vision cyclique du déroulement du temps, de la mort et de la renaissance des civilisations et des individus. Cette vision cyclique nous élève spirituellement, nous fait prendre conscience de l'importance de la transmission, nous fait nous sentir reliés les uns aux autres au travers des générations.

Alors que la vision linéariste nous enferme dans un seul cycle avec une fin terrifiante, elle nous isole, nous met seul face à « dieu », elle coupe les liens intergénérationnels.

Il est donc fondamental de se souvenir des anciennes civilisations, c'est pourquoi la Tradition nous parle d'Hyperborée comme étant la civilisation primordiale, que la lumière vient du Nord et que le temps s'écoule de façon cyclique… Les Druides et les Pythagoriciens croient à la ré incarnation des âmes, au Karma, concepts issus de la vision cyclique qui est conforme à la nature.

De leur côté les ingénieurs sociaux de la contre-Tradition, afin que nous ne retrouvions pas ce souvenir, occultent totalement les temps pré-cataclysmiques tout en inversant le sens de développement civilisationnel : les origines de l'écriture et de l'astronomie se trouvent en Orient selon l'histoire officielle, que l'on devrait plutôt nommer histoire contre-Traditionnelle. Dans cette version les descendants des Hyperboréens, c'est à dire globalement les européens occidentaux, n'existent pas puisque l'Atlantide et Hyperborée c'est de la foutaise ! Ou alors, pour être en droit de parler des Hyperboréens, il faut parler des thèses de Mme Blavatsky, une contre-initiée qui a fait un travail de détournement et d'usurpation avec sa théorie des races, théorie fallacieuse reprise par des Nazis tout aussi contre-initiés. Dans cette théorie les Hyperboréens étaient des êtres translucides avec des pouvoirs magiques, ces êtres auraient existé il y a 3 ou 4 millions d'années

et la source de Mme Blavatsky serait ses pouvoirs de medium… Ne riez pas ! C’est ce que nous servent tous les médias, y compris les médias internet « alternatifs »! Plus c’est gros plus ça marche comme disait Goebells !
A noter que dans la vision du monde occidental issue de la révolution laïque des Lumières, l’athéisme / l’évolutionnisme darwiniste, est tout aussi linéariste ! Il y a une progression linéaire de la civilisation et de l’humain lui même, sans cycles, et une fin définitive au moment de la mort. Cette vision de la philosophie des Lumières est donc fidèle au schéma judéo-chrétien mais diffère de la vision de la philosophie Pythagoricienne, fidèle à la Tradition.

Jean-Sylvain Bailly

Jean-Sylvain Bailly est un personnage clé de l’évolution du combat entre les forces de la Tradition et celles des contre initiés. En effet, Bailly est à la croisée des chemins, et résume la révolution Française à lui seul. Suite à la prise de la bastille en 1789, il devient l’homme le plus puissant de France en étant à la fois le premier président de l’assemblée constituante et le premier maire de Paris ! Il fût signataire de la déclaration des droits de l’homme bien qu’il ne manqua pas de la critiquer :
« la Déclaration des droits avait un grand nombre de partisans et quelques adversaires ; tous avaient raison et elle était à la fois nécessaire et dangereuse ; nécessaire pour marcher suivant l'ordre des idées politiques ; dangereuse pour le peuple qui se méprend facilement et qui ne sait pas qu'il n'y a point de droits sans devoirs ; que pour jouir des uns, il faut se soumettre aux autres. Il en devait naître une infinité de prétentions »
La sagesse de Bailly le faisait prédire toutes les dérives libertaires des multiples *« droits de »* et *« droit à »* qui rongent actuellement notre société.
Philosophe, astronome, mathématicien et littérateur il était issu de la pensée Hellène et non de la pensée des Lumières. Mieux que cela, dans ses lettres à Voltaire, Bailly fait part de ses convictions quant à une Atlantide Hyperboréenne ! Dans la plus pure ligne Hellénique, Bailly était des Francs-maçons qui ne rejetaient pas dieu et qui croyaient en l’immortalité de l’âme. Il était pour le maintien du Roi, pour une monarchie constitutionnelle et non pour une république. La France partait donc sur une ligne assez

traditionnelle et Hyperboréenne ! Malheureusement, les républicains issus de la pensée des Lumières et leurs maçonneries matérialistes comme le grand-orient de France et les illuminés de Bavière ont eu le dernier mot. En effet ils déclenchent une fusillade, suite à une tentative d'assassinat contre Bailly lors d'un bain de foule : la garde du premier homme de France réagit et tir vers la foule. C'était en 1791 et sa côte de popularité baissera suite à cet événement, il en quittera ses fonctions. Viendra la prise de pouvoir des sans-culottes, il sera guillotiné en 1793, tout comme le Roi.

Nous aurons donc une république sans roi et une pensée des Lumières pour tous les siècles à venir. Qui avait intérêt à éliminer le roi ? Les banquiers internationaux avaient un intérêt certain à rendre la société plus matérialiste et à faire installer une république dans laquelle aucun Roi n'aurait gêner leur pouvoir monétaire. Les jésuites avaient été expulsés par le père du roi : Louis XV ; l'église s'en trouvait affaiblie, de plus le Vatican aurait perdu beaucoup de pouvoir en perdant le monopole de dieu au profit des Pythagoriciens, les religions Abrahamiques étaient en danger. Les Rois étaient en effet proches des maçons helléno-druidiques depuis Louis XV. En réaction à la montée de l'hellénisme grâce à la maçonnerie Traditionnelle (issue des compagnons bâtisseurs de cathédrales), la contre-Tradition va créer au XVIIIème siècle des maçonneries spéculatives plus matérialistes (ce qui fit les affaires des banquiers) dont le marqueur est les illuminés de Bavière. Cette secte est si extrémiste qu'elle discrédite toutes les maçonneries d'Allemagne, bien qu'elle ne revendique pas les mêmes idéaux, elle se veut maçonnique et affiche une haine de l'église. Ce n'est qu'une façade, une attaque sous faux drapeau : revêtir l'apparence de l'ennemi puis faire du mal en son nom pour le discréditer, dans le plus pur style de la contre-initiation. Toutes les maçonneries d'Allemagne -très Helléniques- sans exception se retrouveront interdites ! Adam Weishaupt -le créateur des illuminés de Bavière-lui, ira couler des jours tranquilles pour « service rendu ». A qui a profité ce crime ? Aux maçonneries franco-anglaises des Lumières à la solde de la finance ainsi qu'à l'église qui garda le monopole de dieu. Weishaupt était un Jésuite avant de brusquement devenir l'ennemi public numéro un de l'église… Un ennemi prétendu qui n'aura fait du tort qu'aux adversaires authentiques de l'église judéo-chrétienne : les maçonneries Traditionnelles.

Nordicophobie contre-Traditionnelle

Cette négation du Nord, cette nordicophobie existe depuis fort longtemps et date vraisemblablement de la terrible guerre méditerranéenne entre les Atlantes-Hyperboréens et les peuples moyen-orientaux. En effet, dans la bible on parle « des ennemis qui viennent du Nord » (Jérémie), dieu demande à son peuple élu : « détruisez leurs temples et leurs colonnes » les colonnes sont bien entendu les fameuses colonnes du ciel, images de l'arbre sacré. Il y a cette haine à l'encontre des Philistins, or l'on sait désormais que les Philistins sont la tribu Nordique principale, les Phéaciens d'Homère, les Peleset ou Peslages, c'est à dire les descendants d'Atlas dont l'île Atlantide viens d'être submergée par la mer. La religion judéo-chrétienne contient donc en son sein des germes de haine à l'encontre des européens. Vous comprenez pourquoi on a jamais traduit la bible avant le XVIème siècle, seuls les prêtres comprenant le Latin y avaient accès. Dès que la traduction fût transmise au peuple, ce fût aussitôt la réforme protestante !
Il ne faut surtout pas susciter l'intérêt des européens, par conséquent ils ne doivent être à l'origine d'aucune avancée civilisationnelle : l'écriture a été inventée par les moyen-orientaux, le premier alphabet phénicien datant de 1000 ans av. JC en atteste… Sauf qu'on oublie de nous dire que ces phéniciens sont les descendants directs des rescapés Atlantes de 1200av. JC... Ne surtout pas dire que les phéniciens sont le fruit du métissage entre des Nordiques et des Chananéens. Et depuis le XIXème siècle, les européens sont originaires d'Inde, de cette manière ils n'auront pas l'idée de fouiller sur leur propre sol des traces de leurs ancêtres, eux qui résident sur des trésors archéologiques, le sol de l'ancienne confédération Atlante.
S'il y a bien eu une renaissance de la civilisation au moyen-orient et en méditerranée, c'est bien parce que les Atlanto-Boréens s'y sont réfugiés en 1200 av. JC. On nous parle volontiers des civilisations antérieures comme Sumer (3200 av. JC), nouvel el dorado des contre-initiés, mais on cache le fait qu'elle a été créée par des occidentaux et qu'il y a des traces civilisationnelles bien plus anciennes dans le Nord.

Les théories des contre-initiés

Suite aux nombreux doutes émis à l'encontre de l'histoire officielle grâce au film « La révélation des pyramides » de Jacques Grimault, les institutions aux mains de la contre-Tradition ont dû faire un pas de recul. Ils se sont rattrapés par les branches avec une nouvelle théorie : désormais ce n'est plus l'Égypte qui est la mère primordiale de la civilisation, mais Sumer qui serait son nouveau berceau ! On recule le début de l'histoire jusqu'à 3500 av. JC, on tape un peu sur l'ancien testament pour mieux nous faire gober le nouveau. On aurait, comme par hasard, réussi à déchiffrer les fameuses tablettes de l'écriture cunéiforme sumérienne.
Cette théorie -à laquelle se mêlent les *anunakis*- est orientaliste : elle ignore totalement la civilisation Nordique, tout comme les cataclysmes d'il y a 3200 ans : elle est linéariste.
Globalement les idées principales de la contre-Tradition sont : des créatures non humaines qui nous auraient créés (impliquant donc soumission à celles-ci), l'arrivée prochaine d'un sauveur, la négation des cycles cataclysmiques, et de multiples théories sur une Atlantide qui a le droit de se trouver partout sur le globe sauf là où elle a vraiment existé : au Nord !
Les choses prennent encore plus de sens lorsque l'on observe ce que les merdias veulent nous faire avaler : Tout vient du Sud, l'homme vient d'Afrique, la science d'Orient, les gens du Nord n'étaient que des barbares avant d'être civilisés. C'est cet état d'esprit d'abord importé par l'église Romaine qui anime les élites occidentales du moment.

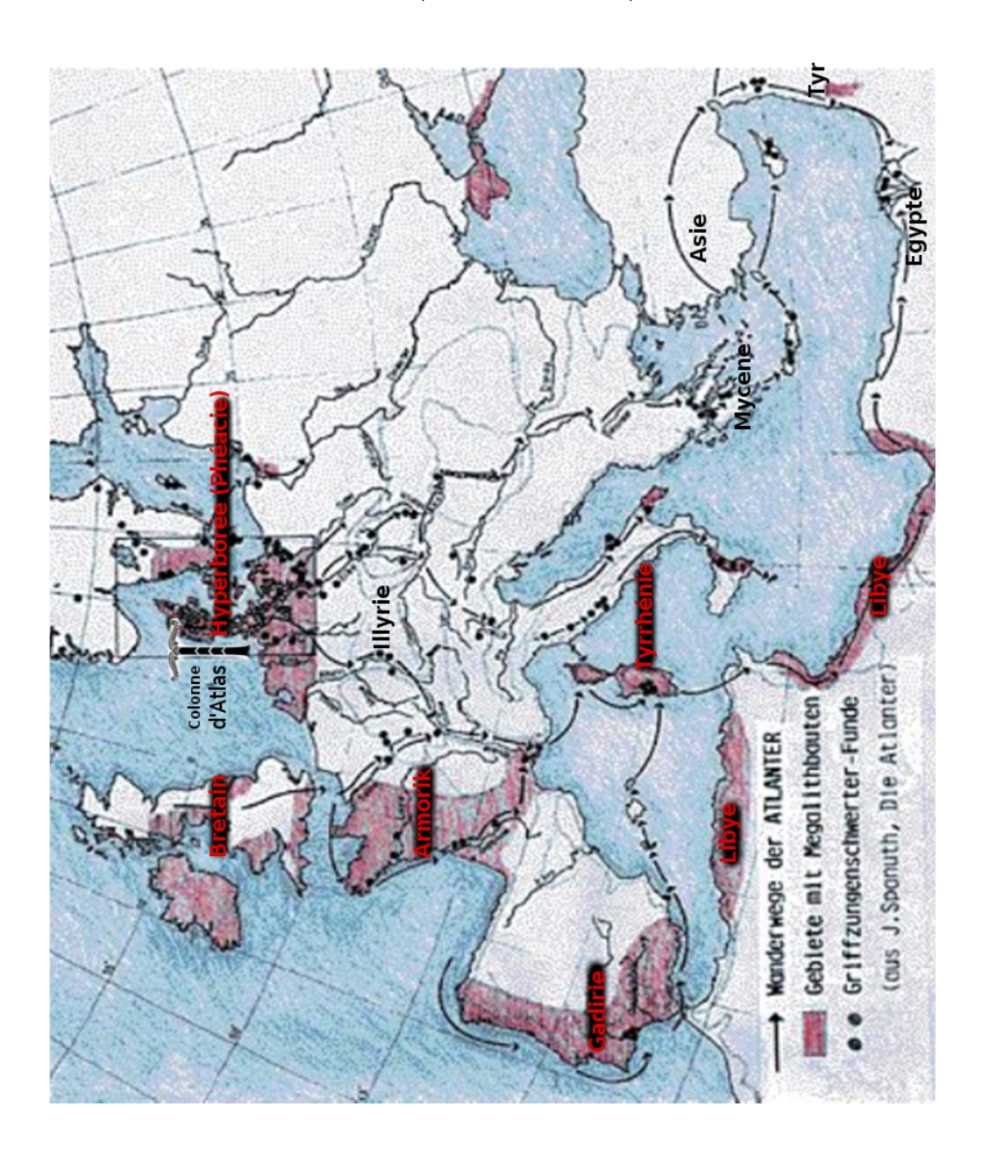
Un projet de longue date ?

La doctrine des ingénieurs sociaux est l'arrivée massive en Europe Nordico-occidentale d'orientaux et d'africains afin de réaliser un grand mélange démographique par lequel la mémoire et la spécificité génétique du peuple européen sera totalement détruite. Une fois l'homme occidental détruit, il n'y aura plus qu'à faire une bouchée des autres peuples de la terre. Il n'y aura plus de peuples, plus d'ethnies mais un seul peuple et un seul type d'homme, un homme nouveau, un prototype du parfait petit esclave créé par les apprentis sorciers, les ingénieurs sociaux. Cet homme dépourvu de racines sera prêt à recevoir la religion du nouvel ordre, et il n'y

aura plus aucun descendant Atlante pour fouiner là où il ne faut pas.
Ce projet ressemble fort a une vieille volonté biblique qui risque aujourd'hui de se réaliser, à moins que l'humanité ne retrouve enfin le Nord !

Oleg de Normandie

PHOTOS ANNEXES II



En rouge la confédération Atlante. Le royaume d'Atlas se trouve en Hyperborée ou pays des Phéaciens (l'odyssée d'Homère). Suite à leur migration, les Atlantes seront nommés les Héraclides ou Doriens en Grèce.







Les spartiates possédaient un casque caractéristique dont la crête représente tantôt celle du sanglier sacré Eburo(1), bien connu chez les Celtes et les Goths, tantôt celle du cheval nordique des Fjörds (3) lorsqu'elle est taillé de cette façon (2). Crête dont on sait qu'elle était utilisée pour confectionner la fameuse « couronne à rayons » des peuples de la mer des fresques de Medinet Habou.
En bas une statue du héro spartiate Leonidas (4)





Un guerrier Atlante avec casque à corne taillé dans la roche en Israël (Bethsaïda). Dessous les ingénieurs sociaux en flagrant délit de mensonge pour empêcher le rapprochement entre les Vikings et les Atlantes...





Fig. 367. Retour d'Apollon à Délos.

Apollon Hyperboréen naviguant / volant sur son Cygne



Barque de la mythologie Celtique







Le dieu solaire Belenos et ses ailes de cygne à gauche, casque Gaulois typique avec ailes de cygne à droite



Ci-dessus, artefact archéologique : Casque Gaulois en forme de cygne.

À droite le casque à corne Gallo-Germanique est toujours populaire, comme ancré dans les gênes.





Celto-Germains : Casques à cornes ou avec ailes de cygne, bouclier rond ou ovale avec umbo (représentant la colonne axe du monde) et le sanglier sacré Eburo les caractérisent.



Boucliers datant de l'âge de bronze retrouvés au Danemark



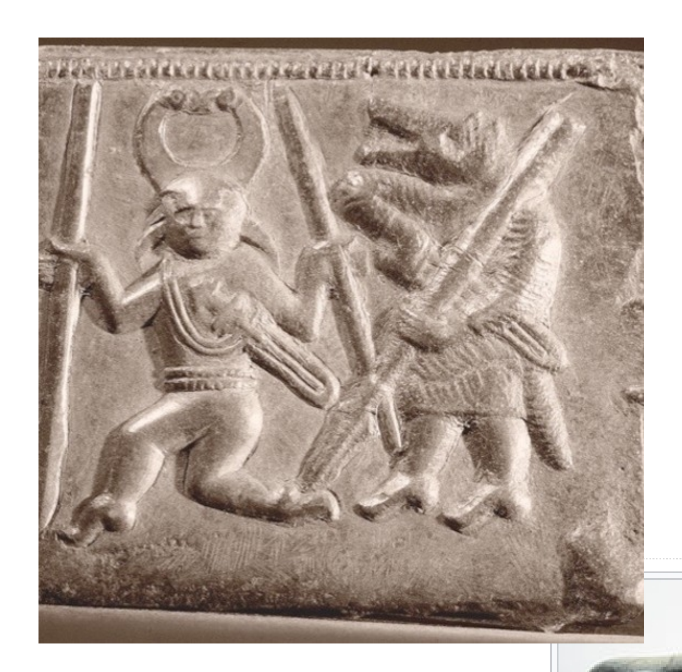
Boucliers datant de l’âge de bronze retrouvés au Danemark



Le célèbre chaudron de Gundestrup référence pour la culture Celte a été retrouvé au Danemark, il date du 1er siècle avant jésus-christ et prouve que les cultures Celtes et Germaniques ne font qu’une.



La rune Hagal ou fleur de vie sur le chaudron de Gundestrup, on la retrouve en Palestine gravée sous forme de pétroglyphe (page 357)



Sculpture du VIIIe siècle : guerrier Viking avec casque à corne.

pierre polie d'ambre rouge provenant d'Heligoland.

Ci-dessous, Carnyx Celto-Nordique, à l'effigie de l'eburo (sanglier sacré en rapport avec BURI dans la mythologie nordique) c'est une trompe qui est sonnée pour annoncer la bataille, elle a la réputation d'ouvrir l'accès au monde des morts.





Lingot de cuivre trouvé dans les eaux au large de Heligoland en 1981



Le cheval des Fjörds dont la crinière raide est utilisée pour réaliser les fameuses « couronnes à rayons » qui coiffent les guerriers nordiques sur les fresques de Médinet Habou. Le couvre-chef terminé forme un ensemble solide et élastique qui est une bonne protection pour le combat. Il a également la particularité d'être chaud, d'où son utilisation dans les régions nordiques.

Remerciements à Jürgen Spanuth, à ma famille, à Pierre Dortiguier et aux amis de l'association *Pagans libres païens*.

Oleg.

Collection L'esprit Viking

Déjà paru aux éditions l'esprit Viking :

-Les Hyperboréens face à l'empire, Oleg de Normandie

-Hávamál, sagesse des anciens Nordiques

-Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix, Jean Giono

-Le secret de l'Atlantide, Jürgen Spanuth

à paraître :

-Recueil de Tradition Hyperboréenne

Livres disponibles principalement sur esprit-viking.com

Éditions L'esprit Viking ® , février 2019, France.
contact : contact@esprit-viking.com